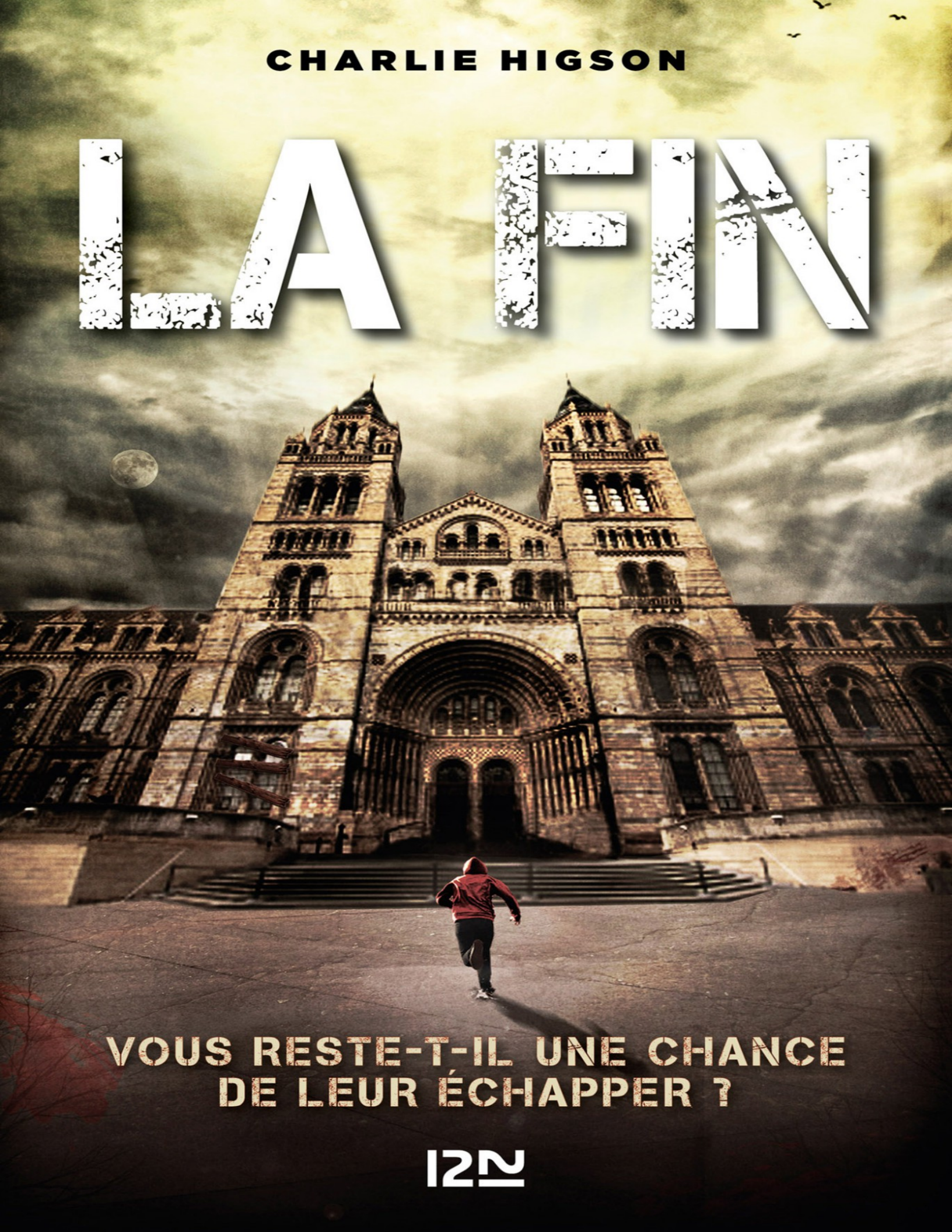
CHARLIE HIGSON

LA FIN



VOUS RESTE-T-IL UNE CHANCE
DE LEUR ÉCHAPPER ?

12N

CHARLIE HIGSON

LA FIN

ENNEMIS - TOME 7

Traduit de l'anglais par Julien Ramel

POCKET JEUNESSE
PKJ·

À vous tous…
Vicky, Frank, Jin et Sidney.

« … et la guerre qui, pour un moment, avait cessé, dévorait de nouveau maintes victimes – un repas ne s'achetait qu'au prix du sang, et chacun, assis à l'écart, se rassasiait dans les ténèbres avec une morne gloutonnerie. Il n'y avait plus d'amour : la terre entière n'avait plus qu'une pensée – et c'était la pensée de la mort, de la mort sans délai et sans gloire. Les angoisses de la famine dévoraient toutes les entrailles – les hommes mouraient ; et leurs ossements n'avaient pas de tombeaux… »

Lord Byron, *Les Ténèbres*
(traduction de Paulin Paris)

LES ÉVÉNEMENTS DE *LA FIN* SE DÉROULENT SIMULTANÉMENT À CEUX DES *PROIES*, JUSQU'AUX CHAPITRES FINAUX OÙ LES SEPT LIVRES SE REJOIGNENT.

1

Ils remontaient Exhibition Road, la rue des musées, entre le Victoria et Albert, qui s'élevait sur leur droite, et le musée de la Science, un peu plus loin à gauche. La chaussée était large, assez pour permettre le passage de quatre voitures de front. Au sol, un pavage dessinait une suite de losanges blancs sur fond gris. Un alignement régulier d'immenses pylônes, semblables à des mâts de drapeaux, courait au milieu de la voie.

Ryan et ses chasseurs marchaient en rangs serrés, presque comme une brigade militaire. Paddy n'aimait pas les chasseurs. Ils lui faisaient peur avec leurs énormes chiens, leurs cuirs cloutés et leurs terribles masques qui n'étaient autres que des visages prélevés directement sur des dépouilles d'adultes. En plus, ils étaient d'une saleté répugnante. Ils sentaient la sueur, le sang et bien pire encore. Ils lui rappelaient les enfants de Saint-James Park, ceux avec lesquels il vivait avant qu'Achille et les siens ne débarquent. En guise de trophée, Ryan portait même à sa ceinture un chapelet d'oreilles humaines.

Unique motif de consolation : Paddy se sentait en sécurité à leurs côtés. La rue était leur territoire, leur fief, leur royaume. On sentait bien avec quelle assurance ils arpentaient le pavé. Pour autant, ils ne relâchaient pas un seul instant leur vigilance, épiant les bruits alentour et balayant régulièrement du regard les quatre coins du décor. Cinq de leurs chiens trottinaient en tête du groupe, sans laisse. Ils fourraient leurs nez partout,

flairaient chaque poubelle, chaque seuil de porte, chaque coin de trottoir, ponctuant leurs inspections par quelques gouttes d'urine. Les autres, les plus gros et les plus impressionnants, tenus en laisse par de courtes chaînes aux épais maillons d'acier, avançaient docilement au pas des enfants.

Paddy aimait les chiens. D'ailleurs il aurait bien voulu en avoir un. Pas un molosse comme celui de Ryan. Non, plutôt un épagneul ou un terrier. Il avait longtemps eu deux jack russell, qui l'avaient accompagné dans les premiers temps de la débâcle, quand l'épidémie s'était déclarée. Et même longtemps après. Ils avaient aussi connu le camp de Saint-James Park où le chef, John, aimait bien jouer avec eux, leur faire chasser les rats… Et puis un soir, il les avait tués et les avait mangés.

Alors qu'il marchait en tête, Achille ralentit et se laissa rattraper par la troupe jusqu'à se trouver à hauteur de Paddy.

— Hé, Paddy wan ! Ça te dirait pas de rejoindre cette bande ? De quitter le musée pour courir les rues ?

— Bof, j'sais pas trop, répondit Paddy d'un ton évasif alors même qu'à la simple évocation de cette idée ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Non, il aimait bien mieux avoir un endroit fixe où dormir, si possible entre quatre murs de briques bien épais. Par chance, beaucoup d'autres enfants au musée d'Histoire naturelle comptaient sur Achille.

— Et tes potes ?

— Quoi, mes potes ? soupira Achille en haussant les épaules.

— Ben, qu'est-ce qu'ils feraient sans toi ? T'es leur héros. Tu peux pas les laisser tomber. Tu es leur meilleur guerrier, leur meilleur tueur.

— Bah, la plupart peuvent pas me saquer.

— Tu vas pas me faire croire que ça te dérange ?

— Non. Et puis ils savent bien qu'au bout du compte ils auront besoin de moi, donc ils font tout ce qu'ils peuvent pour que ça se voie pas, ils me caressent tous dans le sens du poil. Moi, du moment qu'ils me montrent du respect, j'suis cool.

Ça, il pouvait le dire. Sûrement le gars le plus cool de la terre. Paddy aimait tout chez lui – sa mine patibulaire et balafrée, les motifs dessinés au rasoir dans ses cheveux, son oreille mutilée, la manière dont il pouvait, d'un instant à l'autre, passer d'un flegme rassurant à la rage la plus féroce. Et quand il s'agissait de se battre, personne ne lui arrivait à la cheville.

— Un jour, poursuivit Paddy, le monde finira par retomber sur ses pattes. Et ce jour-là, quand tous les adultes auront été éliminés de la surface du globe, qu'on aura tout reconstruit et que Hollywood sera redevenu une usine à fabriquer des films, ils en feront un sur toi. Tu deviendras le plus grand des héros, plus grand que James Bond, Spiderman et les X-Men réunis.

— T'es rien qu'un doux rêveur, petit, répondit Achille. D'abord faudra au moins mille ans pour que les choses reviennent à leur état initial. Mille ans pour qu'on sache de nouveau faire des films avec des images de synthèse, des écrans verts et toutes ces conneries. Tiens, faudrait d'abord commencer par rebrancher l'électricité. Comment on fait pour fabriquer de l'électricité ? Ben tu vois, moi, j'en ai pas la moindre idée. J'suis même pas sûr de savoir exactement ce que c'est, l'électricité. Ça pourrait aussi bien être de la magie. Pourtant, avant qu'on la coupe, elle alimentait toute ma vie. Ma télé, mon téléphone, ma console, mon ordinateur, les lumières, le chauffage, le frigo… Tout ! Sans courant, on retourne à l'âge des cavernes. C'est pour ça qu'on appuie sur « power » quand on allume un appareil électrique. Parce que l'électricité et le pouvoir, c'est pareil. Kif-kif. Ça a fait de nous des dieux. Maintenant, même en admettant qu'Einstein et ses grosses têtes du musée y comprennent kekchose ou que Ben et Bernie soient vraiment les ingénieurs qu'ils prétendent être, à ton avis, combien de temps il faudrait pour qu'on ait de nouveau une centrale électrique en état de marche ?

— Longtemps, concéda Paddy. Peut-être mille ans.

— Exactement. Mille ans. Et entre-temps, y aura que ça. La chasse. Chasser, tuer, lutter pour sa survie. En résumé, on ne pourra rien entamer tant qu'on n'aura pas anéanti tous les adultes. Par contre, dans ce domaine, j'suis plutôt doué. Ce que je compte bien te prouver très rapidement.

Ryan et ses chasseurs avaient ramené au musée une voiture qu'ils avaient échangée contre un lot de caisses de bière. Quelques jours plus tôt, une fillette du nom d'Ella ainsi que deux ou trois autres gamins avaient pris la tangente dans l'idée d'aller vivre à la campagne. Elle avait à peine mis les voiles que son frère, Sam, à sa recherche depuis des mois, avait débarqué. Un balafré prénommé Ed s'était alors proposé pour partir à sa recherche et la ramener. C'était pour lui, la voiture.

Le deal conclu, Achille avait engagé la discussion avec Ryan qui lui avait appris qu'ils se rendaient à Hyde Park où des adultes avaient été vus. Ryan n'avait pas eu besoin de beaucoup insister pour persuader Achille, qui n'en pouvait plus de rester planté au musée, de les accompagner.

Bientôt ils arrivèrent au croisement avec l'avenue qui longeait le parc, une large bande de bitume, bordée par une voie piétonne au-delà de laquelle s'étendait le parc. Par le passé, l'endroit aurait grouillé de monde. Aujourd'hui, tout était calme et silencieux.

Les chasseurs ne traversaient pas. Ils observaient quelque chose, un peu plus loin sur la route, à droite.

Un adulte. Un père. Debout. Les bras tendus devant lui. La tête basculée en arrière. Comme s'il attendait la pluie.

En silence, Paddy se rapprocha d'Achille en priant pour que personne ne remarque à quel point il était nerveux. Tout ce qu'il espérait, c'était que la présence de cet adulte ne soit pas le signe avant-coureur d'un terrible déchaînement de violence.

— On aurait dû l'avoir repéré depuis un moment, dit Achille. En même temps, immobile comme ça…

— Y en a partout, dit Ryan. La plupart du temps, on les ignore.

— Ed les appelle des sentinelles, dit Achille. Des sentinelles qui, d'une manière ou d'une autre, enverraient des signaux aux autres.

— À ton avis, qu'est-ce qu'y se racontent ?

— J'sais pas moi, peut-être qu'y a une promo exceptionnelle sur le menu Royal Bacon chez McDo.

Quelques rires fusèrent. Parmi eux, celui de Paddy, même si, intérieurement, il n'avait pas du tout envie de rire. Les sentinelles le faisaient flipper. Il détestait l'idée que les adultes puissent communiquer les uns avec les autres. D'ailleurs, l'idée même d'adulte le révulsait. Décidément, il n'aurait jamais dû venir. Cependant, refuser de sortir eût été un aveu de lâcheté que les autres n'auraient pas manqué de souligner.

Le père avait le visage horriblement enflé, le teint violet, comme si on l'avait étranglé avec un lacet et que sa tête avait gonflé, gonflé, jusqu'à être près d'exploser. Ses mains aussi étaient boursouflées, les doigts comme des saucisses turgescentes. De fait, il avait quelque chose de cuit. De cuit et de pourri.

Paddy se fit violence pour surmonter ses craintes et montrer qu'il en avait dans le ventre.

— Qu'est-ce t'en dis, H ? On se l'fait ?

— À toi de voir, Paddy le Caddy. Tu veux le défoncer ? Te gêne pas, montre-nous ce que tu sais faire.

— Je peux ?

— Tu me demandes la permission ? Ou tu veux savoir si je crois que tu en es capable ?

— Les deux, mon capitaine.

— Il est à toi. Un guerrier de ta trempe, tu ne vas en faire qu'une bouchée. Quelle lance tu veux, guerrier ?

Joignant le geste à la parole, il débarrassa Paddy du gros sac de golf qu'il portait à l'épaule et qui contenait la collection de lances d'Achille. En tant qu'écuyer, Paddy ne s'en séparait jamais, où qu'ils aillent.

— La *Gáe Bolg*, répondit Paddy avec un mélange de terreur et de fascination.

La *Gáe Bolg* était la toute dernière acquisition d'Achille. Une arme mortelle, idéale pour étriper n'importe quel ennemi, à qui Paddy avait aussitôt donné le nom de la lance légendaire du plus grand héros du folklore irlandais : Cúchulainn.

Un nom qui, dans la bouche d'Achille, s'était vite transformé en Gay Bulge, soit, en bon français « renflement homosexuel », ce qui n'avait pas manqué de les faire bien rire.

Dotée d'une large lame en forme de feuille, c'était vraiment une merveille. Un appel à la violence, le parfait crève-panse.

— Monsieur a du goût, commenta Achille en la sortant du sac.

Paddy la prit en main et la soupesa, jaugeant son équilibre général, feignant de s'y connaître. Un tout petit peu trop grande pour lui… et aussi trop longue, trop lourde, trop difficile à manier. Il espérait que les autres n'y verraient que du feu.

— Où comptes-tu viser, soldat ? demanda Achille.

— Au ventre, répondit Paddy en essayant de prendre un ton d'expert. Je veux dire, c'est la lance de l'éventreur que j'ai entre les mains, n'est-ce pas ?

— Je te le fais pas dire. Vas-y direct, comme je t'ai appris. Plie bien les genoux, baisse-toi en la tenant solidement. Attaque-le légèrement de côté,

pas pleine face. Les bras fermes. Ne retiens pas ton geste, vas-y à fond, avec tout ton poids. Faut pas croire, c'est pas si facile que ça de traverser des vêtements et de la peau.

— Ouais, acquiesça Paddy en hochant la tête d'un air grave.

Restait à se mettre en condition. S'entraîner sur un mannequin dans la cour du musée était une chose, tuer pour de bon un adulte en pleine rue en était une autre.

— Les mains bien écartées sur la hampe, poursuivit Achille. Comme ça t'auras un maximum de force. Ce sera plus facile de le planter. Mais, bon, si tu préfères le taillader et t'y reprendre à plusieurs fois, c'est ton choix.

— Je crois que je vais commencer par un coup de taille, déclara Paddy, toujours aussi sérieux. Cette lance est faite pour ça.

— Parfait ! Eh ben, qu'est-ce que t'attends ? Vas-y. Crève-la, cette enflure.

Sautillant d'un pied sur l'autre, tel un athlète s'apprêtant à prendre le départ d'une course, Paddy s'avança. Après une série de mouvements destinés à échauffer ses muscles, il souffla sèchement et démarra au pas de course en essayant de se remémorer les consignes d'Achille. Pas de face, légèrement sur le côté, la main ferme…

Arrivé à hauteur, il poussa un cri de guerre, presque un hurlement, et il donna un coup de taille à la bedaine du père, se rendant aussitôt compte qu'il n'avait pas frappé assez fort. La pointe de la lame avait déchiré l'immonde chemise crasseuse, sans causer plus de dommages.

Le père n'avait pas bronché, il avait à peine chancelé, avant de se remettre tranquillement à attendre la pluie.

Comme si Paddy n'était pas là.

Hilares, les chasseurs le huèrent en rigolant.

— T'arrête pas, mon gars ! cria Achille. Recommence !

Paddy s'exécuta, attaquant l'adulte immobile sur l'autre flanc ; cette fois, la pointe de sa lance s'enfonça profondément dans les chairs. Il y eut un « pop », comme un bouchon de champagne qui saute, prélude à un jet de sang et de liquide brunâtre qui éclaboussa Paddy de la tête aux pieds. Après cette première éruption, les viscères coulèrent par l'ouverture et se répandirent sur le sol en exhalant une odeur pestilentielle. Avec des grognements réprobateurs, les chasseurs se plaquèrent les mains sur le nez et la bouche. Le père se balança quelques instants d'avant en arrière avant

de tomber à la renverse et de s'effondrer à plat dos sur la route dans un bruit de gant de toilette mouillé. Un craquement sec accompagna l'impact de la boîte crânienne sur le bitume.

Paddy savait qu'il allait vomir.

— J'en ai partout, meugla-t-il. Ce bâtard m'en a foutu partout.

— Haaa ! Dégueu… se moqua un des chasseurs, déclenchant un concert de geignements et de grognements dégoûtés.

— Hou, le con, dit Achille en se gondolant lui aussi. Fallait t'écarter. Tu vas puer pendant des semaines, maintenant.

— Ah ouais ? Ha ha ! Mais qu'est-ce que je lui ai mis, hein ? Je l'ai bien crevé.

— Ça, on peut le dire, soldat. Pour le crever, tu l'as bien crevé.

Il n'avait pas terminé sa phrase que Paddy était secoué par un violent haut-le-cœur.

— On se penche bien en avant, dit Achille en posant gentiment sa main sur son épaule. On respire à fond.

Un mince filet de vomi éclaboussa le macadam.

— C'est… C'est à cause de l'odeur, se justifia Paddy, c'est tout.

— Ouais. T'inquiète…

Mais ça n'avait rien à voir avec l'odeur. En fait, Paddy n'avait jamais tué personne avant aujourd'hui.

Il se redressa en inhalant de grandes bouffées d'air.

— C'est bon. Ça va mieux.

— Brave garçon, dit Achille en lui tapotant le dos.

Puis tous deux traversèrent la route et rejoignirent les chasseurs à l'instant où ceux-ci entraient dans le parc.

Paddy priait pour que rien de pire ne les attende au détour d'un fourré car il ne se sentait absolument pas en mesure de réitérer son exploit.

2

Le parc était beaucoup plus vaste qu'Achille ne l'avait imaginé. Il était même traversé par une route qui leur offrait une vue panoramique sur les alentours. À quelques encablures sur leur gauche se trouvait la statue délirante d'un type assis sur une chaise géante elle-même installée dans une fusée d'inspiration rétrofuturiste, toute dorée et brillante.

— Le mémorial d'Albert, expliqua Ryan.

— C'est qui, Albert ? demanda Achille.

— Aucune idée. Un mec mort.

— Quelqu'un devait le kiffer grave pour édifier un truc pareil.

— C'était le mari de la reine Victoria, dit Paddy. On est venus ici une fois, avec l'école.

— Tu penses qu'on fera une statue de moi comme ça ? demanda Achille.

— Oui, dit Paddy. En tout cas, on devrait. Tous les héros ont leur statue.

Ils poursuivirent leur marche. Tout paraissait bêtement sûr et paisible. Les oiseaux gazouillaient. Les écureuils s'ébattaient dans les énormes arbres alignés au cordeau dans toutes les directions. Entre les troncs, la pelouse avait tellement poussé qu'elle s'était transformée en un épais tapis de hautes herbes.

— Pourquoi c'est si calme ? demanda Paddy. C'est bizarre.

— Te plains pas, répondit Achille. Si on se débarrasse des adultes une bonne fois pour toutes, ce sera comme ça tous les jours. Un long fleuve tranquille.

— Un jour, dit Paddy. Un jour, ce sera comme ça.

En attendant, de fait, *c'était* bizarre. Achille n'avait pas connu un tel calme depuis des lustres. Il ne voulait surtout pas le montrer à Paddy, lui ficher la trouille, mais il était sur le qui-vive.

Ils s'arrêtèrent à la hauteur d'un groupe de bâtiments en briques rouges, en retrait de la route : la Serpentine Gallery, comme l'indiquait le panneau qui se trouvait à l'extérieur. Achille avait du mal à comprendre ce qu'une galerie d'art venait faire dans un parc et il était encore plus dérouté par la haute tour de métal rouillé qui s'élevait devant le bâtiment principal. On aurait dit une sorte de cousine dégénérée de la tour Eiffel ; tordue, bancale et dix fois plus petite.

— J'imagine que c'est de l'art, dit Ryan en voyant que l'objet l'intriguait. Une sorte de sculpture. Tu sais, comme la tour qu'ils ont construite pour les JO.

— Quoi, c'était de l'art ? s'exclama Achille. Je croyais que c'était un toboggan.

— Art ou pas, ça fait un bon point d'observation, répondit Ryan en souriant. On y va ?

— Quoi ? Grimper là-haut ?

— Ben oui. C'est important d'avoir une perspective d'ensemble. Voir si on remarque pas kekchose.

— OK, je te suis.

Par le passé, l'accès à la tour était protégé par une clôture. Aujourd'hui, celle-ci était presque entièrement abattue. En outre, quelqu'un avait installé une échelle de manière à faciliter l'ascension des premiers mètres. Ryan entama la grimpette, Achille sur ses talons. Petit à petit, le sol s'éloigna et Achille put bientôt profiter d'une vue à trois cent soixante degrés sur le parc.

Ce qui frappait d'abord, c'était la profusion d'arbres. Une vraie forêt, bordée par de hauts immeubles qui se dressaient au loin. Au nord, une vaste étendue d'eau de forme allongée, entre rivière et lac, dessinait une saignée dans le parc, que la route enjambait par un pont.

— La Serpentine, expliqua Ryan. Ça fait une bonne source d'eau potable. C'est pour ça qu'on surveille régulièrement le parc. Tu te souviens des grands concerts en plein air qu'il y avait avant ? Eh ben, ils se déroulaient juste en face, sur la rive opposée. D'ailleurs, y a toujours un paquet de barrières de sécurité, d'estrades et de baraques à frites par là-bas.

Achille embrassa le parc du regard en essayant d'en tracer mentalement le plan.

— Tu vois kekchose ?

Pour toute réponse, Ryan lui fit signe de se taire. Immobile, la tête légèrement penchée sur le côté, il écoutait. Intensément. Achille tendit l'oreille pour tenter de déterminer ce qui avait éveillé l'attention du chasseur. Tout ce qu'il entendait, c'était le bruissement du feuillage agité par le vent, entrecoupé par les grincements de la sculpture d'acier qui vacillait sous leur poids.

— Quoi ?

— Chut… murmura Ryan en scrutant les environs, telle une tête chercheuse, oscillant dans un sens, puis dans l'autre.

Finalement, dans le lointain, Achille finit par percevoir quelque chose. Peut-être un aboiement. Et puis, alors qu'il se concentrait sur ce bruit, un autre, et un troisième, plus clair, plus proche ; d'ailleurs plus un jappement qu'un aboiement. En arrière-plan de tout ça, une longue plainte stridente semblait monter crescendo.

— Des chiens, dit Ryan. Ils viennent dans notre direction. C'est un de leurs terrains de prédilection par ici. Ils chassent les canards. D'ailleurs, il leur arrive d'en attraper. Si on en repère un ou deux qui pourraient nous être utiles, on les chope.

— Je les vois pas, dit Achille, décidément pas très bon à ce jeu-là.

— Là, répondit Ryan en pointant le doigt au-dessus de la galerie, par-delà une sorte de petit clocher.

Achille finit par apercevoir un mouvement et enfin par distinguer une meute de chiens trottant sous les arbres. Une dizaine, de toutes tailles et de tous types. Rien de bien effrayant.

— Ils arrivent ! cria Ryan en descendant agilement de son perchoir malgré les lanières de cuir, les boucles de ceintures, les chaînes et les autres colifichets qui lui pendouillaient de partout.

Arrivé en bas, Achille constata que les chasseurs s'étaient regroupés en position défensive, les plus gros chiens d'attaque en première ligne. Après avoir récupéré le sien, temporairement confié à l'un de ses potes, Ryan conduisit le groupe de l'autre côté du bâtiment.

Ayant flairé les chasseurs et leurs chiens, les nouveaux venus couraient en cercles autour d'eux dans un état de frénétique excitation. La plupart avaient l'échine hérissée, mais certains agitaient la queue et d'autres gémissaient et s'aplatissaient sur le sol en signe de soumission. Les plus courageux grognaient et montraient les dents, prêts à attaquer.

Achille les jaugea rapidement, essayant de faire la part des choses entre ceux qui lui paraissaient inoffensifs et ceux dont il fallait se méfier. Un gros rottweiler à qui il manquait un carré de poils sur le flanc semblait être le chef de meute. C'était celui qui s'approchait le plus et les autres ne cessaient de se frotter à lui, lui léchaient le museau ou se roulaient à ses pieds.

Il avait un œil amoché, il boitait et une de ses pattes avant était blessée.

— Aucun intérêt, dit Ryan. Plus d'emmerdes qu'autre chose. On le descend et les autres nous ficheront la paix.

Achille se tourna vers Paddy et comprit aussitôt que celui-ci n'avait aucune envie de s'y coller. Alourdi par le sac de golf qui lui creusait les reins, la *Gáe Bolg* pendant mollement à son bras, il semblait prêt à tout sauf à tuer un chien.

— Je m'en occupe, dit Achille en attrapant sa bonne vieille lance toute rouillée.

Il se l'était fabriquée lui-même en aiguisant patiemment une longue tige d'acier qu'il avait ensuite agrémentée d'une poignée en cuir ainsi que d'un pommeau susceptible de transformer l'arme en casse-tête d'une redoutable efficacité dans les combats rapprochés. La faisant tournoyer d'une main, il s'avança et sortit du rang, les yeux fixés sur le rottweiler. Celui-ci bondit vers lui en prenant soin, toutefois, de rester à l'écart des molosses des chasseurs qui, dressés sur leurs pattes arrière, écumants de bave et de rage, aboyaient comme les gardiens des Enfers en tirant sur leurs chaînes. Ryan et ses chasseurs avaient du mal à les retenir. Il fallait qu'Achille en finisse vite.

— Allez, amène-toi, espèce d'affreux, dit-il en avançant d'un pas résolu.

Le rottweiler attendait, trépignait. Finalement, il attaqua.

Mais Achille était prêt. Les talons fermement plantés dans le sol, le regard aimanté par celui du chien, il leva sa lance à l'instant précis où celui-ci bondissait, venant s'empaler dessus. Achille fit un pas de côté pour débrocher la bête, morte sur le coup.

Les autres cabots ravalèrent aussitôt leur rage. Retrouvant leur calme, ils cessèrent peu à peu de courir, donnant ainsi à Achille l'occasion de les observer à son aise. Il y avait là trois vilains roquets, balafrés de partout ; quatre corniauds un peu plus gros, le poil tout emmêlé, l'œil vif, qui ne présentaient aucun intérêt pour Ryan et ses gars ; et enfin, un berger allemand, certes efflanqué, mais visiblement en meilleure forme que les autres. Celui-là même dont il s'était dit qu'il fallait se méfier. Les autres pouvaient continuer d'errer, ils ne feraient de mal à personne.

— Le berger allemand, dit Achille en pointant le chien du doigt. Les autres, on s'en fout.

— Quoi ? Tu le veux ? demanda Ryan.

Achille jeta un coup d'œil à Paddy qui, radieux, souriait comme un gosse dans un magasin de bonbons.

— Nah, oublie. Qu'est-ce que j'irais m'emmerder avec un chien ?

Paddy se lamenta bruyamment.

— Oh, allez, H ! geignit-il. On le garde. Je m'en occuperai. Je serai un bon maître.

Non, ce ne serait qu'une bouche de plus à nourrir. Un autre être vivant dont il faudrait être responsable. Sans oublier le dressage, pour éviter qu'il ne saute sur tout le monde.

— Laisse tomber, dit Achille en tournant les talons. Il est tout à toi, Ryan.

Le chef des chasseurs donna un signal et deux de ses gars attrapèrent vite fait le clébard et lui passèrent un collier auquel était accrochée une laisse. Le chien se débattait, grognait, balançait des coups de crocs. Un des gars leva la badine qu'il avait en main et corrigea l'animal qui se calma bien vite.

Paddy avait les larmes aux yeux et faisait tout ce qu'il pouvait pour le cacher.

— On n'a pas besoin de chien, répéta Achille sur un ton d'excuse.

Avant que Paddy ait eu l'occasion de répondre, un cri retentit.

— Hé, les gars ! appela un des chasseurs de l'autre bout du bâtiment qui tenait plusieurs chiens en laisse. Ils ont flairé un truc !

— À ton avis, c'est quoi ? demanda Ryan en allant le rejoindre. Une bête ? Un autre chien ?

Après avoir reniflé l'air un moment, le chasseur fronça le nez d'un air dégoûté.

— À mon avis, c'est les bâtards qu'on chasse depuis un moment. Ils ont dû se cacher là-dedans.

— Les bâtards ? répéta Paddy en interrogeant Achille du regard.

— C'est comme ça qu'ils les appellent, répondit ce dernier.

— Regardez s'il y a des ouvertures, dit Ryan en entamant lui-même le tour du bâtiment.

— Par ici, hurla un chasseur. Y a une porte qui est ouverte. Et ça sent. À coup sûr, y en a au moins un à l'intérieur.

3

Ladite porte ouverte donnait sur un étroit couloir crasseux, plongé dans un noir d'encre. Sans doute une entrée de service, derrière la galerie principale. Paddy ne quittait pas Achille d'une semelle. Au grand désarroi de ce dernier qui avait beaucoup de mal à supporter l'odeur pestilentielle de son ami. Dehors, ça passait encore mais, dans cet espace clos, le fumet nauséabond des sécrétions dont l'adulte l'avait éclaboussé était insoutenable.

— Nom de Diou, Paddy wan. T'as décidé de faire faisander du gibier dans tes poches ou quoi ?

Paddy ne releva pas. Le cœur au bord des lèvres, pris de vertiges, il se cramponnait pour ne pas vomir de nouveau. Cette puanteur, c'était celle de la mort.

Mais il fallait se retenir. D'autant que la nourriture était rationnée. Dégobiller ne faisait donc pas partie des choses à faire. Il se concentrait pour essayer de garder prisonnier le contenu de son estomac, tandis que ses boyaux agités de spasmes se contorsionnaient aussi violemment que s'il avait avalé un bol d'acide. Il se rappela que ses chiens mangeaient leur propre vomi. Ils ne gâchaient rien. Eux. En son for intérieur, il se demandait dans quel état de famine il fallait être pour se livrer à pareille abjection. Il tremblait. Ses claquements de dents résonnaient dans son crâne. Il tenta de se persuader que c'était à cause du froid. Ses vêtements mouillés

commençaient à peine à sécher. Pourtant ce n'était pas ça. Il savait que ce n'était pas ça.

En réalité, il crevait de trouille. Inutile de se voiler la face. Avant, il n'était pas aussi émotif. Mais, depuis quelque temps, ses peurs avaient décuplé. En fait, depuis qu'il avait rejoint Achille et les enfants d'Holloway et qu'ils avaient écumé les routes ensemble. Une expérience douloureuse, au cours de laquelle il avait appris à quel point il était facile d'être blessé, voire tué. Avant de rejoindre la bande d'Achille, la question de la survie ne le souciait guère. Et pour cause, à l'époque, son existence était un calvaire. Maintenant qu'il avait des amis et que ses conditions de vie s'étaient améliorées, il voulait que ça dure.

Et puis ça serait complètement idiot de se faire tuer ici, dans ce bâtiment débile, au beau milieu d'un parc. Enfin, du moment qu'il était avec H, tout irait bien…

Le couloir passait devant une cuisine qui ne valait même pas qu'on s'y arrête. De toute évidence, l'endroit avait été entièrement pillé voilà déjà des mois, sans doute l'année dernière quand tout était parti en vrille. Non, il n'y avait rien à récupérer ici : tout ce que contenait la pièce, c'étaient des cadavres d'adultes.

Ouvrant la voie dans le sillage de son énorme molosse qui humait l'air, prêt à bondir, Ryan s'arrêta et leva la main. Les quatre chasseurs désignés pour l'accompagner ainsi que leur énorme chien l'imitèrent. Les autres attendaient dehors avec le reste de la meute.

Paddy tenait toujours la *Gáe Bolg* dont la pointe couverte de sang séché devenait croûteuse. Idiot. Il aurait dû la nettoyer. Il s'était montré négligent. Quand tout serait terminé, il nettoierait toutes les armes. Surtout ne pas décevoir Achille.

Oh, Seigneur, qu'est-ce qu'il avait envie de gerber ! Le sang battait à ses tempes. Une horrible migraine lui donnait l'impression que son crâne était pris dans un étau. Et pourquoi ne pas retourner dehors, avec les autres ? Respirer un peu d'air frais.

Qu'est-ce qui était le plus effrayant ? Sortir sans Achille ou rester ici avec lui… et les adultes ?

Ryan leur fit signe de le suivre. Paddy s'exécuta. Quand ils débouchèrent du couloir, il découvrit le vaste espace ouvert de la galerie, sur la gauche, face à une enfilade de pièces plus petites, à première vue des

réserves. Les chiens s'étaient arrêtés devant une porte close. Ils couinaient, jappaient et geignaient en flairant l'interstice, le poil dressé le long de l'échine.

— Couché ! dit Ryan.

Son chien, docile, s'écarta aussitôt. L'autre chasseur attrapa la laisse du sien et le ramena en arrière. Ryan se tourna alors vers son équipe. Quelqu'un devait se dévouer et inspecter la pièce.

— Laisse, dit Achille en s'avançant. J'y vais.

— T'es sûr, H ? dit Paddy en lui collant au train.

— Relax, Caddy. Je sais ce que je fais.

Sur ces mots, il s'avança jusqu'au seuil de cette énigmatique porte en métal dont la poignée portait des traces de tentative d'effraction. Plus vraisemblablement l'œuvre des premiers pillards que des adultes. L'un des chasseurs leva sa torche. Le battant était très légèrement entrebâillé.

— Éclaire-moi, dit Achille, avant d'ajouter à l'adresse d'un autre chasseur : Quand je te le dirai, tu ouvres en grand et tu t'écartes.

Le chasseur opina du chef et posa la main sur la poignée. Paddy voyait bien qu'il était nerveux. Tous l'étaient. Sauf Achille, bien sûr. Cool. Comme d'habitude. Paddy le regarda prendre position devant la porte, les talons solidement plantés dans le sol, les mains écartées sur la hampe de sa lance, prêt à embrocher tout ce qui se présenterait. Paddy brandit la *Gáe Bolg*. Qu'ils y viennent ! Ils seraient bien reçus. Ryan et l'autre gars retenaient leurs chiens, en tirant fermement sur leurs lourdes chaînes. Restait un chasseur, armé d'un pied-de-biche à la pointe affûtée, posté derrière Achille, sur sa droite.

— Prêt, soldat ? Le premier qui tente de fuir, on le descend.

— Reçu.

Achille se tourna alors vers le préposé à la porte.

— Ouvre le couvercle…

Le chasseur abaissa sèchement la poignée et fit pivoter le battant. Le faisceau de la torche révéla une grande pièce carrée. De vieux bancs étaient empilés dans un coin, à côté de planches de contreplaqué appuyées aux murs. Et au fond, émergeant de leur torpeur en clignant des yeux, environ une vingtaine d'adultes, sales et puants, entassés les uns sur les autres, tels des rats dans leur nid. Et puis autre chose. Quelque chose de sombre et qui n'était pas humain.

Paddy se concentra pour voir de quoi il s'agissait, secoué par un nouveau haut-le-cœur.

— Ferme, ordonna Achille.

Le chasseur ne se le fit pas dire deux fois. Il claqua vivement la porte et s'appuya contre le battant.

— Trop nombreux, jugea Achille. Inutile de prendre le risque. Mieux vaut les faire sortir. Dehors, on aura plus de place pour bouger et plus de troupes pour s'occuper d'eux.

— À mon avis, ils feront tout pour éviter de se montrer à la lumière du jour, dit Ryan.

— Y me reste quelques grenades fumigènes, dit le préposé à la lampe torche.

De l'autre côté de la porte, les adultes commençaient à pousser.

— OK, concéda Ryan. Balances-en une. Mais fais gaffe, z'ont l'air motivés, les gaillards.

Comme pour confirmer ses dires, ceux-ci se mirent à cogner à la porte.

— Fumée ou pas fumée, faudra bien qu'ils dégagent, dit Achille. Sinon, rien ne nous empêche de revenir et de faire sortir les retardataires à coups de pompe dans le train. En tout cas, moi, je mets pas les pieds là-dedans. Ça grouille trop.

— Ça me dirait bien de faire péter une grenade, dit Lampe-Man. J'ai jamais fait.

— Entendu, acquiesça Ryan.

— J'vais pas tenir bien longtemps, dit celui qui bloquait la porte. Apparemment, ils ont vraiment envie de prendre l'air.

— OK. On y va ! dit Ryan avec un signe de tête en direction de ses troupes.

Lampe-Man extirpa une grenade de son sac, prêt à la dégoupiller. Le gars qui tenait le deuxième molosse prit le chemin de la sortie. Ryan lui emboîta le pas. Leurs chiens pouvaient faire peur aux adultes, peut-être même les dissuader de les suivre à l'extérieur. Achille tapa sur l'épaule du type au pied-de-biche.

— Comment tu t'appelles ?

— Zulficker.

— Eh bien, Zulficker, toi, moi et le Caddy ici présent, on va devoir faire en sorte qu'ils nous suivent. OK ?

— OK.

Achille se tourna vers le gars à la porte.

— Toi, ta mission, c'est de te tirer en courant…

— Ça me va.

— Même chose pour toi, ajouta Achille en s'adressant à Lampe-Man. Tu balances ton truc et tu débarrasses le plancher.

— Compris.

— Dans ce cas, c'est parti.

Lampe-Man dégoupilla sa grenade qui, après avoir lancé une gerbe d'étincelles, se mit à produire une épaisse fumée blanche. L'autre enfant ouvrit la porte. La grenade fut lancée à l'intérieur. Déjà, on y voyait beaucoup moins clair dans le couloir.

Les deux gars décampèrent, direction la sortie, tandis que les premiers adultes émergeaient de la réserve en toussant et en éternuant. Une mère aux yeux rouges et larmoyants s'approcha d'Achille en titubant. Elle tremblait de la tête aux pieds. D'autres ne tardèrent pas à la rejoindre et à se masser autour d'elle. Une horrible galerie de portraits se déploya sous les yeux de Paddy. Des visages tuméfiés, bouffis, turgides, déformés par des kystes, des grosseurs, des furoncles et des plaies purulentes, parfois jusqu'à l'os. Tous amputés de quelque chose – yeux, oreilles, nez. Certains, entièrement nus, exhibaient des corps encore plus abîmés que leurs visages, couverts de plaques de moisi et de terribles bleus violacés. Et qu'est-ce qu'ils schlinguaient… Ils puaient tant que Paddy en avait oublié sa propre infection. En silence, leurs yeux se fixèrent sur Achille, Paddy et Zulficker et ils avancèrent vers eux.

— Doucement, dit Achille en reculant avec précaution.

Quand, soudain, un jeune père plus petit que les autres, la vingtaine pas plus, se précipita vers eux, les mains tendues, ses ongles acérés prêts à griffer. Zulficker lui fila un coup avec la pointe de son pied-de-biche en plein dans le ventre. L'assaillant poussa un grognement rauque et s'effondra. Les autres ne cessaient d'avancer, contraignant Achille et les siens à accélérer le pas.

— Sont tous là ? dit Zulficker en plongeant le regard dans l'épaisse fumée.

— T'inquiète, le compte y est, répondit Achille en jetant un œil par-dessus son épaule.

Paddy en fit de même. Arrivés en vue de la porte qu'ils avaient franchie pour entrer, Ryan appela les gars qui se trouvaient à l'extérieur, histoire qu'ils ne les prennent pas pour des tarés d'adultes. Paddy regarda derrière lui. Les adultes s'étaient sérieusement rapprochés. Ils se déplaçaient beaucoup plus vite que ceux auxquels il était habitué. Achille descendit la mère larmoyante, lui infligeant un coup fatal à l'œil. C'était comme si on l'avait débranchée. Elle bascula contre le mur et, dans le même mouvement, s'affala sur le sol, un filet de bave jaunâtre aux lèvres. Les autres la piétinèrent.

— Ça, pour être motivés, sont motivés, dit Achille. Et ils crèvent la dalle.

Paddy vit quelque chose bouger derrière eux. Un truc sombre. Ce qu'il avait aperçu dans la réserve. C'était quoi ? Y avait un père de haute taille juste derrière, les bras tendus devant lui, la tête renversée en arrière. L'ombre devait être une sorte d'animal ? Quoi d'autre ?

La fumée s'épaissit encore, et le couloir fut plongé dans l'obscurité la plus totale.

— Allez, Caddy, avance ou tu vas rester en rade.

Paddy s'aperçut alors qu'ils étaient sur le seuil de la porte. Ils émergèrent à l'air libre. Ryan et ses chasseurs étaient alignés de part et d'autre de la sortie, armes à la main, les chiens écumant de rage. Il avala de longues goulées d'air. Si heureux d'être de nouveau dehors. Si heureux de trouver du renfort.

En premier apparut un père, le crâne chauve comme un œuf. Avant même que les gars lui tombent dessus, Paddy vit sa peau éclater, entrer en éruption, des kystes lui pousser de partout. Un chasseur s'avança et lui balança un coup de machette à la face. En pure perte. Le visage du type était déjà en train de s'ouvrir en deux, une gelée grise s'épanchant des déchirures de sa peau. Il dégorgeait. C'était la première fois que Paddy voyait un liquéfié.

Le père s'écroula, sa chair bouillonnait, ses entrailles se répandaient.

Les chasseurs se montraient d'une impitoyable efficacité, cognant et tailladant les adultes sur les deux flancs à mesure que ceux-ci débouchaient en titubant. Une haie de la mort. Parmi eux, Achille faisait assaut de coups de lance. En revanche, Paddy ne participait pas au massacre. Il criait, invectivait les adultes, et ça s'arrêtait là. À un moment, il prit position et

brandit sa lance. Mais il ne pouvait pas. Il ne pouvait pas les taillader avec la *Gáe Bolg*. Un mélange de peur et de sensiblerie retenait son bras. Plus le souvenir de la sentinelle. La résistance de la peau sous la pointe. Jusqu'à ce que, finalement, elle cède, se ramollisse, se déchire. Le souvenir du trou dans le ventre, des boyaux qui se déversent par terre, du fiel qui gicle partout sur lui.

Non, Paddy n'était pas prêt à renouveler l'expérience.

Soudain, il y eut une accalmie. Approchait-on de la fin ?

Paddy, à l'affût, avait les yeux rivés à la porte. L'animal n'était pas sorti. L'ombre qu'il avait vue ramper dans le couloir. Il tremblait, ne sachant à quoi s'attendre.

Tout à coup, une truffe noire apparut timidement près du chambranle de la porte, flairant à tout-va, bientôt suivie par une gueule – pelage chocolat, œil vif et velouté.

Un chasseur s'avança, lance brandie.

— Non ! cria Paddy. C'est un chien. Rien qu'un chien !

Le chasseur recula.

Il s'agissait d'un labrador marron, au ventre ceint d'un harnais fluorescent. Un chien d'aveugle, qui guidait son maître, un grand type aux orbites vides, aux pommettes et aux chairs du visage gangrenées. En lieu et place de l'habituelle canne blanche, il sondait le terrain à l'aide d'un long bras d'enfant.

Les chasseurs se regardèrent, interdits, avant de se tourner vers Ryan, puis vers Achille. « On fait quoi ? »

Achille s'approcha dans le dos du père et lui assena un coup net et sans bavure sur la nuque, lui sectionnant la moelle épinière. Le père s'effondra. Le chien se retourna, geignit une fois, flaira le mort et, après lui avoir donné un coup de langue, s'assit à son côté.

Dans un silence ému, Paddy le vit lever les yeux vers Achille, puis se redresser et s'avancer vers lui en remuant la queue. Il lui renifla la main. Achille s'agenouilla devant lui.

Et Paddy vit son visage s'éclairer d'un sourire qu'il ne lui avait jamais vu auparavant.

4

— Ouah, H, c'est un champion, un prince de sang !

— Dans ce cas, plutôt une princesse, alors, dit Achille en riant.

— Comment ça ?

— Ben… c'est une chienne.

— Quoi, ça veut dire qu'elle ne se battra pas ?

Achille éclata de rire.

— Certaines filles se battent largement aussi bien que les garçons, Caddy. Tu devrais le savoir.

— Ouais. C'est vrai. T'as raison. Donc, pas une princesse. Une reine guerrière !

Achille n'aurait su dire pourquoi il avait changé d'avis. La faute à Paddy, sans doute. Il l'avait tellement tanné que, pour finir, il avait cédé. Mais y avait pas que ça. C'était cette chienne en particulier. Elle avait un truc. D'abord, elle était très bien dressée, pas agressive pour un sou. Et ça, c'était plutôt bien pour Paddy. Le garçon n'avait pas besoin d'un tueur de plus dans son entourage, ce qu'il lui fallait c'était un ami, une certaine stabilité affective, un sentiment de sécurité, soit précisément ce que ce labrador pouvait lui apporter. Et puis c'était comme si cette chienne leur avait été envoyée par la Providence. Un don des dieux. Et le cadeau qu'Achille avait voulu faire à Paddy.

Et Dieu sait s'il en était heureux ! Sur la route qui les ramenait au musée, il n'arrêtait pas de jacter, ivre de joie, de chanter les louanges de la chienne. La peur l'avait totalement quitté. De son côté, Achille était ravi d'avoir fait une bonne action – et sans que cela n'implique un déchaînement d'hyperviolence.

Avant de partir, Ryan et ses chasseurs avaient nettoyé les lieux. Après avoir sorti les cadavres d'adultes et dressé un bûcher derrière la galerie à l'aide de chaises cassées et de bois mort, ils y avaient mis le feu. Une épaisse fumée porteuse d'une forte odeur de viande grillée n'avait pas tardé à envahir le parc.

— Tu vois, notre vie, c'est ça, confia Ryan en rejoignant Achille. On préserve les lieux. On fait en sorte que le parc soit sûr pour que les enfants puissent continuer d'aller y chercher de l'eau. On collecte des trucs utiles. On fait le ménage. Et, en contrepartie, les différents clans nous filent à bouffer, à boire et tout ce dont on peut avoir besoin.

— Bon, à part ceux-là, dit Achille, y a pas l'air d'y avoir beaucoup d'adultes dans le coin.

— Tu veux dire, plus maintenant, répondit Ryan. T'aurais dû voir l'autre jour. C'était comme si une armée entière avait balayé la ville. Dieu sait où ils sont passés, tous ceux-là. Mais t'as raison, même si certains jours comme aujourd'hui on en trouve quelques-uns qui se planquent par-ci par-là, j'sais pas du tout où est passé le reste.

— J'aime pas ça, dit Paddy. Ça fout la trouille. Ils se sont pas volatilisés.

— Parfois, c'est l'impression que ça donne, dit Achille. Vous avez jamais ressenti ça ? Juste avant l'orage ? Y a une sorte de pesanteur, d'immobilité.

— Le calme avant la tempête, dit Ryan.

— Ouais, acquiesça Paddy. C'est tout à fait ça. Le calme avant la tempête.

— Donc, si je te suis bien, poursuivit Ryan, on va bientôt se taper une tempête ?

— Ouais, affirma Achille. Ça va chier dans le ventilo.

— Du sang, de la chique et du mollard, renchérit Paddy d'un ton bravache.

— En attendant, dit Ryan, je me demande bien où ils sont passés, tous…

— Moi, je sais, lui répondit une voix.

Tournant vivement la tête, Achille découvrit un adolescent debout près de la barrière, au bout de la route. Personne ne l'avait entendu venir. Une véritable apparition. Il avait dû se cacher dans les fourrés ou derrière un arbre. Il était vêtu d'un long manteau gris à capuche, il avait une arbalète à l'épaule et il s'appuyait légèrement sur un long bâton, comme s'il avait mal à la jambe.

Les chasseurs s'immobilisèrent et prirent d'instinct une posture défensive, affichant ouvertement leur méfiance vis-à-vis du nouveau venu.

— On se connaît ? lança Ryan d'une voix hargneuse.

— Non, répondit le garçon. Par contre, vous avez bu ma bière.

— Ta bière ?

— Absolument. C'est avec moi qu'Ed a fait le troc.

— Aaah ! C'était pour toi tous ces carreaux d'arbalète ?

— Exact.

Achille savait tout des arrangements qu'Ed avait passés dans le but de se procurer une voiture. Des échanges en cascade qui s'étaient soldés par le départ d'Ed à bord d'un gros monospace bleu et la beuverie de Ryan et ses chasseurs sur les marches du musée. Ryan avait donné des carreaux d'arbalète à Ed, qui les avait refilés à ce gars en échange de quelques packs de bière, qu'Ed avait refourgués à Ryan.

— Au fait, y t'en reste ? demanda Ryan. Je veux dire des bières ?

— Ça se pourrait.

— J'ai déjà entendu parler de toi, dit Zulficker. T'es le mec qu'on appelle Shadowman, non ?

— Trop pourri comme nom, marmonna Achille en ricanant sous cape.

— T'as trop raison, approuva Paddy. Trop naze.

— Vrai ? dit Ryan, impressionné. C'est toi Shadowman ?

— En personne.

— Ouah, alors là, respect !

— C'est vrai ce qu'on dit, que tu bosses toujours en solo ? demanda Zulficker.

— Dans la mesure du possible.

— Alors comme ça, tu sais où sont allés les adultes ? dit Achille.

— Oui. Je les ai vus. Un peu plus loin au nord. Une armée entière. Qui descend lentement depuis Kilburn. À ce train-là, ils seront ici d'un jour à l'autre et, croyez-moi, ils viennent pas pour nous border le soir.

— Tu m'étonnes, dit Ryan. Mais tu veux quoi, au juste, Shadowman ?

— Les arrêter.

— Ça, on le veut tous. Concrètement, t'attends quoi de nous ?

— Pourquoi tu pars du principe que j'attends quelque chose de vous ?

— Ben, t'es humain.

— Jusque-là…

— Et puis, tu t'es volontairement découvert, poursuivit Ryan. Ça a dû te coûter de nous suivre incognito pour finalement apparaître ici comme un génie sorti de sa lampe. Tu peux même pas dire que t'étais allé promener le chien, vu que t'as pas de chien. Conclusion, même si j'en sais très peu sur toi, je sais que t'as pas fait tout ça pour rien.

— Si vous voulez des bières, je peux vous en avoir.

— Problème, il nous reste plus de carreaux. Tu nous as dévalisés, mec.

— J'ai ce qu'y me faut question munitions.

— Alors de quoi t'as besoin ?

— Vous connaissez un gars qui s'appelle Jester ?

— Au palais de Buckingham ? Ouais, on le connaît.

— Il est là en ce moment ?

— Minute, dit Achille. On parle bien du même ? Le loqueteux avec un manteau en patchwork ? Celui qu'on appelle tantôt Jester, tantôt le Magicien, tantôt Duglandu ? Genre visqueux comme une anguille ? Faux-cul de première ?

— On parle bien du même.

— Il est là, confirma Achille. Je le sais puisque c'est nous qui avons sauvé la mise à ce loquedu en l'escortant jusqu'à chez lui.

— Quoi ? Tu fais partie des Holloway ? dit Shadowman.

— Ouais. Holloway en force !

— Bon, et qu'est-ce que tu lui veux, à Jester ? demanda Ryan.

Un sourire carnassier se dessina sur le visage de Shadowman.

— Tout ce que je veux, c'est que vous lui passiez un message.

5

Agenouillée devant une des grosses jardinières rectangulaires installées devant le musée, Maxie grattait la terre avec ardeur. Comme prise d'une sorte de transe. Oublieuse de ce qu'elle était censée faire. S'arrêtant un instant, elle considéra ses mains, striées de traces de terre. On aurait dit du sang. Elle ferma les yeux, espérant le sommeil. Elle avait perdu toute énergie. Dans les arbres alentour, elle entendait chanter les oiseaux. Des dizaines d'oiseaux. Soudain, elle se rendit compte qu'elle tremblait.

Ressaisis-toi, ma fille.

Elle se redressa et prit une profonde inspiration, consciente qu'après une vive décharge d'adrénaline, quand l'organisme avait tout fait pour maintenir le sujet en vie, il y avait toujours un terrible contrecoup, une descente, comme disent les drogués. Il se trouvait qu'elle était beaucoup plus profonde et brutale que ce qu'elle avait imaginé. Dans le feu de l'action, quand il fallait se battre, se déplacer, se cacher, on n'avait pas le temps de réfléchir. Alors que, maintenant, c'était tout ce qui lui restait. Du temps. Plus le poids du danger s'estompait, plus il y avait de place pour la noirceur et la déprime. Stress post-traumatique, pour employer un terme du jargon médical. Un jour, elle avait vu un reportage sur le sujet. Des soldats qui revenaient du Moyen-Orient. Ils racontaient que, pour eux, la guerre était plus facile à vivre que la paix.

Pour autant, elle ne voulait plus de la guerre. Surtout ne pas retourner dans ce monde où le danger, le sang et la moiteur puante des adultes étaient partout. Elle n'avait aucune envie de devoir lutter pour défendre sa peau. On ne l'y reprendrait pas de sitôt. Ni plus tard d'ailleurs. Elle avait déjà donné. Merci, au revoir.

Elle observa un groupe de petits qui se pressaient autour de Paddy et de son nouveau chien. Malgré les bonds et les aboiements incessants de Godzilla, le chiot des enfants qui n'arrêtait pas de le houspiller et d'essayer de lui mordiller les oreilles, le toutou de Paddy, imperturbable, restait assis au milieu de la petite troupe. Apparemment, ils essayaient de lui trouver un nom, chacun y allant de sa proposition, hurlée à tue-tête cela va de soi : « Chocolat… Mulan… Noisette… Sultan… Cerbère… »

En tout, ils étaient neuf. Paddy, Wiki, Arthur, Zohra, la Grenouille, Blu-Tack Bill, P'tit Sam, le Kid et Yo-Yo. C'était P'tit Sam qui retenait son attention. Il était là, avec eux, et, en même temps… ailleurs. Il avait quelque chose de hanté. Maxie se remémora le jour où il était arrivé au musée. Elle revit l'étrange procession qui avait franchi les portes. Ed, grand et dur, avec cette horrible cicatrice qui lui bouffait la moitié du visage. Ses compagnons, Macca, Will et Kyle, qui toisaient tout le monde avec une pointe d'arrogance et de défi. Et puis, Sam, le Kid, et Yo-Yo qui se cramponnait à son étui à violon. Et enfin, caché sous une couverture, Absinthe, le Green Man, ou encore le Géant vert. Tellement surréaliste que Maxie n'avait pas tout de suite compris à quel point c'était miraculeux que Sam soit là. Comme si un fantôme de leur passé avait soudain ressurgi. La surprise était telle que, comme tous les autres, elle s'était figée et avait suivi le défilé bouche bée, aussi subjuguée que si elle avait assisté à une pièce de théâtre délirante.

Ne sachant également plus quoi penser face à cette évidence : Sam était vivant.

Toute la culpabilité qu'elle avait éprouvée à la suite de son enlèvement par des adultes alors qu'il était sous sa surveillance n'était plus justifiée.

Sam leur avait redonné espoir. Si ce petit bonhomme pouvait survivre à un drame pareil, alors peut-être qu'ils pouvaient tous survivre. À moins que les zinzins de Saint-Paul, qui le tenaient pour une espèce de dieu, n'aient eu raison. Après tout, peut-être qu'il était bel et bien spécial. Le secret de leur survie à eux tous. Quoi qu'il en soit, depuis lors, Maxie s'était donné pour

mission de veiller sur lui, surtout maintenant qu'Ed était parti à la recherche de sa sœur. D'ici à son retour, elle s'était juré de faire en sorte que rien ne lui arrive. Ainsi avait-elle demandé à Whitney de le chaperonner. Une tâche dont la grande fille aux larges épaules s'acquittait consciencieusement. De fait, elle était installée sur un banc, d'où elle les regardait en souriant.

Maxie n'arrivait pas à s'y faire.

La paix.

Londres était calme. Aucun adulte dans les rues. Le rêve. Vraiment ? Aucun monstre ne guettait, tapi dans l'ombre ? On pouvait réellement s'autoriser à baisser la garde, à ne plus avoir peur ? Se pouvait-il que la vie se résume à la simple succession des jours ? Manger, boire, travailler, dormir. Survivre.

Elle pria pour que la paix s'éternise et qu'ils puissent ainsi grandir tranquillement, en toute sécurité. Pourtant, au fond de son crâne, une pensée plus animale faisait de la résistance. Non seulement ce n'était pas fini, mais, en plus, quelque chose de terrible couvait.

Un frisson lui parcourut l'échine. Elle chercha Blue du regard. Il était là près de la grille, tout seul, le regard perdu dans le vague. Comme toujours, il donnait le change, faisait bonne figure, mais Maxie était assez intime avec lui pour savoir que sous ces airs de dur se cachait un être sensible qui, lui aussi, déprimait. Elle alla le rejoindre et se colla à lui, dans son dos, passant les deux bras autour de sa taille. Il posa délicatement les mains sur les siennes.

Par-dessus son épaule, elle balaya du regard les immeubles vides de l'autre côté de la rue – des appartements, des bureaux. Un jour, peut-être qu'elle pourrait de nouveau vivre dans une maison normale, sans avoir à partager le quotidien d'une bande de gosses pour des raisons de sécurité.

— Est-ce qu'un jour la vie sera de nouveau comme avant ? demanda-t-elle.

— Pas tant qu'on n'aura pas éliminé jusqu'au dernier des adultes, répondit Blue. Pas tant qu'on n'aura pas rayé une fois pour toutes l'ennemi de la carte.

— Est-ce qu'un seul d'entre nous sera encore là pour assister à ce jour béni ?

— Oh, tu sais, ma chérie, j'ai bien l'intention de faire de vieux os. Je veux te voir avec des rides.

— Y a pas à dire, t'as le chic pour trouver les mots qui font plaisir à entendre.

Elle n'avait pas achevé sa phrase qu'elle sentit quelque chose tirer sur le bas de son pantalon. Baissant les yeux, elle découvrit Godzilla qui essayait de mordre sa chaussure.

Sam déboula en courant.

— Désolé, dit-il. Il s'est échappé. J'imagine qu'il est jaloux de l'autre chien.

— Au fait, vous lui avez trouvé un nom ? demanda Maxie en se détachant de Blue.

— Les filles veulent toutes l'appeler Velvet, à cause de ses yeux de velours. Paddy veut l'appeler Bouchère.

— Bouchère, c'est horrible, dit Blue.

— Je te le fais pas dire. Moi je voudrais qu'on l'appelle Ella. Comme ma petite sœur.

— Ce n'est pas une bonne idée, objecta Maxie en faisant non de la tête.

Sam la dévisagea, l'air abattu.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Ben, imagine quand elle va revenir. Qu'est-ce qu'elle va penser en s'apercevant que la chienne de Paddy porte le même nom qu'elle ? Tu crois que ça va lui faire plaisir ?

Sam esquissa un sourire.

— Bah, je cherchais juste un truc qui me la rappelle, dit-il, la lèvre tremblante.

— Hé ! répliqua Maxie en s'agenouillant à sa hauteur. J'ai pas dit *si* jamais elle revient, hein ? J'ai dit *quand*. D'accord ?

Sam opina du chef en retenant ses larmes.

— Ed aurait pas dû m'interdire de venir avec eux. C'est ma sœur. Je veux la revoir. C'est tout ce que j'ai toujours voulu, la retrouver. Et à présent, Ed est parti sans moi. Je me sens fautif d'être là à rien faire. J'étais censé la protéger. Je lui avais promis.

— Hé là, bonhomme, l'arrêta Maxie. Du calme. Ed a fait exactement ce qu'il fallait. OK ? Fais-moi confiance. T'es en sécurité ici.

— Comment tu peux en être si sûre ? Et si c'était Ella qui avait fait le bon choix ? Et si c'était elle qui était en sécurité et *nous* en danger ?

Imagine qu'on soit attaqués et que quand Ed rentre avec Ella je sois mort ? Elle serait pas triste, tu crois ?

— Ouah, t'emballe pas, Tom-Pouce ! Regarde plutôt par là, l'interrompit Blue en pointant du doigt la route déserte. Tu trouves que ça a l'air dangereux ?

— Pour être franc, tout me paraît dangereux.

6

David s'impatientait. *Est-ce que ça allait enfin finir par marcher ?* Il commençait à sérieusement en douter. Dans l'immédiat, il avait surtout envie de gifler cet étrange gamin souffreteux et mythomane qui avait déboulé du musée d'Histoire naturelle en bafouillant qu'il pouvait communiquer avec les adultes, ou les étrangers, comme les appelait David. Paul, c'était son nom, prétendait même qu'il pouvait les contrôler. *Ben, voyons*. Sauf qu'à chaque fois qu'il essayait de faire la démonstration de ces incroyables capacités ça finissait comme ça, en ratage ridicule.

Leur parler ? Il avait beau essayer, pas un ne bredouillait le moindre début de réponse.

Question étrangers, David disposait de son propre cheptel, qu'il tenait captif au palais. Les rogatons de la famille royale. Un ramassis de minables putrides que l'on avait installés dans une pièce sous les combles où leur puanteur passait plus facilement inaperçue. David détestait y aller. Aussi en voulait-il d'autant plus à Paul de l'y traîner constamment en jurant ses grands dieux que « cette fois, promis, ça allait marcher ». Tout le temps qu'il était là-haut, David gardait un mouchoir collé sur sa bouche et son nez. Le tissu avait beau être imbibé d'huile essentielle de romarin, la puanteur de ces rebuts, fussent-ils de haute noblesse, l'emportait. Il faut dire qu'ils ne respectaient aucun principe d'hygiène la plus élémentaire. Ils restaient niaisement assis là, dans leurs robes du soir et leurs smokings en

loques, jusqu'à paraître incrustés dans les fauteuils. Ça schlinguait plus que dans l'enclos de l'éléphant, au zoo. Au moins avaient-ils renoncé à leur stupide jeu de la statue vivante : pendant des jours, ils étaient restés pétrifiés, tels des épouvantails, les bras écartés, la tête basculée vers le plafond, sans bouger d'un millimètre.

Cela dit, depuis, ils étaient plus amorphes que jamais. Au point que David commençait à se demander s'il allait pouvoir les maintenir en vie bien longtemps. Ils tombaient littéralement en morceaux. Une princesse de petite noblesse avait perdu la majeure partie de son visage. Toutes les chairs avaient été rongées, nécrosées, ne lui laissant sur le crâne qu'un infime voile de peau constellé de gros furoncles. Perdus dans le vide, ses yeux bleus dépourvus de paupières ne cessaient de couler.

Pourtant, il avait longtemps placé en eux de grands espoirs. Il voulait s'en servir de faire-valoir, parader avec eux devant les autres enfants afin de leur inculquer l'idée qu'il était l'homme le mieux placé pour diriger Londres. « Oyez, bonnes gens ! Regardez qui j'ai avec moi, la famille royale ! Si avec ça je ne suis pas l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre ! » Hélas, aujourd'hui ils suscitaient plus la franche rigolade que la révérence et la crainte. Pour ne rien arranger, quelqu'un avait ouvert la cage aux monstres et les plus vifs d'entre eux avaient été tués avant qu'on les rattrape.

Une nuit funeste.

Alors même que, quelques semaines plus tôt, quand Jester était rentré de son expédition à la tête d'une division de petits durs ramassés à Holloway, au nord de Londres, David avait vraiment cru qu'il allait reprendre la main. Son plan était de les utiliser pour asseoir son pouvoir, éliminer toute opposition et conforter l'idée qu'il était le seul choix possible. Mais à aucun moment ces petites teignes n'avaient joué le jeu. Pire, après s'être enfilé la moitié de sa bouffe, une nuit, ils avaient fichu le camp, sans se priver de libérer la famille royale. Sur sa liste des merdes à régler, ils occupaient la toute première place. Il s'était fait la promesse qu'un jour, quand il serait passé chef, il leur infligerait un châtiment public dont ils se souviendraient.

Dans ces conditions, l'arrivée de Paul, qui débarquait en prétendant qu'il pouvait contrôler les étrangers, apparaissait comme un don du ciel. Il allait être leur arme secrète. Leur bombe nucléaire.

Sauf que, jusqu'ici, il n'avait réussi qu'à prouver que sa réputation de détraqué n'était pas usurpée.

— Bon, ça suffit maintenant, coupa David d'un ton glacial. En fait, t'arrives à rien du tout, c'est ça ?

Paul baissa les yeux sur ses chaussures. Il était grand, mince et si pâle que sa peau en paraissait presque phosphorescente. Pour ne rien arranger, il était habillé tout en noir et son cou rachitique émergeait d'un pull à col roulé maculé de taches de gras. Il était presque aussi désagréable à regarder que les étrangers. Perpétuellement trempé de sueur, il lançait des regards dans tous les sens, comme un fou. Ouais. Inutile de se voiler la face, il était bel et bien cinglé. Mais comment diable avait-il pu croire un seul instant à ses boniments ? Parler aux étrangers ? Parle à mon cul, oui, pauvre taré !

Pourquoi il l'avait cru ? Fastoche. Parce qu'il *voulait* y croire. Parce qu'il avait désespérément besoin de… *quelque chose* pour reprendre l'avantage.

— Combien de fois vais-je devoir assister à cette foutue comédie ? Franchement, c'est pitoyable.

Paul grommela des paroles incompréhensibles et haussa les épaules. Puis son regard se fixa sur le mur avec une telle intensité que l'on aurait pu croire qu'il venait d'y découvrir un message à son intention. David se tourna vers Jester, son commandant en second. Pour toute réponse, celui-ci esquissa un sourire navré, puis fit quelques ronds avec l'index près de sa tempe – le geste universel pour désigner un toqué.

Paul se gratta le menton, très vite, à la façon d'un chien, laissant de grosses marques rouges sur sa peau, puis il se tourna vers la famille royale. Ils étaient tous assis. Sur des lits, des canapés, des fauteuils, par terre… Affalés. Inertes. Un filet de bave aux lèvres. Les yeux morts sous leurs constellations de kystes, de furoncles et de grosseurs. L'un d'eux, une mère, rota. Un long râle sourd qui se mua bien vite en gargouillis accompagnant le suintement d'une fine mousse brunâtre hors de son nez et de sa bouche. David croyait se souvenir qu'elle était une sorte de duchesse. Il faudrait qu'il passe la voir… quand elle aurait retrouvé un semblant de figure humaine. Elle était la doyenne du groupe. Une tiare était emberlificotée dans ses cheveux blancs.

Paul les observait sans ciller, ses yeux injectés de sang lançant des éclairs maniaques. Il grinçait des dents, marmonnait dans sa barbe, la tête

agitée de légers soubresauts, comme si son système nerveux était branché sur courant alternatif.

— Eh ben, mon vieux, c'est brillant ! commenta David d'un ton sarcastique. Mieux qu'au théâtre. Les gens seraient prêts à payer pour voir ça. Ah, y a pas à dire, Paulo, quand il s'agit d'assurer le spectacle, tu te poses un peu là. Mais quel boulet !

Paul poussa un grognement animal. Les paupières closes, il referma ses doigts dans l'air, comme s'il tentait de saisir un objet invisible, puis se mit à trembler, tandis qu'un long gémissement aigu montait d'entre ses mâchoires serrées. La famille royale restait assise là, sans broncher. Les yeux vides. Morts. David les aurait volontiers tous étranglés. Ils ne lui inspiraient aucune crainte. Seulement du dégoût. Comme ils étaient régulièrement nourris, ils ne manifestaient aucune agressivité. Cela étant, ils étaient trop faibles pour blesser qui que ce soit. N'empêche qu'il exigeait que deux blazers rouges – l'uniforme de sa garde personnelle – l'escortent chaque fois qu'il venait ici ; ce qui expliquait la présence de George Halley et d'Andy Kerr qui, debout près de la porte, appuyés sur leurs fusils, gloussaient bêtement en assistant au spectacle.

— Allez, c'est bon, dit David en se tournant vers Jester. Ça suffit, maintenant. Allons-nous-en. Quant à toi, le demeuré, évite de revenir nous enquiquiner avec tes âneries, d'accord ? J'ai pas que ça à faire. Si tu veux rester au palais, trouve-toi une occupation utile… J'sais pas, moi, va planter des patates. Crois-moi, t'as plus à gagner à manier la bêche que ton cerveau.

George et Andy éclatèrent de rire. David tourna les talons et se dirigea vers la porte. C'est à cet instant qu'il prit conscience que les autres s'étaient figés. Il s'immobilisa lui aussi. Quelque chose était en train de se passer, il le sentait.

D'ailleurs, il éprouvait une infime douleur à la tête, comme si la pression de l'air avait soudain fortement augmenté. Un bourdonnement résonnait dans son crâne, sans qu'il soit capable d'en déterminer la source, ni même la fréquence exacte.

Il pivota vers la famille royale. Une étincelle brillait au fond de leurs yeux. Une lueur d'intelligence et de compréhension. Et puis, lentement, un à un, ils tournèrent leur regard vers Paul. Huit visages, attentifs, aux aguets. Ceux qui étaient encore assis se levèrent, ceux qui étaient par terre se

redressèrent à grand-peine. Déconcertés, George et Andy braquèrent leurs fusils sur eux, interrogeant David du regard.

Paul continuait d'empoigner l'air en marmonnant à voix basse et en grinçant des dents de toutes ses forces, faisant un bruit effrayant, comme une machine. Il produisait un énorme effort. Ça se voyait. Il suait à grosses gouttes. Et puis ce fut au tour de David de tressaillir et de reculer d'un pas car les aristos tournaient tous la tête vers lui à présent. Sous l'emprise de ces regards indéchiffrables, il se sentait particulièrement mal à l'aise, ces yeux d'habitude si vides et si morts qui, brusquement, luisaient intensément. Allaient-ils l'attaquer ? Il n'avait rien pour se défendre. Il fit un vague geste en direction de George et d'Andy. *Hé, les gars. Me laissez pas tomber, hein ?* Fallait-il détaler en courant ? Ordonner aux gardes d'ouvrir le feu ?

Les sang-bleu avançaient vers lui en traînant les pieds.

D'instinct, David leva les mains pour se protéger. Pas trop non plus, pour éviter de paraître ridicule. Ils approchaient, approchaient encore…

— Fais-les reculer, ordonna-t-il, la bouche sèche.

Mais c'était inutile. Après quelques mouvements de tête erratiques, Paul toussa puis devint tout mou, comme s'il allait s'évanouir. Jester se porta à son secours et le soutint tandis que la famille royale, ayant perdu le signal, retombait dans sa léthargie habituelle, ses membres errant de nouveau à travers la pièce, sans but et sans coordination aucune.

David claqua des doigts sous le nez de ses gardes qui demeuraient là, bouche bée, tels deux zombis.

— Accompagnez Paul en bas, ordonna-t-il. Veillez à ce qu'on lui donne à boire et à manger. Et du bon, hein, pas la daube qu'on lui a refilée jusqu'ici. Qu'on s'occupe bien de lui. Je veux qu'il reprenne des forces.

Les deux gardes acquiescèrent d'un signe de tête, arrachèrent Paul à Jester, puis sortirent. Les membres de la famille royale n'étaient plus que des amas de chair décérébrés qui pourrissaient sur place. Mais eux ne comptaient pas. Le problème, c'était les *autres*. Ceux qui se trouvaient dehors, disséminés aux quatre coins de la ville. Si Paul était capable de contrôler ceux-là, peut-être pouvait-il également avoir une emprise sur leurs semblables ?

David tapa dans ses mains et les frotta l'une contre l'autre. Un geste de vieux.

— Tu sais ce que ça signifie ? demanda-t-il à Jester tandis qu'ils descendaient le grand escalier en direction de son bureau.

— Je devrais ?

— Ça veut dire que, potentiellement, on a les pleins pouvoirs sur Londres.

— Holà ! Ne nous emballons pas, dit Jester, toujours prompt à refroidir les ardeurs de son chef. Paul a fait un petit tour de passe-passe avec des aristos à la noix. Si ça se trouve, c'était juste un coup de chance. Donc, de là à dominer le monde, il me semble qu'il y a un grand pas.

— Franchir de grands pas, n'est-ce pas le propre des grands leaders ? Il faut penser grand, Magic-Man. Tu es si timoré, si soupçonneux, si craintif. Si on t'écoutait, on ne ferait que des petits pas. Il est temps de passer à l'écran large, mon ami.

— Oh, t'inquiète pas pour moi, répondit Jester en souriant, je crois que je vois assez bien le schéma d'ensemble.

Avec ses cheveux en pétard et son long manteau en patchwork, il avait l'air rustre, dépenaillé, voire pouilleux. Pourtant, c'était de loin le gars le plus intelligent que David connaissait. Tout le contraire de son apparence. Presque aussi intelligent que David lui-même. Et, de fait, celui-ci se fiait à lui, à son jugement.

Trop.

— Eh bien, dit-il, toi qui es si clairvoyant, comment le vois-tu, ce schéma d'ensemble ?

— En résumé, je dirais que je te vois chevauchant un cheval cabré, une couronne sur la tête, une épée à la main, la cape en drapeau dans le dos, les sabots de ta monture piétinant les dépouilles de tes ennemis avec, en arrière-fond, les ruines encore fumantes de Londres.

— Eh bien, à part le passage sur les ruines fumantes, je dirais que c'est une image assez juste. Ça donne envie d'aller voir le spectacle.

— En fait, je pensais qu'y avait que ça de juste, dit Jester. J'veux dire, sais-tu seulement monter à cheval ?

— Aucune idée. En revanche, je peux très bien porter une couronne, et c'est l'essentiel.

Dans l'escalier, ils croisèrent Pod qui venait à leur rencontre. Le col relevé, la frange brillante, impeccablement peignée. Nickel. Comme toujours. De tout Buckingham Palace, c'était lui qui avait les plus beaux

cheveux. D'ailleurs, David se demandait souvent quel était son secret, comment il se débrouillait pour les avoir toujours aussi propres et aussi parfaitement coiffés, surpassant jusqu'aux filles les plus coquettes en ce domaine. Pod était son chef de la sécurité. Pas vraiment fute-fute, mais fiable. Loyal. Le jour et la nuit, comparé à Jester. Mais qu'est-ce qui était préférable ? Être entouré de gens loyaux ou de gens intelligents ?

— Jester, y a quelqu'un pour toi, dit Pod.

— Quoi ? Quelqu'un ? Qui ça ?

— Tu sais, le gugusse, là… celui qui rôde partout… le *chasseur*. Celui qui a la gueule ravagée par l'acné et qui porte un collier d'oreilles à la ceinture.

— Ryan Aherne ?

— En personne.

— Je croyais qu'il ne voulait plus remettre les pieds ici.

— Ben, il a dû faire une entorse à ses principes. Il a laissé un message aux gars à l'entrée. Il veut te parler de kekchose, OK pour toi ?

Jester se tourna vers David.

— Tu as encore besoin de moi ?

— Non. Tu peux y aller.

Sur ces mots, Jester et Pod descendirent l'escalier, sous le regard de David qui aurait donné cher pour savoir de quoi il retournait. Avec Jester, impossible de savoir ce que le gars tramait vraiment. Bien trop malin pour qu'on puisse lui accorder une confiance aveugle.

Un jour il faudrait que David se sépare de lui. Il n'y avait de place ici que pour une seule personne intelligente.

7

Les deux garçons sortirent dans la cour du palais et se dirigèrent vers la grille. Pod ne cessait de blablater à propos des problèmes rencontrés en cuisine. Jester ne lui prêtait pas la moindre attention. Les cuisines, c'était le cadet de ses soucis. Non, tout ce qui occupait ses pensées, c'était la manière dont les étrangers, là-haut, avaient répondu à Paul. Comment avait-il fait ça ? Sans même leur adresser un mot ? Ça ressemblait à un tour de mentaliste, d'illusionniste. Mais comment c'était possible ?

Et puis, au moment où ça s'était passé, une sorte de bourdonnement avait empli la pièce, une pulsation, comme si l'air vibrait. Y avait-il un rapport ? Est-ce que, si fou que cela puisse paraître, Paul était capable de générer des vagues d'ultrasons à haute fréquence ? Et est-ce que, d'une façon ou d'une autre, les étrangers y répondaient ? Paul n'était qu'un ado. OK, un ado un peu déjanté, mais un ado tout de même. Et les étrangers ? De vulgaires sacs de pus sans cervelle. Comment auraient-ils pu comme ça, du jour au lendemain, apprendre à communiquer par ultrasons ? Peut-être qu'il y avait autre chose. Certains animaux, par exemple, communiquaient autrement que par les sons. Ainsi Jester avait-il appris que certaines espèces d'insectes se servaient des phéromones. Les abeilles dansaient… Mais les aristocrates dégénérés qui étaient enfermés là-haut n'étaient pas des insectes, n'est-ce pas ? C'étaient des humains. Tout comme Paul. OK, les sang-bleu étaient tous infectés par le mal, mais cela n'enlevait rien à leur

nature, qui restait humaine. Et Paul ? Sûr que c'était un drôle de type, qu'il avait dû se manger une bonne tuile pour être aussi barré, aussi tordu. Mais après ? Il n'en restait pas moins humain. Forcément humain.

Décidément, le monde tel qu'il allait était parfois difficile à suivre. Au point qu'il arrivait à Jester de regretter de ne pas être comme Pod. Pod ne réfléchissait pas. Jamais. Il se contentait d'accueillir les choses comme elles venaient… et de s'y adapter. Sans se prendre la tête. Pourquoi essayer de tout décrypter ? Pourquoi ne pas simplement être heureux ? C'était ça le truc, avec Pod – fondamentalement, il était heureux. Du coup, il n'y avait guère plus à dire à son sujet. Bêta, mais heureux.

Et est-ce que Jester lui-même était heureux ? Difficile de répondre. La plupart du temps, il *était*, un point c'est tout. Ni heureux, ni triste, ni déprimé. Juste présent, tout simplement. De temps à autre, il y avait des parenthèses de bonheur. Cinq minutes par-ci par-là, quand quelque chose de bien arrivait : la découverte d'une réserve de bouffe lors d'une maraude ou une bonne blague racontée entre potes. Alors, bam, ça lui sautait à la figure : *Je suis heureux, là, ça fait du bien.* Et puis, à peine le constat dressé, ça passait.

Était-il heureux à l'instant présent ?

Ni heureux ni triste. La balance pouvait pencher d'un côté ou de l'autre.

— Y veut quoi Ryan ?

— Il a pas dit, répliqua Pod.

— Qu'est-ce qu'il fout dans le coin ? Il a apporté des trucs à échanger ? Moi qui pensais ne plus jamais le revoir.

— Je crois pas qu'il soit là pour faire du troc. Y s'est juste pointé comme ça, avec ses chasseurs. J'imagine qu'ils passaient dans les parages. Il a juste dit qu'il voulait te parler.

— Il a dit à propos de quoi ?

— Négatif.

Et, bien sûr, Pod n'avait pas songé à lui poser la question. Heureux, mais bêta. Qu'est-ce qui pouvait motiver cette visite ? Avant, Ryan venait tout le temps, des trésors plein les poches, des trucs qu'ils récupéraient lors de leurs incessantes maraudes. Ou bien des informations importantes. À présent, Jester ne l'avait pas vu depuis des lustres. Dans son souvenir, il y avait eu une embrouille. Pour une connerie. Genre, David avait promis de donner quelque chose à Ryan, avant de se dédire, prétextant à tort que le

chasseur n'avait pas honoré sa part du deal. Un truc comme ça. Du David tout craché.

Qu'est-ce qui pouvait justifier que Ryan ravale son orgueil et revienne traîner par ici ?

— Il attend où ? demanda-t-il alors qu'ils approchaient de la grande porte.

— Il a refusé d'entrer, répondit Pod.

— Pas étonnant.

— Il a parlé à un garde, sur la place d'armes. Il t'attend près du monument en l'honneur de la reine Victoria. Tu veux que j'envoie quelqu'un pour t'escorter, au cas où ?

— Nah, laisse tomber. Ça va aller. Y a aucune raison pour que Ryan veuille me chercher des noises. On n'est pas en froid.

— Et les étrangers ?

— Ben… tu sais quoi ? répondit Jester au moment où ils émergeaient à la lumière du jour. En dehors de la désolante poignée de spécimens enfermés là-haut, ça fait des jours que je n'en ai pas vu un seul.

— Tiens, c'est vrai. Maintenant que tu le dis, moi non plus. Même ceux qui jouaient les épouvantails sont partis. C'est bien calme ces jours-ci. D'un ennui.

En son for intérieur, Jester s'amusait de l'ironie de la situation. Pile au moment où David trouvait un moyen de contrôler les adultes, voilà qu'ils avaient tous disparu.

Sur le pas de la porte, Pod prit congé et retourna à l'intérieur pendant que Jester traversait la place d'armes en direction de la grille principale. Comme toujours, deux membres de la garde prétorienne de David étaient en faction dans leur guérite. Enfin, assis, pour être précis. L'un était plongé dans un livre, l'autre, apparemment, dans les nuages. Anciens élèves référents de l'école où avait étudié David, ils portaient encore le blazer rouge qui les distinguait du troupeau. Les fusils qu'ils avaient récupérés au musée impérial de la Guerre étaient posés à leur côté. Il y avait peu de chances pour qu'ils marchent. Difficile de le savoir puisque, faute de munitions en quantité suffisante, ils n'avaient jamais pu vérifier. Quoi qu'il en soit, ils devaient s'ennuyer à mourir.

Comme l'avait dit Pod, c'était très calme ces jours-ci. Dans un sens, on aurait presque souhaité qu'il se passe quelque chose. L'été pointait le bout

de son nez. Il faisait plus doux. Tout serait plus facile durant l'été. Les jardins potagers donneraient davantage et l'on aurait moins besoin de se blottir les uns contre les autres pour se tenir chaud la nuit. On pourrait s'asseoir au soleil et se réchauffer la couenne. Se balader dans le parc. Passer ses journées à lézarder. Farniente.

Oui, peut-être cet été allait-il ressembler à ça ? Peut-être le monde s'était-il réellement amélioré ?

Il éprouva, presque physiquement, une bouffée de joie.

Arrivé devant l'immense portail en fer forgé, il chercha du regard un signe de la présence de Ryan et ses chasseurs. Personne. Il appela le garde qui lisait.

— Tu veux bien m'ouvrir ?

Le garçon le regarda un instant d'un air impassible, tâchant de reprendre pied dans la réalité.

— SOR-TIR, grogna Jester en désignant le portail.

Finissant par comprendre, le garde se leva, s'avança d'un pas nonchalant et attrapa des clés qui pendaient à sa ceinture.

— Où tu vas ?

— C'est pas toi qui as parlé à Ryan ?

— Si.

— Dans ce cas, tu sais où je vais.

— Si tu le dis.

Hou là, on avait affaire à un modèle de compétition !

— On se retrouve à la statue, c'est ça ?

— C'est ça, répondit le garçon avec un petit rire moqueur.

Il ouvrit la grille.

— Je vois personne.

— Ben, peut-être qu'il est parti.

— Heureusement que vous êtes là pour surveiller les abords du palais, dit Jester en franchissant le portail.

Il traversa la rue en direction du mémorial, un monument massif en marbre blanc, représentant la reine Victoria sur son trône, le regard perdu au loin, sous une poignée d'allégories ailées dorées à la feuille. Un des gamins du clan Holloway y avait bombé un graffiti : FREAK LIVES. En dessous, quelqu'un avait ajouté : AKKIE DEAKY.

Une sorte de dédicace idiote et pathétique à l'un de leurs membres mort pendant l'expédition. Jester aurait juré que l'incident avait eu lieu quand David leur avait demandé d'attaquer le camp de squatteurs que dirigeait John, à Saint-James Park.

À l'époque, David était pour ainsi dire en guerre avec John. Mais, aujourd'hui, ils étaient alliés et, jusqu'à présent, les squatteurs de John coopéraient avec le palais. David leur promettait toutes sortes de récompenses, or, argent, pierres précieuses ou, du moins, leur équivalent moderne, c'est-à-dire pommes de terre, choux et eau potable. Une paix achetée, donc, mais une paix tout de même.

Jester s'arrêta à quelques pas de la statue et scruta l'horizon en direction du parc. D'ici, il ne voyait pas grand-chose. Mais ils étaient bel et bien là. Tels des porcs dans leur petit pré boueux. Et si c'était ça qui expliquait le calme de ces derniers temps ? Peut-être que John et ses gars avaient lancé des expéditions punitives et ratissé le coin.

Quoi qu'il en soit, un calme absolu régnait, presque inquiétant.

Aucun signe des squatteurs. Pas un étranger en vue. Et aucun signe de Ryan et ses chasseurs. Peut-être qu'ils en avaient eu marre de poireauter et qu'ils étaient rentrés chez eux. Jester contourna le monument.

— Comment va ?

Il reconnaissait cette voix, bien qu'elle ne fût pas celle de Ryan. Non, quelqu'un de beaucoup plus intime, dont l'identité continuait de lui échapper. Qui ?

C'est alors qu'un garçon sortit de derrière le piédestal, en boitant légèrement, appuyé sur un bâton.

Incroyable ! Shadowman.

Voilà pourquoi le nom ne lui revenait pas. Il l'avait effacé de sa mémoire.

Et pour cause… Shadowman était mort.

8

— Ouah, Shadow ! Quelle joie de te voir !

— Ah ouais ?

— Seigneur, je me suis fait un sang d'encre…

— J'en doute pas.

— T'es rentré depuis quand ? Pourquoi t'es pas venu me voir ? Je t'ai perdu, là-bas. Je craignais de ne plus jamais te revoir.

— Je comprends…

Shadowman étudiait le manteau de Jester, orné d'une constellation de morceaux de tissus multicolores, pris chacun sur le vêtement d'un ami disparu. Un habit qui, en lui-même, était une stèle.

— Ce serait pas un bout de mon tee-shirt que je vois là ?

— Quoi ? Ça ? Non ! Ça y ressemble. Je te l'accorde. Mais ça vient de quelqu'un d'autre.

— Hum… De quelqu'un d'autre.

Shadowman n'ajouta pas un mot. Il restait là, immobile, les yeux fixés sur Jester, le visage de marbre. Il l'inspectait.

Jester fut le premier à rompre le silence.

— En tout cas, qu'est-ce que je suis content de te voir !

— J'imagine que c'est sincère, répondit Shadowman avec une moue mi-accusatrice, mi-affligée.

— Comment ça ? Je comprends pas.

— Ben, que tu es content de me voir…

— M'enfin, bien sûr. On est de vieux potes.

— C'est ça… Et donc on se saute au cou en tirant un trait sur tout le reste ?

— Quel reste ?

— Tu ne te souviens pas ? Ce lâche abandon en pleine bataille, alors que j'étais à terre ? Un acte qui revenait à me livrer à une mort certaine, alors même que c'était toi qui étais le principal responsable de mon état puisque, en essayant de te défendre, tu m'avais fichu un coup de batte sur le crâne.

— Oh, *man* ! King's Cross, c'était l'enfer. Le chaos total. Boucherie-Ville. Décrocher et partir en courant, c'était la seule solution.

— C'est bien ce que je dis. Partir en courant quitte à me laisser en plan.

— Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? se défendit Jester. Tu ne pouvais pas marcher. C'était à peine si tu tenais encore debout. T'étais complètement K.-O.

— J'étais complètement K.-O. parce que tu m'avais frappé.

— C'était un accident. Allez, Shadow, sois honnête, à ma place, tu aurais fait pareil.

— J'en doute.

— Bah, allez, oublions tout cela. Raconte-moi plutôt ce qui t'est arrivé. Comment tu t'en es tiré ? Depuis quand t'es rentré ? Tellement de questions…

— Alors que, moi, je n'en ai qu'une. Donc, si tu veux bien, à moi l'honneur. Sais-tu à quoi je n'ai cessé de penser depuis ce jour ?

— Nan, répondit Jester avec un grand sourire niais. Aux filles ? À la bouffe ? Au sens de la vie ? À qui a tiré le premier ? Han Solo ou Greedo ?

— *À toi*. Je n'ai pas cessé de penser à toi.

— Je suis flatté.

— Pensé à ce que je te ferais si je t'avais en face de moi.

Jester commençait à se sentir nerveux. Il n'aimait pas le tour que prenait la conversation. De toute évidence, Shadowman lui en voulait beaucoup, malgré la profondeur et l'ancienneté de leur amitié, qui datait d'avant l'épidémie. Dylan Peake, voilà comment il s'appelait en réalité. Shadowman, c'était son nom de scène. Ils avaient grandi ensemble et, il y a bien longtemps de cela, ils avaient même essayé de monter un groupe.

Depuis, Shadowman était devenu un méchant loup solitaire, rompu à la survie en milieu hostile. Jester, lui, s'en était, comme toujours, sorti grâce à ses astuces, à ses combines et à son sens de la négociation. Ce n'était pas un guerrier. Par conséquent, si Shadowman avait dans l'idée de se venger, Jester n'aurait que les mots pour essayer de sauver sa peau. Bien sûr, son comportement n'avait pas été exemplaire lors de l'attaque d'étrangers, sur les rails, derrière la station King's Cross. Il aurait pu en faire plus, c'est vrai. Mais, dans des moments comme ceux-là, on ne réfléchissait plus. Seule comptait la survie. Rien d'autre.

— J'ai d'abord pensé à moi, dit Jester.

— En me laissant pour mort…

— OK, mais t'es pas mort. La preuve ! À moins que tu te sois métamorphosé en fantôme, en zombi ou en spectre, ce qui, te connaissant, ne m'étonnerait qu'à moitié.

— Ha ha ! Très drôle…

— Parle-moi un peu de ces pensées qui ont occupé ton esprit ? dit Jester, soucieux de reprendre la main sur la conversation. Ce que tu allais me faire si tu me revoyais… C'était quoi, ta conclusion ? Qu'on allait avoir une discussion cordiale, comme maintenant, à l'issue de laquelle on se ferait un check et que l'ardoise serait effacée ?

— Pas exactement. J'ai plutôt pensé à toutes les manières dont je pourrais te faire souffrir.

— Écoute, y avait pas que moi, là-bas. Je devais aussi penser aux autres. Rester pour te secourir nous aurait tous mis en danger. Et puis, c'est pas ma faute, à moi, si tu t'es mis pile sous ma batte au moment où j'armais mon coup. Si tu cherches un coupable, regarde plutôt du côté de ces foutus étrangers.

— T'as toujours eu le chic pour te défausser… C'est toujours les autres, hein ? Jamais toi.

— Ben, en l'occurrence, que voulais-tu que je fasse ? J'essayais juste de survivre, Shadow. De sauver le groupe.

— Sauver le groupe ? Je croyais que t'étais le seul à t'en être sorti. Ils sont où, les autres ? Tom, Kate, Alfie ?

— Kate et Tom se sont barrés, si tu veux tout savoir. Je les ai plus jamais revus. Alfie a été tué par les étrangers. J'ai tenté de le protéger.

— Pour résumer, si je comprends bien ils sont tous morts. Bien joué, Jester. T'es un héros.

— J'ai fait de mon mieux. Allez, faut arrêter. Combien d'enfants sont morts ? C'est la jungle ici. T'es bien placé pour le savoir !

— Tu crois pas si bien dire, répondit Shadowman. D'ailleurs, j'ai mis un bout de temps à remonter la pente. Et ça n'a pas été sans dommage. Quand j'ai su que tu étais encore en vie…

— Je sais. Ton cœur a crié vengeance et tu as pensé aux mille et une façons de me supprimer. Mais nom d'un chien, Shadowman, on n'est plus à l'école, au bon vieux temps ! On est au temps présent. Et aujourd'hui, c'est chacun pour soi. Les règles ont changé, c'est la loi du plus fort qui s'applique. Tu étais assommé, complètement dans les vapes. J'ai pris une décision. Si j'étais resté pour tenter de me battre, on serait tous morts !

— Résultat : tout le monde se fait tuer sauf moi, rétorqua Shadowman avec une ironie grinçante. Si tu m'avais aidé, j'aurais pu éventuellement faire quelque chose, et Kate, Tom et Alfie seraient peut-être encore en vie.

— Ouais, c'est ça, murmura Jester, bien décidé à contre-attaquer. Et on peut savoir ce que t'aurais fait ? Tu tenais même pas debout ! Allons, soyons sérieux. En plus, que je sache, toi aussi tu t'en es tiré. En un seul morceau, ta patte folle mise à part. Au fait, ça va ?

— Entorse de la cheville. C'est pratiquement guéri. Je peux pas encore m'aligner au cent mètres, mais ça va.

Sur ce, il marqua une pause et son regard se perdit au loin, tout au bout de la route.

— En fait, je *suis* parvenu à une conclusion.

— À propos de quoi ? demanda Jester, feignant de ne pas comprendre.

— Que faire de toi.

— Ah ouais ? J'espère que c'est agréable.

— T'aimes pas te retrouver dehors, hein ? Hors les murs de ton palais. Dans la jungle. Au contact des étrangers.

— Excuse-moi, mais qui pourrait aimer ça ?

— Tu sais, si je ne te haïssais pas autant, je crois que tu me plairais bien.

— Super.

— Donc tu veux l'entendre ?

— Euh… J'y tiens pas particulièrement. Écoute, Shadow…

Jester avait soudain la bouche sèche, la gorge serrée. De toute évidence, on ne se dirigeait pas vers un check poing contre poing accompagné d'un « sans rancune, mon pote » dit avec le sourire. Discrètement, il commença à battre en retraite, bien décidé à profiter de la première occasion pour se barrer en courant. Pourquoi avait-il refusé l'escorte que Pod lui avait proposée ? Bah, vu le niveau des gardes, ils n'auraient pas été d'un grand secours face à Shadowman.

Eh bien ! Le bonheur avait été plus que fugitif ce coup-ci. Le soleil tout autant que l'atmosphère paisible qui régnait dehors l'avaient leurré. Le monde était toujours aussi merdique.

— Écoute. Tu as dit ce que tu avais à dire et je l'entends parfaitement. Je suis navré que tu me tiennes pour responsable de ce qui s'est passé. Sincèrement. Je l'avoue, j'ai paniqué. Comme tu l'as souligné toi-même, je ne suis pas habitué à la rue. Toi et moi, on est très différents. J'suis pas un héros, moi. Juste un enfant lambda. Et, oui, peut-être que j'ai merdé ce jour-là. Je suis tout disposé à l'admettre. *Mea culpa*. *Mea maxima culpa*. Maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais rentrer.

Pour toute réponse, Shadowman le visa avec une arbalète qui, jusqu'ici, pendait à sa ceinture, cachée sous un pan de son long manteau. La pointe acérée d'un carreau dépassait de l'arme.

— J'ai pas terminé, dit Shadowman d'une voix glaciale.

Jester n'arrivait pas à détourner les yeux de cette impitoyable pointe d'acier.

— Tu ne vas tout de même pas…

— Bien sûr que si. Tu l'as dit toi-même, on n'est plus à l'école. Les temps ont changé.

— Shadow…

— T'as écouté ce que j'ai dit ? grogna-t-il en pointant l'arbalète droit sur sa poitrine. Comme tu sembles ne pas avoir pigé, je vais répéter : à la moindre incartade, je te descends. Aussi simple que ça.

— Oh non ! pitié, me dis pas qu'on est tombé si bas. C'est ça ton plan ? Celui que tu cogites depuis des semaines ? M'abattre avec une arbalète ?

— Non, ça c'est juste une sécurité. L'assurance que tu m'écoutes et que tu fais bien ce que je dis.

— Dans ce cas, vas-y, dit Jester. Surprends-moi.

— Tu as remarqué qu'il n'y avait aucun adulte dans le coin ?

— Exact. On dirait bien que les choses s'améliorent.

— Erreur. En fait, il y en a toute une armée, Jester. Une armée d'étrangers. Ils se rassemblent. C'est pour ça qu'on n'en voit aucun. Ils sont tous massés au nord. Après que tu m'as abandonné à King's Cross, je suis tombé sur eux. Ensuite, je les ai suivis dans Londres. Au début, ils étaient pas très nombreux, puis d'autres les ont rejoints, et les rangs ont grossi, jusqu'à former une véritable armée. Énorme. Implacable. En plus, ils se sont organisés. Organisés au-delà de ce que tu pourrais imaginer. Oui, à l'heure qu'il est, ils ne sont pas loin d'avoir constitué une force quasi invincible. Quand j'ai eu cet accident et que j'ai failli me péter la jambe, j'ai dû arrêter de les pister. J'ai même eu beaucoup de chance de ne pas y passer. Bref, maintenant, ma jambe va mieux, même si je n'ai pas encore retrouvé tous mes moyens. Le truc, c'est qu'il faut que je retourne là-bas pour les localiser avec précision et, surtout, découvrir ce qui se trame, voir dans quelle direction ils vont. Ensuite, si c'est aussi grave que je le pense, il faudra revenir pour prévenir tout le monde. Il faut à tout prix orchestrer la riposte, mais, pour ça, j'ai besoin de renseignements récents et fiables.

— Et tu veux que je relaie ces informations pour toi. C'est ça ?

— Exactement.

— Ben, écoute, c'est dans mes cordes. Viens me voir dès ton retour.

— Le problème, c'est que ma cheville n'est pas encore assez consolidée pour que je m'y risque seul. J'ai besoin d'aide. J'ai besoin d'un bras droit.

— T'es pas en train de dire que… ?

— Toi et moi, mon pote. De retour sur le théâtre des opérations. Comme ça, tu verras par toi-même ce qui nous attend. Je suis sûr que ça t'aidera à mieux faire passer le message, à être plus convaincant. Et, cette fois, aucun risque que tu m'abandonnes puisqu'on ne sera que tous les deux. Je serai ton unique planche de salut.

— Et si je refuse ?

— Je te tire un carreau dans le bide et tu meurs dans d'atroces souffrances, les tripes à l'air.

— Hum… Difficile de choisir, mon cœur balance…

— Je suis heureux de voir que tu le prends à la rigolade. Mais je te préviens. L'armée dont je t'ai parlé n'a rien d'une plaisanterie.

— Bon, très bien, je vais rassembler mes affaires.

Une insulte fusa dans l'air. Jester se figea.

— Tu me prends pour un demeuré ? dit Shadowman. Je sais très bien que si tu franchis cette porte, je ne te reverrai pas.

— Je peux quand même pas partir comme ça ! Sans vêtements, sans armes, sans vivres.

— Pas besoin de doudou ni de trousse à maquillage. J'ai tout ce qu'il faut, à part des caleçons de rechange.

— Écoute, Shadowman, pardon, mais c'est juste pas possible. J'peux pas me barrer comme ça sans prévenir.

— On parie ?

— Si tu me forces, si tu me menaces, les gardes du palais vont venir à ma rescousse.

— Quoi ? Ces deux empotés à moitié endormis ? J'aimerais bien voir ça ! C'était quand la dernière fois qu'ils ont franchi la grille ? Franchement, tu crois qu'ils m'impressionnent ? Non, toi et moi, on va faire un gentil petit jogging jusqu'à Green Park et hop, on met les voiles. Si tout se passe bien, on est de retour en fin de journée. Par contre, si tout part en vrille, eh bien… on ne te reverra plus jamais et tout le monde se demandera ce qui a bien pu arriver à Jester, volatilisé sans laisser de trace. Oh, mais t'inquiète ! ils en feront pas un fromage. Parce que tout ce qui compte, c'est sauver sa peau, s'occuper de sa petite personne. L'essentiel, c'est que, nous, on aille bien, le reste on s'en fout. Oublions ce bouffon avec son manteau en patchwork. Maintenant, avance.

— Non.

L'écho de son refus n'était pas encore dissipé que Jester chancelait, un bourdonnement dans la tête, la joue brûlante. Il mit un moment à comprendre que Shadowman l'avait giflé. Il étouffa un juron. Shadowman le frappa de nouveau, trop vite pour qu'il ait le temps de réagir, de se protéger.

— Arrête, arrête, dit-il d'une voix qu'il aurait voulue moins aiguë et moins plaintive.

Il avait les larmes aux yeux. Il n'avait pas l'habitude d'être frappé.

— J'arrêterai quand t'auras pigé.

— OK, OK. Message reçu. Vas-y, je te suis…

Baff !

Cette fois, les larmes de Jester coulèrent pour de bon, à sa grande honte.

— Avance, je te suis. N'oublie pas qu'une arbalète est pointée dans ton dos. Et tu sais que je ne rate jamais ma cible. C'est même grâce à ça que je suis encore en vie. Va vers l'entrée du parc qui se trouve par là-bas. Avance normalement, ni trop vite ni trop lentement. À la moindre entourloupe, je te plante un carreau d'arbalète dans le cul.

Jester n'avait pas le choix. Il se mit en marche, les jambes flageolantes, les genoux tremblants, les muscles du dos agités de tics nerveux à l'idée de sentir un carreau se ficher dans sa colonne vertébrale. Des larmes lui picotaient les yeux.

9

Maxie n'arrivait pas à détacher son regard d'Absinthe. C'était plus fort qu'elle. Il était juste *trop* bizarre, avec son tapis de moisissures vertes qui, des pieds à la tête, lui faisait comme une fourrure. Pour tout vêtement, il portait une vieille couverture lâchement nouée autour de lui ainsi qu'un stupide chapeau melon vert pomme d'où dépassaient de longs cheveux filasse. Il avait des yeux très clairs et quand ils se posaient sur vous, vous le sentiez. De toute évidence, il vous considérait comme moins que rien, quantité négligeable, minuscule crotte, quand bien même son odeur à lui était une abjection. Il avait d'interminables ongles jaunes qu'il aimait entrechoquer pour produire de petits bruits secs. Justin, l'administrateur du musée, lui avait demandé plusieurs fois de les couper – tout le monde le lui avait demandé – mais il s'y refusait. D'ailleurs, de manière générale, il ne se montrait guère coopératif. Pour l'heure, il se tenait assis, les coudes sur les genoux, et pianotait négligemment en faisant tinter ses ongles. Clic-clic-clac. Bien que le bruit lui mît les nerfs en pelote, Maxie n'osait pas lui demander d'arrêter de peur d'avoir à affronter son regard reptilien et larmoyant. Ainsi restait-elle à distance prudente. D'autant que, jusqu'à preuve du contraire, c'était un adulte et que, depuis un an, les enfants avaient appris à se méfier de lui. Au point de tuer sans sommation tous ceux qu'ils croisaient. À leur décharge, l'alternative revenait soit à buter celui que vous aviez devant vous, soit à courir le risque qu'il vous bouffe. Alors

certes, on pouvait avoir une conversation avec celui-là, mais il n'en était pas moins adulte et, à ce titre, porteur de la maladie. Conclusion, on ne pouvait pas lui faire confiance et il n'était pas autorisé à se déplacer sans l'escorte d'un garde armé.

Jusqu'ici, il s'était bien tenu. Il n'avait attaqué personne.

Toutefois, ce n'était pas la négligence qui avait permis à ces enfants de survivre jusqu'ici. Aussi tenaient-ils Absinthe sous bonne garde. Maxie, Blue ainsi qu'un gars avec un gros nez nommé Andy, qu'ils avaient récupéré à Buckingham Palace, y veillaient. Maxie avait son katana au côté, coupant comme un rasoir. Qu'Absinthe essaie de leur faire un coup fourré, et ce serait la course entre Blue et elle pour savoir qui l'étriperait le premier.

L'endroit du musée qu'Absinthe préférait, c'était le centre Darwin, dans la zone orange. Il s'agissait d'une extension moderne du bâtiment principal abritant plusieurs laboratoires. Un geek qui en connaissait un rayon en sciences, surnommé Einstein, comme il se doit, dirigeait l'endroit. Maxie n'aimait pas beaucoup Einstein, mais elle devait admettre que c'était sans doute le gamin le plus savant et le plus vif d'esprit qu'elle avait jamais rencontré. Assisté par un collectif de grosses têtes, il cherchait à percer les mystères de la maladie qui s'était abattue sur le pays afin de pouvoir, le cas échéant, développer un médicament capable de la combattre.

Absinthe, de son vrai nom Mark Absaunders, était de la partie. Apparemment, avant d'attraper la maladie, il travaillait comme biologiste dans un laboratoire appelé Promithios. Dans ses rares moments de lucidité, il était capable de décrire ses travaux de manière à peu près cohérente à Einstein. Maxie, pour qui adulte rimait jusqu'ici avec attardé mental pas même foutu d'essuyer le filet de bave qui lui pend aux lèvres, avait eu un choc en découvrant qu'Absinthe pouvait non seulement parler, mais aussi penser et apparaître presque sain d'esprit pendant de brefs laps de temps. Enfin, sain d'esprit, fallait le dire vite – marbré aurait été plus proche de la réalité – mais au moins était-il en mesure de communiquer.

Donc il était là, au labo, à jouer les scientifiques. Surréaliste. Pour l'heure, il était plongé dans une intense discussion avec Einstein. Maxie ne comprenait pas grand-chose à la teneur de leur échange, mais, de ce qu'elle pouvait en juger, Einstein était lui aussi dans le flou. Ce qui sortait de la bouche du Green Man était du pur charabia. Pourtant, au milieu de ce flot d'inepties, se cachaient des données concrètes concernant la maladie…

pour peu qu'Einstein réussisse à les identifier et à les isoler. Une phrase revenait à tout bout de champ : « Le bon sang va chasser le mauvais. »

— Je sais, je sais, disait Einstein en secouant la tête. Vous l'avez déjà dit cent fois. Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Tu dois m'écouter.

— Je fais que ça…

— Non, tu parles. Tu n'arrêtes pas de parler. Tais-toi et écoute. Chut…

Joignant le geste à la parole, il leva un doigt noueux devant sa bouche et dévisagea Einstein, qui détourna les yeux.

— T'es comme les insectes dans le grand vert, poursuivit-il. T'arrêtes pas de bourdonner. Bzzz bzzz bzzz. Sans jamais te poser, sans jamais écouter. Impossible d'avoir une conversation avec les insectes.

— Et c'est reparti ! s'écria Einstein. Le grand vert. On y revient. Le grand vert ceci, le grand vert cela. Bon Dieu, c'est quoi, le grand vert ? Le géant vert ? La fabuleuse crotte de nez ?

— Tu vois ? dit Absinthe. Tu parles et tu n'écoutes pas.

— Il veut dire la jungle, intervint Blue, qui n'avait pourtant pas l'air de suivre la conversation.

C'était toujours comme ça avec lui. Il donnait l'impression de n'écouter que d'une oreille, de s'ennuyer ferme, genre le mec à qui on ne la fait pas, mais, à l'intérieur, ça cogitait beaucoup plus que ce qu'il voulait bien laisser paraître.

— Tu vas pas nous dire que t'étais pas là quand les Biscornus nous ont raconté toute l'histoire ? insista Blue. L'apparition de l'agent pathogène. Au cœur de la forêt primaire. En Amérique du Sud. Dans la jungle.

— Ça, c'est une simple hypothèse, rétorqua Einstein. Je ne suis pas forcé d'y croire.

— Désolé, mais, moi, c'est le truc le plus plausible que j'ai entendu jusqu'ici, dit Blue avant de se tourner vers Maxie et les autres. D'après ce qu'ils nous ont dit, y aurait eu une tribu isolée dont les membres étaient porteurs de la maladie. Les Inmathger. Comme ils n'avaient jamais eu de contact avec d'autres humains, elle restait circonscrite à leur territoire. Sauf que quand ils en ont eu… pouf ! elle s'est répandue en moins de deux. Mister Fermenté faisait partie des scientifiques présents sur place pour les étudier. En rentrant chez lui, il a été lui-même un vecteur d'extension de la maladie. C'est bien ça, hein, Abscons ? T'y étais, dans le grand vert ?

— J'y étais depuis mille ans, répondit Absinthe sans un regard pour Blue. Et avant cela, j'étais une protoétoile, une étoile jeune. D'ailleurs, aujourd'hui encore, je suis une star…

Telle une diva, il releva le menton et, avec des gestes pleins de coquetterie, promena ses ongles interminables dans ses cheveux pour dégager son visage.

— Ben voyons, dit Blue en secouant la tête.

— Et voilà pourquoi ta théorie fait pschitt, dit Einstein. À moins d'envisager que ce bon M. Roquefort a mille ans et qu'il nous vient de l'espace.

— C'est pas parce qu'une partie de ce qu'il dit est du grand porte-nawak que tout est à jeter, protesta Maxie.

— D'accord, mais comment fait-on la part des choses ? s'écria Einstein.

— Ben, on a tout de même quelques certitudes, affirma Blue. On sait qu'il était sur place, avec les Inmathger, et qu'il travaillait bel et bien pour Promithios. À mon avis, Einstein, tu devrais interroger les Biscornus. Ils sont au courant de trucs.

— Peut-être, mais ils me foutent les jetons.

— Et toi ? dit Maxie. Tu crois pas que tu leur fous les jetons ? Vu que moi-même, quand je te regarde, j'ai peur.

— Comment, tu n'es pas sensible à mon charme ? riposta Einstein en riant.

Il avait le dos large, il fallait lui reconnaître au moins ça. On pouvait lui dire tout ce qu'on voulait, il ne se vexait jamais. Pourtant, il avait effectivement une drôle de tronche avec son énorme tignasse partant dans tous les sens et ses dents jaunes. À quoi s'ajoutait une sorte d'infirmité sociale dont, à l'évidence, il se moquait royalement.

— Moi aussi j'ai parlé aux Biscornus, ajouta Maxie. Ils ont grandi à l'institut. Blue a raison. Tu devrais les interroger.

— D'après ce qu'ils disent, poursuivit Blue, M. Absaunders est rentré chez lui et quand sa femme est tombée enceinte, la maladie a gangrené le fœtus et Fish-Face est née.

— Tout cela est d'une rigueur scientifique hors pair, s'exclama Einstein, sarcastique. Tu devrais écrire un article : « Gangrène du fœtus et poissonnerie de la face. »

Maxie ne put s'empêcher de tressaillir. Einstein n'avait décidément peur de rien. N'ayant aucune considération pour les gens, il était capable de réflexions ultra-blessantes. En attendant, Blue n'allait pas le laisser s'en tirer comme ça, même si, comme toujours, il ne montrait rien.

Par chance, Fish-Face n'était pas là pour entendre. Mais, oui, Absinthe était son père et, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il lui avait transmis une bonne part de bizarrerie. Elle avait une tête totalement aplatie, les yeux très écartés, rejetés sur les côtés. Maxie ne connaissait même pas son véritable nom. Fish-Face, un surnom *a priori* avilissant, était son choix à elle. « Les Biscornus », comme ils se définissaient eux-mêmes, affichaient leurs mutations avec fierté. Blue lui avait dit qu'ils en avaient même fait une chanson. Maxie ne l'avait jamais entendue ; pour tout dire, elle n'était pas certaine d'y tenir.

— Il a raison, dit Blue en se tournant vers Einstein. Si tu n'écoutes pas, comment veux-tu apprendre ?

— Des théories, encore des théories, toujours des théories ! Y a pas un seul élément de preuve dans tout ça.

— C'est pas une théorie qu'a énoncée Einstein ? dit Blue. Je veux dire, le vrai ? Après tout, il faut bien commencer par quelque chose.

— Très bien, dans ce cas, commençons par le grand vert, décréta Einstein. Retournons dans la jungle, sans slip léopard.

— J'y étais, dans le grand vert, dit Absinthe. J'y étais avant même d'être le Green Man. Quand je n'étais encore qu'absinthe, l'étoile morte, tombée des cieux.

— Une seconde, le coupa Einstein. Laisse-moi le temps de tout noter. C'est une avancée scientifique extraordinaire.

— Et puis d'abord, c'est quoi, l'absinthe ? demanda Blue.

— Une plante médicinale qui contient des substances dangereuses, expliqua Einstein. L'*Artemisia*. Elle donne des hallucinations si on en mange.

— J'imagine qu'il a dû en bouffer tout un champ, dit Blue en regardant l'Homme vert.

— Elle est aussi mentionnée dans la Bible, précisa Andy.

Maxie avait presque oublié qu'il était là, lui. De fait, il tenait une petite bible ouverte dans ses mains. Il devait l'avoir en permanence sur lui. Elle n'aurait jamais cru qu'il était aussi bigot.

— L'Apocalypse selon saint Jean, annonça Andy avant de tourner une page et de citer : « Le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme un flambeau, et elle tomba sur la troisième partie des fleuves, et sur les sources. Le nom de l'étoile est Absinthe ; et la troisième partie des eaux se changea en absinthe, et plusieurs des hommes moururent par les eaux, à cause qu'elles étaient devenues amères. »

— Ça tient la route, commenta Blue. Ça pourrait être une description de l'épidémie.

— Et depuis quand la Bible est un ouvrage scientifique ! éructa Einstein.

Maxie ne l'avait jamais vu aussi remonté. Il paraissait vraiment en colère.

— Vous me parlez d'un livre de fiction, d'histoires inventées. Moi je vous parle de Mark Absaunders, un être humain en chair et en os, dont l'esprit malade a grappillé tout un bla-bla ésotérique dans la Bible de sorte qu'aujourd'hui il se prend pour Absinthe, l'étoile de la mort.

— L'étoile vénéneuse, nuança Andy.

— J'étais Absinthe, l'ange exterminateur, la puce suprême. J'étais le roi des chauves-souris et des insectes. Bien avant de m'incarner dans ce corps déficient et de déchoir de protoétoile, de Starchild… à individu lambda.

Maxie avait remarqué qu'il y avait une dissociation troublante dans le discours d'Absinthe. Il parlait de lui comme s'il était deux personnes différentes : Mark Absaunders d'un côté et Green Man de l'autre. Un peu à la façon d'un possédé qui serait passé brutalement d'une personnalité à l'autre. Comme si le mal qui était en lui avait une voix et un esprit propres.

— Oublie tout ça, dit Einstein. Oublie la jungle, les petits oiseaux et les abeilles. Oublie le grand vert pendant une minute, tu veux ? Parle-moi du sang.

— Mon sang est mauvais.

— Ça, je te le fais pas dire, ironisa Einstein en levant le sourcil d'une manière légèrement efféminée. Et mon sang à moi ?

Absinthe fit dédaigneusement claquer sa langue contre son palais.

— Ni bon ni mauvais. Juste du sang. Du sang de soif, à glouglouter entre amis.

— Charmant.

— Enfin, bref, ton sang ne pourrait rien chasser du tout.

— Et moi ? s'enquit Blue. Qu'en est-il de mon sang à moi ?

— Pareil. Tous pareils. Vous devez trouver le bon sang.

— Et pourquoi ça ? demanda Einstein. Pour que tu le boives ?

— Non. Pour chasser le mauvais.

— Comme une sorte d'antidote ? supposa Maxie. Vous voulez dire que si nous arrivions à trouver le bon sang, un sang parfaitement sain, nous pourrions nous en servir pour lutter contre la maladie ? Fabriquer un remède ?

— Oh, mais la petite est plus intelligente qu'elle n'en a l'air.

— Merci, trop aimable, répliqua Maxie d'un ton sarcastique.

— La fille a vu juste, confirma Absinthe. Le bon sang chassera le mauvais sang.

— Ouais, ben, tu peux arrêter là ta sérénade, dit Einstein. C'est pas comme si c'était une idée nouvelle ou quoi. Un truc génial auquel personne n'aurait pensé avant vous. À votre avis, je fais quoi ici ? Des cupcakes ? Tout ce qu'y me faut, c'est un gamin qui aurait survécu à une morsure de crevard. Mais pour l'instant j'en ai pas trouvé un seul. En tout cas, pas un seul qui ait survécu.

— Pourtant il y en a un ici qui a le bon sang, dit Absinthe. Je l'ai senti en arrivant.

— Qui ça ? Paul ? suggéra Maxie. Celui qui a pété un plomb ?

— Je ne connais pas les noms. Je suis juste un vieux débris minable, bouffé par la pourriture et la vermine. Ne me demandez pas les noms.

— Est-il possible que Paul ait été mordu par l'un de vos crevards ? demanda Maxie, reprenant ainsi la terminologie des enfants du musée.

Elle savait qu'Einstein gardait quelques adultes à des fins de recherche, qu'ils étaient enfermés quelque part, sur un vieux parking, et que Paul avait pour tâche de s'en occuper.

— Possible, dit Einstein. Ça expliquerait son coup de folie. De toute façon, il a foutu le camp.

— Son sang à lui était mieux, dit Absinthe. Il sentait super bon. Mais pas le meilleur. Le meilleur est ailleurs.

Il esquissa un sourire en coin.

— Le meilleur sang de tous. Doux, sucré, propre et pur…

— Un autre enfant à avoir été mordu ? demanda Blue.

— Non. Un qui est né avec le bon sang.

— Un enfant immunisé de naissance ? s'exclama Maxie. C'est possible, ça ?

— Tout est possible, admit Einstein. La question est de savoir de qui il s'agit.

— J'vous dirai pas, le hargna Absinthe en se recroquevillant sur lui-même, tel un garçonnet cachant son secret. À moins que vous me donniez kekchose à manger.

— On n'arrête pas de vous donner à manger, espèce de goinfre, râla Einstein. Vous faites trois repas par jour depuis que vous êtes ici.

— Oh ! je parle pas de ça, dit Absinthe d'un ton courroucé. Je parle de quelque chose de bon. Du vrai. Du sucré.

— Suffit, dit Blue en levant son gourdin. Tu peux crever, oui !

— Que se passe-t-il ? demanda Andy en sortant brutalement de sa torpeur béate.

— Il veut manger l'un de nous.

— Oh ! vous pourriez bien m'en trouver un. Un seul. Un petit. J'ai besoin de chair. De sang. J'ai l'esprit tout embrumé. Je peux plus vous aider. Les autres au moins, ils me nourrissaient. Ils me donnaient de la chair fraîche.

— Ed m'a raconté que ces cinglés de fanatiques chrétiens, à la cathédrale Saint-Paul, le tenaient enfermé dans un cachot, dit Maxie. Un peu comme vous, ici, avec vos spécimens de laboratoire. Sauf que, eux, ils le nourrissaient en lui donnant des enfants à manger.

Einstein éclata de rire. D'autres enfants étouffèrent un juron épouvanté. Maxie s'approcha du Green Man. Pour un peu elle aurait eu pitié de lui.

— On va vous en donner, dit-elle. Du bon sang. On va vous soigner. En échange, vous serez notre cobaye.

— Ouais, acquiesça Blue, notre mannequin de crash test. Mais pas question de bouffer qui que ce soit. Que je te prenne à seulement flairer de trop près un gamin et je te tranche la tête avec un couteau à bout rond. On te fera des injections, ou autre chose… à toi de nous dire. J'suis pas un scientifique, moi.

Il pivota et interrogea Einstein du regard.

— Aide-moi, cousin. On fait quoi ? Un sérum ?

— Quelque chose comme ça.

Blue s'approcha d'Absinthe en brandissant son gourdin de façon menaçante.

— Tu vois ce qui t'attend, le Véreux, si tu n'obéis pas ?

— Ce que vous êtes cruels, se lamenta Absinthe en se ratatinant, l'air peiné. C'est pas juste. Je suis quelqu'un d'important.

— Non, rien qu'un moyen. Un outil. Une tache verte. Maintenant, dis-nous qui c'est. Qui a le bon sang ? Qui est immunisé depuis sa naissance ?

— Je vous le dirai pas. Vous avez été méchants avec moi. Je le dirai jamais. Sauf si vous me donnez à manger ce que je veux.

— Moi je vais vous le dire !

Maxie pivota et découvrit Fish-Face, accompagnée de quelques petits. C'était la personne la plus timide que Maxie ait jamais rencontrée. Le simple fait de prendre la parole lui avait tellement coûté qu'elle se contorsionnait dans tous les sens pour détourner la tête, les yeux fixés sur ses chaussures.

— Non, leur dis pas, gronda Absinthe. J'ai besoin de bonnes choses.

— T'as surtout besoin d'un bon coup de pied au cul, dit Blue.

— Comment tu sais ? demanda Maxie à Fish-Face. Il te l'a dit ?

— Non, mais je lis dans ses pensées. C'est presque comme si on partageait un seul et même cerveau.

— Et donc, c'est qui ?

Fish-Face restait muette. P'tit Sam s'avança.

— Elle pense que c'est moi.

10

Shadowman fut frappé de découvrir à quel point le corps d'armée des adultes était proche. Jester et lui avaient à peine traversé Bayswater Road, la route qui longe la lisière nord de Hyde Park, quand ils avaient croisé les premières sentinelles, droites comme des « i », qui attendaient patiemment, dans une immobilité parfaite, en se consumant à petit feu sous les rayons d'un maigre soleil. À leur vue, le teint de Jester avait viré au vert pâle et, effrayé au plus haut point par ces inoffensives anomalies, il s'était mis à délirer, évoquant tour à tour la fuite, le combat ou l'appel au secours.

— T'inquiète, c'est rien, dit Shadowman. Retiens-toi, c'est pas encore le moment de pisser dans ton froc.

— Y a pas que ça, tu me rends nerveux, aussi, à me pointer avec ton arbalète, répondit Jester d'une voix tendue et haut perchée. Je redoute à chaque instant de me faire planter.

— Alors comme ça, c'est moi qui t'effraie ? Pas les étrangers ?

— C'est sûr que je m'attendais pas à ce qu'ils soient aussi proches. C'est tellement calme ces derniers temps. Ça fait des jours qu'on n'en a pas vu un seul rôder près du palais.

— C'est bien pour ça que je voulais que tu te rendes compte par toi-même. Sans ça, tu m'aurais jamais cru.

— Très bien, je te crois. T'es content maintenant ? On peut y aller ?

— Non. Je veux que tu voies vraiment.

Ainsi poursuivirent-ils leur marche, au son des incessantes jérémiades de Jester. Une demi-heure plus tard, ils firent halte à un coin de rue d'où ils pouvaient observer en toute discrétion la longue étendue de Kilburn High Road qui, *grosso modo*, était orientée nord-sud. Des sentinelles étaient alignées tout du long, très rapprochées les unes des autres.

— OK. Tu m'as convaincu. J'ai compris, je te jure.

Sur ces mots, Jester alla s'abriter à l'angle de la rue, là où il ne pouvait être vu, quand bien même les sentinelles les ignoraient superbement.

— T'écoutes rien ou quoi ? dit Shadowman en lui donnant une petite claque sur la nuque. C'est rien ça. Je vais te montrer, moi, ce qui craint. Tu vas voir l'armée tout entière.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Enfin, Jester, c'est à cause de ça que c'est calme. Quelque chose se prépare. Il faut qu'on découvre de quoi il s'agit.

Ils approchèrent avec prudence, en décrivant de grands cercles autour du corps d'armée, dans un sens, puis dans l'autre. Jusqu'ici, la cheville de Shadowman tenait bon. La plupart du temps, il n'y pensait même pas, sauf quand une légère douleur se réveillait. Il voulait découvrir coûte que coûte combien d'étrangers étaient stationnés là et où se situait l'épicentre du rassemblement. Pour cela, il avait besoin d'un bon point d'observation, susceptible de lui offrir une vue d'ensemble. Il ne voulait pas s'aventurer plus sans une reconnaissance fouillée des lieux. Car, si les poteaux télégraphiques étaient inoffensifs, il n'en allait pas de même du reste de la horde.

Partout c'était pareil, rue après rue, des dizaines de sentinelles, toutes tournées vers l'extérieur. De temps à autre, ils croisaient un solitaire ou un petit groupe qui remontait l'alignement d'épouvantails d'un pas chancelant, comme poussés par Dieu sait quelle force occulte. Ceux-là étaient potentiellement plus dangereux, aussi Shadowman se débrouillait-il pour tenir Jester éloigné d'eux. Ils les observaient de loin, cachés derrière des murets ou allongés dans les hautes herbes des jardins. D'après ce que Shadowman pouvait en juger, ces promeneurs solitaires n'avaient qu'une idée en tête : rallier un point donné. Ils faisaient penser à des festivaliers avançant vers la scène principale. Sauf qu'il n'y avait aucun bruit. Aucun signe de foule immense. Juste le sentiment d'un insondable trou noir, attirant à lui toutes les particules passant dans son champ d'action.

Néanmoins, Shadowman savait qu'ils étaient là. Le corps d'armée principal. C'était forcé. Et ils devaient être nombreux. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien mijoter ?

— En quoi est-ce si important de les voir de près ? demanda pour la énième fois Jester.

— Pourquoi, pourquoi, pourquoi… Punaise, on dirait un gamin de six ans ! Tu comprends rien ou quoi ? Tu vis tellement éloigné des réalités dans ta tour d'ivoire, au palais, tu es tellement absorbé par les manigances, les complots et les intrigues, tellement obnubilé par ce que font les autres, que tu ne suis pas du tout le match. T'es même pas sur la bonne chaîne. Tu as oublié qui était l'ennemi. Pourtant il est là, à ta porte. Les adultes, les étrangers, les oppozes, les crevards, les bâtards – appelle-les comme tu veux – pour moi ce sont juste les ennemis.

— Et quand on aura vu l'ennemi ? On fera quoi ?

— Je te le ferai savoir le moment venu. Je t'enverrai un SMS. Pour l'instant, t'es en sécurité, d'accord ? Ceux-là ne vont pas attaquer. Ils sont trop occupés à parler avec Dieu. Même ceux qui sont là… dit Shadowman en levant le menton vers l'endroit où il pressentait que le gros des troupes devait se tenir. Ils sont sûrement en train de pioncer… ou de communier. Tous ceux qu'on a vus allaient dans la même direction.

— Ça te plaît de m'humilier, hein ? dit Jester. Tu prends ton pied.

— Oui et non. Mais au moins je me sens chez moi ici. Depuis que tu m'as abandonné à King's Cross, à part les quelques jours où je suis resté dans ma planque en attendant que ma jambe me fasse un peu moins souffrir, c'est là que j'ai passé mon temps, dans la rue, avec ceux-là. Jour après jour, j'ai vécu à leur côté, je les ai regardés devenir plus forts et plus intelligents. Je les comprends, tu piges ? Je comprends comment ils vivent, comment ils chassent, comment ils coopèrent entre eux. Je sais à quel point ils sont dangereux.

— D'accord, dit Jester d'un ton las. Tu as prouvé ce que tu voulais prouver. On y va maintenant ?

— Non. T'as pas compris, ceux-là c'est de la petite bière.

Shadowman avait repéré un immeuble, plus loin sur Kilburn High Road. Il voulait aller y voir de plus près.

— Là, dit-il. C'est pile-poil ce qu'on cherchait.

— Quoi ?

Pour toute réponse, Shadowman montra du doigt une haute tour grise, fièrement pointée vers le ciel, qui dépassait tous les bâtiments alentour. Ils se mirent en marche, zigzaguant entre les sentinelles muettes et immobiles, Jester collé aux basques de son guide, pestant dans sa barbe et tremblant de peur. En chemin, ils tombèrent sur les vestiges d'une curée. Des os, des bouts de peau, des touffes de cheveux ainsi que des vêtements ensanglantés, éparpillés dans la rue. Ces restes ne dataient pas d'hier et, il y en avait trop peu pour qu'ils aient suffi à les nourrir tous. Ils avaient dû nettoyer la zone sur des kilomètres.

Quelques dizaines de mètres plus loin, ils s'arrêtèrent.

La flèche que Shadowman avait repérée semblait faire partie intégrante d'un ancien building ayant autrefois abrité un cinéma, à une époque où aller au cinéma signifiait encore quelque chose et où les distributeurs rivalisaient d'imagination pour construire les salles les plus attirantes possible. La tour devait s'élever à une bonne trentaine de mètres et le mot STATE s'étalait en grosses lettres rouges sur chacun de ses côtés. L'édifice faisait penser à une version miniature de l'Empire State Building de New York.

À en juger par son aspect extérieur, cela faisait bien longtemps que le lieu n'était plus dévolu à la projection de films. Apparemment, son dernier usage avait été d'accueillir une sorte d'église. Depuis, les portes d'entrée avaient été barricadées par des planches de contreplaqué. Après avoir sorti un pied-de-biche de son sac, Shadowman retira quelques planches et brisa la porte vitrée. Les sentinelles qui se trouvaient à proximité ne réagirent pas, demeurant dans leur béate immobilité, dans leur immuable union avec le ciel.

— T'as pas peur d'en attirer d'autres, avec tout ce raffut ? C'est pas toi qui as dit qu'ils étaient dangereux ?

— Arrête de flipper. Je te dis que j'arrive à les sentir. Or, là, je les entends pas bourdonner. Ils sont comme… dormants. En attente.

— En attente de quoi ?

— J'aimerais bien le savoir.

— Et moi qui pensais que tu étais omniscient.

— T'inquiète, je sais tout de même deux, trois trucs. Allez viens.

Sur ces mots, Shadowman sortit sa lampe à friction, puis se glissa dans l'ouverture béante. À l'intérieur, c'était un vrai palace, avec des murs peints, des plafonds ouvragés, des colonnes, des pilastres, des lustres de

cristal et un monumental escalier en marbre. Malgré la faiblesse du faisceau de la torche qui ne leur offrait qu'un maigre aperçu de l'ensemble, ils furent encore plus impressionnés par l'auditorium, assez vaste pour accueillir quatre mille spectateurs au bas mot.

— Cool ! On se croirait dans *Alien*. Quand ils vont dans le vaisseau extraterrestre et qu'ils sont comme des fourmis tellement c'est grand.

— Charmante référence, rétorqua Jester d'un ton aigre. *Alien*, super ! Et dans une seconde, une créature baveuse au museau fuselé va bondir et nous violer.

— Y a pas d'étrangers ici, crois-moi. Je les aurais sentis.

Shadowman aurait bien aimé explorer davantage l'endroit, mais le temps pressait. Il leur fallut fracturer deux autres portes pour trouver un moyen d'accéder à la tour. L'escalier était poussiéreux et de vieux rebuts entreposés sur les marches indiquaient qu'il servait de débarras. Moyennant quelques efforts, ils parvinrent néanmoins au sommet, où les fenêtres leur offraient une vue à trois cent soixante degrés. Une fois ôtées la poussière, la crasse et les fientes de pigeon, ils purent profiter d'un magnifique panorama sur Londres.

— Là ! s'exclama Shadowman après avoir scruté les environs. Voilà ce que je voulais te montrer.

— Quoi ? dit Jester en plissant les yeux et en fronçant les sourcils. Je vois rien, à part… Oh, mon Dieu…

À quelques rues de là se trouvait ce qui ressemblait à un cimetière, plein à craquer de corps noirs et graisseux, pressés les uns contre les autres, rayonnant en une succession de cercles concentriques à partir d'un point central. Shadowman pouvait d'ores et déjà dire ce qui se trouvait au milieu. Saint Georges et ses lieutenants.

Le cimetière peinant à tous les accueillir, les adultes débordaient dans les rues adjacentes, d'abord noires de monde, puis de plus en plus clairsemées à mesure que l'on s'éloignait de l'épicentre. C'était pour ça que Jester ne les avait pas tout de suite repérés. Un trou noir. C'était le mot juste. Une horrible tache. Une invasion de grosses mouches. Ils étaient si serrés qu'ils devaient littéralement s'entasser les uns sur les autres.

— Mon Dieu, répéta encore Jester. Doit y en avoir des milliers. Cinq mille, dix mille ? Tous les étrangers de Londres se sont donné rendez-vous ici, ma parole. Mais y font quoi ? Qu'est-ce qu'y mangent ?

— Apparemment, la nourriture n'a pas l'air d'être leur préoccupation première. Pour le moment… Non, on dirait qu'ils se préparent. Qu'ils se préparent en vue d'un événement important.

— Comme quoi ?

— J'sais pas. Le prochain stade de la maladie ? En tout cas, ils se rassemblent. Ils me font penser à des saumons en période de reproduction.

— Tu en parles comme s'il s'agissait d'une espèce organisée.

— Oh, mais elle l'est, répondit Shadowman. Au cœur de cette foule, telle la reine des abeilles dans sa ruche, se trouve le roi des étrangers. Un horrible tueur cruel et mauvais que j'ai surnommé Saint Georges. Il peut leur faire faire ce qu'il veut. Ils seraient prêts à se jeter du haut d'une falaise s'il le leur demandait.

— Ce serait trop beau…

— Il est en train de planifier quelque chose. Et, comme tu dis, il y a peu de chances pour que ce soit sauter d'une falaise.

— Donc, il est intelligent ?

— Je pense qu'il possède une certaine forme d'intelligence, oui. Une sorte de déterminisme animal, l'esprit de la ruche, si tu préfères.

— Concrètement, il fait comment ? Pour communiquer avec les autres ? Peut-il, genre, parler ?

— Non, c'est plus de la télépathie. Des signaux secrets, des ultrasons. Je ne sais pas. J'avoue que je n'ai pas encore pu tirer cela au clair.

— Et nous ? Est-ce qu'on pourrait communiquer avec lui ?

Shadowman le regarda d'un air perplexe.

— Pourquoi voudrait-on faire une chose pareille ?

— J'sais pas, moi. On pourrait peut-être négocier…

Shadowman explosa de rire.

— Négocier… Elle est bonne celle-là ! On ne négocie pas avec une bête enragée. On l'élimine.

— Et pourquoi on les laisse pas tranquilles ? Ils font leur truc et puis voilà… Vivre et laisser mourir.

Shadowman secoua Jester comme un prunier.

— Dis, tu m'entends quand je parle ? Ils se préparent en vue d'un événement déterminé. Et, même toi, tu en sais assez sur les étrangers pour deviner que c'est pas un goûter d'anniversaire. On doit les arrêter.

— Les arrêter ? Mais c'est toi qui as perdu la raison ! Regarde-les, c'est une vraie armée.

— Et comment on arrête une armée ?

— On ne l'arrête pas. On se barre en courant et puis c'est tout.

— Non, mon gars. On monte sa propre armée et on va à la rencontre de l'ennemi. On l'écrase, Jester. Sur le champ de bataille. Imagine un peu si on arrivait à exterminer cette légion ? Tu l'as dit toi-même. Il doit y avoir là tous les étrangers de Londres. En cas de victoire, on éliminerait définitivement le problème. Dans un sens, ils nous facilitent la tâche. Ils sont tous au même endroit.

— À ceci près, nuança Jester, que si on les attaque, il y a fort à parier qu'ils ne se laissent pas massacrer sans réagir et ripostent plein pot.

— On peut y arriver. On peut les battre.

— Quoi ? persifla Jester. Nous deux ?

— Moi je pense que c'est possible, insista Shadowman. À condition de lever une armée…

— Arrête de délirer. Mais regarde-les, se récria Jester, au bord de l'hystérie, en tapant au carreau. Regarde-les !

La perspective d'attaquer cette armée était tout bonnement terrifiante. Il imaginait déjà l'odeur. La chaleur. Les litres de pus et de sécrétions diverses suintant de tous ces corps en putréfaction. Il se figurait à la tête d'une division tristement modeste en comparaison, attendant l'impact des premières lignes ennemies.

— Non, on ne peut pas les battre, conclut-il.

— Si, on peut ! s'écria Shadowman avec hargne, comme s'il voulait se convaincre lui-même. Dispersés autour de Londres, il y a des centaines d'enfants. Ils ont juste besoin d'être unis, rassemblés autour d'une cause commune. Si on y parvient, on peut gagner.

— Par où on commence ?

— J'sais pas encore. En attendant, filons d'ici.

Ils descendirent l'escalier, traversèrent le grand hall, puis sortirent par la porte principale.

Deux sentinelles étaient désormais plantées devant l'ancien cinéma. Sans leur prêter un regard, Shadowman les dépassa et prit la direction du nord. L'odeur de pourri caractéristique des étrangers semblait plus forte.

— Et David ? demanda Jester au bout de quelques minutes.

De toute évidence, les paroles de Shadowman avaient fini par faire leur chemin dans sa tête.

— Ben quoi, David ?

— Il va vouloir commander.

— Quoi ? Cet idiot ? s'exclama Shadowman en riant. Mais il y connaît que dalle à la guerre. Son seul fait d'armes, c'est d'être arrivé au palais le premier. Il s'est fait bombarder chef en mentant et en arnaquant tout le monde. D'où il saurait quelle stratégie adopter face à une armée pareille ?

— Si tu crois que ça va le gêner… Tu verras ce que je te dis, il va pas être d'accord. Jamais il ne consentira à se plier aux ordres de quelqu'un d'autre.

— Dans ce cas, peut-être qu'un soir, à la faveur de la nuit, je vais me glisser dans sa chambre et lui trancher son petit cou de poulet.

— Tu n'oserais quand même pas…

— Tu veux parier ? Si j'ai un conseil à te donner, Jester, surveille tes arrières. Ne dors que d'un œil. Car c'est loin d'être fini.

— Arrête ton char. Je sais que tu plaisantes.

— Vraiment ? dit Shadowman en levant son arbalète.

Jester souffla longuement, les joues gonflées. Comme si la grimace n'était pas assez éloquente, il ajouta d'un ton plaintif :

— Et si on rentrait maintenant ?

— Pas encore. Il nous reste une mission à accomplir.

— J'en peux plus…

Ayant repéré quelque chose derrière Jester, Shadowman s'approcha de lui.

— Il n'est pas question de toi, lui glissa-t-il à l'oreille d'une voix menaçante.

— Ah non ? Et moi qui pensais que c'était la journée internationale consacrée à botter le cul de Jester. Il est question de quoi alors ?

— De ça, répondit Shadowman en pointant du doigt le bout de la route par-dessus l'épaule de Jester.

Celui-ci pivota et découvrit un groupe d'étrangers qui avançait vers eux. Leur puanteur, si épaisse qu'elle en était palpable, envahissait la rue. Jester avala sa salive à grand-peine. Il semblait sur le point de vomir.

— Faut se tirer, balbutia-t-il.

— Mmh-mmh, bougonna Shadowman en l'immobilisant. Regarde-les. C'est des nazes. Ils ne sont pas en chasse. On dirait des somnambules. Des zombis.

— Des zombis ?

— Bref, ils sont inoffensifs.

De fait, les étrangers semblaient errer sans but. Shadowman campait sur ses positions. Il voulait les tester. Tester aussi Jester. Lui mettre le nez dedans. Lui faire comprendre de quoi il retournait réellement.

Les étrangers, un mélange de mères, de pères et de jeunes adultes tout juste sortis de l'adolescence, étaient dégoûtants, noirs de crasse et de terre. La plupart n'avaient plus un cheveu sur le caillou, les autres des touffes qui tenaient toutes seules dans les positions les plus improbables à force de saleté. Ils étaient tous en phase terminale, marqués par des mutilations diverses. Leur peau, criblée d'abcès, de furoncles, de tumeurs, d'escarres et de plaies, n'avait plus rien d'humain. Comment pouvaient-ils encore mettre un pied devant l'autre était en soi un mystère. À les voir avancer en se dandinant, les jambes raides, on aurait pu croire qu'ils étaient tenus par des fils invisibles qu'actionnait quelque divin marionnettiste.

— OK, dit Jester, tremblant de la tête aux pieds, le visage couvert de sueur. Tu as prouvé ce que tu voulais prouver. Effectivement, c'est fou. Soit on se bat, soit on fuit. Et si on fuyait, d'accord ? Je t'en prie, rentrons à la maison.

Shadowman le retint jusqu'à ce que les étrangers soient sur eux. Pour toute réaction, ceux-ci firent un écart et les dépassèrent en les frôlant, sans même un regard.

— OK, on y va, dit Shadowman. Mais pas à la maison.

— Où, alors ?

Le soulagement qui se lisait sur le visage de Jester était presque comique.

— On va faire du shopping, répondit Shadowman.

— Ah bon ? Où ça ?

— Chez IKEA.

11

Assis par terre dans la bibliothèque du musée, Olive lisait ou, du moins, feignait de lire tout en tendant l'oreille à ce qui se disait à la grande table où le bibliothécaire en chef, Chris Marker, habillé un peu comme un moine, interrogeait P'tit Sam.

— Écoute, j'essaie de consigner tes faits et gestes, disait-il, une pointe d'exaspération dans la voix. C'est important qu'on collecte les souvenirs de chacun, afin de garder une trace pour l'histoire. Des faits réels, pas des affabulations. Or, j'ai du mal à croire un seul mot de ce que tu me dis. Je te rappelle que tu ne dois pas inventer.

— C'est la sainte vérité, dit l'étrange ami de Sam, alias le Kid. Celle de Dieu, du garçon et du frai de grenouille. Sortie tout droit du cul d'un cheval et sentant la rose. Ce garçon serait incapable de mentir quand bien même il serait payé pour. C'est un sérum de vérité ambulant.

Olive sourit intérieurement. Il aimait bien le Kid, même si, il fallait l'admettre, il s'exprimait de façon bizarre. En fait, c'était sans doute pour cela qu'il l'aimait. Le Kid avait une manière singulière de voir le monde, qui n'appartenait qu'à lui. D'ailleurs, peut-être était-ce à cela qu'il devait d'être encore en vie.

Si Olive était là, c'est qu'il s'occupait de Lettis. Depuis qu'il lui avait sauvé la vie, elle s'accrochait à lui comme une moule à son rocher. Dès qu'il disparaissait de son champ de vision, c'était la crise, de sorte qu'elle le

suivait comme son ombre. Or, elle adorait venir à la bibliothèque. Elle aidait déjà Chris Marker à consigner les histoires avant, mais, maintenant, alors même qu'elle écrivait sans relâche, obsessionnellement, dans son propre grand livre relié de cuir, elle ne laissait plus personne y jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil.

Depuis l'attaque au cours de laquelle une bande d'adultes l'avaient coincée dans une église, elle était plongée dans un profond mutisme et une lueur d'épouvante brillait en permanence au fond de son regard. Elle semblait brisée. Olive n'était même pas certain qu'elle se relève un jour. Elle le fixait de ses grands yeux cernés de noir, assise à la grande table entre Sam et le Kid, lui-même flanqué d'une fille nommée Charlotte, que tout le monde appelait Yo-Yo. Un surnom qu'elle devait au violon protégé par son étui qu'elle promenait partout avec elle. Elle en avait joué un soir, dans le grand hall, juste avant que tout le monde aille se coucher. Et, de fait, elle était plutôt douée. Pas virtuose, assez bonne néanmoins pour imposer spontanément le silence et, même, s'attirer un tonnerre d'applaudissements à l'issue de sa prestation. Il faut dire qu'on n'entendait guère de musique ces temps-ci, à moins que quelqu'un joue d'un vrai instrument. En l'absence d'électricité, toute la musique enregistrée sur support digital avait disparu.

Ce soir-là, Olive s'était mis à l'écart, dans l'ombre, et en entendant l'écho des notes de violon monter et résonner dans le hall aux dimensions de cathédrale, il avait pleuré en pensant à tout ce qu'ils avaient perdu, au funeste bond en arrière qu'ils avaient fait. Hier encore, l'humanité était assez raffinée et savante pour composer des musiques magnifiques, fabriquer de superbes instruments pour les interpréter, apprendre cet art aux enfants, créer des machines capables d'archiver ce qu'on jugeait digne de l'être…

— Bon, reprenons depuis le début, dit Chris Marker en se replongeant dans son gros registre. Tu étais en train de jouer avec d'autres petits sur le parking du supermarché Waitrose quand tu as été enlevé, c'est bien ça ?

— Exact. Des adultes ont réussi à passer le mur.

— Ensuite, ils t'ont emmené à l'Emirates, le stade de foot d'Arsenal, d'où tu as réussi à t'échapper en déclenchant un incendie qui a réduit en cendres l'édifice tout entier ?

— J'ai pas fait exprès, dit Sam. C'est arrivé, c'est tout.

— Très bien. Donc, ensuite, alors que tu essayais de retrouver tes amis, tu es descendu dans les tunnels du métro. Station Camden Town. Où tu as été recueilli par un couple d'adultes apparemment épargnés par la maladie et qui, au bout du compte, se sont révélés être des cannibales.

— C'est là que j'entre en scène, intervint le Kid. Opération soukouss à la rescousse ! Levez les yeux ! Baissez les yeux ! Est-ce un avion ? Ou bien James Bond ? Ou Superman ? Non, c'est le suprême Kid ! Ouah ! Il va arracher Sam des griffes de ces sales bouffeurs de pitchouns.

— Alors eux, ils étaient grave horribles, confirma Sam. De prime abord, ils ne payaient pas de mine. Ils pouvaient même sembler charitables. Sauf que leur apparente gentillesse n'avait qu'un seul but : capturer des enfants pour les manger. C'est comme ça qu'ils se maintenaient en forme ! En évitant tout contact avec la lumière du jour et en bouffant des enfants.

— Mais je l'ai tiré de là, dit le Kid. Capitaine, vous voudrez bien vérifier que ce point central est bien consigné dans le journal de bord. C'est la première fois que Kid le Magnifique se retrouve dans un bouquin. Un livre dont je suis le héros, le Robert de Niro, le William Shakespearo ! J'aime regarder les filles qui marchent sur la plage…

Chris Marker lui lança un regard désabusé, genre : « Si tu pouvais nous épargner ça. »

— Et donc, ensuite, poursuivit Chris, vous êtes allés tous les deux à la Tour de Londres. Dommage que je n'aie pas eu le temps d'interroger Ed avant son départ. J'aurais bien aimé entendre sa version de l'histoire.

— La plus grande histoire de tous les temps, s'emporta le Kid. Avec des sommets comme l'Himalaya, des abysses comme la fosse des Tonga et des péripéties à vous rendre Tongaga. Avec… dans le rôle-titre… *moi* ! Et ça, c'est cool. Tout bien noté « *He said captain / I said wot* » ?

— Ed t'aurait raconté mot pour mot la même chose, ajouta Sam. J'invente rien. Il nous a trouvés dans la rue. Il nous a emmenés dans son camp, à la tour de Londres.

— OK, dit Chris en baissant de nouveau les yeux sur son registre. Après ça, tu prétends que tu as quitté la tour de Londres pour partir à la recherche de ta sœur, mais que des gamins installés à Saint-Paul t'ont séquestré parce qu'ils pensaient que tu étais une sorte de dieu vivant.

Sam gloussa.

— J'ai bien conscience que ça peut paraître un brin farfelu.

— Vous auriez dû voir ça ! s'exclama le Kid.

— En tant que témoin direct, je *confirme*, dit Yo-Yo. Tout est vrai. C'est Mad Matt qui était le chef, à la cathédrale. Il a inventé une sorte de religion complètement délirante.

Chris posa son stylo et se passa la main sur le visage.

— Tu sais quoi, Chris ? dit Olive en s'approchant de la table. Le monde entier est devenu fou. Après tout, si on prend un peu de recul, l'histoire de Sam n'est pas plus dingue que ce que nous avons nous-mêmes vécu. C'est juste que, nous, on s'est habitué. Bien forcé. On a accepté nos péripéties comme un état de fait.

— Peut-être.

— Et maintenant, ajouta Yo-Yo, ils disent que Sam pourrait porter en lui le remède contre la maladie.

Chris interrogea Olive du regard. D'un haussement de sourcils, celui-ci confirma. Chris éclata de rire. Un rire maladroit, paradoxal, rouillé. Le rire de quelqu'un qui ne rit jamais, ce qui, dans le cas présent, avait quelque chose de presque inquiétant. D'habitude si sérieux, si calme et si introverti, Chris apparaissait soudain comme n'importe quel autre ado de son âge. Rieur.

— Bon, avouez, vous vous êtes donné le mot, c'est ça ? dit-il quand il eut repris ses esprits.

— C'est Fish-Face et les autres qui l'ont dit, protesta Yo-Yo.

— Fish-Face ! laissa échapper Chris dans une sorte de hoquet qui marqua le début d'un nouvel accès d'hilarité.

— C'est pas des blagues ! Elle l'a dit ! insista Yo-Yo, froissée, d'un ton courroucé. Elle affirme que son père, Absinthe, s'en est tout de suite aperçu quand il l'a rencontré. Il a peur de Sam.

— Sam l'a en lui, enchérit le Kid. Il est né avec. Tout comme certaines personnes naissent en étant immunisées contre la peste, la fièvre jaune, la mort rouge ou la rose pourpre. Il a l'antidote, la potion magique. Il est immunisé, il est porteur sain… c'est un saint enfant… sonnez hautbois, résonnez musettes !

Soudain, une lueur d'espoir brillant dans les yeux, Chris se tourna vers Olive.

— Ils savent comment fabriquer un vaccin à partir de ça ?

— J’sais pas. Si Absinthe, Einstein et tous les autres joignent leurs efforts, alors peut-être que oui. Faut juste espérer qu’il n’arrive rien à Sam entre-temps. Or, vu la vie qu’il a menée jusqu’ici, on est en droit de se faire du mouron…

Chris fixait P’tit Sam du regard. Assis à la grande table, il paraissait terriblement jeune et fragile. Était-il possible que tout repose sur de si frêles épaules ?

— J’espère que cette histoire est vraie, dit Olive. Qu’elle va se réaliser.

— Elle l’est, affirma le Kid. Avec *happy end* et tout le toutim. Fin. *The end*. Bisou, bonne nuit. Extinction des feux, dormez bien, vous faites pas bouffer par les punaises.

— T’inquiète pas, dit Olive. On va tout faire pour être à la hauteur. À charge pour toi, Chris, de faire en sorte que ce livre parle de triomphateurs et non de *losers*. Qu’il soit l’épopée des héros qui ont sauvé le monde !

— Ça, ça ne dépend pas de moi, rétorqua Chris. Moi, je ne suis que le scribe.

12

— Soit tu me dis ce qu'on fait, soit je rentre tout seul.

Maintenant qu'il avait survécu à l'effrayante rencontre du troisième type devant l'ancien cinéma et qu'ils arpentaient de nouveau des rues désertes où seules de rares sentinelles étaient là pour leur rappeler la menace d'une présence étrangère, Jester avait tendance à s'enhardir. Plus brave, mais aussi plus pleurnichard. Il n'arrêtait pas de geindre. Au point que Shadowman était tenté de lui tirer un carreau d'arbalète dans le genou pour lui donner une bonne raison de se plaindre. D'autant que sa jambe le faisait de nouveau souffrir. Sa cheville avait enflé et l'élançait à chaque pas. Il commençait à regretter de s'être embarqué dans cette expédition, craignant de se retrouver handicapé une fois encore à son retour au bercail. Cependant, il n'avait d'autre choix que de continuer. Il n'allait tout de même pas reculer à présent qu'il était à deux doigts de pouvoir régler cette affaire.

— Tu ne vas nulle part sans moi. C'est ma ville, c'est moi qui fixe les règles, Magic-Man.

— Dis-moi au moins où on va.

— Je t'ai dit. On va chez IKEA.

— Oh, ça tombe bien, j'avais plus de bougies chauffe-plat. J'ai aussi vu sur le catalogue une étagère qui me plaît bien. Könne, qu'elle s'appelle. Et aussi une lampe de bureau.

— Tu veux pas la fermer cinq minutes ?

— Écoute, Shadow, tu as prouvé ce que tu voulais. En prime, tu m'as fichu la trouille de ma vie. Désolé si j'ai pas chié dans mon froc, mais j'avoue, j'en étais pas loin. En tout cas, j'espère que dorénavant tu considères qu'on est quittes.

— Quittes ? Tu plaisantes ou quoi ? Comment pourrait-on jamais être quittes tous les deux ? Je te rappelle que tu m'as laissé pour mort. Moi, je n'ai fait que te montrer l'ennemi. Si je n'avais pas besoin de toi pour répandre la bonne parole, je te tuerais sur-le-champ, mon frère.

— Faut pas exagérer. Tu réagis de façon tellement disproportionnée.

— Disproportionnée, mon cul.

À grands pas, Shadowman s'approcha de Jester et le projeta à terre avant de lui fourrer le carreau de son arbalète sous le nez.

— Et si je faisais en sorte qu'on soit bel et bien quittes ? grogna-t-il d'un ton hargneux. Disons… Un ou deux coups de crosse sur le crâne. Jusqu'à ce que tu puisses plus te lever ? Ensuite, je te traînerais d'où on vient et je t'abandonnerais au bon vouloir de l'armée d'étrangers. Qu'est-ce t'en dis, hein ? Ce serait pas une réponse proportionnée ça ?

— Tu sais très bien que je n'ai pas agi intentionnellement, répondit Jester. J'ai pensé au groupe, au bien de la majorité… (Un éclair de colère brilla soudain dans ses yeux.) Et puis, merde, tu as survécu, non ? Tu te portes bien. Donc est-ce qu'on pourrait pas passer à autre chose et retourner à la civilisation ?

— Est-ce que je peux compter sur toi, Jester ?

— Bien sûr.

— Est-ce que je peux compter sur toi pour me soutenir ? Pour raconter à David ce que tu as vu et le convaincre de s'allier aux autres camps qui se trouvent près de Londres ?

— Oui.

— Alors d'accord. Mais sache que si tu me déçois une nouvelle fois, si t'essaies de me la faire à l'envers ou que, d'une manière ou d'une autre, tu ne fais pas ce qu'il faut, je te tue. C'est bien compris ?

— Considère que le message est passé. Maintenant, pourrais-tu enfin me dire ce qu'on va faire chez IKEA ?

— Faut que je parle à quelqu'un. Le seul problème c'est que le gars en question est plus con que toi.

13

Les deux musées étaient côte à côte. Le musée d'Histoire naturelle, entièrement dédié aux merveilles du monde naturel et celui de la Science consacré à celles façonnées par l'homme. Ben et Bernie auraient été bien en peine de dire lequel ils trouvaient le plus intéressant.

Pour eux, le musée de la Science, c'était Disneyland. Après « La maîtrise de l'énergie » ils avaient traversé la division « À la conquête de l'espace » et se trouvaient maintenant dans la partie consacrée à « La construction du monde moderne ». Ils faisaient définitivement penser à deux gamins dans un magasin de jouets quelques jours avant Noël. Voitures, avions, moteurs, horloges, ordinateurs, vaisseaux spatiaux, trains à vapeur, motocyclettes, toutes les technologies étaient abordées, disséquées, expliquées. Jackson leur avait indiqué le passage depuis la salle précédente et elle les escortait, juste au cas où. Personne au musée n'était venu là depuis des lustres.

— C'est à ça que sont rendus tous ces trucs, dorénavant ? leur demanda-t-elle. Des pièces de musée ? Est-ce qu'un jour on sera capable de retrouver notre niveau d'antan ? De refaire marcher tous ces machins ?

— On peut le faire, répondit Bernie.

Elle était habillée tout en noir, de même que Ben. Avec leur look gothique et leurs longs cheveux noir corbeau qui leur tombaient devant le visage, ils se ressemblaient. Certains les appelaient les « emos » ; pas

Jackson car, selon elle, l'intérêt qu'ils témoignaient pour la science et la technique les excluait *de facto* de la catégorie. De son point de vue, ils n'étaient ni emos ni goths. Pas plus que punks, fayots, geeks, petits génies ou nerds… Non, ils n'étaient rien de tout ça. Ils étaient simplement eux-mêmes. Deux gamins passionnés par les sciences et la technique, par la façon dont les choses fonctionnent. Quel mal y avait-il à cela ? Des enfants tels que Ben et Bernie allaient jouer un rôle aussi important que des guerriers comme Achille et elle si jamais ils parvenaient à recoller les morceaux et à revenir à la situation d'avant. Par conséquent, elle ne les quittait pas d'une semelle, les surveillait de près, histoire de s'assurer qu'ils ne finissaient pas au menu d'une bande de crevards.

Les voyant courir d'une vitrine à l'autre, des éclairs dans les yeux, un sourire radieux aux lèvres, elle esquissa un sourire.

— Alors comme ça, vous pourriez redonner vie à ces trucs ? demanda-t-elle.

— Pas tous, mais à certains, oui, répondit Ben. Pour le reste, il faudrait d'abord travailler un peu. Et il y a tout ce qu'il faut ici, des livres, des articles, des fichiers, des manuels.

Jackson ne put s'empêcher de faire la grimace. Elle avait toujours détesté les manuels. Toutefois, elle était contente que d'autres trouvent un intérêt, voire du plaisir à les lire.

— Y a tout ce qu'y faut pour reconstruire, dit Bernie.

— À condition qu'on soit pas rayés de la carte, nuança Jackson.

— C'est là que tu interviens, dit Bernie. Tu tailles l'ennemi en pièces pendant que nous on essaie de démarrer le moteur. On a tous un rôle à jouer. À nous la mécanique, à toi la dérouillée.

Jackson éclata de rire.

— Je ne suis donc bonne qu'à ça ?

— On a besoin des talents de chacun, dit Ben. C'est comme ça. Sans diversité, point de salut. Si on était tous ingénieurs ou tous guerriers, ça servirait à rien. En revanche, si on s'unit, alors on peut être très forts.

Jackson n'écoutait pas. Son radar s'était allumé. Des mois d'affût, de chasse et d'extermination de crevards avaient aiguisé ses sens, l'avaient conditionnée. Subitement, elle était devenue un chien d'arrêt dressant l'oreille.

— Ho, ça va, ou quoi ? demanda Bernie en la regardant d'un drôle d'air. Qu'est-ce qui se passe ?

Pour toute réponse, Jackson huma l'air et ferma les yeux pour mieux se concentrer.

— Non, dit-elle. Ça ne va pas. Ils sont là. Ils sont rentrés.

Bernie jura. Jackson rouvrit les yeux et jeta un long regard circulaire autour d'elle.

— Voulez-vous que je vous ramène ?

— Non, rétorqua Ben du tac au tac. Faut qu'on sécurise l'endroit. Si l'on veut percer les mystères de ces machines et apprendre à s'en servir, on doit pouvoir venir quand on veut parce qu'il va y avoir du taf. Donc si y a des adultes ici, on va t'aider à s'en débarrasser.

— Vraiment *?* s'offusqua Bernie. Tu crois pas que tu aurais pu me demander mon avis avant ?

Ben et Bernie étaient armés de gourdins. Si Jackson avait été intransigeante sur ce point, leur attirail ne faisait pas d'eux des guerriers pour autant.

— On va tenter d'évaluer la situation, dit Jackson. Si y sont trop nombreux, on dégage d'ici en vitesse et on revient avec un bataillon de choc.

— C'est quoi, trop nombreux ? demanda Ben.

— Genre, *un*, plaisanta Bernie.

— Ce sera à moi d'en décider, trancha Jackson. Par contre, si je cours, vous me collez au train.

— T'inquiète, dit Bernie. À mon avis, on sera devant.

Se fiant à son odorat autant qu'à son instinct, Jackson entreprit une minutieuse inspection du musée. Ainsi longèrent-ils une vitrine où était exposée une collection d'ordinateurs de différentes générations, une ancienne Mini sciée en deux afin de montrer en coupe ses différents organes, un bol de porcelaine sauvé des décombres d'Hiroshima après l'explosion de la première bombe atomique…

Jackson devait bien admettre qu'elle se sentait nerveuse, moins pour elle que pour les deux autres. Elle ne voulait surtout pas être responsable de la perte de leurs ingénieurs. Si ça bardait sévère, contrairement à ce qu'affirmait Bernie, ils ne seraient certainement pas aussi rapides qu'elle.

Cela dit, le fait qu'ils étaient arrivés entiers jusqu'ici prouvait qu'ils n'étaient pas archinuls. N'empêche, elle aurait dû prévoir du renfort.

Au fond, ce qu'elle aurait vraiment voulu, c'est être accompagnée d'Achille. Parfait prétexte. *Non*. Fallait qu'elle arrête de penser à ce garçon. De la mauvaise graine. Arrogant, grossier, moche. Pourquoi était-elle systématiquement attirée par le genre *bad boys* ? Était-ce à dire qu'elle partait du principe que les gentils mignons ne s'intéresseraient pas à elle ? Sauf qu'Achille non plus ne s'intéressait pas à elle. Qu'à cela ne tienne. Elle ne lâcherait pas l'affaire. Ça rendait sa mère dingue, les mecs qu'elle ramenait à la maison. L'un d'eux avait quatre ans de plus qu'elle et il lui avait piqué son porte-monnaie.

La pauvre femme pouvait toujours lui interdire de le revoir, Jackson n'avait jamais tenu compte de ses conseils. Pour tout dire, il lui arrivait même d'être un peu chienne avec elle. Après la séparation et le départ de son père, sa mère n'avait jamais eu de véritable contrôle sur elle. Plus elle essayait de lui mettre de jolies robes et de lui laisser pousser les cheveux, plus Jackson s'habillait comme un garçon et se coupait les cheveux court. Elle le faisait elle-même, avec des ciseaux, devant le miroir de la salle de bains. Elle avait toujours rêvé d'avoir des motifs au rasoir, comme Achille ; peut-être qu'elle lui demanderait de lui en faire un, un jour.

Concentre-toi, ma fille. C'est pas le moment de s'égarer.

Soudain, elle s'arrêta, le doigt pointé vers la capsule spatiale d'une des missions Apollo.

— Là ! dit-elle.

Quelque chose y était niché. Ça bougeait. Quoi que ce fût – et Jackson avait une idée assez précise de ce que ça pouvait être – ça semblait en train de dormir.

Elle scruta les alentours. R.A.S. Puis elle balaya la pièce du regard dans l'autre sens. On n'est jamais trop prudent.

— On va lui ficher la frousse, dit-elle.

— T'es sûre ? demanda Bernie.

— Écoute, tu te souviens quand t'as demandé : « C'est combien trop ? »

— Ouais.

— Eh ben, là, le compte y est pas. *Ça*, je peux gérer. Et mieux vaut s'en occuper maintenant, profiter du fait qu'il ou elle est coincé.

— Si tu le dis…

Les emos balisaient. Leur trouille était palpable. Jackson n'en menait pas large non plus. La peur, encore et toujours.

— On fait quoi ? souffla Bernie.

— Comme j'ai dit. On l'effraie. On réveille maman.

Ben et Bernie se mirent à cogner sur les parois de la capsule. Finalement, un visage apparut dans l'ouverture de la porte, à l'expression plus confuse que menaçante. Il s'agissait bel et bien d'une mère, avec une tête aussi enflée que celle d'un poisson-lune, plus un cheveu sur le caillou, les trois quarts des dents en moins – ce qu'ils purent constater quand elle ouvrit grand la bouche vers eux, sans qu'il soit possible de dire si c'était pour bâiller et pour faire mine d'attaquer. Un œil manquait, ainsi que la moitié du nez. Elle rampa hors de sa tanière. Le haut de son corps était massif, à l'inverse de ses jambes, si grêles qu'elles peinaient à supporter son poids. Ses bras avaient gonflé comme des ballons de baudruche. Oui, c'était ça. Elle évoquait un de ces animaux que l'on fait avec des ballons pour amuser les enfants et qui aurait eu les jambes complètement dégonflées.

Par chance, elle semblait seule. Abandonnée. Cahin-caha, elle s'avança vers Jackson, sa bouche s'ouvrant et se fermant de manière démesurée. Elle puait. Elle n'était vêtue que de sous-vêtements immondes, dont elle n'avait pas changé depuis un an au moins et son corps était une abomination. Jackson ne souhaitait surtout pas la regarder plus que nécessaire.

Elle voulait également, autant que possible, éviter de la toucher, donc s'épargner la peine de traîner dehors son immonde carcasse pour la balancer dans une arrière-cour où elle pourrait pourrir en paix.

— Allez viens, viens voir Jackson, dit-elle en faisant signe à la mère d'approcher. C'est bien. T'es une bonne mémère, allez, viens, suis-moi.

Tout en reculant, la lance levée, parée à toute éventualité, elle cria aux emos :

— Regardez si y en a pas d'autres dans la capsule.

Les emos s'exécutèrent fissa, sondant l'intérieur du cockpit du bout de leurs battes.

— Rien.

— Dans ce cas, on déboîte. On va essayer d'attirer cette dame dans la cour, là, on trouvera du soutien pour s'occuper d'elle.

— On est avec toi.

Ainsi rebroussèrent-ils chemin, remontant les galeries avec leur prise, la mère clignant douloureusement des yeux vers la fin du périple, à cause des immenses fenêtres qui inondaient l'espace de lumière. Elle avançait quand même, un long filet de bave se balançant au bout de son menton à chaque pas. Ben et Bernie suivaient à distance prudente, mais n'hésitant pas à lui enfoncer la pointe de leurs battes dans les reins chaque fois qu'elle ralentissait.

Jackson les mena ainsi jusqu'à la porte principale. N'étant pas certaine que la mère accepterait de sortir à la lumière du jour, après avoir ouvert le battant, elle échangea sa place avec Ben et Bernie qui, jouant les appâts, l'attirèrent dehors tandis qu'elle ajoutait à la persuasion par quelques coups de lance dans le dos de la mère, crevant du même coup deux ou trois petits bubons pleins de sang.

La mère finit par émerger dehors en titubant avant de se figer, se ratatinant sur elle-même pour se protéger du soleil, le visage chiffonné. Déjà, des cloques apparaissaient sur son front.

— Elle devrait mettre de l'écran total, plaisanta Bernie, soulagée.

Certains des enfants présents dans la cour accoururent pour voir ce qui se passait.

Près du poulailler, une poignée de petiots suivaient la scène d'un œil craintif. Des plus grands traînaillaient autour du camion où Einstein gardait les crevards qui lui servaient de cobayes pour ses expériences, avant qu'ils ne parviennent à s'échapper et qu'ils ne fassent des ravages dans la bibliothèque.

— Retournez à l'intérieur, ordonna Jackson aux petits. On a un crevard vivant ici.

Les minots ne se le firent pas dire deux fois. En revanche, deux grands, qui se trouvaient près du camion, approchèrent à grands pas.

— J'ai besoin d'un coup de main, cria Jackson. Faut tuer cette mère.

— Non, attends ! répondit un des enfants. On a besoin de crevards. Tu veux pas essayer de la faire entrer dans le camion ?

— Sans renfort, impossible.

— Je vais rassembler une section. T'en veux combien ?

— Plus on sera nombreux, mieux ça vaudra.

— Pas de problème. Retiens-la ici… en tâchant de ne pas trop l'abîmer si possible.

L'abîmer ? Jackson haïssait les crevards. Elle les tuait dès qu'elle en avait l'occasion, mais elle devait bien admettre qu'elle éprouvait presque de la pitié pour celle-ci. Quelle souffrance elle devait éprouver, vu l'état de délabrement de son corps ? Et maintenant, voilà qu'elle allait être mise en cage comme un animal. Einstein prélèverait de son sang, lui injecterait des trucs et, de manière générale, se servirait d'elle comme d'un rat de laboratoire.

— On est forcé d'en arriver là ? demanda Ben, les yeux rivés à la mère qui gémissait en grimaçant sous la morsure du soleil.

— Moi j'ai rien à voir là-dedans, protesta Jackson. Vous l'avez dit vous-mêmes. Moi j'suis qu'une guerrière, non une ingénieure, comme vous, encore moins une chercheuse, comme Einstein. S'il ne tenait qu'à moi, j'abrégerais sur-le-champ ses souffrances. Mais c'est pas à moi d'en décider. À partir de maintenant, elle appartient à Einstein. Et dès qu'elle sera enfermée pour de bon dans le camion, je prendrai une section et on passera le musée de la Science au peigne fin. Après ça… ce sera à vous de jouer !

14

Le type qu'ils étaient venus voir, Saif, était avachi dans un gros fauteuil, à la manière d'un roi fainéant en couverture d'un roman d'*heroic fantasy*. Ses longs cheveux noirs et bouclés encadraient un visage olivâtre qui affichait une expression se voulant sans doute sombre et menaçante mais qui, ne lui en déplaise, était juste fermée, voire un brin stupide.

Il toisait Shadowman et Jester. Et ça faisait un moment que ça durait, prolongeant l'attente ainsi que le côté théâtral de la situation jusqu'au ridicule. Jester devait se retenir pour ne pas rire.

— Alors comme ça t'es revenu, lâcha finalement Saif, les yeux fixés sur Shadowman.

Ils se trouvaient au beau milieu du magasin IKEA où les enfants avaient pris leurs quartiers, tirant parti du mobilier d'exposition pour constituer différents lieux de vie. En l'occurrence, ce grand hall pouvant accueillir une bonne centaine de personnes évoquait une sorte de salle du trône.

— Comme tu vois, répondit Shadowman. Je suis de retour. Et ça c'est… quelqu'un qui est avec moi.

Jester esquissa un sourire. Shadowman n'arrivait pas à se résoudre à le présenter comme son ami.

— Quelqu'un qui est avec toi ?

— Ravi de faire votre connaissance, répondit Jester avec son plus beau sourire. Shadowman m'a beaucoup parlé de vous.

Ce qu'il avait effectivement fait, racontant en long en large et en travers comment il avait ramené ici un guerrier blessé lors d'un accrochage avec l'armée de Saint Georges, comment il avait essayé de mettre Saif en garde contre le danger que représentait ledit Saint Georges et comment Saif, ignorant ses conseils, avait tout de même attaqué les adultes. Pas plus que Jester il n'avait cru que les « zombis », comme il les appelait, pouvaient être organisés.

La suite du récit faisait état d'une grue en haut de laquelle était monté Shadowman pour suivre le déroulement de la bataille. Comme il l'avait pressenti, les troupes de Saif s'étaient fait massacrer. Une débâcle si complète qu'il n'était même pas certain que le chef s'en soit tiré.

Eh bien si. La preuve. Puisqu'il était là, plus vrai que nature.

— Et qu'est-ce qu'y t'a dit sur moi ? demanda Saif.

— Il m'a dit que vous aviez un camp vraiment top et que vous étiez des combattants hors pair.

À ce jeu-là, il fallait bien reconnaître que Jester était bon. La diplomatie, il avait ça dans le sang. Aussi Shadowman avait-il décidé de lui laisser l'initiative des pourparlers.

— T'as un nom ?

— La plupart des gens m'appellent Jester.

— Eh bien, *Jester*, t'a-t-il dit aussi qu'on n'avait pas écouté ses conseils ?

— En effet, il me l'a dit. En fait, il a vu ce qui vous est arrivé.

— Non ?

— Si, si.

— Et il est venu en remettre une couche, c'est ça ? Genre, je vous l'avais bien dit et patati et patata ?

— Pas du tout. Si j'ai bien compris, il est venu pour vous venger.

— Nous venger de quoi ?

— Des zombis qui ont tué vos amis.

— Comme ça ? À vous deux ? Donc, en fait, Jester, t'es une sorte de super-héros ? À toi tout seul, tu vas tous les anéantir ?

— Non. Mais il y a beaucoup d'enfants au centre-ville. Et ils veulent tous la même chose que vous.

— Tu m'en diras tant…

— Oui, intervint Shadowman, qui perdait patience. Je te le dis.

Jester analysa vite fait la situation. La dernière fois, en refusant d'écouter Shadowman, Saif était passé pour un con. Maintenant, il essayait de sauver la face. De son côté, Shadowman commençait à s'impatienter. Peut-être que le temps de la diplomatie était révolu.

— Si on s'unissait, on pourrait lever une armée, dit Shadowman, et détruire Saint Georges une fois pour toutes.

— On garde un œil sur eux, fit remarquer un autre garçon.

Se tournant vers lui, Shadowman le salua d'un signe de tête amical.

— Ça va, Dan ?

— Cool.

Dan était le pire pote de Johnny, le gars que Shadowman avait sauvé, ceci expliquant peut-être pourquoi il était un des rares à s'être montré sympa avec lui.

— Donc vous êtes au courant qu'ils ont cessé de se déplacer ? dit Shadowman.

— Ouais, répondit Dan. Ça fait des jours qu'ils squattent le cimetière de Kilburn sans bouger d'un pouce.

— Pourtant, à un moment donné, ils vont se mettre en marche, croyez-moi, dit Shadowman. Dès qu'ils seront prêts.

— Ah ouais ? souffla Saif avec un petit rire moqueur. Tu sais ça, toi ? Ah, mais oui, j'oubliais, tu les connais bien ces enfoirés. T'es presque l'un des leurs.

— Effectivement, je les ai bien étudiés. Et oui, peut-être que je suis venu en remettre une couche. La dernière fois, tu t'es comporté comme un vrai con, Saif. Tu n'as pas tenu compte de ma mise en garde. La suite de l'histoire a prouvé que j'avais raison et que tu avais tort. Pour être honnête, je suis surpris qu'ils t'aient laissé à la tête du clan. Combien de gars sont morts à cause de toi ?

Hors de lui, Saif bondit de son siège et s'approcha de Shadowman d'un pas martial, ne s'arrêtant qu'à quelques centimètres de son visage, le fusillant du regard, le pressant de reculer, de baisser les yeux. Là où Jester n'aurait pas tenu plus de cinq secondes, Shadowman soutenait l'affront sans ciller.

— Que ça te plaise ou non, le chef ici, c'est moi ! Et il ne viendrait à personne l'idée de le contester. Pour la simple et bonne raison que je suis le meilleur pour assumer ce poste.

— Dans ce cas, dit Shadowman, tu auras peut-être l'intelligence de m'écouter, cette fois. Montre-moi du respect et je t'en montrerai en retour.

Sur ce, il lui tendit la main. Saif la fixa un long moment avant d'éclater de rire et de la serrer avec enthousiasme.

— Qu'attends-tu de moi, monsieur le dur à cuire ?

— Pour le moment, Saint Georges est sur le pied de guerre. Il n'a pas abandonné la partie. Non. Il rassemble ses forces. Il se prépare. Et quand il sera prêt, il passera à l'action.

— Quelle action ?

— Ça, j'en sais rien. Tout ce que je souhaite c'est que, d'ici là, on ait eu le temps de s'unir et de créer notre propre armée. Si on s'y met tous, on sera en mesure de l'affronter.

— Où est-ce que j'interviens ?

— Nous aurons sûrement besoin de votre aide pour certaines manœuvres particulières, mais, pour l'heure, je voudrais que vous continuiez à faire ce que vous faites déjà, c'est-à-dire les surveiller. Au moindre signe de mouvement, vous foncez nous prévenir. Ensuite, je vous veux à nos côtés pour la bataille finale, pour qu'ensemble on règle une bonne fois pour toutes son compte à Saint Georges.

15

— Allez, allez, en rang ! Bien alignés. C'est pas des soldats, ça ! On croirait une bande de marmots dans une cour d'école !

Wiki gloussa.

— Je voudrais pas paraître insolent, Paddy, mais on *est* une bande de marmots.

— Vous ne le serez plus quand j'en aurai terminé avec vous. (Paddy détestait que ses troufions lui répondent.) Nous allons mener la croisade des enfants et éradiquer jusqu'au dernier adulte de la surface du globe, tonna-t-il, faisant les cent pas devant la ligne accidentée de petiots en agitant une des lances d'H.

Il s'évertuait à se donner des airs de sergent instructeur entraînant ses troupes à la dure. Un bataillon qu'il avait lui-même baptisé les Jeunes Pousses.

Gentiment assise à quelques mètres de là, la langue pendante, la chienne le regardait aller et venir. De fait, la journée était chaude. Pour l'heure, il l'appelait Velvet car la plupart refusaient purement et simplement de l'appeler Bouchère. Quand il aurait une meilleure idée, il la rebaptiserait.

En première ligne de la section se trouvaient Sam, le Kid, Yo-Yo, et puis Zohra accompagnée comme il se doit par son petit frère la Grenouille. Ensuite Arthur, Wiki et Blu-Tack Bill. Derrière eux se tenaient d'autres petits venant d'Holloway ainsi qu'une bonne partie des jeunes enfants du

musée. En tout, ils étaient vingt et, comme soldats, ils étaient tous nuls. Blu-Tack Bill était sans doute le pire. Il n'était capable de rien, pas plus de marcher au pas que de s'entraîner au combat, ni même de rester en place. Il n'arrêtait pas de déambuler, de se balader, de s'asseoir. Au début, Paddy s'était mis très en colère contre lui et il l'avait violemment invectivé. Mais une fois qu'il s'était rendu compte que tous ses efforts resteraient vains et que rien de ce qu'il pourrait dire ou faire n'amènerait Bill à caler son pas sur celui des autres, il avait pris le parti de l'ignorer.

À l'inverse, le Kid était sans doute le plus motivé, ce qui n'en faisait pas pour autant un bon élément. Il comprenait tout de travers, faisait tout à l'envers et, plus il y mettait du sien, plus il s'appliquait, moins il y arrivait. Paddy l'ignorait lui aussi. Le problème c'est que Paddy ne savait pas exactement ce que lui-même faisait. Il feignait de donner des ordres alors qu'en fait il se contentait de répéter sans les comprendre des mots et des expressions entendus dans des films de guerre ou des jeux. Or, comme il ignorait ce que signifiaient la plupart des ordres et qu'il oubliait au fur et à mesure quel sens il leur avait donné à la base, la même consigne finissait par désigner deux choses radicalement différentes. Il espérait seulement que ses recrues ne s'en apercevraient pas.

Il les faisait marcher en leur braillant des trucs comme : « En colonne par deux, bitos » ; « Présentez… arme » ; « Section en couverture » ; « Bizut, ça va chier pour ton matricule » ; « À vos rangs, fixe ! »

— On pourrait pas juste se battre ? demanda Sam à l'occasion d'une pause. Marcher au pas, c'est chiant… et puis ça sert à rien. À quoi ça rime qu'on sache défiler en rang serré ? Ou qu'on sache mettre la lance à l'épaule tous en même temps ? C'est pas ça qui va nous faire gagner la bataille.

— Tout est une question de discipline, soldat, répondit Paddy. Vous devez apprendre à exécuter les ordres sans réfléchir. Faut que ça devienne automatique.

— Mais si un adulte m'attaque, j'vais pas attendre de recevoir un ordre pour me défendre. Je vais le faire, un point c'est tout. De toute façon, les ordres n'ont aucun sens. À gauche… gauche ! Section… halte ! Fixe ! Ce qu'y faut c'est qu'on apprenne à se servir de nos armes.

— Eh bien d'accord. On va faire ça. On reprendra les exercices militaires demain.

— Demain ? dit Wiki. Tu veux dire qu'on va devoir faire ça tous les jours ?

— Bien sûr, sinon comment voulez-vous apprendre à devenir soldats ?

— Bah, en fait, j'ai pas envie d'être soldat, dit Wiki.

— Moi non plus, dit Arthur. C'est barbant.

— Mais on va s'entraîner au combat.

— Se battre, c'est barbant aussi.

— Moi j'aime bien les combats, dit le Kid. Le bon vieux droite-gauche, attaque-défense, j'suis prêt à en découdre, dommage que je n'aie qu'une vie à offrir, vont pas faire long feu, les arsouilles, le Bourreau de Béthune va leur apprendre les bonnes manières, Kawabounga !

Joignant le geste à la parole, il accompagnait chacune de ses sottises par de fausses attaques pieds-poings et des séries de coups dans le vide qui n'impressionnaient personne.

— Ouais, dit Paddy. Comme il a dit. Enfin, à peu près. On y va, maintenant. En rangs !

Personne n'esquissa le moindre geste.

— Euh, je suis un peu perdu, là, avoua Sam. J'arrive pas à me souvenir ce qu'on est supposé faire quand tu cries : « En rangs ! », et plus tu le dis, moins je m'y retrouve.

Ils étaient devant le musée, côté ouest, au pied de la nouvelle extension. Derrière son mur de verre, Sam pouvait voir l'œuf de béton blanc où se trouvaient les labos. Au dernier étage, Einstein et ses équipes de chercheurs travaillaient à l'élaboration d'un médicament contre la maladie.

Sam avait flippé grave quand le Green Man avait dit qu'il était celui qui pouvait les sauver car il possédait quelque chose dans son sang susceptible de lutter contre l'agent pathogène. Le Green Man disait qu'il le sentait. Qu'il l'avait senti dès le départ. Sam en avait été très embarrassé. Jamais il n'avait rêvé d'être spécial ou différent. Tout ce qu'il voulait, c'était retrouver Ella et qu'ils puissent vivre ensemble en toute sécurité. Certains enfants le regardaient de façon bizarre à présent, et il avait conscience que les plus vieux, les guerriers, s'efforçaient de le protéger. Einstein lui avait prélevé du sang. Il n'avait pas aimé ça du tout, il détestait les aiguilles. Il n'aimait pas le sang non plus, quand bien même il en avait vu des seaux entiers au cours de l'an passé. Et aussi des choses pires que le sang. N'empêche, ça changeait tout quand c'était le vôtre. Einstein avait pris

mille précautions pour que tout soit propre et stérile, ne lésinant pas sur l'antiseptique et se servant d'une aiguille neuve pour le piquer. Sam n'avait aucune idée de ce qu'ils allaient faire de son sang, ce qui était sûr c'est qu'ils s'attelaient à la tâche en ce moment même, là-haut, dans les labos.

Fabriquer un antidote.

Était-ce seulement possible ? Et, si oui, comment allaient-ils pouvoir l'utiliser ? Comment faire en sorte d'être assez près des adultes pour leur faire une injection ? C'était insensé. Combien de sang Sam allait-il devoir donner ? Y avait tellement d'adultes. Ils allaient le vider complètement, l'assécher, comme un raisin de Corinthe.

— Garde-à-vous !

Paddy avait passé des heures à transformer en arène une sorte de fosse entourée de marches sur lesquelles on pouvait s'asseoir. Il y avait installé des mannequins de paille ainsi qu'un simulacre de parcours du combattant. Ben et Bernie, les ingénieurs au look corbeau, l'avaient certes un peu aidé, mais, pour l'essentiel, Paddy s'y était collé tout seul. Il faut dire que, depuis qu'il avait entendu qu'une armée d'adultes était stationnée à Kilburn, il était remonté comme un coucou. Tout le monde ne parlait plus que de ça. Les enfants de Londres devaient lever leur propre armée. Dans cette perspective, Paddy comptait bien faire des Jeunes Pousses une section de combat digne de ce nom, quand bien même Maxie et Blue avaient d'ores et déjà prévenu Sam que si combat il devait y avoir, il était hors de question qu'il y participe. De près ou de loin. Il serait prudemment maintenu à l'arrière.

En revanche, apprendre à se battre ne pouvait pas lui faire de mal. Durant le court séjour qu'il avait fait à la tour de Londres, il s'était régulièrement entraîné au combat et avait appris quelques trucs, tous oubliés aujourd'hui. Mais, à la Tour, l'entraînement était bien organisé et conduit par des enfants qui savaient ce qu'ils faisaient. Pas comme ici, où les Jeunes Pousses demeuraient désespérément nulles.

La demi-heure qui suivit donna lieu à une folle empoignade. Les enfants déchaînés couraient et sautaient dans tous les sens en poussant des cris de bêtes, chacun y allant de sa volée de coups de bâtons gainés de mousse que Paddy leur avait confiés en guise d'armes. Si les mannequins prévus à cet effet essuyaient l'essentiel des attaques, les enfants ne se privaient pas de se talocher les uns les autres au passage.

Assis sur une marche, Bill jouait avec son Blu-Tack, lui donnait toutes sortes de formes compliquées, ses doigts s'activaient bien trop rapidement pour suivre, d'autant qu'à peine il en avait terminé une, il l'écrasait pour en commencer une autre. Wiki et Arthur, à l'écart au bord de l'arène, étaient plongés dans une discussion animée. La Grenouille quitta bientôt la mêlée pour aller jouer avec Velvet. Sam faisait de son mieux pour prendre part à la bagarre mais, dans ce charivari, sa petite taille tout comme son manque de force ne jouaient pas en sa faveur. Résultat, il n'arrêtait pas de se faire cogner. Une fois sur les doigts, ce qui le fit pleurer. Il en conclut qu'il était meilleur pour s'embusquer que pour se battre.

Le Kid y allait franchement de bon cœur, chargeant dans tous les sens, hurlant et jouant du bâton comme s'il faisait partie d'une équipe de démonstration d'arts martiaux. Yo-Yo se révélait elle aussi excellente combattante. Par deux fois, elle laissa le Kid s'épuiser avec son bâton, esquivant les attaques jusqu'à ce qu'une ouverture se présente et qu'elle en profite pour le frapper violemment. Chaque fois, il faisait semblant de mourir avec force gestes et râles théâtraux.

— Aaargh, j'suis mort ! Le souffle de la vie me quitte. Tu m'as occis, coco. Enterre mon cœur près d'un pied de Basile hic…

Alors qu'ils s'empoignaient ainsi depuis un moment et que Sam envisageait de jeter l'éponge, il entendit des éclats de rire. Levant les yeux, il découvrit Jackson et Achille qui les observaient.

— Tu vas leur foutre une de ces trouilles aux adultes, mon Paddy, se moqua Achille. Vont en chier dans leurs frocs.

Achille tenait tout un tas de trucs sous son bras : pièces d'armure, armes, vêtements… Sam était au courant qu'avec d'autres il était allé au musée Victoria et Albert pour récupérer des équipements. Sam repéra aussitôt un énorme heaume en acier qui, à lui seul, faisait froid dans le dos.

— C'est que notre premier jour, dit Paddy. Mais attends de voir, H. On va être la section la mieux entraînée de toute l'armée.

— J'en suis sûr, Caddy, j'en suis sûr, répondit Achille en s'approchant de lui et en lui enfilant d'autorité le fameux heaume.

Sous le poids du casque, Paddy sembla littéralement s'affaisser. C'était comme si on lui avait posé un gros seau sur les épaules.

— J'vois plus rien, dit-il d'une voix caverneuse.

— Ça te va super, commenta Achille. Un vrai chevalier.

Pour ajouter encore à l'effet comique, il frappa le casque avec le plat de sa lance, produisant un « clonk » sonore.

— Aïe ! cria Paddy avant de le retirer et de l'étudier en souriant. Super casque, en tout cas.

— Pour être tout à fait précis, on appelle ça une salade, précisa Wiki, qui était une vraie encyclopédie sur pattes. Je dirais XV^{e} ou XVI^{e} siècle.

Ils furent bientôt rejoints par Olive et ses artilleurs, Lettis, l'air triste et ailleurs, accrochée à leurs basques. Quand il la voyait, Sam ne pouvait s'empêcher de penser à sa sœur, Ella. Paddy avait essayé de la convaincre d'adhérer aux Jeunes Pousses. Mais elle avait refusé et quand il avait fait mine d'insister, Olive lui avait dit de laisser tomber.

Les artilleurs portaient de gros sacs rebondis et des fagots de bois.

— Des flèches, expliqua Olive en déposant son fagot par terre. Vous allez pouvoir vous rendre utiles et nous aider à les confectionner. Plus on en aura, mieux ce sera. Je vais vous montrer comment on fait.

Wiki et Arthur rappliquèrent aussi sec. Voilà qui était davantage dans leurs cordes. Bientôt, la moitié des enfants furent assis en cercle autour d'Olive qui entamait l'atelier « confection de flèches ».

Paddy voulut rendre le casque à Achille.

— Non, garde-le pour l'instant, dit celui-ci en s'éloignant. Je dois aller à une de ces fichues réunions. Tu me le rapporteras plus tard, quand t'auras terminé.

Une réunion. Tout le monde se préparait pour le jour J. Sam tâchait de ne pas y penser. Mais c'était dans l'air. Les gens étaient tous tendus. Dans l'expectative.

Il fit quelques pas et alla s'asseoir à côté de Lettis, elle-même assise à côté d'Olive, sur la plus haute marche. Il lui adressa un sourire.

— Tu voudrais qu'on en fasse, nous aussi ? demanda-t-il.

Lettis tourna la tête vers lui sans répondre.

Sentant un grand coup sur son bras, Sam se retourna vivement avant de se radoucir en constatant qu'il s'agissait du Kid.

— Allez, amène-toi, dit ce dernier. Arrête de fantasmer, c'est chasse gardée. Redescends de ton petit nuage, gadjo, et concentre-toi sur le sujet du jour. L'assaut final. Pas de place pour l'humour ou la compassion. C'est l'ultime razzia. Le disco de l'apocalypse. On est à donf, papa !

Sam éclata de rire et fila au Kid un grand coup de son bâton en mousse. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils se pourchassaient en riant et en criant, et, très vite, tous les soucis de Sam ne furent plus qu'un mauvais souvenir.

16

— Si je vous ai réunis, c'est pour une bonne raison, déclara Jester en balayant du regard l'assemblée d'enfants. Je voulais que vous soyez tous là pour entendre le récit de ce que Shadowman m'a montré…

Maxie ne se sentait pas à sa place. Le faste des lieux l'oppressait. Elle n'avait jamais imaginé à quel point l'intérieur du Parlement était pompeux. Bien sûr, comme tout le monde, elle l'avait vu à la télévision, à l'occasion de débats aux Communes retransmis par les JT : les sempiternelles images de députés des deux bords lancés dans des polémiques auxquelles elle ne comprenait pas grand-chose. Mais la télé tournait rarement ses caméras sur le reste du bâtiment qui, en fait, n'était rien de moins qu'un palais. Le palais de Westminster, comme le lui avait dit un gamin d'ici.

Pour l'heure, ils étaient rassemblés dans la grande salle où les dignitaires du royaume se réunissaient – le nom parlait de lui-même : la Chambre des lords. Au fond se dressait un énorme trône doré de part et d'autre duquel s'élevaient plusieurs rangées de banquettes rouges se faisant face. Des panneaux de bois lourdement ouvragés ornaient les murs, la lumière filtrait du dehors par de hautes fenêtres en ogive garnies de vitraux. Des niches abritaient des statues. D'immenses tableaux recouvraient les murs et des lustres magnifiques pendaient du plafond. Pour faire court, l'endroit évoquait un croisement entre une cathédrale et une salle du trône.

Un trône pour l'heure occupé par Nicola. À son arrivée, la fille s'était présentée en tant que Premier ministre, ce que Maxie avait pris pour une boutade. Apparemment, ce n'en était pas une, quand bien même Maxie ne se souvenait pas d'avoir jamais voté pour elle. Nicola avait de longs cheveux roux et c'était le genre de fille intelligente et pleine d'assurance qui faisait se sentir Maxie stupide et nulle. Elle n'était pas mécontente d'être accompagnée par Blue, qui ne s'en laissait pas plus conter par les discours ronflants que par les fastes du décorum.

Nicola se leva une nouvelle fois. C'était elle qui conduisait le meeting en usant et en abusant d'un langage faussement adulte.

— Merci, Jester, dit-elle. Il y a beaucoup de points à débattre. Mais avant de nous y atteler, j'aimerais dire quelques mots…

Se penchant vers Maxie, Blue lui glissa à l'oreille :

— Si tu voulais, bébé, tu pourrais tous les descendre en moins de dix secondes. C'est de la pure bouffonnerie.

Maxie devait reconnaître qu'elle-même avait du mal à prendre tout cela au sérieux – le décor extravagant, les titres que chacun se donnait, l'idée même que quelqu'un puisse se prétendre Premier ministre… En revanche, ce qu'elle prenait au sérieux, c'était le sujet de la discussion.

Une armée d'adultes.

Elle ne savait pas si elle devait se réjouir ou se recroqueviller de terreur. Il faut dire que l'idée était hallucinante, surtout après la description saisissante qu'en avait faite Jester : le nombre d'adultes présents, leur organisation… À côté de ça, l'évocation d'une possible victoire définitive des enfants avait allumé en elle une infime lueur d'espoir.

Jester s'était arrangé pour que la plupart des clans basés à Londres soient présents ou représentés. Ainsi David était-il là, accompagné d'une délégation d'enfants de Buckingham. Maxie reconnaissait Pod, le responsable de la sécurité ; Franny, la jardinière en chef ; et Rose, qui dirigeait l'infirmerie. Ils étaient assis à l'écart, entourés de blazers rouges, les membres de la garde prétorienne de David. Maxie, Blue, Whitney, Jackson et Achille avaient fait le chemin depuis le musée afin d'escorter Justin et Einstein. Maxie avait tenté de persuader Olive de se joindre à eux, mais celui-ci avait répondu que la petite Lettis était encore trop faible pour s'aventurer dehors et qu'il ne pouvait pas la laisser seule. Will et Finn, deux copains d'Ed, étaient également du voyage. En l'absence d'Ed, parti à

l'ouest de la ville pour rechercher Ella, ils représentaient les enfants de la tour de Londres, étant entendu que personne n'avait montré beaucoup d'entrain pour traverser les badlands et informer les enfants de là-bas de ce qui se passait ici.

Logiquement, le contingent le plus important était celui du Parlement. Si, en termes de force militaire pure, ils n'impressionnaient guère, en revanche, ils paraissaient débrouillards et disciplinés. D'après les informations que Maxie avait pu recueillir, ils payaient Ryan et ses gars pour faire tout le sale boulot. De fait, les chasseurs étaient là, tranquillement assis sous les hautes fenêtres en ogive. À l'évidence, ils étaient plus civilisés que leur aspect extérieur ne le laissait présager.

La seule colonie qui brillait par son absence était celle des squatteurs, commandée par Just John. Maxie était contente qu'ils ne soient pas venus. C'étaient une bande d'infâmes perturbateurs qui ne respectaient rien et qui, en outre, avaient plus d'une raison d'en vouloir à Maxie et à ses amis. En effet, Achille avait défié Just John en combat singulier et l'avait battu, ou plutôt réduit en miettes. Beaucoup d'eau devrait couler sous les ponts avant que John puisse oublier cet affront. Apparemment, la trêve conclue à l'époque entre les squatteurs et David (précisément l'objet du combat qui avait opposé Achille et John) tenait toujours. Il n'empêche que l'idée même d'engager des pourparlers avec John et son gang de cas sociaux paraissait du dernier ridicule.

Assis à l'écart dans l'angle le plus sombre de la grande salle, une capuche cachant la majeure partie de son visage, se tenait un garçon nommé Shadowman. Tout chez lui indiquait qu'il aurait préféré être ailleurs. Il intriguait beaucoup Maxie. Quatre-vingt-dix pour cent de ce que Jester avait dit à propos de l'armée d'adultes venaient de lui. Cependant, le fait que ce soit Jester qui se charge d'en faire l'exposé ne semblait pas le gêner, bien au contraire.

Du haut de son perchoir, Nicola continuait de se faire mousser, insistant sur l'importance de ce qui se jouait en ce moment même dans la salle : la démonstration que la démocratie n'était pas un vain mot, comme le prouverait le vote juste et loyal qui clôturerait les débats.

— Pour autant que je sache, bougonna Blue dans sa barbe, on est venus là parce que a priori on était en sécurité, en terrain neutre. Aucune chance pour que Nicola et ses chiffes molles se transforment comme par miracle en

samouraïs des temps modernes et qu'ils assassinent tous les autres chefs de clan pour prendre le pouvoir.

Le choix du lieu avait en effet fait l'objet de débats passionnés. David avait proposé que tout le monde vienne à Buckingham. Manifestement, il était le seul à trouver que c'était une bonne idée. À l'opposé, Justin refusait que quiconque vienne au musée. Il répugnait à accueillir des gens de l'extérieur, de peur que les choses tournent mal. Ainsi le meilleur compromis s'imposait-il de lui-même : le mieux était encore de se réunir au Parlement.

— Je pars du principe que nous poursuivons tous le même but, disait Nicola.

— Ouais, acquiesça doucement Blue. La paix dans le monde et le Wi-Fi gratuit pour tous.

— Arrête, gloussa Maxie à son côté. C'est sérieux, là.

Et, de fait, ça l'était. Que tout le monde se soit déplacé en était la preuve.

— Aussi, poursuivit Nicola, nous devons élaborer un plan afin de savoir comment réagir si les oppozes passent à l'attaque.

— Objection, Votre Honneur, dit Achille, affalé sur la banquette, la main levée.

— Inutile de m'appeler Votre Honneur, déclara calmement Nicola. En revanche, j'aimerais que tu évites de m'interrompre quand je parle.

— Nah, riposta Achille. Moi je marche pas là-dedans. Je dirai ce que je veux quand je veux, Votre Honneur, d'accord ?

— D'accord, dans ce cas, vas-y.

— La première chose à faire, c'est voir comment on peut appeler l'ennemi. J'suis complètement paumé, moi. Imagine, je viens juste de comprendre ce que tu voulais dire par « oppozes ». J'avais strictement rien pigé avant. Ça veut dire adultes, c'est ça ? C'est comme ça que vous les appelez ? Les oppozes ?

— Oui, dit Nicola. Les oppozes. Comme… les opposants.

— Ouais, OK, pas la peine de me balancer la page Wikipédia non plus. D'façon, c'est un nom idiot. Le truc c'est que *vous*, vous les appelez des oppozes, chez David c'est des étrangers, Ryan et ses gars les appellent simplement les bâtards – ce qui, personnellement, me va assez bien ; au musée, ils les appellent les crevards et nous, les enfants d'Holloway, on

continue de parler tout bonnement d'adultes. On pourrait pas décider de leur donner un nom et s'y tenir ? Ça rendrait les choses plus faciles quand les ordres commenceront à fuser sur le champ de bataille. Ça m'éviterait de demander : « Attaquer les oppozes ? C'est qui déjà les oppozes ? »

— Pourrait-on s'en tenir aux sujets importants ? lança Justin, qui ne pouvait pas piffer Achille.

— Mais *c'est* important, le rembarra Nicola, suscitant un hochement de tête approbateur de la part d'Achille. Je trouve que c'est une super idée. Ça pourrait être le premier signe d'une synergie, le premier pas sur le chemin de notre unité et en plus ça éviterait toute confusion à l'avenir.

Finn leva la main à son tour.

— À la Tour aussi on dit des crevards. On pourrait pas rester là-dessus ?

— Moi je préfère bâtards, dit Achille en riant.

— Dans ce cas, mettons la proposition au vote, dit Nicola.

Ce qu'ils firent. Une voix par camp. L'ayant emporté sur Achille, Maxie et Blue choisirent crevards, ce qui, avec les gars de la Tour, plus le vote de Justin, faisait trois voix pour ; assez pour remporter la décision puisque, sans surprise, tous les autres avaient voté pour le nom qu'ils avaient proposé. Sans surprise non plus, David râla et pesta quand le résultat du vote fut connu, n'empêche, ce serait crevards.

Ce premier obstacle écarté, Nicola poursuivit.

— Très bien. Maintenant, nous allons devoir décider ce que nous ferons quand les crevards attaqueront.

— Bah, ça tombe sous le sens, non ? rétorqua Ryan. On se défend. On les cogne pleine charge. Tout ce qu'il nous faut, c'est un plan de bataille.

— Tout ce qu'il nous faut, c'est une armée, déclama David en se levant. Une armée bien organisée sous les ordres d'un chef fort. Quelqu'un qui assume ses responsabilités et qui n'a pas peur de donner des ordres.

— Ah ? dit Achille. Et qui cela pourrait-il bien être ? Laisse-moi deviner… Toi ?

— Eh bien oui, moi. Qu'est-ce qui te gêne là-dedans ? Tu préférerais peut-être Nicola ? Justin ? Ryan ?

— Franchement, Ryan ça ne me déplairait pas.

— Pas question, protesta l'intéressé. Je ne me sens pas du tout l'âme d'un général. Commander ma section cuivres, pas de problème, par contre, ne comptez pas sur moi pour être le chef d'orchestre.

— Voilà pourquoi je suis le plus à même d'exercer cette fonction, conclut David.

Maxie ne savait pas quoi penser. Ça lui faisait drôle de revoir David. En fait, ils l'avaient lâché après avoir décliné l'offre qu'il leur avait faite de rester au palais. Il voulait se servir d'eux pour augmenter ses forces armées. Ils avaient d'autres projets. Jusqu'ici, il les avait superbement ignorés, refusant tout contact. Et puis il avait toujours ce petit air prétentieux qui vous donnait juste envie de le baffer.

En revanche, celui que David ne pouvait pas ignorer, c'était Achille, qui, de toute évidence, avait décidé de se le payer.

— À tout prendre, je préfère encore Justin à toi.

— Justin ? s'esclaffa David. Tu plaisantes, j'espère. Qu'est-ce que Justin connaît à l'art de la guerre ?

— Voilà précisément où je voulais en venir, dit Achille. Au fond, vous vous ressemblez beaucoup tous les deux. Et ni l'un ni l'autre ne correspond à l'idée que je me fais d'un général. Si je devais voter pour quelqu'un parmi cette assemblée, je voterais pour Blue. Il a la tête sur les épaules. Il a l'expérience de la rue. C'est un dur à cuire, pas un beau parleur.

— De nous tous, David est le mieux placé pour être le chef, dit Jester. Non seulement, il a l'habitude de commander, mais, en plus, il possède déjà un embryon de division de combat avec sa garde personnelle, constituée de soldats parfaitement disciplinés.

— C'est aussi une parfaite tête de nœud, ajouta Achille.

Quelques rires fusèrent et Maxie remarqua que même Nicola se retenait pour ne pas rigoler.

— Ce qu'il nous faut, c'est un général que tout le monde respecte et que tout le monde écoute, sans quoi ta belle armée va se désintégrer et chacun fera son truc de son côté.

— Vous me permettez de dire quelque chose ?

Cette fois, c'était Will qui avait levé la main.

— On t'écoute, dit Nicola.

— Si vous voulez un général, nous on en a un. Sans vouloir manquer de respect à Blue, le gars qui commande la Tour, Jordan Hordern, s'y connaît plus en batailles, en stratégie militaire, en commandement et en organisation d'une armée que n'importe qui d'autre à Londres.

— Peut-être, mais en attendant, il est à la Tour, non ? dit David comme s'il s'adressait à un débile.

— Rien ne l'oblige à y rester, répondit Will le plus posément du monde.

Visiblement, il n'avait aucune intention de se laisser moucher par David. Du peu qu'elle avait perçu de lui, Maxie aimait bien Will. Il était finaud et très psychologue.

— Nous allons avoir besoin de toutes les forces que nous pourrons rassembler, n'est-ce pas ? poursuivit-il.

— Absolument, approuva Nicola.

— En outre… Peut-être que ça permettrait de moins vous prendre la tête. Jordan est quelqu'un de l'extérieur. Quelqu'un de neutre. Le cas échéant, Finn et moi, on pourrait aller le chercher à la Tour et aussi rameuter une vraie division de combat, bien armée et super entraînée.

— Ça me semble une très bonne proposition, dit Nicola.

— Je ne suis pas de cet avis, objecta David. Alors c'est ça que vous manigancez depuis le début, à la Tour ?

— Que veux-tu dire ? répondit Will. Je te suis pas.

— Ça a toujours été votre idée. Je le savais. D'abord ce gars-là, Boule-Chien, qui débarque pour nous espionner et maintenant vous, qui proposez, en toute innocence, bien sûr : « Oh ! et si on allait chercher Jordan ? Il pourrait vous aider. » Mais on n'est pas nés de la dernière pluie. On a bien compris que tout ce qui vous intéresse, c'est de nous renverser et de prendre le contrôle de nos camps.

— Sérieux ? dit Will entre deux hoquets d'hilarité.

— On ne peut plus sérieux.

— Arrête ton délire. Si Jordan avait voulu prendre le contrôle de votre camp, il aurait simplement lancé son armée contre vous, point barre. Quand il voulait. Croyez-moi, il a pas besoin d'invitation. Il vous marcherait dessus.

— Non, dit David dont les joues commençaient à prendre une teinte écarlate. Nous n'avons pas besoin de quelqu'un de l'extérieur…

— Si, justement, le coupa Blue, sans lever la main.

Inutile. Il avait l'attention de tous dès qu'il ouvrait la bouche.

— Will a raison. On a besoin d'autant de guerriers que possible. Je veux dire, combien de soldats pouvons-nous rassembler, à nous tous ? Cent cinquante ? Cent soixante, au mieux ? Je me fiche pas mal qu'un enfant

prenne le commandement des opérations s'il est meilleur que moi. Faudrait être idiot pour réagir autrement. (Il pivota vers Will.) Combien de soldats ça ferait en plus ?

— Je dirais une centaine.

— Ça marche pour moi, dit Blue. Je vote oui.

— Moi aussi, acquiesça Ryan.

— Nous devrions organiser un scrutin en bonne et due forme, plaida Nicola.

— Attendez une minute, dit Pod en tendant le doigt vers le ciel.

Il était joli garçon, mais ce n'était certainement pas l'étoile la plus brillante de la constellation. En outre, il portait le col de sa chemise relevé, ce qui avait le don d'irriter Maxie.

— Est-ce que je peux, genre, poser une question ?

— Nous t'écoutons.

— Ben… Même en ajoutant les gars de Jordan… Si je me trompe pas, on arrive à deux cent cinquante soldats en ordre de bataille ? Allez, dans le meilleur des cas, trois cents ?

— En effet, dit Nicola.

— Contre combien de crevards ? poursuivit Pod. À la louche ?

— Au minimum deux fois plus, répondit Jester. Au pire, jusqu'à cinq fois plus. On n'a pas pu s'approcher assez près pour pouvoir les compter. Mais ils sont peut-être pas loin d'un millier.

— Seigneur, s'exclama Blue en secouant la tête. Pas terrible comme rapport de force…

— Sauf qu'eux ne seront pas armés, n'est-ce pas ? dit Ryan.

— Non… répondit Jester sur un ton qui laissait planer un doute.

C'est alors qu'à la surprise générale Shadowman prit la parole. Jusqu'ici, il n'avait pas décroché un mot et les enfants avaient pour ainsi dire oublié sa présence.

— Certains pourraient l'être, déclara-t-il. Ils évoluent, ils gagnent en intelligence. Ce ne sont plus les zombis totalement débiles qu'on a connus. Ils communiquent entre eux. Ils pourraient nous anéantir jusqu'au dernier les doigts dans le nez. En ce moment, ils s'organisent. Nous devons en faire autant si nous voulons les vaincre. Donc arrêtez de vous chamailler.

— Il a raison, dit Nicola. Nous poursuivons tous le même but : battre les crevards. Une fois pour toutes, nous débarrasser d'eux. Donc votons

pour savoir si nous voulons que Jordan soit notre général en chef. La proposition fut mise aux voix. Un seul vote contre : celui de David.

— Et quoi ? Vous allez voter pour m'obliger à me ranger de votre côté ? ironisa-t-il à l'issue du scrutin. Soyons sérieux. C'est ma décision. Je n'en changerai pas.

— Euh… J'ose te rappeler que c'est Jester qui est à l'initiative de cette réunion, fit valoir Nicola.

— Je pensais que ma position de leader naturel était une évidence, que ce point n'avait même pas besoin d'être débattu. (Jester haussa les épaules.) J'étais à cent lieues d'imaginer que vous étiez assez stupides pour vous livrer pieds et poings liés à quelqu'un d'extérieur dont nous ignorons tout.

Maxie, qui avait toujours su que David allait être un problème, commençait à se demander jusqu'à quel point ils avaient besoin de lui. Concrètement, quel apport représentait-il ? Certes, ses troupes possédaient quelques fusils, mais combien de munitions ? Entre la poignée d'officiers comme Pod et les gars en blazers rouges, ça faisait combien en tout ? Vingt-cinq soldats, trente ? Et puis elle repensa aux squatteurs. Les gars de Just John étaient de sales petites teignes. Tout ce qu'ils connaissaient, c'était les lois de la rue. Et ils savaient se battre. À ce titre, ils étaient susceptibles de faire pencher la balance du bon côté, de faire la différence entre gagner et perdre – cette dernière option étant tout bonnement inenvisageable.

— David pourrait créer des difficultés, murmura-t-elle à Blue.

— Ça, c'est sûr, répondit Blue en faisant claquer sa langue contre son palais. Il serait capable de refuser le combat et de convaincre Just John d'en faire autant. De rester tranquillement à l'abri au palais, en attendant que ce soit terminé et ensuite, tirer les marrons du feu.

— Ça vaut quand même le coup d'essayer encore une fois de le persuader de ne pas être complètement con.

— La toute dernière alors.

Maxie se leva.

— Il nous faut bien garder à l'esprit ce pourquoi nous sommes là, cria-t-elle. L'enjeu nous dépasse. Nous avons l'opportunité de mener une ultime bataille. La possibilité de mettre un terme à tout ça, de faire définitivement de Londres un endroit sûr. Au nom de cet objectif, nous devons oublier nos différences et accepter les compromis.

Elle pivota vers David avant d'ajouter :

— On voudrait vraiment que tu sois avec nous dans cette aventure.

— Comme si je pouvais vous faire confiance, ricana-t-il avec mépris.

— Que je sache, c'est nous qui avons réglé une bonne partie de tes problèmes, répondit Maxie en luttant pour garder son sang-froid et ne pas lui voler dans les plumes. Dois-je te rappeler qui s'est battu contre Just John ? Au risque d'y laisser sa peau ? Or, à ma connaissance, la trêve signée à l'époque tient toujours. Donc, en résumé, nous t'avons renforcé. Alors, oui, tu peux nous faire confiance, quand bien même nous avons décidé de ne pas rester au palais. En fait, tu devrais nous remercier.

Elle fixa David des yeux durant quelques instants encore et quand il parut clair que celui-ci n'était pas disposé à parler, elle se rassit. Après avoir échangé deux, trois mots en catimini avec le garçon assis à côté d'elle et qui prenait des notes dans un grand registre, Nicola s'adressa de nouveau à toute l'assemblée.

— Bien, je ne vois pas ce que nous pourrions dire ou faire de plus en attendant l'arrivée de Jordan, dit-elle avant de se tourner vers Will et Finn. Vous êtes sûrs de vouloir retourner à la Tour pour aller le chercher ? Vous allez au-devant de grands dangers.

— Je sais, répondit Will. On a déjà fait le chemin. Mais on est prêts à tenter le coup. À en juger par ce que les uns et les autres ont dit, il n'y a pratiquement pas d'adultes dans le coin. Toutefois, il n'est pas question qu'on y aille seulement tous les deux. Nous allons avoir besoin de renforts. Je sais déjà qu'on ne pourra pas compter sur Ryan. Il m'a dit qu'il avait bien trop peur des badlands pour s'y aventurer avec ses chasseurs, par conséquent peut-être que quelqu'un d'ici pourrait…

— Hé, ouah, une minute, cousin ! s'écria Ryan en se levant d'un bond.

Maxie esquissa un sourire. Un malin, ce Will.

— J'ai jamais dit qu'on avait peur, continua Ryan. J'ai juste dit qu'on faisait *attention*. En plus, on n'a jamais eu besoin d'aller dans cette zone-là, alors forcément… Maintenant, d'après ce que je vois, des gens qui vont et viennent en longeant le fleuve vers l'est, c'est cool par là-bas ces temps-ci. On vous accompagne. T'inquiète, vous serez en sécurité.

— T'es sûr ?

— Positif.

— Dans mon souvenir, dit Will, t'avais parlé des chiens. Tu disais qu'ils supportaient pas d'aller dans les mauvaises terres.

— Mes chiens sont cool. Ils feront ce qu'on leur demande. Tu peux compter sur nous. Personne ne dira que Ryan le chasseur est une chochotte. On va vous y emmener, à la Tour. Quand voulez-vous partir ?

— Ben… tout de suite, si ça vous convient, répondit Will en interrogeant du regard Finn, qui opina du chef. On peut y être en deux heures.

— Ouais, dit Finn. À condition qu'il n'y ait vraiment pas d'ennemis dans le coin.

— Ça, on va vite le savoir, dit Ryan en prenant le chemin de la sortie. Allez, les gars, debout. On part en mission !

17

— Depuis combien de temps elle est comme ça ?

— À peu près une heure, peut-être plus.

— T'aurais pas pu me prévenir avant ?

— Je voulais attendre de voir si c'était sérieux, répondit Geta, penaude.

— Regarde-la ! Qu'est-ce qui te faut de plus ? grogna Einstein en désignant la mère qu'ils avaient capturée et qui se tortillait sur le plancher du camion que les enfants du musée utilisaient comme cage.

Elle se contorsionnait en hurlant comme si quelque chose de toxique, à l'intérieur d'elle, luttait pour sortir. Des filets de bile brunâtre coulaient de sa bouche. Elle n'arrêtait pas de tousser et de cracher de grosses glaires grises. La pestilence qui montait de son corps était pire que la puanteur habituelle des adultes. Ses yeux avaient pris une inquiétante couleur jaune.

Olive se trouvait sur le parking en compagnie de Lettis quand il avait entendu les cris provenant du camion. Lettis donnait à manger aux volailles. Elle aimait bien s'occuper d'autres créatures. Ça semblait la calmer et lui faire oublier ses problèmes. Parfois, elle se débrouillait pour attraper une poule et elle la cajolait comme s'il s'agissait d'un chaton. Si elle la tenait assez fermement et qu'elle la caressait, celle-ci cessait de se débattre et semblait s'abandonner à une certaine quiétude.

Lettis avait paru effrayée et épouvantée quand elle avait entendu la mère hurler en se tordant de douleur. Elle avait lâché d'un coup le volatile

qu'elle tenait dans ses bras et s'était réfugiée près d'Olive, se cramponnant à sa chemise. Par chance, d'autres enfants avaient proposé de s'occuper d'elle tandis qu'Olive lui assurait qu'il ne s'éloignait pas. Près du camion, il avait trouvé une grappe d'enfants, pour l'essentiel les blouses blanches qui travaillaient dans les labos d'Einstein, plus un ou deux gamins d'Holloway ainsi que les Biscornus, Fish-Face et Skinner, qui se tenaient au dernier rang, l'air anxieux. Einstein interrogeait Geta, une des enfants chargée de veiller sur la mère.

— Que se passe-t-il ? demanda Olive en grimpant dans le camion. Elle est en train de mourir ?

— J'espère que non, répondit Einstein. On lui a fait une injection il y a quelques heures.

— Une injection ? Tu plaisantes. Avec quoi ?

— Le premier lot de sérum qu'on a réussi à mettre au point.

— Du sérum ?

— Sérum, antidote, médicament, élixir, protocole thérapeutique, potion magique, poudre de perlimpinpin, appelle ça comme tu veux… On l'a élaboré à partir des échantillons de sang prélevés sur P'tit Sam.

— Ben dis donc, vous y êtes pas allés de main morte, dit Olive tandis que la mère poussait des cris stridents en s'arc-boutant si fort qu'on avait l'impression qu'elle allait se casser en deux. Ça passe ou ça casse, c'est ça ?

— Tu crois pas si bien dire. En fait, c'est comme un tir dans le noir. Évidemment, je préférerais soigner que tuer. Le Green Man a essayé de nous aider. Le problème, c'est qu'on ne comprend pas la moitié de ce qu'il dit. Par contre, si ça marche, ne serait-ce qu'un peu, on pourra lui administrer le remède. Si on arrivait à lui éclaircir les idées, il pourrait nous donner un sacré coup de pouce.

— C'est votre meilleur espoir, dit Olive. Si vous le tuez vous serez bien avancés !

— C'est sûr. C'est pour ça que j'aimerais pouvoir continuer à me servir d'elle comme cobaye, le temps de peaufiner le traitement.

— Eh ben, bonne chance, dit Olive. Parce que, moi, elle me paraît bien mal en point.

Fish-Face marmonna quelque chose d'incompréhensible, puis elle tourna les talons et s'en retourna vers les bâtiments du musée. La mère ouvrit grand les yeux et jeta un regard craintif aux enfants. Elle était

attachée à la paroi du camion par deux chaînes, une au cou et une à la cheville. Ses mains étaient menottées devant elle.

— On l'a bâillonnée avec du gros ruban adhésif, dit Geta, afin de pouvoir l'approcher en toute sécurité et ainsi pratiquer l'injection. Mais, finalement on a dû enlever le scotch car elle arrivait plus à respirer.

Les yeux de la mère oscillaient d'un gamin à l'autre. Olive n'était pas habitué à voir un adulte exprimer une quelconque émotion, pourtant, celle-ci semblait capable de refléter toute la gamme des sentiments : l'horreur, la douleur, la tristesse, la confusion, la peur. Elle tendit les mains vers Einstein. Comme celui-ci l'ignorait, elle fit le même geste en direction d'Olive. Une étrange lueur d'intelligence brillait au fond de ses yeux, comme quelqu'un qui, après avoir souffert d'une très forte fièvre, reprend vaguement conscience dans la froideur du petit matin. Olive s'approcha et lui prit les mains. Elle lui adressa un pauvre sourire de gratitude qui, en un éclair, laissa place à une expression animale de chien enragé et elle se jeta sur lui en montrant les dents. Heureusement pour lui, Olive était prêt. Comme toujours. D'ailleurs, c'était sans doute à cela qu'il devait d'avoir survécu jusqu'ici. Levant sa main libre, il lui assena un violent coup au front avec la paume, la faisant reculer d'un bond, à moitié assommée.

— Tu peux pas la laisser comme ça, dit-il en se tournant vers Einstein. C'est pas humain de lui infliger ça. T'as pas le choix, tu vas devoir abréger ses souffrances.

— Écoute, Poil de carotte, ici, c'est moi qui décide, répondit Einstein. C'est peut-être pas humain, mais on en a besoin pour nos expériences, et c'est la seule qu'on ait.

— Non, c'est pas la seule. Tu l'as dit toi-même, vous avez aussi Absinthe.

— Et comme tu l'as si justement fait remarquer, il est si précieux qu'on ne peut prendre aucun risque avec lui. Donc maintenant, si tu pouvais aller voir ailleurs si j'y suis, ça m'arrangerait. D'ailleurs, vous tous, reculez. J'ai besoin d'air.

Olive descendit du camion et jeta un regard par-dessus son épaule. Einstein se tenait debout près de la mère qui, soudain, s'assit et le fixa du regard.

— Aidez-moi ! cria-t-elle. Pitié, aidez-moi !

— Seigneur, elle parle ! s'esclaffa Einstein en tapant dans ses mains. Elle parle, bon sang !

Il souriait comme un dément. Des mois de travail en labo avaient-ils fini par payer ? En tout cas, apparemment, son antidote avait eu un effet bénéfique. De toute évidence, les symptômes de la maladie paraissaient jugulés, dans l'immédiat du moins. La femme avait recouvré un peu de ses capacités intellectuelles. Le revers de la médaille, c'est que la conséquence de cette amélioration semblait être un abîme de tristesse. Une dépression profonde, totale, absolue. Comme si, avec la raison, revenaient les souvenirs. Tout cela se lisait dans ses yeux.

Oui, le pire, c'était de comprendre. Les souvenirs de tout ce qu'elle avait été, de tout ce qu'elle avait fait dans sa vie, bouillonnaient en elle, remontaient d'un coup à la surface. Selon Olive, il y avait de quoi disjoncter.

— Je vais vous aider, dit Einstein. Je suis médecin. Je vais vous soigner.

— Aidez-moi, aidez-moi, aidez-moi ! Ils me font des choses. Faites-les partir. Faites qu'ils arrêtent. C'est pas normal. Ils sont en moi. Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

— Rien. Je vous ai juste soignée.

— Salauds !

C'est alors que la mère bascula la tête en arrière et qu'elle poussa un cri si puissant qu'il força Olive à reculer d'un pas en se bouchant les oreilles. Un hurlement sourd, venu des tréfonds de sa détresse et de sa douleur. Et puis, elle retomba de nouveau dans l'animalité la plus brute. Elle se mit à trembler, agitée de spasmes, à frissonner, à grincer des dents. Elle tirait sur ses chaînes, se jetait contre la paroi du camion, se griffait le visage, arrachait les peaux nécrosées dont elle était couverte. Puis elle lâcha un dernier cri et se raidit, bras et jambes tendus à l'extrême. Une gelée grise suintait de sa bouche, de son nez, de ses oreilles, de sous ses paupières. Son corps semblait cloquer sous l'effet d'une éruption de furoncles jaillissant aux rares endroits où il lui restait encore un peu d'épiderme.

Olive avala sa salive à grand-peine. Il reconnaissait ces signes avant-coureurs.

— Une liquéfiée ! cria-t-il en s'éloignant du camion. Elle va péter !

Autour de lui, ceux qui savaient ce qui allait se passer l'imitèrent. Einstein ne bougeait pas. Il restait près de la mère, l'étudiait.

— De quoi tu parles ? dit-il. Je vais l'aider.

— Bonne chance, répondit Olive.

— L'injection fait son effet. Elle est juste en train de combattre la maladie.

Enfin, ce qui devait arriver arriva. Le corps de la mère entra en éruption, lentement d'abord, la peau se désintégrant sous la poussée des organes internes avant que le processus ne s'accélère. Après un horrible gargouillis, elle explosa littéralement, douchant Einstein d'un infect liquide puant.

Olive ne put se retenir. Il éclata de rire. Et les autres ne tardèrent pas à en faire autant.

— Finalement, ça casse…

— Tu l'as vu toi-même ! s'enflamma Einstein, sans se soucier le moins du monde des éclaboussures nauséabondes dont il était couvert. Elle a parlé ! Pendant un moment, elle est redevenue humaine. C'est un début. On n'y est pas encore, mais c'est un début.

— Ouais, c'est ça, dit Olive. Tout ce qui te reste à faire, c'est vacciner tous les adultes du monde et attendre de voir s'ils se liquéfient ou s'ils guérissent.

18

De la fenêtre de la bibliothèque, Absinthe observait la scène qui se déroulait sur le parking. De l'endroit où il se trouvait, il ne pouvait pas voir exactement ce qui se passait dans le camion, mais d'après les réactions des enfants et les vibrations qu'il sentait palpiter dans l'air, il pouvait aisément deviner de quoi il retournait. Aujourd'hui, il était sous la surveillance de deux enfants du musée. Un garçon avec un grand nez et un autre avec des cicatrices dans le cou qui, dans son souvenir, s'appelait Cameron. Ils se débrouillaient pour l'avoir toujours à l'œil, mais gardaient leurs distances. Il était venu chercher un livre et puis le bruit, dehors, avait attiré son attention. Un des siens se trouvait là-dessous. Une femme. Du moins, s'y était trouvée car il sentait que sa lumière s'était éteinte. Ses geignements incessants avaient cessé de résonner dans sa tête. Ils étaient devenus super forts et puis… pouf.

Plus rien.

— Papa ?

Il se détourna de la fenêtre et découvrit son trésor difforme, sa fille chérie née… différente. Elle contournait l'immense table qui occupait le centre de la pièce et où étaient assis ses gardes du corps, qui avaient autant l'air de s'ennuyer ferme que de crever de trouille.

Son bébé. Elle se jeta à son cou et ils s'enlacèrent. Elle pleurait.

— Papa. Ils vont te faire du mal.

— Mais non, répondit Absinthe, inondé de bonheur. Je souffre déjà.

— Je l'ai vue. Dans le camion. J'ai vu ce qu'ils lui ont fait. Ils vont te faire la même chose.

— Il faut que je les aide, dit-il en la tenant à bout de bras, face à lui. Je n'ai pas le choix. Tu comprends ? Je viens du grand vert et je sens déjà que ça m'échappe. Le sang monte. Le bon sang va chasser le mauvais. Absaunders sort la tête de l'eau pendant qu'Absinthe plonge.

— J'aimerais comprendre, papa. Mais j'ai jamais compris. Tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin de toi.

— Dans ce cas, laisse-moi les aider. Je ne veux pas retourner dans le grand vert, je ne veux pas retourner dans les étoiles. Mon unique désir, c'était d'être heureux ici. Tu vois ? Je voulais seulement vivre. Cependant, je n'ai jamais eu la force de supporter la solitude. Je suis désolé. Les idées sont là, mais mon cerveau est lisse. Tellement lisse que les idées n'accrochent pas. Dans le grand vert, avant tout ça, je voulais coloniser les singes. Les abbayes, les abeilles et les puces… ce sont mes amis. J'ai jamais voulu les tuer.

— Les abbayes ?

— Abbayes, abeilles, babouins, buffles. Les bêtes. Les bêtes du grand vert. J'ai jamais voulu leur faire de mal. Je voulais juste m'en servir pour faire un tour. Une chevauchée fantastique. Quand j'étais là-bas.

— Où ça ? Dans la jungle ? En Amérique du Sud ? Mais enfin, papa, tu n'es pas resté si longtemps que ça. Tu t'égares.

— J'y ai passé cent mille ans. Pas moi, Mark Absaunders, mais cette chose que je porte en moi. Tu vois ? La bébête, chérie. La maladie. Elle vivait là-bas, passant d'une bête à une autre pour gravir les échelons du règne animal. D'abord les insectes, puis les puces, les chauves-souris, les singes et enfin les hommes et les femmes. Finalement, elle avait trouvé les êtres humains. Elle ne voulait pas leur faire de mal. Simplement vivre. Jamais nous n'avons voulu les pervertir ou les rendre malades. Honnêtement, ça n'a jamais été mon intention. Mais je sens le grand vert qui meurt à petit feu, les arbres qui perdent leurs feuilles, mon second, mon troisième, mon quatrième chez-moi. Maintenant, c'est ici chez moi, mais ma maison brûle. Tu vois ? Ou toujours pas ?

— À vrai dire, pas très bien. Parfois tu parles comme si tu étais deux personnes à la fois.

— Pas deux, dit Absinthe. Deux millions. Il y a moi, ton père, Mark Absaunders, et les autres. Les bébêtes dans mes tuyaux, les étoiles en moi, une constellation. Un univers. Je suis branché. Ils étaient forts, mais ils faiblissent. Ils peuvent être battus, à condition toutefois qu'on le protège, lui. Et aussi les autres.

— Qui, lui ? Qui faut-il protéger ?

— Le garçon, le djinn, le golden boy, l'auguste.

— P'tit Sam ?

— Exact. Il les effraie. Ils vont essayer de l'arrêter, de le tuer. Parce que son sang est bon. Et il n'est pas tout seul. Pas ici. Pas même près d'ici. Mais il y en a d'autres. Il faut les sauver, tu vois ? Les protéger. Pour que nous puissions nous servir de leur bon sang. Brigade de tribord pour étoile morte…

— Quoi ?

— J'ai été une étoile. J'ai été un dieu. Ils me sacrifiaient. Je vivais dans un palais. Un palais sans lumière. C'était mon monde. Après avoir quitté le grand vert, forcément… Je suis allé au palais des ténèbres. Ils m'ont donné à manger ce qu'il fallait. Seul le garçon est venu, pas l'enfant d'or, non, le fou, le bouffon. Il a allumé la lumière. Il m'a montré que je ne vivais pas dans un palais, mais dans une prison. Ils me nourrissaient avec des restes en me disant que c'était de l'ambroisie et du nectar. Ce n'en était pas. C'étaient des enfants. J'avais besoin de ce qu'ils avaient en eux.

— Papa, non. Je ne veux pas entendre ça. Tu t'es mal comporté, mais je ne veux pas en entendre parler. Ils m'ont raconté comment ils t'avaient trouvé, sous terre et comment le copain de Sam, le Kid, t'avait sauvé. Fais-en une histoire gaie, s'il te plaît, papa, avec une fin heureuse.

Absinthe éclata de rire.

— Ils ont pas compris, dit-il, hilare. Ils se sont trompés. Celui qu'ils ont essayé de sacrifier, c'était pas le bon. Ha, ha, ha ! Les étoiles les appelaient. Le cri a retenti et ils l'ont mal interprété. Le garçon là-bas, celui qui donnait des ordres, il a la bestiole en lui. Il est à mi-chemin des étoiles. Tu verras ! Tu verras ce que je te dis. Mais il n'écoute pas correctement. Il ne m'a pas envoyé l'enfant d'or. Il m'a envoyé le fou, plus fou encore que moi. Je voulais tellement le croquer… J'avais si faim…

— Papa, arrête !

— Ma petite chérie. Mon ange. Tu es née avec un handicap, mais tu es toujours ma petite fille. J'aurais dû t'aimer. J'aurais dû te sauver. Au lieu de te protéger, je suis devenu l'un d'eux. J'ai laissé pénétrer le vert, les bestioles, les abeilles et les étoiles sont entrées en moi jusqu'à me rendre dément. Je suis devenu Absinthe, l'étoile empoisonnée, prête à ensemencer la terre de mauvais sang, prête à noyer le monde. Je suis devenu Green Man, le Géant vert. Et le Géant vert peut détruire tout le monde ou sauver tout le monde, à la seule condition de m'inoculer le sang du garçon. Alors Green Man sauvera le monde.

— Non, papa. Ils vont te tuer.

— Je mérite la mort. J'en ai tué tellement. Tellement d'enfants. Dans mon palais-prison souterrain, mon deuxième chez-moi sombre et ténébreux. Et je t'ai abandonnée. Ma petite fille, la prunelle de mes yeux. Heureusement, tu es plus forte que tu en as l'air. N'est-ce pas ? Regarde-toi. Tu es mon ange. Combien de frères et sœurs as-tu de par le monde ? Les enfants du vert. Mes enfants. Je vais le faire. Pour le bien de tous les enfants du monde. Je vais faire en sorte que le sang soit bon et qu'il chasse le mauvais. Tu verras.

— Et ça te tuera ?

— Ça, ma chérie, je l'ignore. Mais je dois tenter le coup.

19

— Tu m'as bien eu, hein, en disant que j'avais la trouille de venir par ici.

— Donc, t'as pas peur ?

Will, Finn, Ryan et ses chasseurs étaient en train de traverser le pont de Westminster en direction de la rive sud du fleuve.

Les crevards étaient désormais beaucoup plus rares. Ils n'en avaient croisé aucun entre le musée et le Parlement, et aucun depuis. Un silence sinistre baignait les rues.

— Peur ? rétorqua Ryan avec un grand sourire, son visage rougi par l'acné donnant l'impression d'être à vif (finalement, peut-être que c'était à cause de cela que, le plus souvent, il le dissimulait derrière un horrible masque arraché à la trogne d'un crevard). Non, soldat, je n'ai pas peur. D'autant moins que si ce que Jester a dit est vrai, alors tous les… *crevards*, si j'ai bien compris, c'est comme ça qu'on dit dorénavant ?

— Ouais.

— Ouais, ben, si j'en crois Jester, tous les crevards sont massés à Kilburn donc, dans cette partie de la ville, c'est tranquille. On peut se balader à sa guise. Et pour tout te dire, cousin, je suis curieux de voir ce qu'on va trouver. Je ne suis pas venu une seule fois par ici depuis que tout a commencé. Ça a toujours été la misère dans ces rues. Même les chiens avaient la trouille. Regarde-les maintenant. Tranquilles comme Baptiste.

De fait, aux côtés de leurs maîtres, les chiens trottaient gaiement en frétillant de la queue, visiblement heureux de se promener, la truffe au vent, levant la patte ici ou là, bref, se comportant rigoureusement comme des toutous normaux.

Will espérait qu'il en serait de même tout du long. Ça voudrait dire qu'ils ne couraient aucun danger.

— T'as raison, acquiesça-t-il. Ça a toujours été dur dans le coin. C'est pour ça qu'on l'appelle la zone interdite, les mauvaises terres. Espérons que Jordan a fait le ménage et chassé l'ennemi loin d'ici parce que, la dernière fois que je suis venu, crois-moi, c'était de la folie. Il y avait une armée entière qui faisait le siège de la cathédrale Saint-Paul. Prions pour qu'ils soient tous partis vers le nord.

— Saint-Paul ? C'est le camp des Verts, non ?

— Exact, c'est là que sont installés Mad Matt et ses fous de Dieu. Si tant est que les crevards ne les aient pas tous tués.

— C'est vrai qu'il a failli sacrifier le copain de Sam ?

— Ouais, c'est vrai. On vit carrément une époque de dingues.

Will repensa à cette fameuse nuit, quand Adèle, Tish et Brendan avaient trouvé la mort en essayant de tenir le pont. Il se souvenait avoir souhaité qu'ils ne soient pas morts en vain, que le sauvetage de Sam ait mérité un tel sacrifice. Et les dernières avancées réalisées au musée par Einstein laissaient à penser que c'était le cas.

Il baissa les yeux sur les eaux grises et impétueuses de la Tamise. Cette nuit-là, le fleuve avait charrié des dizaines de crevards, tels des phoques noirs flottant au gré du courant. Et il se souvenait également des premiers jours à la Tour, quand la surface de l'eau était encombrée de toutes sortes de rebuts : des cadavres horriblement gonflés et boursouflés, des tonnes de déchets, de détritus, de mousse, d'huile, de bateaux ayant rompu leurs amarres… Un an avait passé depuis. Le fleuve avait eu le temps de se régénérer, de rejeter toutes ces ordures à la mer. Cela faisait sûrement des siècles qu'il n'avait pas été aussi propre. Une volée de mouettes virevoltait au-dessus de leurs têtes en se chamaillant.

— Avec Boule-Chien, on est remontés par ici à la rame, dit Finn. Dommage qu'on n'ait plus la barque. On aurait pu la prendre pour rentrer. Direct jusqu'à la Tour. Et hop ! Pas de bol, elle a coulé. Quand tout sera fini, faudra qu'on reprenne possession du fleuve.

— T’as jamais essayé de rentrer ? demanda Ryan.

— Pas facile avec ça, répondit Finn en exhibant son bras droit toujours bandé. Je pouvais à la rigueur courir, mais certainement pas me battre. J’aurais été un poids pour mes potes, je les aurais mis en danger.

— Comment ça va maintenant ? demanda Ryan.

— Je suis à peu près guéri.

— À peu près, cousin, ça veut dire que tu l’es pas à cent pour cent. Ta hache, là, elle sert juste à faire joli ? demanda Ryan, d’un ton presque accusateur.

— Si le besoin se fait sentir, répondit Finn en faisant sauter son arme sur son épaule, je saurai quoi faire. T’inquiète, je me cacherai pas dans un coin pour te regarder te faire tuer. Avant, j’étais plutôt bon à l’épée. Il va me falloir un peu d’entraînement et encore quelques semaines de convalescence pour retrouver mon niveau.

— Bah, pas de souci. Vu ton gabarit, on te prend comme bouclier humain, d’accord ?

— Ça marche, répondit Finn en riant.

Will souriait. Le ciel était partiellement couvert, mais aucune averse ne menaçait. L’air n’était ni chaud ni froid. Une sorte de jour neutre. Rien de particulier à dire. Barbant.

Ayant pris pied sur la rive opposée, ils remontèrent en direction de l’est. Ensuite, une alternative s’offrait à eux : soit emprunter la passerelle du Millenium, comme ils l’avaient déjà fait avant, soit continuer jusqu’à Tower Bridge. Will avait décidé de voir comment ça se présentait avant de prendre une décision. La rive sud de la Tamise, avait été en partie détruite par un incendie. Il y avait toujours eu moins de crevards par ici, sans doute à cause de la rareté de la nourriture. Les immeubles éventrés étaient noirs de suie, beaucoup se réduisaient à un tas de gravats et il arrivait que les garçons doivent faire un détour pour contourner des monceaux de décombres.

Ils marchaient depuis environ dix minutes lorsqu’ils croisèrent un premier adulte. Une sentinelle. Elle ne bougeait pas d’un millimètre, semblable à ces hommes statues que l’on avait l’habitude de voir autour de Covent Garden. Celui-ci avait les bras tendus et la tête basculée en arrière. Il avait la peau grise, étirée à l’extrême sur son crâne. Il semblait mort. De plus près, ils s’aperçurent qu’une gelée grise s’épanchait de sa bouche, de

son nez ainsi que de plusieurs furoncles qui avaient éclaté sur son visage. La gelée suintait doucement. Elle avait l'air plus vivante que lui.

— Jelly pour tout le monde, dit Zulficker, un des chasseurs de la bande de Ryan.

— Tu nous montres ce que tu sais faire avec ta hache ? demanda Ryan en se tournant vers Finn.

Son arme solidement calée sur l'épaule, celui-ci esquissa un sourire en faisant non de la tête.

Zulficker alla se planter devant le crevard et lui brailla sous le nez :

— Du vent, manant, tu bloques le passage ! Dégage ou je t'envoie dans le fleuve à coups de pied au cul.

Content de sa plaisanterie, il éclata de rire avant de tressaillir et de reculer d'un bond. La sentinelle avait ouvert les paupières et le toisait d'un œil noir.

— Hé là ! s'exclama un autre garçon en réagissant aussitôt.

D'un coup de machette, il procéda à la décapitation du père.

La tête ayant roulé au sol, il s'approcha et découpa tranquillement les oreilles à l'aide d'un couteau affûté. Will détourna le regard.

— Allez, on n'a pas que ça à faire, dit-il en reprenant sa route.

Sa tâche achevée, le coupeur d'oreilles les rejoignit au pas de course.

Ils ne croisèrent que deux autres crevards avant d'arriver à la passerelle. Des sentinelles, l'air aussi mort et desséché que la première. Arrivés au pont, ils trouvèrent deux enfants de la Tour en faction à la barricade qui commandait l'entrée. Une fille et un garçon que Will connaissait. Tous deux, médusés de les voir, ouvrirent aussitôt la barricade pour les laisser passer.

— On était convaincus que vous étiez morts, dit le garçon, Abdullah.

— Eh ben tu vois, on est toujours là, dit Will. Déçu ?

Pour toute réponse, Abdullah le serra chaleureusement dans ses bras.

— Au fait, c'est quoi ce bordel ? demanda Finn, l'effusion passée. Qu'est-ce que vous faites là, si loin de la Tour ?

— Y a eu du changement depuis votre départ, répondit Abdullah. De gros changements. Venez. On va vous montrer.

Sur ce, ils traversèrent le pont en direction de Saint-Paul. Will se sentait en sécurité. L'impression d'être presque arrivé à la maison.

20

La cathédrale Saint-Paul semblait très différente de la dernière fois où Will l'avait vue. En état de siège. À l'époque, le parvis ainsi que l'escalier monumental grouillaient de crevards qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour enfoncer les portes et ainsi accéder aux enfants réfugiés à l'intérieur. Quand, non sans mal, Will et ses amis avaient réussi à s'échapper de cet enfer, il était persuadé qu'il ne reverrait jamais un seul des gamins qu'ils laissaient derrière eux. Du moins pas vivants.

Will n'en revenait pas. À voir l'endroit aujourd'hui, impossible d'imaginer ce qui s'était passé cette nuit-là. Non seulement il n'y avait plus aucune trace de combat, mais, en plus, tous les enfants, entièrement vêtus de vert comme à leur habitude, semblaient heureux et en parfaite santé. Will avait oublié cette histoire de vert, mais, oui, Matt obligeait bel et bien toutes ses ouailles à ne porter que du vert.

Un large sourire se dessina sur son visage. L'endroit était un modèle de paix et de sérénité. Assis sur les marches du grand escalier, des enfants mangeaient, tels des élèves lors d'une sortie scolaire. D'autres s'affairaient en tous sens d'un pas décidé, les bras chargés de victuailles et de fournitures diverses. Rien d'étonnant si l'on considérait qu'un des secrets du succès de Matt était la découverte d'un énorme entrepôt souterrain contenant un important stock de nourriture et de matériel. Will reconnaissait quelques personnes de la Tour, en particulier des sentinelles montant la garde. Un

parfum d'efficacité toute militaire flottait dans l'air. Il n'y aurait définitivement aucun crevard pour s'immiscer à l'intérieur du camp et gâcher la fête.

Non, pas des crevards. Comment les appelait Matt, déjà ? Les *Nephilim*. Oui, c'était ça. Il avait trouvé le nom dans la Bible. Matt était obsédé par les Évangiles. De fait, il en avait écrit sa propre version, pour le moins fumeuse.

Un cri déchira l'air. Hayden traversait la route et accourait vers eux. Elle se jeta à son cou et l'étreignit si fort que Will faillit y laisser une côte.

— T'es vivant ! cria-t-elle au risque de lui crever les tympans.

— Plus pour très longtemps, si tu continues à m'étouffer comme ça, répondit-il en riant.

Quand Ed et Will s'étaient enfoncés au cœur de la ville, ils avaient demandé à Hayden de retourner à la Tour pour informer Jordan de ce qui se passait. Will était heureux de la retrouver saine et sauve.

Hayden relâcha son étreinte, le regarda de la tête aux pieds, avant de faire subir un traitement similaire à Finn, qui grimaça lorsqu'elle serra son bras blessé. Elle embrassa également Ryan, qui accueillit la chose non sans une certaine gêne. Alors quoi, il avait son armure de cuir clouté, ses artefacts en fourrure… C'était un caïd qui régnait sur la rue, pas une chochotte qui faisait trois bises pour dire bonjour. Et il suffisait de la connaître un peu pour savoir que l'armure effrayante était là autant pour se protéger des crevards que pour dissuader les autres enfants d'approcher.

Will entreprit d'expliquer ce qui leur était arrivé depuis qu'ils l'avaient quittée, cette nuit-là, sur la rive sud du fleuve. Quand il eut terminé, ce fut à son tour de lui raconter ce qui s'était passé ici.

— Lorsque Jordan a appris que Saint-Paul était assiégée, il a aussitôt levé une unité de combat. À la première lueur du jour, on s'est mis en marche. Matt s'était barricadé à l'intérieur de la cathédrale. C'était du délire total. Y avait des crevards partout. Mais Jordan a réussi à les chasser. Oh ! allons vite à la Tour. Il va être super content de vous voir.

— Lui ? Super content ? Ça m'étonnerait, je l'ai jamais vu montrer la moindre émotion.

— Oui, bon, OK… Peut-être pas heureux. Disons « intéressé ».

— Voilà qui est plus raisonnable. Mais il y a autre chose. Une chose très importante dont je dois lui causer.

Ils se mirent en route et Hayden pointa du doigt les barricades que Matt avait construites pour repousser les crevards. Depuis, celles-ci avaient non seulement été réparées et consolidées, mais également prolongées par un chemin de ronde entièrement fortifié côté rue qui, en longeant le fleuve, offrait un accès sécurisé jusqu'à la Tour.

— Fini les mauvaises terres, dit-elle. Bon, en même temps, pour être honnête, presque tous les crevards se sont évaporés. On n'en voit pratiquement plus un seul. On a transporté pas mal de ravitaillement à la Tour. Matt voit ça d'un mauvais œil, mais Jordan ne lui a pas laissé le choix. Une fois qu'il a eu sauvé son petit cul, il lui a bien dit qu'il y avait un prix à payer. Entre autres, offrir aux enfants de la cathédrale qui le souhaitaient la possibilité de changer de camp et de rejoindre nos rangs. Beaucoup ont accepté. Finalement, seul un petit groupe de fanatiques est resté auprès de Matt. À l'occasion, ils viennent à la Tour et organisent des temps de prière dans la petite chapelle. C'est bizarre. On pourrait presque avoir le sentiment que le monde est revenu à la normale.

— Parce que, selon toi, le manège de Matt est normal ? dit Will.

— C'est bon, répondit Hayden avec un sourire. Tu vas pas me dire que les choses ne s'améliorent pas ? Ça se sent. Comme si, au bout du compte, on allait finir par gagner. Par nous débarrasser du problème.

— Désolé de te faire redescendre de ton petit nuage, ma belle, mais on n'est pas arrivés là en bus à impériale, genre « visitez tous les monuments de la ville avec un seul ticket ».

— En fait, je dois m'attendre au pire, c'est ça ?

— J'en ai bien peur. On est là dans un but précis : annoncer à Jordan Hordern, lui qui rêve depuis toujours de mener bataille, qu'il va enfin avoir l'occasion de prouver ses qualités de stratège. En d'autres termes, on est à la veille d'un merdier intersidéral.

21

Le général Jordan Hordern était assis dans la salle du conseil de la Tour Blanche, au centre du château. Il s'était arrangé pour s'installer sur son trône avant que quiconque n'arrive. Il ne voulait surtout pas qu'on le voie chercher son chemin à tâtons. Seuls ses deux jeunes aides de camp, Jim et Hugo, savaient à quel point sa vue avait baissé. Et il possédait assez d'ascendant sur eux pour s'assurer qu'ils tiennent leur langue. En réalité, le centre de son champ de vision n'était plus qu'une grosse tache gris-marron. Il n'y voyait un tant soit peu que sur les bords, en regardant de biais.

Dans une certaine mesure, il s'en fichait. Son monde intérieur était bien plus net et plus ordonné que le monde extérieur. Il y avait moins de distractions. Il se résumait à des chiffres. Du moment qu'il les connaissait, tout irait bien. Encore fallait-il qu'il puisse se battre. Il était censé être un guerrier, un général en chef. Comment pouvait-il conduire une armée en étant aveugle ? Comment imposer le respect ? Si les enfants qui se trouvaient sous ses ordres apprenaient la vérité, ils tenteraient sans doute de se débarrasser de lui. Une lutte pour le pouvoir s'ensuivrait. Par conséquent, il ne devait montrer aucune faiblesse.

Après l'avoir aidé à s'asseoir sur le trône, Jim et Hugo lui murmuraient à l'oreille le nom de chaque nouvel arrivant au conseil de guerre. Non que ce fût absolument nécessaire. Il avait une idée très précise de qui était là ou non puisqu'il avait attribué à chacun une place fixe autour de la table. Tout

devait toujours se dérouler de la même façon ou alors il était mal à l'aise. Mais même avec ce rituel, il avait besoin d'information, besoin de savoir tout ce qui se passait autour de lui, afin que rien n'échappe à son contrôle.

— Et voilà les gars qui ont accompagné Ed au musée d'Histoire naturelle, dit Jim. Will et Finn.

— Qui est avec eux ?

— Ils se font appeler les chasseurs. Ils ont l'air de bons guerriers.

— Ah, ouais, Hayden m'a déjà parlé d'eux. À quoi ils ressemblent ?

— Plutôt rugueux, dit Jim. Certains portent des masques fabriqués à partir de visages de crevards morts. Ils ont aussi des chiens. Toute une meute. De sacrés clébards.

— Des chiens ? dit Jordan. Ça pourrait nous être bien utile d'avoir des chiens de guerre.

— Je doute qu'ils acceptent de nous les céder, même contre paiement.

— On verra. En tout cas, j'aimerais leur parler, après le conseil. Arrangez-moi ça.

— Bien, chef.

Jordan réfléchissait. Avec un chien, il serait en sécurité. Non seulement il l'aiderait, mais, en plus, il conforterait son image de chef. Une manière habile de transformer une faiblesse en force – personne n'ayant besoin de savoir qu'il servirait surtout à suppléer sa vue déficiente. Oui, le chien serait ses yeux.

Enfin tout le monde fut installé à sa place.

— Donc tu as des informations importantes à nous communiquer ? dit Jordan en se tournant vers la silhouette aux contours flous qu'il reconnaissait comme étant celle de Will.

— Une guerre est sur le point d'éclater, répondit ce dernier.

Jordan aimait bien Will. Il était intelligent, pragmatique, loyal et pas du genre à se perdre en vaines palabres.

— Une guerre ?

— Ben, si on a de la chance, peut-être pas une guerre, mais au moins une bataille.

— Tu veux dire une de ces batailles qui décident de l'issue d'une guerre ? Genre, si on gagne, c'est pour de bon ?

— Exactement, dit Will. Par contre, si on perd…

— Dans ce cas, on a intérêt à gagner. Et qui y a en face… ?

Will déballa tout ce qu'il savait. Jordan l'écoutait d'une oreille attentive, enregistrant les informations, mémorisant les noms, les chiffres, classant et archivant les événements. Un crack en la matière.

— J'avais déjà dans l'idée de pousser vers l'ouest, dit-il quand Will eut terminé. Dès que j'aurais été sûr que la zone entre Saint-Paul et ici était nettoyée, je voulais envoyer des troupes pour vous retrouver, vous et Ed. Il semblerait que les choses se décantent plus vite que je l'avais prévu. Si elles tournent bien, nous allons pouvoir unifier toutes les forces présentes dans Londres.

Jordan réfléchissait en même temps qu'il parlait. Les idées se bousculaient dans son cerveau. Des stratégies s'ébauchaient. Des lignes de ravitaillement se dessinaient, alimentant des escadrons en formation serrée, impeccablement alignés. Dans sa tête, Londres n'était plus qu'une vaste carte sur laquelle se déplaçaient les différents corps d'armée. Tout était clair et net.

Il était temps de passer à l'action.

— Tomoki, je te confie le commandement de la Tour. Ces temps-ci, c'est plutôt calme, et ça risque de continuer si ce que dit Will se confirme. Donc, tu restes ici avec les civils. Derrière ces murs, vous serez à l'abri. En revanche, je réquisitionne tous les autres. Nous allons former une armée, marcher sur Buckingham Palace et libérer Londres.

— Euh… Ça va peut-être pas être aussi simple, dit Will. Je crois qu'y en a d'autres qui se verraient bien endosser l'habit du libérateur. Je pense par exemple à David King, au palais. Tu te souviens de lui ? Le type qui s'est pointé un beau jour quand on était encore au musée impérial de la Guerre et qui voulait faire une OPA sur nos armes ? Il était accompagné d'un petit détachement de mecs en blazers rouges.

— Ah oui, je vois. Pas idiot, mais genre anguille. C'est lui qui commande là-bas ?

— Ouais, et il n'aime pas du tout l'idée que tu débarques comme une fleur pour prendre le commandement des opérations.

— Sauf que je me contrefous de David King, moi. S'il ne veut pas obéir, il a qu'à retourner faire mumuse dans son palais. Y a pas meilleur général que Jordan Hordern, un point c'est tout ! Pour montrer notre force, on embarque tous ceux de la cathédrale qui voudront se joindre à nous. Tous ceux qui sont susceptibles de se battre. Oh, et puis, tant qu'on y est,

rameutons aussi les musiciens. Les armées ont de tout temps marché en musique… Mes amis, il semblerait que le moment que nous attendions tous, celui pour lequel nous nous sommes tant entraînés, soit enfin arrivé. Si tout se passe comme prévu, nous allons mettre un terme à cette histoire.

Mentalement, Jordan se figurait déjà les illustrations que feraient les historiens de la bataille à venir – une fresque monumentale, des soldats engagés au cœur des combats, les Romains contres les Barbares, Henri V décimant les chevaliers français lors de la bataille d'Azincourt, les rouges de Wellington contre les bleus de Napoléon… Un jour, quelqu'un le peindrait, lui, en train de mener ses troupes au combat et de tailler les crevards en pièces… Le problème, c'est qu'il ne serait sans doute plus là pour le voir.

22

— Pourquoi devrions-nous leur faire confiance ? grommela David en tapant des deux mains sur la balustrade de pierre qui courait le long du balcon d'honneur, sur la façade du palais. Qu'est-ce qui nous oblige à faire ce qu'ils réclament ? Qu'est-ce qui nous oblige à seulement écouter ce qu'ils racontent ?

— Mais Jester a vu les adultes, répondit Nicola en regardant le vilain bouton rouge vif qu'il avait dans la nuque. Et Jester est l'un des nôtres, que je sache.

— Certes. N'empêche, je me méfie de lui.

— Comment ça ?

— Ben, à dire vrai, je n'ai jamais eu totalement confiance en lui. Qu'une opportunité se présente et il aura tôt fait de me débarquer. C'est ça le problème avec les seconds… Ils ne rêvent que d'une chose : passer premier. C'est pour ça que Staline éliminait régulièrement tous ses généraux.

— Vraiment ? dit Nicola. Je l'ignorais.

David pivota vers elle. Il avait le rouge aux joues, une certaine exaltation se lisait sur son visage. Un paon en train de faire la roue.

— Jester a toujours été sournois, dit-il. Mais il s'est passé un truc pendant qu'il était là-bas, avec l'autre, là, Shadowman… Ils ont conclu une

sorte de pacte tous les deux. J'en mettrais ma main au feu. Je ne peux faire confiance à personne.

— Même pas à moi ? minauda Nicola.

— À toi, si. T'es une fille. Les filles ne sont pas aussi perfides.

Nicola dut se retenir pour ne pas éclater de rire. David était vraiment un drôle de mélange. D'un côté, il était brillant, de l'autre, totalement idiot. Le parfait exemple du bon élève qui, en dehors de la classe, ne comprend rien à rien.

Elle le regarda droit dans les yeux, histoire de le mettre un peu à l'épreuve. Sauf que celle-ci s'arrêta avant même d'avoir commencé. En effet, malgré son intelligence et sa parfaite cruauté, malgré son expérience de chef au sein de son petit empire, malgré le fait qu'il avait réussi le prodige de se débarrasser de tous les oppozes du coin, il y avait une chose qui le terrorisait. Une chose qu'il ne savait absolument pas gérer.

Les filles. *Et encore moins celle qui se trouve devant lui*, raisonna Nicola. *Il pense qu'il mène la danse, alors qu'en ce moment même c'est moi qui le tiens sous mon emprise.*

Elle s'appuya à la balustrade et balaya du regard la cour d'honneur, puis la statue dorée au sommet du monument dédié à la reine Victoria et, enfin, au-delà, Saint-James Park. Quelque part dans cet océan de vert se trouvaient les squatteurs, ce groupe de racailles ingérables avec lesquels David et elle avaient conclu une alliance précaire. Combien de temps celle-ci pourrait-elle durer en cas de problème ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Ce qui était sûr, c'est qu'elle avait toujours été très gênée de faire partie de cette coalition tripartite. Elle avait visité le camp des squatteurs, avec David, après avoir passé l'accord. Douloureuse expérience. Les enfants, l'air à moitié sauvages, étaient sales, désorganisés et vivaient en permanence sur la corde raide. Certains, visiblement bien éméchés, n'arrêtaient pas de se battre. D'autres avaient déniché Dieu sait où un drapeau britannique. L'occasion pour leur leader, John, de se lancer dans un dithyrambe à la gloire de l'Angleterre, affirmant qu'il comptait bien redonner tout son lustre à la nation et en faire de nouveau la première puissance mondiale.

Comment réaliseraient-ils cet ambitieux dessein alors même qu'ils n'arrivaient pas à organiser ce petit camp minable ? Mystère et boule de gomme.

Quoi qu'il en soit, tels étaient ses partenaires. David et ses velléités de monarque ; John et ses rêves de… De quoi, au juste ? Un monde nouveau, gouverné par des voyous alcooliques ? Nicola était consciente d'avoir commis une erreur en s'alliant avec David. C'est avec les enfants du musée qu'elle aurait dû s'entendre. Maintenant qu'ils avaient reçu le renfort de Maxie, de Blue et de toute la bande d'Holloway, ils étaient les mieux placés pour régler les problèmes. Sauf que jamais David ne l'admettrait. Il les haïssait.

— Allons, dit-elle. Pourquoi ne croirions-nous pas Jester et Shadowman ?

— Parce qu'ils sont comme tous les autres, dit David. Ils ne m'aiment pas et ils n'aiment pas non plus l'idée que je puisse commander.

— Non, je ne crois pas, dit Nicola alors même qu'elle pensait qu'il n'avait peut-être pas complètement tort.

— Je leur fous la trouille, vois-tu. Et les gens détestent ce qui leur fait peur. La vérité, c'est qu'ils complotent tous pour m'écarter et prendre le pouvoir. C'est pas nouveau. Ils ont toujours été jaloux de ce que j'avais. Mais bon, jusqu'ici, ils n'ont jamais été assez forts pour tenter quoi que ce soit. Ces geeks du musée, emmenés par le fayot en chef, Justin, ce ne sont pas des guerriers. En fait, ils se sont tous ligués et ils ont inventé cette histoire d'armée d'adultes uniquement pour se débarrasser de moi. Ils manigancent quelque chose. Ça saute aux yeux. Ils préparent le terrain pour ces enfoirés de la tour de Londres. Mais ils nous prennent pour qui ? Je veux dire, c'est stupide. Pourquoi laisserions-nous une bande d'abrutis débarquer tranquillement ici pour nous dicter notre conduite ? Ici, c'est chez nous !

— Est-ce que tu as envisagé un seul instant que ça puisse n'avoir aucun rapport avec toi ?

— Comment ça ?

— Eh bien, que personne ne complote contre toi ? Que tu es le cadet de leurs soucis ?

— Mais regarde ! grogna David en agitant le bras vers le parc. Regarde ça ! Il n'y a pas d'adultes ! Pas d'étrangers. Pas d'oppozes… Pas de *crevards*, comme ils disent. Aucune menace. Ils ont éliminé l'ennemi et maintenant ils veulent m'éliminer, moi. Sauf que c'est tellement prévisible que ça en deviendrait presque risible.

— Désolée, je ne partage pas ton avis. Et, pour tout dire, s'il y a quelqu'un de risible dans cette affaire, c'est bien toi.

— Je t'interdis de me parler de la sorte.

— Ah bon ? Tu interdis, toi, maintenant ? Pourtant, je pensais qu'on était sur un pied d'égalité, qu'on pouvait tout se dire… N'est-ce pas le sens de notre pacte ? Former une coalition ?

— Si, bien sûr. Et nous en formons bel et bien une. Mais j'en suis le membre prééminent. Ça a toujours été entendu comme ça. Normal. C'est moi qui ai le plus de soldats. En plus, j'ai des armes, sans oublier la famille royale.

— Et moi dans tout ça, je suis quoi alors ?

— Je t'ai dit… répondit David en rougissant, son visage commençant à ressembler au blazer que portaient ses gardes.

Il détourna la tête, incapable de croiser son regard, incapable de simplement regarder dans sa direction.

— Nous pourrions… vraiment faire alliance, bredouilla-t-il. Tu pourrais être ma fiancée.

— Oh, David, tu es si romantique ! s'écria Nicola d'un ton moqueur. Dois-je en conclure que tu me demandes en mariage ?

— Enfin, ne sois pas bête. Tout ce que je veux, c'est…

— C'est quoi ? dit Nicola en se lovant près de lui.

— Eh ben… tu sais.

— Non, je ne sais pas. Explique-moi.

— Faire tout ce que les garçons et les filles font lorsqu'ils sont ensemble.

— Comme quoi ? Jouer aux cartes ? Faire une balade à vélo ?

— Tu voudrais bien que je t'embrasse… ?

Elle aurait presque été désolée pour lui. Il était si… empoté. Elle se demanda s'il avait déjà, ne serait-ce qu'une fois, embrassé une fille.

Bah, tant pis pour lui. Elle n'était pas disposée à lui donner des cours de rattrapage. Ce n'était pas tant que l'idée de l'embrasser lui retournait l'estomac, c'était juste qu'elle ne pouvait pas le concevoir. Il n'y avait pas un seul scénario où la scène aurait eu une raison d'être. Pas même en imaginant qu'elle fût mourante et qu'elle eût besoin de bouche-à-bouche. Si elle l'avait mené en bateau jusqu'ici, c'était uniquement par facilité. Ça le rendait plus agréable à ses yeux. Plus ouvert. Mais, là, elle se demandait

sérieusement si elle n'avait pas intérêt à le laisser tomber comme une vieille chaussette et à lui annoncer que leur pacte avait suffisamment vécu. Pas de bisou-bisou. Pas d'amourette. Pas de traité d'alliance. Elle pouvait parfaitement se passer des petits colis de nourriture qu'il faisait régulièrement parvenir à Westminster. Qu'est-ce que leur arrangement lui apportait d'autre, à part la délester des soucis que pourraient lui causer David et les squatteurs si d'aventure il leur venait l'idée d'envahir son domaine réservé ?

Avant l'épidémie, Nicola avait eu sa période Risk, avec un groupe de copains. Elle était complètement accro. Ils jouaient pendant des heures dans sa chambre. La clé pour gagner, c'était de passer des alliances : « M'attaque pas en Australie et je te laisse peinard en Amérique du Sud… » Elle avait ainsi rapidement appris que les alliances n'avaient rien à voir avec le fait d'aider l'autre, qu'il s'agissait uniquement d'un moyen de réaliser ses objectifs. Une fois que ceux-ci étaient atteints, il était temps de déchirer le traité et d'entuber la personne avec laquelle vous l'aviez négocié. Eh bien, l'heure avait peut-être sonné d'en passer par là ? Seul hic : elle aurait donné sa main à couper que David était lui aussi un accro du Risk. C'était tout à fait le genre. Nul doute qu'il gagnait à chaque fois. La question était de savoir s'il était prêt à la larguer si elle faisait mine de prendre l'avantage.

Le mieux était d'attendre. Commencer par s'assurer que l'armée de Jordan arrive bien par l'est. Quand tout serait en place, elle pourrait dénoncer l'accord, prendre l'Australie et laisser David pédaler seul dans la semoule. D'ici là, autant le rendre heureux.

— Pas là, dit-elle en lui adressant cette sorte de sourire qui, pensait-elle, lui plaisait. Ce n'est ni le moment, ni l'endroit.

— Dans ce cas, rentrons, répondit-il avec une fougue pathétique.

On aurait dit un petit garçon. Ce qui, au fond, était exactement ce qu'il était : un ado de quinze ans manquant de confiance en lui.

— C'est pas comme ça que ça marche, dit-elle. Tu ne peux pas dire comme ça « rentrons » et m'emmener à l'intérieur comme une vulgaire prostituée. Il ne faut pas brûler les étapes.

— Je devrais t'offrir des fleurs ? marmonna David d'un ton sarcastique. J'en peux plus d'attendre, Nicola. Ça fait des semaines que je pense à toi sans arrêt.

— Oui, eh bien, pour les filles, c'est différent. On ne passe pas de zéro à cent en deux secondes. Il faut que tu…

— Que je quoi ?

— Eh bien… que tu me courtises, répondit Nicola en manquant d'éclater de rire devant ce terme vieillot qu'elle ne se souvenait pas d'avoir prononcé ne serait-ce qu'une fois dans la vraie vie.

— Comment ?

— Oh, pitié, David ! Faut que je te fasse un dessin ?

— Eh bien, je veux dire… répondit-il en cherchant ses mots. Le monde a changé. Difficile de t'inviter quelque part, n'est-ce pas ? Aller au cinéma, au restaurant ou ailleurs, c'est plus de notre temps.

— Une boum. T'es déjà allé à une boum ?

— Non.

— Hum, dans ce cas, tout s'explique.

— Qu'est-ce qui pourrait compter pour un rendez-vous aujourd'hui ? poursuivit David en se gardant de relever la pique. Aller ramasser des patates ? Tuer des crevards ? On n'a plus le temps pour tous ces détours, Nicola. Notre vie est courte. Intense. On n'a pas le choix. Il faut qu'on passe de zéro à cent en deux secondes.

Nicola s'avoua qu'il n'avait pas tort. C'était juste qu'elle n'aimait pas sa voiture, qu'elle ne l'aimerait jamais ; et qu'elle n'appréciait pas non plus sa façon de conduire.

— Je vais y réfléchir, mentit-elle encore.

— Ah… D'accord.

David semblait anéanti. Désespérément immature et désarmé.

— Peut-être la prochaine fois, hein ?

— OK. Tu promets ?

— Je ne promets rien. Mais, David, si tu veux que je te suive, il va falloir que tu écoutes ce que tous les autres disent. Il faut que tu rejoignes la coalition. Sinon ça ne marchera pas.

— Entendu, dit David. Je vais y réfléchir.

Génial. Qui était le plus gros menteur ? Elle ou lui ?

— David ?

Nicola pivota et découvrit Pod. Depuis combien de temps rôdait-il dans la pièce donnant sur le balcon ? Avait-il assisté à ce triste spectacle ?

— Quoi ?

— Tu devrais venir voir ça, répondit Pod. Toi aussi, Nicola…

23

Will n'avait jamais remarqué que Matt boitait légèrement. En réalité, il ne se souvenait pas l'avoir vu beaucoup marcher. D'autant moins qu'il était en permanence entouré par ses acolytes, un groupe de garçons qui lui collaient aussi sûrement aux basques qu'un nuage de mouches au cul d'une vache. Pour une fois qu'il était seul, Will avait tout loisir de l'étudier en détail. Matt était d'une maigreur affligeante, ses os saillants lui faisaient une silhouette anguleuse. Il n'était plus que peau et tendons. Aucune graisse. Un vrai squelette ambulant. Sa peau était si pâle qu'elle en était presque transparente. Il avait les cheveux coupés très court. Comme tous ses disciples, il était vêtu de vert, sa silhouette d'échassier disparaissant sous les pans d'une robe de bure qu'il avait dû trouver dans la cathédrale.

Et ça le mettait en joie. De marcher ainsi parmi ses musiciens et ses bannières qui claquaient au vent. Un saint homme partant en croisade. Quand Will lui avait annoncé la nouvelle à propos de Sam, il s'était aussitôt enflammé. L'idée que l'on puisse se servir du sang du petit pour fabriquer un antidote l'enthousiasmait. Il était immédiatement passé en surrégime, avait pris derechef le chemin de la Tour, divaguant, braillant, psalmodiant et roulant des yeux fous.

— Nous allons laver nos tuniques et elles ressortiront blanches du bain dans le sang de l'Agneau ! Il est le premier-né d'entre les morts. Par son

sang, il nous délivrera du mal. Il arrive avec les nuages et chaque œil le verra…

Et il marchait, le menton levé, comme mû par une force surnaturelle qui lui aurait fait totalement oublier sa patte folle. En tête de la procession se trouvaient les musiciens, trompettes mugissantes, tambours tonnants. Will n'aurait su dire s'ils jouaient un air en particulier, quoi qu'il en soit ça sonnait plutôt bien. Ensuite venaient les acolytes de Matt, portant plusieurs grandes bannières. Matt avait fabriqué l'une d'entre elles voilà plus d'un an, quand ils étaient encore au musée impérial de la Guerre. À l'époque, elle avait fait beaucoup rire. Elle disait « *Angus Day* » en grosses lettres tandis qu'en arrière-plan étaient ébauchées deux silhouettes de garçons, l'un ardent et lumineux, l'autre sombre et noir : l'Agneau et le Bouc. Les autres bannières étaient plus récentes. Will ne les avait jamais vues. « Le sang de l'Agneau » ; « Main divine » ainsi qu'une autre arborant un dessin de bien meilleure facture que celui de l'Agneau et du Bouc. Elle montrait une bataille entre des enfants et des monstres, encadrée par deux inscriptions : « Armée de Dieu » en haut et « Mort aux Nephilim » en bas.

Ensuite, venait Matt lui-même, marchant à l'écart de tous les autres, y compris de son bras droit, Archie Bishop qui, en marge du cortège, profitait de la vue sur la Tamise depuis le pont. Dans le sillage de Matt venait le reste des troupes, qui tentait vainement de marcher au pas. Will se trouvait parmi elles. Il était remonté au premier rang, pour voir ce qui se passait. Jordan avait volontiers accepté que Matt et son détachement vert mènent la marche dans la ville. Lui commandait une seconde division d'enfants, ceux de la Tour, lourdement armés et caparaçonnés.

Will aurait souhaité s'attarder à la Tour. En fait, il n'y était resté que deux nuits, le temps pour Jordan de tout organiser. Il aurait aimé pouvoir discuter plus longuement avec ses amis, rattraper le temps perdu. Ils avaient tous tellement de questions. Il avait l'impression d'être un vrai héros – quelqu'un qui y était, quelqu'un qui était allé au-delà des mauvaises terres et qui en était revenu avec des nouvelles du vaste monde. Il était à la fois Christophe Colomb, Drake et tous les autres grands explorateurs. Et maintenant c'était lui qui guidait ses amis dans ce nouveau monde.

Ils avaient longé la rive sud, s'autorisant un détour par le musée impérial de la Guerre. Depuis le jour où l'immense incendie qui avait ravagé le sud de Londres les avait forcés à partir, Jordan avait toujours

voulu y retourner. Il voulait voir si les flammes avaient épargné tout ou partie du bâtiment et des collections qu'il contenait. Il y avait une chambre forte au sous-sol, avec porte blindée et murs renforcés, où étaient entreposées les armes en état de marche ainsi que les stocks de munitions. Le feu avait littéralement éventré le bâtiment et le toit s'était à moitié effondré. Des carcasses d'avions et des tanks noirs de suie émergeaient des décombres du grand hall d'exposition. Des herbes folles et des arbrisseaux commençaient déjà à pousser sur les ruines. Pourtant, après avoir déblayé deux, trois blocs de maçonnerie et quelques vestiges de pièces de collection, les enfants étaient parvenus à dégager l'accès à l'escalier menant au sous-sol. Des mannequins d'exposition à moitié carbonisés, dans leurs uniformes, gisaient un peu partout, comme des cadavres. Ils s'étaient introduits dans la chambre forte et si leur prise n'était pas à la hauteur de ce que Jordan espérait, ils avaient néanmoins récupéré des épées, des lances, des baïonnettes ainsi que plusieurs vieux fusils avec munitions.

Ils avaient pris ensuite la direction du pont de Westminster, au nord, et c'est là qu'ils se trouvaient à présent, en vue du Parlement. Will se sentait fier. Il fallait bien reconnaître qu'ils en imposaient. Presque autant qu'une vraie armée. À l'école, il avait lu des récits relatant la croisade que les enfants avaient entreprise au début du XIII^{e} siècle. Des jeunes gens venus de toute l'Europe s'étaient unis pour marcher sur la Terre sainte et libérer Jérusalem des Sarrasins. Du moins était-ce l'objectif annoncé. Will espérait que cette armée-ci s'en tirerait mieux que celle du Moyen Âge car la majorité des enfants de la fameuse croisade – ceux qui n'étaient pas morts de maladie ou de faim – avaient fini sur des bateaux de marchands d'esclaves et avaient été vendus aux plus offrants.

Une masse compacte d'enfants du Parlement les attendait sur la rive nord. Ryan et ses chasseurs avaient pris de l'avance afin de déchaîner les foules. Jordan tenait à faire une entrée triomphale. L'occasion pour lui de montrer sa force. Il avait demandé à Ryan de répandre la nouvelle : à midi, quand le soleil serait à son zénith, Jordan traverserait le pont à la tête de ses troupes. Et il ne voulait pas juste des sans-grade déployés pour assurer la claque. Non, il fallait que tous les chefs soient là, pour constituer un comité d'accueil en bonne et due forme, histoire de bien marquer le coup.

Will remontait le cortège, dépassant Matt et Archie, puis les bannières flottant au vent, jusqu'au premier rang des musiciens. Étant le seul à ne pas être habillé en vert, il se sentait légèrement déplacé. Il n'aurait surtout pas voulu gâcher l'image de cette armée, mais il tenait à s'assurer que toutes les personnes qu'il fallait étaient présentes. Il savait à quel point c'était important. Si les clans d'ici n'acceptaient pas tous Jordan comme commandant en chef, ils en auraient pour des jours de discussion. Ce qui avait des chances de sérieusement irriter Jordan. Et cela, il valait mieux l'éviter.

Dans la foule massée sur la berge, Will reconnut Justin ainsi que Jackson, Blue et Maxie, de la colonie du musée. Ils se tenaient aux côtés de Nicola et d'un solide groupe de représentants du Parlement. Pas étonnant vu que l'événement se déroulait à leur porte. De l'autre côté de la route se tenaient David, Jester et Pod, entourés par une faction de gars en blazers rouges. Un peu plus loin, il y avait Ryan et les siens, chiens compris, qui criaient et ovationnaient bruyamment les nouveaux venus.

Conclusion, ils étaient pour ainsi dire au complet. Jordan avait bien planifié l'opération. Les voyant débarquer, les locaux, bouche bée, ouvraient de grands yeux.

Lorsque la tête de la colonne arriva au bout du pont, Matt hurla un ordre et, comme convenu, ses musiciens jouèrent une sorte de motif discordant signalant à tous qu'il fallait s'arrêter et former les rangs. Brutalement, le détachement fit halte et un silence d'autant plus assourdissant qu'il était inattendu s'abattit sur le pont. Will esquissa un sourire. Tout allait comme sur des roulettes. Les premières lignes se scindèrent pour se positionner de part et d'autre du pont, faisant une haie d'honneur, toutes les têtes obliquant vers l'arrière pour accueillir Jordan qui remontait les rangs d'un pas calme et déterminé, escorté par son aide de camp. Tout avait été organisé pour que Jordan marche un bon moment, afin que la tension soit à son comble au terme de la parade et que l'image de pouvoir qu'il souhaitait renvoyer s'imprime durablement dans l'esprit des spectateurs. Si Jordan coordonnait la bataille aussi minutieusement que ce défilé, ils ne pouvaient tout simplement pas perdre.

Arrivé en tête de la division, Jordan s'arrêta et planta ses talons dans le sol, demeurant ainsi de longues secondes, sans dire un mot. Parfaitement immobile. Dans un silence de mort. Sous le regard tendu des spectateurs,

qui attendaient, dans l'expectative. Will se souvenait comment certains professeurs réussissaient à faire régner l'ordre dans leur classe sans nécessairement en faire des tonnes, là où d'autres hurlaient et lançaient des menaces en pure perte.

Finalement, Jordan prit la parole. Inutile de pousser la voix. Tout le monde était pendu à ses lèvres.

— Moi, général Jordan Hordern, je suis venu vous proposer mon aide. Si vous acceptez, je conduirai votre armée et nous tuerons jusqu'au dernier crevard de Londres. Si vous refusez, je rebrousse chemin, je retourne à la Tour et je vous abandonne à une mort certaine. Que les chefs de chaque camp s'avancent et parlent.

Il y eut un moment de flottement, le temps que tout le monde assimile ses paroles. Puis Justin sortit du rang et s'avança. Après avoir salué Jordan d'un petit signe de tête, il déclina son identité. Voilà bien longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus. Plus d'un an. Depuis qu'ils avaient été séparés lors de la bataille de Lambreth Bridge. Ils échangèrent quelques mots. Après quoi, Maxie et Blue les rejoignirent, bientôt suivis par Nicola. Ne voulant pas être en reste, Ryan s'avança d'un pas chaloupé. Seul David restait en arrière. Trop d'orgueil. Toutefois, quand il vit qu'il courait le risque d'être tout bonnement exclu, il s'avança, accompagné de Jester et Pod. Des accords durent être passés car quelques secondes plus tard, tout ce petit monde se serrait la main. Une fois encore, le seul qui ne prit pas instantanément part aux réjouissances était David qui continuait de se tenir à l'écart, multipliant les messes basses avec Jester et Pod.

Will n'était pas surpris. De fait, il avait prévenu Jordan. David risquait de poser problème. Toute cette mise en scène lui ferait sans doute comprendre qu'il ne valait mieux pas trop chercher Jordan, mais elle avait également de grandes chances de lui faire peur et par là même d'augmenter sa réticence à l'accepter comme chef. Pour finir, Jordan se tourna vers lui et le fusilla du regard. C'était maintenant que tout se jouait. Jordan ne regardait pratiquement jamais personne dans les yeux. Mais les rares fois où il le faisait, son regard vous clouait sur place. Il était temps pour David de prendre une décision. Après avoir tenté quelques secondes de soutenir le regard de Jordan, il se détourna et s'éloigna. Jordan fit volte-face et aboya des ordres. Ses troupes se remirent aussitôt en formation. En avant, marche.

Nicola, Justin, Blue et Maxie formèrent les rangs eux aussi. Ils appartenaient à l'armée dorénavant et, visiblement, ça ne leur déplaisait pas.

Will observa discrètement David. L'air piteux, il jetait des coups d'œil en biais dans tous les sens. Essayait-il d'estimer combien d'hommes comptait cette armée ? Will esquissa un sourire. En fait, il devait surtout se sentir un peu idiot car Jordan l'avait dominé.

Cette première partie s'était bien passée. C'était la plus facile. Mais après ? Allaient-ils réellement affronter toute une armée de crevards ?

Will ne souhaitait pas se projeter si loin dans l'avenir.

24

Maxie se tourna vers Blue et lui sourit. Ça faisait du bien – le sentiment qu'ils avaient peut-être une chance. De son côté, Blue ne montrait rien. Ils venaient tous d'assister à une connerie de rituel macho où il n'avait été question que d'esbroufe, de « gueule » ; et Blue gardait la sienne ostensiblement fermée. Pourtant, il marchait au pas, suivait le mouvement… Au collège, Maxie faisait partie de l'équipe de foot. Elle se rappelait encore comment c'était quand une école se déplaçait. La méfiance. La crainte. Les regards par en dessous. Quelle équipe avait le plus de chances de gagner ? Quelles joueuses fallait-il surveiller en priorité ? Bien sûr, la situation n'était pas tout à fait comparable puisque ici tout le monde était censé appartenir au même camp. N'empêche, ça se jetait quand même des regards en coin. Pour sa part, elle se fichait pas mal de savoir qui commanderait lors de la prochaine bataille. Blue n'aurait pas été plus mauvais qu'un autre, ou même Achille, pourquoi pas Jackson. Qu'importe. De toute manière, le résultat serait le même : une lutte sans merci, au corps-à-corps, contre une flopée de farouches adultes putrides.

Pas vraiment Waterloo.

Inutile de planifier l'opération avec autant de minutie que pour, disons, le jour J.

En outre, Maxie se désintéressait totalement de cet aspect des choses. Si elle était à la tête des enfants d'Holloway, c'était presque à son corps

défendant. Ça s'était passé comme ça, après la mort d'Arran, voilà tout. Entre autres parce que personne n'avait montré le moindre désir d'assumer cette responsabilité. Achille était bien meilleur guerrier, mais il ne voulait pas commander. Tout ce qui l'intéressait, c'était d'avoir les mains libres et de pouvoir persifler depuis le dernier rang. Par chance, aujourd'hui, elle partageait cette responsabilité avec Blue. Là encore, tout s'était passé spontanément, le jour où, sur le chemin du palais, les deux gangs rivaux d'Holloway avaient fusionné en un seul. Blue possédait cette fierté virile qui semblait animer tous les mâles à quelques exceptions près. La hiérarchie, le pouvoir comptaient plus pour lui que pour elle. La seule chose qui préoccupait Maxie, c'était survivre, et faire en sorte que ses amis survivent aussi. Qu'importe le moyen. Elle ne se souciait pas davantage de son apparence ni de ce que les gens pouvaient penser d'elle. Pour Blue, c'était différent. Il avait grandi dans un environnement dur où seule comptait l'impression que vous donniez. Un monde où la question du statut était centrale. Cependant, pour en avoir discuté avec lui, elle savait qu'il n'était pas mécontent qu'un autre que lui assume le commandement général, du moment qu'il gardait le contrôle de ses troupes.

Elle savait que Justin était à peu près dans la même disposition d'esprit. Jordan généralissime, ça lui convenait. Justin était un intellectuel, un politique, pas un guerrier. Nicola, pareil. Leur pouvoir, ces gens-là ne le gagnaient pas sur le champ de bataille.

Restait David. David était un chieur. S'il refusait de jouer le jeu, eh bien il serait mis sur la touche. Ses troupes faisaient-elles une différence ? À côté de la division de la Tour, il était permis d'en douter. D'autant que Maxie n'avait jamais été tellement convaincue par sa soi-disant unité d'élite, dans son blazer rouge d'enfant de bonne famille. Elle sourit en repensant à la manière dont David s'était retiré, sur la pointe des pieds. Comme un symbole, le détachement passa devant lui, debout au bord de la route, qui tirait la tronche. Au fond de lui, il était conscient de sa défaite.

Si Maxie était impressionnée par la discipline et l'organisation des enfants de la Tour, elle l'était encore davantage par leur arsenal. Ils portaient des armes à feu, de vraies lances, des épées, des armures, pas des machins bricolés maison à partir de trucs récupérés à droite à gauche dans la rue, comme ce que pouvaient posséder les enfants d'Holloway. Non, de véritables armes de guerre. Et puis il y avait Jordan Hordern. L'autorité

incarnée. Marrant comme les garçons qui essayaient à tout prix de se donner des airs de durs finissaient toujours par ressembler à des dictateurs d'opérette, pathétiques et risibles. Pas de ça avec Jordan. Lui n'avait pas besoin de jouer la comédie car il était sûr de son pouvoir. D'ailleurs, il ne serait venu à personne l'idée de contester son autorité.

Maxie pensait sincèrement qu'ils avaient des chances d'y arriver maintenant. Affronter les adultes et gagner. Malgré tout, pour l'instant, cela restait abstrait. Une armée de crevards massée non loin d'ici ? Elle avait du mal à le croire. C'était si calme ces derniers temps. Si une bataille devait avoir lieu, alors quand ? Combien de temps devraient-ils attendre ?

Une partie des Verts, le régiment de Matt, quitta la colonne. Celui-ci avait insisté pour avoir la permission de s'installer à la dure dans l'abbaye de Westminster, qui se trouvait juste derrière le Parlement, en compagnie de ses plus fervents fidèles. Les autres, les plus jeunes, les moins dévots ainsi que les combattants qui souhaitaient participer à l'entraînement avaient opté pour le relatif confort et la sécurité des musées. Ainsi avait-il été décidé que les nouveaux arrivants s'installeraient au Victoria et Albert, où ce n'était pas la place qui manquait. Maxie et Blue avaient passé les trois derniers jours à coordonner une équipe chargée de transporter des lits, des draps et des couvertures du bâtiment voisin. Pour le reste, il semblait que les nouveaux avaient apporté du ravitaillement. Mais de quoi tenir jusqu'à quand ?

Voilà pourquoi on avait discuté du moyen de prendre l'initiative des combats : attirer l'ennemi sur un terrain favorable, à découvert. David avait suggéré deux ou trois idées, dont aucune n'avait suscité l'enthousiasme. De toute façon, dorénavant, il ne faisait plus partie du processus. Alors qu'allait-il faire ? Retourner dans son palais et laisser l'histoire s'écrire sans lui ou tenter de contrarier les plans des autres en leur mettant des bâtons dans les roues ? Oui, mais quels bâtons ? Elle avait beau chercher, Maxie ne voyait pas.

Non. Il allait juste s'exclure lui-même des débats. S'il n'en était pas, alors il serait vu comme quantité négligeable quand tout serait fini. Car quand la bataille finale s'annonce, seul importe d'en être… ou pas.

25

Il chantait en direction du ciel et le ciel lui répondait. Une chanson… *bleue*. Il sourit. Une nouvelle pensée, ça. Et aussi une ancienne. Hier il n'avait pas le mot – *bleu*. Il ignorait que tout ce qu'il y avait là-haut, au-dessus, c'était *ciel*. Les mots lui revenaient. Le remplissaient. Dans son esprit, les pensées s'éclaircissaient et se mettaient en ordre. Bleu. Ciel. Nouveau. Pensées. Mots. Esprit…

Il se rappelait certains événements de sa vie. Ça aussi, c'était nouveau. Des souvenirs remontaient. Il pouvait en dresser la liste. Un long chapelet de souvenirs. Qui commençait tout là-haut dans le ciel. Dans le bleu éthéré du cosmos. Sur une lointaine étoile. C'est là que tout avait commencé, sa vie. Oui, oui, il était sûr de ça. Ensuite seulement, il était venu ici. Dans le grand vert. Dans la jungle. Et, mon Dieu, c'était il y a fort, fort longtemps. Plus d'une centaine d'années. Peut-être même des milliers. Encore plus. Oh ! Seigneur, il avait vécu longtemps. Il le fallait pour qu'il se souvienne de tout avec une telle netteté. Le bleu, le vert, la jungle, la forêt, les chauves-souris, les oiseaux, les puces. Et les gens…

Il avait été l'un d'eux. Il en était convaincu. Il vivait dans la jungle. Et puis il était venu ici. Où ça, déjà ? C'était quoi, le nom ?

Londres !

Ouais.

Et ensuite… Comment ça se goupillait ? Comment tout tenait ensemble ? C'est là que ça commençait à se brouiller. D'une façon ou d'une autre, il avait dû avoir deux vies. Une vie là-haut, dans l'espace et puis une autre ici-bas, d'abord dans le vert, puis à Londres en tant que boucher. La vie avec son garçon. Son Liam. Son petit bonhomme. L'emmener voir jouer Arsenal à Highbury. Le vieux stade. Le récent. À côté de la maison. Il avait entièrement brûlé, n'est-ce pas ? Et Liam… Quelqu'un avait assassiné Liam. Quelqu'un de mauvais. Il le savait. Un sale type. Avec une grosse tête et une croix sur le devant de son maillot. Il le connaissait bien. C'était quoi, son nom ? Mince. Y avait des trous dans la raquette. Il ne se rappelait pas tout. Hé, minute, papillon ! Pas tout à la fois. C'était trop. Trop vite.

Une certitude : Liam était mort. Ça faisait partie de ses souvenirs. Et il fallait qu'il arrange les choses pour lui. Oui, tout lui revenait. Travailler dur. Visiter les fermes pour aller voir les animaux, avec Liam. C'était là que c'était arrivé. La maladie. Oui, il avait oublié la maladie. Pas bon, ça. La maladie. Qu'est-ce qu'elle avait fait ?

Elle était entrée en lui. Elle vivait là-dedans. Il avait une saloperie d'*alien* à l'intérieur de lui. Voyez. C'est à partir de là que ça se mélangeait. Il se débrouillait si bien jusque-là. Un grand ciel bleu. Pas un seul nuage dans sa tête. Maintenant ? Il ne savait même plus s'il était une bestiole ou pas ; si la bestiole était en lui ; si c'était ça. Des millions de bestioles, qui couinaient et blablataient entre elles, à le rendre cinglé. Il était la bébête et la bébête c'était lui. Je suis George. Je suis moi. Le boucher, le boulanger, le vendeur de fumée…

Non ! La ferme ! Je suis Greg.

Greg ! Voilà qui je suis.

C'était clair à ses yeux à présent, aussi clair que ce qu'il fallait faire. Il était temps que les œufs éclosent, que les bébêtes sortent au grand air et s'amusent. Mais, d'abord, ils devaient tous les tuer. Pas les bébêtes. Les enfants. Les mômes. Ils étaient la cause de tous les problèmes du monde et ils faisaient tout pour en créer davantage, pour empêcher les œufs d'éclore. Or, si une nouvelle génération de bestioles ne naissait pas, tout serait terminé.

Il se gratta le crâne. C'était brûlant et emmêlé là-dedans, plein d'acide de batterie. Un bon drainage, voilà ce qui lui fallait. TOUT REMETTRE EN ORDRE.

Il avait besoin d'aide. Pour tuer les enfants. Parce que c'étaient eux ou lui. Oui, parfaitement. Ils voulaient le tuer. Lui et tous ceux de son espèce. Et ils avaient le garçon, celui avec le bon sang. Ils ne devaient pas laisser aux enfants le temps de se retourner. Le temps de fabriquer un médicament. Il fallait qu'il frappe dur et qu'il les arrête tous. Alors, seulement, il serait temps d'émerger.

Émerger. C'était un bon mot ça.

Une renaissance. C'est ça. Il était sûr d'avoir tout dans le bon ordre désormais.

Besoin d'aide. Donc battre le rappel des troupes. Venez à moi. Mobilisation générale. Il est temps d'achever ce que nous avons commencé. Que tous ceux qui m'entendent me rejoignent. Nous serons une armée. Une armée que je conduirai à la victoire.

Il était un être gigantesque aussi grand – plus grand – que Londres, tendant des dizaines de bras dans toutes les directions. Des centaines de voix lançaient le même appel, à l'unisson. Venez à moi si vous m'entendez.

Il se sentait si fort dorénavant. Et paisible. Il n'avait plus faim. Ils n'avaient plus besoin de manger ; ils possédaient toute l'énergie nécessaire, emmagasinée en eux. Ils n'avaient plus qu'à accomplir cette toute dernière chose, donner cet ultime coup de collier, et après… la paix. Le nirvana. L'éternité. Ne faire plus qu'un avec l'univers.

Son armée était silencieuse et immobile. En attendant les autres. Quand ils seraient là, ils passeraient à l'offensive.

Pour commencer. Chaque chose en son temps. Ils devaient prendre le garçon. Le petit.

Il avait vu le mioche, l'alevin, là-bas, au stade. Il y a si longtemps. Il avait vu le petit mais, à l'époque, il ne savait pas. Il n'avait pas compris qui c'était. Maintenant, il savait. Parce que les voix le lui criaient dans les oreilles. Et il savait ce qu'il avait à faire. Trouver le mioche. Et le tuer.

Il regarda longuement le ciel, chantant toujours dans sa tête, lançant toujours son appel et avec lui toute son armée. À moi, mon peuple. Venez à moi. Rejoignez-moi. À moi…

Et ils venaient. Il les sentait qui approchaient.

Il baissa les yeux et se tourna vers les siens. Tous entassés les uns sur les autres, formant une sorte de sombre amoncellement graisseux s'étendant à perte de vue dans toutes les directions.

Il se mit en marche et, devant lui, son peuple se levait et s'écartait pour lui laisser le passage. Tous le regardaient. Il était dans tous les esprits et ils étaient dans le sien. Ils ne formaient plus qu'un. Une immense colonie d'insectes animée par un seul et même esprit. Il les aimait. Ils feraient tout ce qu'il leur demanderait. Une mère s'approcha et se jeta à ses pieds. Sa bouche remuait, mais aucun son ne sortait, rien qu'un lointain appel qui résonnait dans sa tête, dans son oreille interne. Il l'aimait. Elle était toute à lui. Entièrement dévouée. Il lui mit quelques idées dans la tête. Avec un sourire, elle leva la main devant son visage, puis planta ses doigts sous ses paupières avant de tirer, tirer encore, gratter, jusqu'à ce que tout son visage se soit détaché. Il lui avait fait faire cela parce qu'il en avait le pouvoir. Et comme elle lui souriait à présent ! On n'avait jamais vu un aussi grand sourire.

Ensuite, il demanda aux autres de la manger. Pas parce qu'ils avaient faim, mais parce qu'il en avait le pouvoir. Et son sourire ne la quittait pas, alors même qu'ils la déchiquetaient. Elle l'aimait tant.

Ces gens lui appartenaient. Ils étaient ses mains, ses yeux, son cœur.

Et là… Ses plus fidèles soldats. Ceux qui étaient avec lui depuis le début. Qui s'avançaient vers lui, les bras chargés d'offrandes. Ils apportaient ce qu'il avait demandé. Les outils pour finir le boulot. Des couteaux, des piques, des marteaux. Des objets tranchants, contondants. Des trucs durs et froids destinés à blesser, à couper, à fracasser, à planter. Il en choisit un… un couperet. Le nom lui était revenu tout de suite. *Couperet*. Un bon mot, ça, dont il avait déjà fait usage. Tout comme il avait déjà fait usage de l'outil qu'il désignait. Après tout, il avait été boucher, n'est-ce pas ? C'était même un fait établi. Le couperet était un bon outil. Il coupait la viande, les os, le gras, le cartilage, les tendons, les veines, les artères. Propre.

Il le leva au-dessus de sa tête et le montra à son peuple qui, comprenant aussitôt le message, commença à s'ébrouer, à se déployer. Tous se dispersèrent dans la ville à la recherche de tous les outils qu'ils pourraient trouver. Non, pas des outils. Y avait un mot mieux que ça. Il était là. Il l'attendait. Un mot qui avait permis à ceux de son espèce de régner sur le monde.

Il suffisait de le laisser venir.

Arôme.

Armagnac.
Arrimer…
Arme.
Oui, c'était ça. Une arme. Un outil pour tuer.

C'est moi, Saint Georges. Et avec mon arme, je vais terrasser le dragon !

26

— Bon alors, je suis quoi ? Quel grade ?

— Ben j'sais pas moi. Celui que tu veux !

— Caporal ! Euh… non, capitaine. Ça sonne mieux. Capitaine Achille, comme Captain America… Ou colonel ? Je pourrais être colonel ? Peut-être lieutenant… En tout cas pas sergent. Ou alors sergent-major. Tiens et major ? C'est au-dessus de capitaine ? C'est quoi le rang juste en dessous de général ?

— Peut-être brigadier ?

— Nah, ça sonne trop merdique.

— Écoute, dit Maxie, tu peux être ce que tu veux du moment que c'est pas général.

— Ouh là, non ! Pas général. Cet honneur revient au glorieux Jordan Hordern. Notre vénéré Führer.

— S'il te plaît, Achille, ne nous rends pas la tâche plus difficile qu'elle ne l'est déjà.

— Oh, mais non. Je suis sincère. Je ne veux pas du tout être général. Les généraux ne se battent pas. Les généraux ne gagnent pas de médailles. Et personne n'a jamais fait de films sur un général. Tout simplement parce que leur vie est d'un ennui mortel. Donner des ordres toute la journée, rester assis sur un cheval, étudier des cartes. Non, merci. Moi je veux être en première ligne, en train de botter des culs. Je veux vivre la chose, tu vois ?

Je veux faire couler le sang ennemi avec ma lance. Bon, allez, disons capitaine ! Qui j'ai sous mes ordres ?

Ils étaient dans Hyde Park, Jordan ayant décidé que c'était l'endroit idéal pour effectuer des manœuvres. De fait, si c'était possible, ils mèneraient bataille contre les crevards ici même. Jordan avait tout planifié. Une deuxième réunion plénière s'était tenue au Parlement, avec cartes et tout le toutim, exactement ce qu'avait dit Achille de la vie de général.

— Wellington a battu les armées napoléoniennes parce qu'il savait choisir les sites de ses batailles, avait expliqué Jordan. Bien choisir le lieu, c'est faire un grand pas vers la victoire.

La réunion s'était éternisée. Chaque aspect des plans avait été discuté. Tout le monde était là ; sauf, bien sûr, David qui s'était contenté de dépêcher un émissaire, Jester, porteur d'une lettre expliquant que si David n'était pas général, il n'enverrait aucune troupe. Ce qui n'avait pas empêché Jester de rester et de participer aux états généraux. Il voulait savoir ce qui se passait. Exaspérée de le voir ainsi manger à tous les râteliers, Maxie l'avait pris à part pour lui expliquer sa façon de penser. Il avait tenté de se défendre, plaidant que si ça n'avait tenu qu'à lui, il aurait volontiers accepté que Jordan soit général, pas de problème, de même qu'il aurait de bonne grâce apporté l'appui de tous les combattants du palais. Mais ce n'était pas lui qui décidait. Il n'y avait pas de démocratie au palais. Ce que disait David faisait loi.

— Dans ce cas, pourquoi vous ne faites pas un coup d'État ? avait alors demandé Maxie.

— Ne va pas t'imaginer que je n'y ai jamais pensé, avait répondu Jester avec un sourire espiègle. La tête du dictateur en haut d'une pique. Le truc, vois-tu, c'est que David a beau être un sombre connard pompeux et prétentieux, il incarne l'ordre et l'unité. Les gens se plaisent au palais, ils se sentent en sécurité. Je serais incapable de diriger le camp comme il le fait.

Eh oui. Jester était un bras droit, un lieutenant. Mais pas un chef. En cela il ressemblait à Achille qui, lui non plus, ne voulait pas assumer le rôle de leader.

Et Maxie ? Elle était quoi ?

Juste quelqu'un qui voulait arranger les choses.

Et voilà comment elle se retrouvait à expliquer à chacun la nature de sa mission.

— Tu commanderas le flanc droit de la division d'infanterie.

— Le flanc droit ? s'exclama Achille, faussement indigné. Et si je préfère le gauche ?

— Et si tu préférais être moins con ? Tu m'expliques quelle différence ça fait que tu commandes le flanc gauche ou le flanc droit, pauvre quiche ?

— Ouais ben, j'aurais bien aimé qu'on me demande avant, c'est tout.

— Écoute, tu ne veux pas être capitaine ? Pas de problème. Tu préfères être seconde classe ? Pas de problème.

— Hou, penses-tu. Le flanc droit de l'infanterie. Cool.

— Voilà. Olive sera chargé de l'artillerie.

— Oh oh, l'artillerie… Donc c'est plus juste lancer toutes les merdes qui nous tombent sous la main ?

— Fallait bien donner un nom un peu moins long.

— OK. Qui prend le flanc gauche ?

— Matt et ses bouffons verts.

— Et puis ?

— Jordan s'occupera du gros des troupes, au centre. C'est là qu'on sera nous aussi, Blue et moi. On restera à côté de lui pour nous assurer que ses ordres se traduisent bel et bien en actes. Ryan et ses chasseurs ratisseront les rues alentour pour éviter les mauvaises surprises. Et on garde une unité de secours en réserve, composée des combattants les moins aguerris, qui sera placée sous le contrôle de Boggle, tu sais, le gamin du muséum. Si nécessaire, ils seront répartis dans les différentes unités en fonction des besoins.

— OK, dit Achille, tranquillement assis dans l'herbe. Tout semble bien organisé. Donc, si je comprends bien, Boggle est le seul représentant du muséum à être nommé capitaine. Et pourquoi pas Jackson ? Elle est capable.

— On lui a proposé, mais elle a répondu qu'elle voulait être intégrée à ton unité.

— Ah ouais ? Cette fille est dingue. Enfin, elle pourra toujours être mon caporal. À propos, c'est à moi que revient de désigner mes sous-officiers ?

— J'imagine.

— Et Will ?

— Quoi, Will ?

— Je pense que je vais le prendre. Il sait ce qu'il fait.

— C’est vrai. Il est cool.

— Tu le trouves mignon ?

Maxie ne s’attendait pas à cette question.

— Ben… Il est pas mal. Pourquoi ?

— T’es une fille. Tu penses à ces choses.

— Pas forcément.

— Oh, allez, Maxie, pas à moi.

— Tu me demandes si je craque sur lui ?

— Et… ?

— Je suis déjà avec Blue. T’es au courant. Je m’intéresse à personne d’autre.

— Menteuse.

— Pas du tout.

— Hum… Imaginons que tu n’aies pas Blue. Que tu sois libre, une jeune louve aux dents longues écumant la ville. Tu kifferais Will ?

— Euh… J’sais pas. Ouais, il est cool. Peut-être. Il est sympa. Intelligent. Civilisé, pas comme toi. Et, oui, il est plutôt beau gosse.

— Est-ce qu’il a une petite copine ?

— J’en sais rien, moi, répondit confusément Maxie.

Jamais elle n’avait eu une conversation de ce genre avec Achille.

— Ben, demande-lui… suggéra-t-il en faisant nonchalamment tournoyer sa lance entre ses mains.

— Achille ! Je n’ai aucune envie de sortir avec lui, d’accord ?

— Bah, on discute, c’est tout. Je suis capitaine maintenant. Les gens doivent m’écouter.

— Tu peux pas être sérieux de temps en temps ?

— Jusqu’à un certain point, répliqua sèchement Achille. Car, vois-tu, au moment crucial, toute cette organisation ne pèsera pas grand-chose. L’heure sera au combat. Dans ce qu’il a de plus dur et de plus cruel. Et là, peu importe que je m’appelle capitaine, patron ou majorette en chef.

— Sauf que c’est une position importante. Tout le monde a dit que tu étais l’homme de la situation. Tu devrais être fier.

— On croirait entendre ma prof de science quand je m’étais ramassé un six et demi.

— Je ne plaisante pas, H. Tu sais, on ne te le dit pas toujours parce que, honnêtement, t’es un emmerdeur de première, mais on apprécie tous ce que

tu as fait. Sans toi, peut-être qu'aucun enfant du clan Holloway ne serait là. Tu es de loin notre meilleur guerrier. Personne ne t'arrive à la cheville.

— Argh… Je suis touché.

— Tu vois. Retour du trou du cul.

— Maxie ?

— Ouais ?

— Peut-être qu'à toi non plus, personne ne dit les choses.

— Comment ça ?

— Après la mort d'Arran, on aurait pu partir en sucette. Sa disparition aurait pu être le clap de fin pour notre colonie. Pourtant rien de tout ça ne s'est produit. Parce que tu as assuré la cohésion du groupe. T'as assuré. Et rien que pour ça je te respecterai toujours. T'es une fille bien.

Maxie ne savait pas quoi dire. Elle attendait le moment où Achille allait retirer la chaise et se fendre la poire en la voyant le cul par terre. Finalement, c'est lui qui rompit le silence.

— Alors ? On va la gagner, cette bataille ?

— Vaudrait mieux. Sans quoi ce sera la fin.

— L'ultime razzia… Ça va le faire.

Et il éclata de rire. Croyant qu'il se moquait d'elle, Maxie s'apprêtait à lui faire une réflexion quand elle s'aperçut que c'étaient les petits, qui apprenaient à défiler au pas, non loin du bâtiment principal, qu'il regardait. En particulier Paddy, qui aboyait des ordres d'une voix éraillée d'adolescent prépubère portant loin dans l'air immobile.

— Regarde-moi ces petits nigauds, dit Achille. Qu'est-ce que Jordan va pouvoir en faire ? De la chair à canon ?

— Sûrement pas, s'insurgea Maxie. Sam est bien trop précieux. Leur dis pas, mais dès que ça va barder, on va tous les mettre à l'abri. Ils resteront au musée, sous bonne garde. Whitney a pour mission d'assurer leur sécurité. Après tout, c'est le but même de cette bataille : protéger Sam assez longtemps pour pouvoir produire un vaccin. S'il meurt, tous nos espoirs s'effondrent.

— Dois-je craindre le pire ?

— Tu sais même pas ce que ça veut dire.

— C'est vrai, acquiesça-t-il en riant. Je dois manquer d'imagination. Tu me connais. Dites-moi qui est l'ennemi et je lui botte le cul. Le reste, ça me dépasse.

— C’est faux. Finalement, c’est toi qui as le mieux résumé la situation : tout ce qui importe, c’est qu’on tue plus d’adultes qu’eux ne tuent d’enfants.

— *Ça* c’est dans mes cordes !

27

Paddy avait l'impression de mesurer trois mètres de haut. Là, avec tous ces grands, à crier des ordres, à commander ses propres troupes, il se sentait dans la peau d'un officier. Jordan Hordern avait même envoyé une gradée, Hayden, pour l'aider à instruire ses apprentis soldats. Certes c'était une fille, mais, bon, ça allait. Pour une fille, elle était cool. Avant, le week-end, Paddy faisait des entraînements de foot avec un club et il y avait plein de filles comme Hayden pour filer un coup de main. Elle connaissait les vraies manœuvres des parades et quand Paddy lui avait montré ce que ses troupes étaient déjà capables de faire, il avait bien vu qu'elle était très impressionnée. Elle avait même tapé des mains et crié de joie une fois ou deux. Ils lui avaient tous fait forte impression sauf Blu-Tack Bill. Il faut dire que Bill avait cette fâcheuse tendance à s'arrêter sans crier gare au moment le plus inopportun : en pleine marche, en plein exercice, en pleine position fixe… Il s'arrêtait et s'écartait mollement des autres en énumérant des chiffres à haute voix. Finalement, Hayden lui avait demandé quel était le problème et il lui avait répondu qu'il n'y avait pas de problème, juste qu'il comptait.

— Mais tu comptes quoi ?

— Des trucs.

— Quels trucs ?

— Tout. Les arbres. Les gens. Les barreaux de la grille. Mais surtout les gens. Faut que je sache combien y en a.

— Pourquoi ?

Pour toute réponse, Blu-Tack Bill avait haussé les épaules.

— Il est incroyable, avait dit Arthur. C'est un savant. Un génie des chiffres. À tous les coups on gagne. Tiens, regarde…

Joignant le geste à la parole, il avait ramassé une poignée de graviers et l'avait lancée sur un carré d'allée bitumée.

— Combien de cailloux, Bill ?

Bill les avait regardés, tout au plus quelques secondes, avant de répondre :

— Quarante-huit.

— Je t'en prie, avait dit Wiki en invitant Hayden à vérifier.

Bill avait raison. Il y avait bien quarante-huit petits cailloux. À l'annonce du résultat, les enfants avaient poussé des hourras, auxquels Bill avait répondu par un nouveau haussement d'épaules désabusé. C'était rien pour lui. Perplexe, Hayden l'avait testé sur deux-trois autres choses, histoire de s'assurer que le tour ne relevait pas du hasard. Incroyable. Le petit répondait juste chaque fois. Ensuite, vint la pause-déjeuner au cours de laquelle Hayden essaya, sans grand succès, d'engager la conversation avec Bill. Visiblement, l'as du calcul mental était plus à l'aise avec les chiffres qu'avec les mots.

Après le déjeuner, Hayden dirigea l'entraînement pendant encore une heure ou deux, puis vaqua à d'autres occupations. De son côté, Paddy commençait à se lasser. Pour être honnête, défiler au pas, c'était un peu chiant. Il aimait bien les simulations de combats, mais c'était ce qui fatiguait le plus. Les enfants n'avaient donc pas la force de les pratiquer bien longtemps. Secrètement, Paddy espérait que quelqu'un allait bientôt sonner la fin de la journée et qu'il allait pouvoir rentrer au musée pour se reposer. Il jeta un œil autour de lui. Rassemblés par petits groupes, les grands construisaient des défenses ou discutaient stratégie. Peu à peu, une barricade faite de rondins, de branches et de bouts de ferraille sortait de terre. Il sourit. Il était l'un d'eux. Quand la bataille finale éclaterait, ses troupes seraient là et elles prendraient part aux combats, au coude-à-coude avec Achille, Jackson et Blue.

— OK, tout le monde, dit-il, la voix légèrement éraillée à force d'avoir crié. On fait une pause. Relax, Max. Tranquille, Mimile.

Les enfants déposèrent leurs armes avec gratitude et s'écroulèrent dans l'herbe où ils se mirent à discuter entre eux. Paddy s'assit avec Velvet, Zohra et son petit frère, la Grenouille. La chienne les avait patiemment regardés s'agiter pendant toute la journée. Zohra et la Grenouille étaient aux petits soins pour elle. Ces deux-là ne se quittaient jamais, la sœur pouvant parfois donner l'impression de surprotéger le petit frère, de le couver. Au final, elle pouvait être fière car s'il n'était rien arrivé au petit jusqu'ici, c'était en grande partie grâce à elle.

— Après la bataille, y se passera quoi ? demanda la Grenouille.

Il était trop jeune pour comprendre de quoi il retournait vraiment et, surtout, trop jeune pour savoir ce qu'était réellement une bataille.

— Après, répondit Zohra, ce sera la paix. On fera en sorte que les choses redeviennent comme elles étaient avant.

La Grenouille réfléchit quelques instants et opina du chef.

— Lequel d'entre vous est Blu-Tack Bill ?

Levant les yeux, Paddy découvrit Jordan Hordern, accompagné de Hayden. Il se leva d'un bond en se maudissant intérieurement. Mince, qu'avait-il fait de mal ? Le général le terrorisait. Derrière ses épaisses lunettes de tankiste, il était si impénétrable que ça en devenait effrayant.

— C'est lui, répondit Paddy en pointant Bill du doigt. Désolé d'avoir cessé l'entraînement, mais les petits commençaient à fatiguer. Moi j'aurais bien continué, mais bon… Nous pouvons reprendre immédiatement, si vous le souhaitez. Ou est-ce que, bien malgré nous, nous aurions fait quelque chose de mal ?

Jordan le regarda de biais.

— Personne n'a fait quoi que ce soit de mal. Je veux juste causer.

Il se tourna alors vers Bill, qui regardait obstinément ses chaussures.

— C'est toi, Bill ?

Celui-ci acquiesça en silence.

— Tu veux bien qu'on parle tous les deux ?

Bill haussa les épaules comme à son habitude.

— Tu sais quoi ? poursuivit Jordan. On va discuter en faisant un petit tour à pied, rien que toi et moi. T'es d'accord ?

Après avoir de nouveau haussé les épaules, Bill se leva et tous deux s'éloignèrent tranquillement, le général ne cessant de parler d'un ton égal, comme pour amadouer un animal rétif. Une dizaine de mètres plus loin, sous l'œil médusé de Paddy, Bill prit la main de Jordan. Paddy n'en revenait pas. Bill détestait qu'on le touche.

— Faut qu'on m'explique, dit-il en se tournant vers Hayden.

— Le général a grand besoin de quelqu'un comme Bill. Il dit toujours que l'intelligence est la meilleure des armes.

— Ah ? ! ? Par contre, je ne suis pas sûr que Bill soit réellement intelligent. OK, il peut compter plus vite que son ombre, mais, pour le reste, son cerveau est un peu tordu.

— Ça tombe bien, dit Hayden, celui de Jordan aussi. Ils font la paire.

— Il va le retirer de mon unité de combat ?

— Ça poserait un problème ?

— Euh, non. Bill n'est pas un soldat dans l'âme.

Hayden éclata de rire.

— Jordan le prendra seulement si Bill est d'accord.

— Ça va nous affaiblir.

— Je suis sûre que vous vous arrangerez.

Au bout d'un moment, Jordan et Bill reparurent. Comme il le faisait souvent, ce dernier s'assit à l'écart. Jordan s'accroupit et caressa Velvet.

— C'est ton chien ? demanda-t-il à Paddy.

— Oui, répondit Paddy avec un large sourire. En fait, c'est une chienne. Elle est super intelligente. Avant, elle était chienne d'aveugle. Mais je l'entraîne à la guerre.

Jordan étudiait l'animal sans mot dire. Son inspection terminée, il grogna, se redressa, puis s'éloigna de quelques pas en demandant à Hayden de le suivre. Tous deux se lancèrent alors dans une longue conversation, Hayden se retournant de temps à autre vers Paddy et Velvet.

— Ils parlent de moi, dit fièrement Paddy. Elle est probablement en train de lui vanter mes qualités d'officier instructeur et de lui dire à quel point j'ai fait du bon boulot avec vous. Peut-être qu'après ça il va nous affecter en première ligne ? On ferait des étincelles. On pourrait se faufiler en douce et taillader les jarrets de ces salopards.

Toute fatigue oubliée, Paddy se sentait soudain pousser des ailes. Il avait des rêves de gloire plein la tête.

— Allez ! cria-t-il. Papa Tango Charlie. On essaie un « En colonne par deux ; au pas cadencé ! ».

Pour toute réponse, Bill secoua la tête. Après un dernier regard à ses amis, il courut rejoindre Jordan et Hayden. Arrivé à leur hauteur, il cala son pas sur le leur et, une fois encore, prit la main de Jordan. Quelques instants plus tard, se tournant une nouvelle fois vers le groupe de petits, il les regarda comme s'il leur disait adieu pour toujours.

28

Ça paraissait surréaliste. Trop dingue. Être assis là, sur la banquette arrière d'un magnifique Land Rover Discovery piloté par Bernie qui remontait plein nord en sillonnant des rues désertes. À l'intérieur, ça sentait même cette odeur typique des voitures neuves. Ben n'avait pas idée de l'endroit où Shadowman avait pu la dénicher – pour le coup, le modèle portait bien son nom. Une *découverte* au sens propre. Leur destination était elle aussi un mystère.

Shadowman était venu au musée pour les voir, Bernie et lui. Il les avait trouvés à la cuisine, où ils travaillaient à l'installation d'un système d'extraction d'air. À cause des feux sur lesquels ils cuisinaient, l'endroit était très enfumé, au risque, à terme, de détruire les poumons des enfants. La première fois que Ben avait vu l'endroit, il avait étouffé un juron et lâché à la responsable des cuisines : « Inutile de vous soucier des adultes, ces fumées auront votre peau avant eux. »

Shadowman ne s'était guère montré loquace. En cela, il était fidèle à lui-même car, pour autant que Ben puisse en juger, le secret était chez lui une seconde nature. Il leur avait simplement dit qu'il avait un boulot pour eux. Un boulot plus important qu'extraire des fumées d'une cuisine. Ainsi les avait-il emmenés dans Cromwell Road, puis dans une petite rue perpendiculaire, où il avait garé la voiture, à quelques encablures du musée.

De toute évidence, il ne tenait pas à ce qu'on sache qu'il disposait d'un véhicule.

Jusqu'ici, le trajet s'était effectué en silence, Ben et Bernie étant si ébahis qu'ils ne faisaient que coller leur nez à la vitre pour dévorer le paysage des yeux, sans mot dire, tels deux gamins de la campagne émerveillés par les splendeurs de la grande ville. Le pire, c'est qu'il n'y avait strictement rien de spectaculaire dans le décor. Pas de Trafalgar Square, de palais de Westminster, de London Eye ou de Tower Bridge. Rien que les rues grises et sans charme d'Earls Court et de Shepherd's Bush. Pourtant, aux yeux de ces deux-là, ce n'en était pas moins spectaculaire. Il faut dire que, depuis près d'un an, ils n'avaient rien vu d'autre que les abords immédiats du supermarché Waitrose, dans le quartier d'Holloway. Ensuite, il y avait eu cette terrifiante parenthèse de la traversée de la ville. Et depuis, eh bien, ma foi, ils s'étaient faits à l'idée que le musée constituerait leur unique cadre de vie. Un truc qu'ils tenaient pour acquis. Et maintenant… ça ! L'équivalent d'un voyage dans le plus exotique des pays lointains.

Car, inconsciemment, ils s'étaient persuadés que c'était un truc qu'ils ne referaient plus jamais. Se balader en bagnole. Au chaud, en sécurité. Pas un adulte en vue. Shadowman avait même mis de la musique. Pas quelque chose que Ben aurait écouté en temps normal – ça ressemblait à un vieux CD des Rolling Stones – mais le simple fait d'écouter de la musique était extraordinaire.

Ben n'y tenait plus. Il *fallait* qu'il sache.

— Alors ? Quoi de neuf ? demanda-t-il d'un ton dégagé. Où on va, bonhomme ?

— Au nord, répondit Shadowman.

— Infos complémentaires requises, dit Ben en mimant une voix de synthèse.

— Pour l'instant, on contourne l'armée de Saint Georges.

— Ça j'ai compris, mais quelle est notre destination ?

Pour toute réponse, Shadowman détourna la conversation.

— Ed, tu le connais bien ?

— Pas vraiment. Je lui ai parlé quelques fois, mais ça fait longtemps qu'il n'est plus avec nous.

— Moi, j'ai beaucoup parlé avec lui, dit Shadowman. Il m'a raconté des trucs. Comme ce qui lui était arrivé avant qu'il ne trouve refuge à la tour de Londres.

Ben se garda de répondre, se contentant d'échanger un regard perplexe avec Bernie. Tous deux se demandaient où ils allaient, mais ils pressentaient également que leur guide le leur révélerait à sa manière, au moment qu'il aurait choisi. Aux yeux de Ben, ces tergiversations indiquaient que Shadowman n'était pas totalement convaincu de ce qu'il faisait, qu'il doutait.

— Quel rapport avec l'endroit où on va ? demanda Bernie. Tu ne peux pas nous trimballer comme ça, mon frère, sans rien nous dire. Quand bien même c'est super cool de faire un tour en bagnole.

— Vous connaissez l'Oval, le terrain de cricket qui se trouve au sud de Londres ?

— Euh… De nom, répondit Ben. Pour tout te dire, on n'a jamais été de grands fans de cricket. Ils portent tous du blanc, alors que nous on pencherait plutôt pour le noir.

— C'est trop ça ! s'exclama Bernie en riant. Nous on est tout en noir et eux tout en blanc…

— Ça existe un sport où tout le monde est habillé en noir ? demanda Ben.

— Une équipe d'arbitres ? suggéra Shadowman avec un demi-sourire.

Alors comme ça, le garçon n'était pas totalement dénué d'humour ? Toujours bon à savoir…

— Si je ne me trompe pas, dit Bernie, y avait une équipe de rugby qui jouait tout en noir. Les All Blacks. L'équipe de Nouvelle-Zélande, je crois bien. Mon père ne ratait jamais un match de rugby à la télé. Moi, j'y comprenais rien et je voyais vraiment pas quel intérêt on pouvait trouver à ce truc. Exactement ce qu'il devait penser à propos de moi. Pourquoi j'avais repeint ma chambre en noir, pourquoi je passais mon temps à écouter Marilyn Manson et My Chemical Romance. N'empêche, tout ce que je sais en mécanique, c'est lui qui me l'a appris.

— À part ça, dit Ben, qu'est-ce que le cricket a à voir avec l'endroit où on va ? Faut arrêter de faire autant de mystères, cousin.

— Très bien. Alors voilà. Il y a environ un an, quand Ed et sa bande arpentaient le sud de Londres, ils sont allés à l'Oval avec l'idée d'y

récupérer du matos.

— Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? demanda Ben.

— Des morts. Plein de morts.

— Qui regardaient le cricket ? dit Bernie. Bah, en fait, c'était comme d'habitude…

Shadowman ne releva pas.

— Il semblerait qu'à un certain moment les autorités aient manqué de place pour entreposer les cadavres. L'armée et ses engins auraient été mis à contribution pour les entasser tous dans l'Oval, à l'aide de grues, d'excavatrices et de bulldozers. Ils ont entièrement rempli le stade.

— Seigneur, s'exclama Bernie. Mais dans quel but ?

— Je ne crois pas qu'ils aient poursuivi un but précis, dit Shadowman. De toute façon, ils sont tous tombés malades avant la fin des travaux.

— Mais qu'est-ce qu'ils auraient fait une fois qu'il n'y aurait plus eu de place de libre là-bas ?

— Visiblement, ils avaient l'intention de faire tout sauter, répondit Shadowman avec un petit rire grinçant.

— Vraiment ? dit Ben. Cool.

— Les incinérer tous d'un coup. Pour ça, ils ont truffé d'explosifs la structure du stade. Mais, comme je le disais, ils ont tous chopé la maladie avant de pouvoir passer à l'acte.

— OK, dit Ben. Super histoire, mais en quoi ça nous concerne ? Je repose la question : où allons-nous ?

— *On va à Wembley ! On va à Wembley ! On va, on va, on va à Wembley !* entonna Shadowman sur un des airs favoris des supporters de foot.

— Pour voir s'ils ont fait la même chose là-bas ? dit Bernie.

— T'as tout compris. C'est précisément ce que nous allons faire. Selon moi, s'ils ont truffé d'explosifs l'Oval, il y a de grandes chances qu'ils ne se soient pas cantonnés à un seul stade. Et Wembley est le plus grand de tous. Du moins dans la région. Vous voyez cette voiture ? Elle appartient à un mec nommé Saif, qui est à la tête d'une importante colonie dans le coin. Non seulement il dispose de véhicules et de nombreuses troupes, mais, en plus, il a un compte à régler avec Saint Georges. Il a la rancune tenace. Il veut absolument lui botter le cul.

— On le veut tous, dit Ben.

— Eh bien, ce que je propose, c'est qu'on lui file le plus gros coup de pied au cul du monde. Avec des explosifs de première bourre et des bombes incendiaires.

— Est-ce que ça ne serait pas un peu… (Ben marqua une pause, cherchant le mot juste.) Hasardeux ? Risqué ? *Dangereux* ?

Autant faire simple.

— C'est ce qu'il nous reste à déterminer, dit Shadowman. Et c'est là que vous entrez en scène. Vous connaissez ces trucs. La mécanique, la technique, la façon dont les bidules fonctionnent. L'idée, c'est de récupérer autant de véhicules que possible chez Saif et de les transformer en voitures piégées. Ensuite, on n'aura plus qu'à trouver un moyen de les lancer sur les lignes arrière de l'armée de Saint Georges sans qu'elles nous pètent à la figure. Et on les pulvérise tous dans les poubelles de l'histoire !

— Rien que ça ? railla Ben avec sarcasme. Alors, en résumé : on va à Wembley, en espérant que le stade ait été miné comme l'Oval. Ensuite, on trouve un moyen d'extraire les éventuels explosifs sans se faire sauter le caisson, après on bricole une flottille de voitures piégées, enfin on se débrouille pour les guider au beau milieu de l'armée de Saint Georges où elles finissent par exploser. Désolé, mais comme j'imagine que Saif et ses gars n'ont pas l'intention de jouer les kamikazes… ?

— Tu imagines bien.

— Donc, dit Ben, si je comprends bien, sur un plan en quatre étapes, on a au moins quatre fois l'occasion d'y laisser notre peau. Bravo, bel effort ! Je salue également la manière. Tu nous kidnappes, tu nous conduis à destination et ensuite on exécute docilement ton plan scabreux ?

— En fait, j'ai déjà quelques idées, dit Bernie. Ça pourrait être cool. Une sorte de défi. Et en imaginant qu'on arrive effectivement à faire de ces bagnoles des petits Hiroshima à roulettes, ça pourrait tout changer.

— OK, j'abdique, marmonna Ben. Si tout le monde est contre moi…

— Oh ! ne vous faites pas d'illusions, dit Shadowman. De toute façon, je ne vous aurais pas laissé le choix.

L'écho de sa phrase n'était pas dissipé que Ben aperçut le stade pour la première fois. Encore loin, mais dépassant la ligne de crêtes des immeubles relativement bas de Wembley. L'immanquable silhouette de l'énorme arche d'acier blanche.

— Et si jamais y a rien ? dit Bernie.

— Alors on tente Tottenham, QPR, Chelsea… On cherche jusqu'à ce qu'on trouve.

— Pourquoi pas Arsenal ?

— Le stade a entièrement brûlé.

— Cool…

Durant leur scolarité, les deux en avaient soupé des sportifs. C'était d'ailleurs ce qui les avait rapprochés, jusqu'à former un couple, se renforçant l'un l'autre en se moquant des machos de bac à sable qui peuplaient l'école. D'autant que, lorsque les grands s'étaient rendu compte que Ben et Bernie pouvaient trafiquer et réparer leurs bécanes, la plupart volées, ils avaient aussitôt gagné leur respect et plus personne n'osait les harceler.

Aujourd'hui, tout le monde avait sa place, aucune plus valorisée que l'autre puisqu'on avait besoin du talent de tous. Ainsi, grâce à leurs compétences, à leur ingéniosité et à leur savoir, Ben et Bernie allaient apporter leur concours à la guerre contre l'ennemi. Car, bien sûr, lors d'un conflit, on a besoin de fantassins, de conducteurs de chars et de pilotes d'avions. Mais quel poids auraient-ils sans les gens qui conçoivent et fabriquent les mitrailleuses, les tanks et les avions qui équipent les soldats, ou même ceux qui construisent les ponts permettant aux divisions d'enjamber l'obstacle ?

Toutes les armées ont leurs ingénieurs, leur génie, car, sans eux, elles sont réduites à l'impuissance.

Ben savait réparer un moteur, voire une arme à feu. Quant aux explosifs, c'était une autre affaire !

Première difficulté : ne pas se faire sauter avant d'avoir pu approcher l'ennemi.

29

TV Boy était inquiet. La Reine du dépôt traversait un épisode de délire épileptique particulièrement grave. Elle agitait si violemment la tête que les kystes osseux qui lui ceignaient le crâne à la manière d'une couronne cognaient contre la planche de contreplaqué imitant un trône et fixée au dossier de sa chaise roulante, au risque de la réduire en miettes.

Monstar, l'air inquiet lui aussi, se tenait les côtes, ses longs bras s'enroulant autour de son buste anormalement développé et déformé.

— Ça empire, gémit-il.

TV Boy ne pouvait que lui donner raison. Il se glissa plus près, la mollesse de ses articulations faisant partir ses membres dans tous les sens, les genoux à hauteur des oreilles. Quand la Reine avait ce genre d'attaque, elle était le plus souvent épuisée ensuite. Il lui arrivait même d'être physiquement malade.

— Qu'allons-nous devenir ? se lamenta TV Boy.

Tous trois se trouvaient sur la mezzanine qui leur tenait lieu de salle commune, à trois mètres au-dessus du sol de l'entrepôt. Ils se sentaient démunis et tristes de ne pas avoir les autres à leurs côtés – Trinité, Fish-Face et Skinner. Ils avaient toujours vécu ensemble, tout partagé, enfermés dans leur microcosme, à l'écart du reste du monde. Cou de Crayon avait été le premier à partir, en ondulant sur le sol, pour aller se perdre dans les coins sombres et les crevasses de l'entrepôt. Mais, bon, il n'avait jamais vraiment

appartenu au groupe. Il était si atteint qu'il était plus animal qu'humain. Il était toujours là quelque part, rampant entre les conduites de chauffage et les gaines électriques, où il vivait d'insectes et de rongeurs.

Rien à voir avec le départ des autres, qui s'était apparenté à la fin de quelque chose. TV Boy pensait souvent aux Inmathger, cette tribu isolée au cœur de la forêt primaire dont le premier contact avec d'autres humains avait constitué le point de départ de l'épidémie, le point à partir duquel la maladie avait quitté sa minuscule localisation dans la jungle pour envahir le vaste monde. Les Inmathger étaient sortis de leur forêt pour émerger en pleine lumière, et un jour prochain, les enfants de l'entrepôt seraient contraints de sortir, hébétés, de leur jungle à eux et de se mélanger aux autres gens. Ils ne pouvaient pas rester éternellement une tribu isolée. D'ailleurs, ils avaient *déjà* été contactés. Blue, Einstein et leur bande avaient débarqué un beau jour et ils avaient bouleversé leurs existences de fond en comble. TV Boy se demandait quand Skinner et les autres allaient revenir. Car tel était le plan. Rentrer pour raconter aux autres quelle était la situation à l'extérieur. Mais à en juger par les messages que ses voix intérieures envoyaient à la Reine, et qu'elle était seule à percevoir, les choses dépassaient leurs pires craintes.

Au point que l'on pouvait se demander si les autres reviendraient un jour.

La Reine enfonça violemment les dents dans le tranchant de sa main. Monstar se précipita et l'enlaça pour tenter de la calmer.

— Qu'est-ce qu'elle entend ? demanda TV Boy.

— Les trucs habituels, répondit Monstar avec une moue dépitée. Elle essaie d'interpréter les voix. Je redoute les conséquences que ça pourrait avoir.

Monstar avait beau être un malabar, sous les kilos de muscles battait un cœur gros comme ça. De tous, c'était sans nul doute le plus sensible. Il débordait d'affection.

Et la prunelle de ses yeux, celle qui concentrait toute sa sollicitude, c'était la Reine. Monstar la vénérait. À son contact, il devenait une énorme guimauve molle et sucrée.

Soudain, celle-ci se figea et ouvrit grands les yeux. Le regard perdu au loin, elle fixait quelque chose qu'elle était seule à voir et vers quoi elle

pointait l'index d'un air horrifié. Et puis son bras retomba lentement et elle se détendit, retrouvant un état normal. Enfin, normal pour elle.

— C'était lui, dit-elle finalement.

— Qui ? demanda Monstar.

— Mister Three. Je l'ai entendu aussi clairement que s'il avait été ici avec nous. C'est lui qui a la voix la plus forte.

— En général, je parviens à l'entendre, dit Monstar, mais, là, il est trop loin pour moi.

Il arrivait à TV Boy de jalouser les autres de pouvoir communiquer ainsi, par télépathie. En même temps, il n'était pas mécontent que ce barjo de Mister Three ne vienne pas lui brailler dans la tête.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda-t-il.

— Ils se sont séparés, répondit la Reine. Trinité est parti vers l'ouest avec un garçon nommé Ed. Ils sont à la recherche d'une fillette, Ella. Skinner et Fish-Face sont toujours à Londres, au musée d'Histoire naturelle. Il faudrait que je me connecte à eux, mais Mister Three m'en empêche. Il est en train de perdre les pédales. Je pourrais amplifier leurs signaux, les aider, mais Three fait barrage. Il est trop fort. Ça me fait mal. Emmenez-moi sur le toit. J'ai besoin de tout entendre.

Monstar soupira en gonflant les joues. Avec sa force herculéenne, il pouvait sans peine porter la Reine hors de son fauteuil, en revanche la transporter en haut de l'étroit escalier pentu qui menait au toit était une autre histoire. Ce qui expliquait pourquoi elle n'y allait que très rarement. Mais Monstar aurait décroché la lune pour elle, donc ce n'était sûrement pas un escalier qui allait l'arrêter. Avec délicatesse, il l'extirpa du fauteuil roulant qu'ils avaient customisé en trône mobile et s'avança en direction des marches. TV Boy leur emboîtait le pas, ses jambes se tordant et se dérobant douloureusement sous lui. Au prix de quelques efforts, ils se retrouvèrent bientôt sur le toit de l'entrepôt.

— Qu'est-ce qu'ils disent ce coup-ci ? demanda TV Boy.

D'ici, on avait une vue imprenable sur le quartier. Avant, on voyait souvent des adultes errer dans le coin ou même essayer d'entrer dans l'enceinte ; depuis que Blue et ses amis étaient passés, c'était calme.

— J'entends tellement de voix, dit la Reine, les yeux clos. Des voix qui crient toutes en même temps. C'est dur de les accorder, de se concentrer sur une en particulier.

TV Boy avait entendu les mots, Monstar aussi, pourtant la Reine n'avait pas remué les lèvres. Sa voix était la seule que TV Boy pouvait percevoir de cette manière. Celle des autres lui demeurait inaccessible.

— Je cherche à isoler Skinner et Fish-Face, poursuivit-elle. Après Three, c'était toujours elle que j'entendais le mieux. Mais, ces derniers temps, elle est silencieuse.

— C'est pas ça, dit Monstar, c'est qu'elle est noyée dans la masse.

— Tu as raison, acquiesça la Reine. Il y a tellement de bruit. Au début, je pensais que c'était un bruit blanc, mais non. Ce sont eux. Les adultes. Qui crient tous en même temps. Seul Three arrive à se faire entendre, quand il se lève.

— Ce qui arrive de plus en plus régulièrement ces temps-ci, expliqua Monstar. Tu sens TV ? Comme la situation est en train de changer ? Les adultes sont appelés ailleurs.

— Avec un peu de chance, quand ils seront tous partis, je pourrai mieux entendre les autres, dit la Reine. Et si je réussis à amplifier le signal, nous pourrons tous nous connecter. Mais c'est éreintant. Et les voix, je déteste la façon dont elles parlent. Une en particulier, qui vient de l'est, de la ville, et qui est de plus en plus forte. Elle les appelle. Un événement important se prépare.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Monstar. On reste ici ?

— On ne peut pas s'aventurer dehors tout seuls, dit la Reine. On ne sait pas se battre.

— Peut-être, mais on n'est pas totalement sans défense, dit TV Boy. On a nos propres armes, nos dons.

— C'est de rester dans l'entrepôt qui nous a permis de survivre jusqu'ici, dit la Reine. Donc on attend que Skinner et les autres reviennent. Ce sont eux qui nous délivreront.

— Et s'ils ne reviennent pas ?

— Dans ce cas, on passe toute notre vie ici. Skinner a été courageux d'y aller. Ils l'ont tous été. Je ne suis pas certaine de posséder ce courage, d'être capable de partir. Ici je suis la Reine, mais dehors je serai quoi ? Un monstre. Un objet de moquerie.

— Allons, dit TV Boy, tu es tout à fait en mesure de te défendre et de leur faire ravaler leurs rires. Tu peux rentrer dans leurs têtes et leur bidouiller le cerveau.

— Tu vois, j'ai toujours rêvé d'être découverte et secourue par des gens du dehors, pourtant quand la chose s'est produite, j'ai été incapable de sauter le pas.

— On n'aura peut-être pas le choix. On sera peut-être forcés d'aller apporter notre aide.

— Ça me fait trop peur.

— On a tous très peur, dit TV Boy. Seulement on n'est peut-être pas là par hasard, mais pour accomplir une mission. Et si on passait à côté de notre destin en restant cachés ici ?

La Reine le considéra fixement et, soudain, ses yeux se révulsèrent et elle se remit à délirer. TV Boy interrogea Monstar du regard. Il avait l'air inquiet.

Et puis TV Boy tressaillit. Finalement, la Reine y était arrivée. Elle avait amplifié le signal et elle le relayait… une fois encore, c'était Mister Three qui parlait. L'écho de sa voix stridente résonnant dans sa tête était aussi désagréable qu'il l'avait craint. Le sens de ce qu'il criait l'était encore davantage.

30

Le labo d'Einstein était en pleine effervescence. Penchés sur leurs microscopes, des enfants en blouse blanche menaient des expériences compliquées auxquelles Jackson ne comprenait rien. Ils mélangeaient différentes substances dans des tubes à essai et des béchers, ils déposaient des machins visqueux ainsi que divers prélèvements dans des coupelles. Eux-mêmes savaient-ils ce qu'ils faisaient ? Ou se donnaient-ils seulement de grands airs ? Une manière comme une autre de ne pas penser à ce qui se passait dehors. Jouer un rôle. Voilà à quoi ça ressemblait selon elle : des enfants qui jouaient au docteur.

Mais l'heure de vérité n'allait pas tarder à sonner car si elle était venue jusqu'ici, c'était précisément parce qu'elle avait besoin d'un médecin ou d'une infirmière. En effet, la journée avait été longue et, au parc, les enfants commençaient à fatiguer. Voilà comment, lors d'une simulation de combat, un des garçons sous ses ordres, Cameron, qui, il faut bien le dire, avait le chic pour se blesser, s'était ramassé un coup de gourdin sur la main. Il était là, tout penaud, sa main blessée coincée sous son aisselle. A priori, rien de grave. C'était enflé mais, avec un peu de chance, pas d'os cassé. Cependant, Cameron en avait fait tout un foin, insistant pour qu'on l'accompagne au labo où des « médecins » pourraient l'examiner. Souhaitant avant tout s'épargner des discussions sans fin, Jackson l'avait escorté jusqu'ici avec Achille, aux yeux de qui toute cette histoire de labo n'était qu'une vaste

blague. Jackson n'avait qu'une envie : refiler le garçon aux blouses blanches et aller se reposer dans un coin tranquille. Et si Achille acceptait de se joindre à elle, ce n'en serait que mieux. Il pourrait même, éventuellement, en profiter pour lui couper les cheveux comme les siens, avec des motifs dessinés au rasoir. Ça faisait des jours qu'il lui promettait de le faire. Enfin, bon, elle était si éreintée qu'un simple moment de pause, au calme, serait déjà très appréciable.

Elle ne voyait personne de l'équipe médicale. En revanche, elle avait repéré Einstein, qui discutait avec un groupe d'enfants en faisant de grands gestes. Sa tignasse brune était plus ébouriffée que jamais, ses dents plus jaunes que jamais, ses manières plus prétentieuses que jamais.

— Cass et Alexandre ne sont pas là ? demanda-t-elle sans craindre d'interrompre la conversation, au grand dam d'Einstein, qui la fusilla du regard.

— Plus tard, Jackson. Je suis occupé.

— Ouais, ben moi aussi figure-toi. Occupée à m'entraîner pour sauver ton petit cul le moment venu. De même que Cameron, qui a besoin de soins.

— Montre.

Cameron expliqua les circonstances de l'accident pendant qu'Einstein examinait sa main.

— C'est quoi le souci avec toi, mon gars ? demanda-t-il en levant les yeux vers le garçon au teint livide. D'abord tu te fais pratiquement couper la tête par Paul et maintenant tu te fais casser la main par un gamin…

— C'est cassé ? demanda Cameron d'une voix tremblante.

— Possible. Allez me chercher Cass. Elle est là, dans le coin.

— Tu crois que tu vas pouvoir te battre ? demanda une fille faisant partie des nouveaux arrivants en provenance de la Tour et dont Jackson ignorait le nom.

— J'espère, répondit Cameron avec un sourire contrit. J'voudrais pas rater la bataille.

Vraiment ? pensa Jackson. Car, pour avoir bourlingué un peu partout et vu de ses yeux des rassemblements de crevards, elle savait pertinemment que la bataille annoncée promettait d'être terrible. Rien de folichon là-dedans.

— Alors, comment ça va, professeur ? lança Achille en se tournant vers Einstein. T'as enfin résolu le grand mystère de la vie ?

— Tu ne crois pas si bien dire, répondit l'intéressé avec un sourire ravi. Toi tu combats les crevards, moi les germes.

— Les parasites, pour être précis.

Toutes les têtes pivotèrent simultanément. Skinner approchait en compagnie de Fish-Face et d'Absinthe. Jackson s'étonnait elle-même de la facilité avec laquelle elle avait finalement accepté les Biscornus et fait abstraction de leurs singularités physiques : Fish-Face avec sa tête difforme qui évoquait un étrange poisson et Skinner avec ses improbables plis de peau sous lesquels il semblait disparaître.

En revanche, elle n'était pas certaine de s'habituer un jour au Géant vert. Non pas tant parce qu'il s'agissait d'un adulte, que parce qu'il avait quelque chose de totalement flippant. Quelque chose de mauvais. Une impression que le refus de porter le moindre vêtement ne faisait rien pour arranger. Ainsi se promenait-il drapé d'une couverture et coiffé d'un ridicule chapeau melon vert, posé sur son crâne tapissé d'un duvet de la même teinte. Avec ses plaques de lichen qui lui recouvraient une bonne partie du corps, ses longs cheveux filasse et ses ongles interminables, il n'avait jamais paru très sain, mais là, c'était encore pire. Il transpirait à grosses gouttes, la sueur dessinant des sillons dans la mousse verdâtre qui colonisait son épiderme. Il tremblait, semblait fiévreux, lançait des coups d'œil dans tous les sens. Jackson avait entendu dire qu'Einstein se servait de lui comme cobaye afin de tester des vaccins, des antidotes ou Dieu sait quoi d'autre.

— Car il s'agit bien de parasites, répéta Skinner.

— En effet, nous sommes à peu près certains que l'agent pathogène possède un caractère parasitaire, énonça Einstein avec l'insupportable ton supérieur dont il était coutumier. Toutefois…

— Écoute-le donc, dit Absinthe en plongeant ses yeux jaunes dans les siens et en faisant grincer ses ongles d'une manière qui faisait froid dans le dos.

— Désolé, Gollum. Dans mon labo, c'est moi qui fixe les règles. Vous ne pouvez pas débarquer ici et…

— Énoncer une vérité ? le coupa Absinthe avec un air de défi.

— Comment pouvez-vous être aussi catégoriques ?

— On a reçu un message, répondit Skinner. Enfin, Fish-Face, pour être précis. Elle arrive à capter des trucs. Trinité est là, dehors, et il lui envoie

des pensées.

— Très bien, arrêtons-nous un instant sur cette dernière thèse, dit Einstein d'un ton plus exaspérant que jamais. Si je comprends bien, votre amie à tête de poisson, ici présente, reçoit de troublants messages télépathiques envoyés, à plusieurs kilomètres de distance, par des triplées siamoises ?

— Écoute… dit Skinner d'une voix fâchée.

— Pardon, mais je n'en ai pas terminé. Laissez-moi d'abord énumérer les points qui font que ça craint du boudin. Primo : vous êtes une bande de mutants, ce qui vous rend d'emblée suspects. Deuzio : je ne crois pas un mot de ce que vous dites car, pour ce que j'en sais, vous êtes tous fous à lier. En tout cas, c'est ce que tout indique. Tertio : je sais que vous prétendez être capables de communiquer par télépathie, mais vous allez devoir faire preuve de persuasion pour me convaincre que toutes les lois de la nature peuvent ainsi être contredites. Quarto…

— Mais boucle-la ! cria soudain Fish-Face.

Tout le monde en resta baba. Elle d'habitude si timide et si calme voilà que, tout à coup, elle sortait de ses gonds et que, rouge comme une pivoine, elle fusillait Einstein du regard. Plus squale que poisson-clown.

— Il existe une loi scientifique, dit-elle. Tout ce qui *peut* arriver arrive.

— Je sais ça, rétorqua Einstein. Sauf que la télépathie tombe dans la colonne : « qui ne peut *pas* arriver ».

— Il ne s'agit pas de télépathie, dit Fish-Face. Pas plus que téléphoner n'est de la télépathie. Pas plus que la télé ou la radio ne sont de la magie. Nous entendons à un autre niveau, d'une manière différente. Nous percevons des signaux que vous ne détectez pas.

— Écoute, dit Skinner. Tu pourrais bien apprendre quelque chose.

— Allons, v…

— Fais ce qu'on te dit, pauvre couillon, coupa Achille. J'aimerais bien entendre ce qu'elle a à dire.

Einstein lui jeta un regard noir, mais ne releva pas.

— Vas-y, Fish-Face, dit Achille. On t'écoute.

Le rouge aux joues, elle baissa les yeux, honteuse, tout aplomb envolé.

— Très bien, dit-elle timidement. Je n'ai pas tout compris. Mes amis ont découvert du nouveau concernant la maladie. Avant, on avait l'habitude de parler d'esprits ou de possession, mais, dorénavant, ils sont sûrs que la

maladie est provoquée par de minuscules parasites ayant la faculté d'imiter les cellules humaines pour passer inaperçus. Et quand ils atteignent le cerveau et qu'ils prennent la place des cellules de l'encéphale, leurs pensées s'insinuent dans celles de leur hôte et finissent par les remplacer. Ensuite, ils sont en mesure de communiquer les uns avec les autres. Une sorte d'esprit de ruche se développe, comme si les parasites partageaient un seul et même cerveau, à la manière d'une colonie de fourmis. Ils partagent leurs pensées et leurs souvenirs.

— Peu plausible, dit Einstein. Non, en fait, c'est juste complètement aberrant.

— Ça ne ressemble à aucune des maladies que nous avons rencontrées jusqu'ici, dit Skinner. On vous a déjà dit qu'il y avait des esprits dans la jungle. Eh bien, c'étaient des parasites qui ont d'abord infecté les insectes il y a plusieurs centaines de milliers d'années avant de franchir une à une les barrières des espèces en remontant peu à peu les échelons de la chaîne alimentaire, en s'adaptant à mesure à chaque nouvel hôte.

— Ah oui, je me souviens, pouffa Einstein avec mépris. Je crois même que vous aviez laissé entendre qu'à l'origine ils venaient de l'espace…

— Qu'est-ce que ça aurait de délirant ? dit Skinner. Que des micro-organismes puissent survivre dans l'espace, par exemple sur une météorite et atterrir ici…

— *Théoriquement*, vociféra Einstein d'une voix venimeuse.

— Quoi que tu penses de leurs origines, peux-tu au moins admettre que des parasites se sont introduits dans le métabolisme des adultes et qu'ils en ont pris le contrôle ?

— Euh…

Malgré son air dubitatif, Jackson voyait bien que ce qui venait d'être dit résonnait dans le cerveau d'Einstein.

— Je sais qu'il existe des parasites, dit-il, capables de faire grimper des fourmis au sommet de hautes plantes où leurs cerveaux explosent et libèrent des spores. Je sais qu'il en existe d'autres qui colonisent les escargots en passant par le tentacule oculaire, et qui, en quelque sorte, font reluire leurs hôtes de telle sorte que les oiseaux les repèrent plus facilement, les mangent, et hébergent ensuite le parasite dans leur système digestif.

— Sans oublier la toxoplasmose, dit Skinner. Qui fait que les souris n'ont plus peur des chats. Eh bien, là, c'est juste que ça se passe à une autre

échelle et que c'est un peu plus bizarre.

— Envisageable… dit Einstein en se laissant tomber sur une chaise. Refais-moi le cheminement chronologique…

— Avec plaisir, dit Skinner. Il y a environ seize ans, les parasites sortent de la forêt…

— Portés par des scientifiques, comme moi, dit Absinthe.

— Un grand merci, vraiment, ironisa Achille.

— Imitant à la perfection la forme des globules du sang humain, poursuivit Skinner, les parasites en question échappent à tous les radars et se multiplient à vitesse grand V dans le corps de leur hôte. Pour l'heure, sans l'apparition du moindre symptôme. Cependant, leur taille microscopique fait qu'ils se transmettent facilement, à la faveur d'une toux, d'un éternuement ou par les urines, ce qui leur permet ensuite de se répandre dans le circuit d'eau. En une année, la quasi-totalité des habitants de la planète sont contaminés. Ceci constitue le premier stade de leur cycle de vie. Le stade des spores. Les parasites colonisent un organisme, s'installent et se multiplient. Ils ne voyagent plus.

— Et c'est bien pour ça que tu es indemne, dit Fish-Face en se tournant vers Einstein. Parce que tu n'étais pas né lors de la dernière infestation.

— En même temps, ça se tient, marmonna Einstein tout en réfléchissant intensément.

— Nous, les Biscornus, poursuivit Fish-Face, nous sommes une sorte d'expérimentation. Comme si les parasites essayaient d'introduire leur ADN dans l'ADN humain et que cette fusion n'avait pas très bien marché. N'empêche que nous possédons certains caractères propres aux parasites, comme la perception des ultrasons.

— Et là, les parasites se rassemblent, dit Skinner. Ou du moins leurs hôtes humains.

— Pourquoi ?

— On pense qu'ils se regroupent pour le big-bang, dit Fish-Face. La prochaine grande infestation. Le moment où ils libéreront à nouveau leurs spores. On estime que les cycles sont de seize ans.

— J'y suis, dit Achille. Un jour j'ai vu un clip sur YouTube. Un pote me l'a montré en me disant que c'était trop flippant. Y avait ces insectes dans une ville, genre Washington ou quoi. Des sortes de grillons.

— Des cigales ? suggéra Jackson.

— C’est ça. Des bestioles hideuses. Qui frottent leurs ailes l’une contre l’autre et font un boucan d’enfer. Et celles-là, à Washington, elles ont vécu sous terre, comme des vers de terre pendant quinze, seize, dix-sept ans. Et puis un jour, elles sont sorties de leurs trous, toutes en même temps, et elles ont grimpé dans les arbres. Des millions et des millions. Qui se sont transformées en insectes volants. Leur vie au-dehors est limitée, genre quelques semaines. Ensuite, elles s’accouplent, elles pondent et quand les œufs éclosent, les larves retournent sous terre et se développent pendant dix-sept ans et tout recommence. Boum ! Tous les dix-sept ans.

— Euh… arrêtez-moi si je me trompe, dit Jackson. Les parasites seraient sur le point de pondre ? Sur le point de répandre leurs germes dans les airs pour nous infecter tous ?

— Ça n’arrivera pas, dit Achille. Parce que nous allons les massacrer avant qu’ils en aient l’occasion. Aussi simple que ça. On n’aura pas besoin de ton vaccin, doc. Comment y disaient déjà ? Soigner ou tuer ? Eh ben nous, ce sera tuer.

— Ah bon, répondit Einstein en feignant l’innocence. Sauf que le vaccin n’est pas pour *eux*… il est pour nous.

31

Shadowman était dans l'abbaye de Westminster. Ça faisait un bail qu'il n'avait pas passé deux nuits d'affilée au même endroit. Il y avait tant à faire qu'il lui fallait bouger sans cesse. D'autant que les déplacements étaient tellement plus simples, maintenant que les rues étaient désertes – un calme trompeur, comme il le savait pertinemment. Dormir à l'abbaye ne faisait pas partie de ses plans, pourtant, tout semblait indiquer qu'il allait être coincé là pour la nuit.

Éparpillés sur les bancs, les enfants discutaient par petits groupes. Des musiciens s'étaient installés dans l'abside du chœur et jouaient un drôle d'air, comme un bourdonnement qui enflait, ondoyait et dont les échos emplissaient l'immense espace. Pas vraiment une chanson, mais un motif qui n'en était pas moins entêtant. Il se demanda combien de temps ils allaient continuer ainsi et, aussitôt, son petit doigt lui répondit qu'ils allaient sans doute y passer la nuit. Il sourit. Décidément, il aurait dormi dans les endroits les plus saugrenus.

Il avait déposé Ben et Bernie chez Saif, y était resté assez longtemps pour s'assurer que chacun savait ce qu'il avait à faire, puis il les avait quittés en leur laissant le soin de remplir leur mission à Wembley. Le soir même, il était retourné dans sa planque secrète, près de Trafalgar Square, pour passer une nuit tranquille, seul, histoire de se remettre les idées au clair. Le lendemain, il était allé chez Nicola, au Parlement, où la discussion

à propos de David s'était prolongée jusque tard dans la nuit. Ensuite, il était retourné au musée d'Histoire naturelle pour assister à un meeting avec Justin. À l'issue des discussions, il avait proposé d'accompagner ceux qui le désiraient à l'abbaye de Westminster où étaient installés Matt et ses plus fervents dévots. De nombreux Verts acceptèrent, parmi lesquels Yo-Yo, qui avait préféré dormir au Victoria et Albert plutôt qu'au musée. Leurs amis leur manquaient, c'était compréhensible. Pour l'heure, ces fanatiques religieux célébraient une sorte de veillée à grand renfort de génuflexions et de psalmodies.

Parmi la troupe d'enfants que Shadowman avait accompagnés se trouvaient également des émissaires de Jordan qui voulaient discuter de certaines choses avec Matt. Ils étaient repartis il y a quelque temps, escortés par Ryan et ses chasseurs. Mais Yo-Yo et la poignée de Verts étaient restés. Shadowman voyait bien que Yo-Yo n'irait nulle part. Il était responsable d'elle maintenant. Elle était petite et pas du tout débrouillarde. Elle ne portait aucune arme d'aucune sorte. Tout ce qu'elle avait pour se défendre, c'était son violon. Ce qui était plutôt mignon, mais aussi parfaitement idiot. Son vrai nom était Charlotte. Apparemment, c'était le Kid qui lui avait donné ce surnom farfelu. De plus en plus d'enfants se donnaient de nouveaux noms, devenaient de nouvelles personnes, faisant ainsi fi du passé et de toutes les souffrances dont il était synonyme. Lui-même ne faisait pas exception. Son surnom lui servait de camouflage. C'était un voile sous lequel se cacher. Charlotte semblait contente qu'on l'appelle Yo-Yo. Quand Ed avait sauvé P'tit Sam et le Kid des griffes de Matt, Charlotte était venue avec eux. Elle avait tenu à rester proche de Sam et du Kid. Cependant, le bonheur avec lequel elle retrouvait ses amis sautait aux yeux, au point que Shadowman se demandait si elle n'allait pas refuser de retourner au Victoria et Albert.

Il jeta un œil en direction de la fillette qui bavardait vivement avec ses amis, pour rattraper le temps perdu. Elle tenait son violon. Elle ne s'en séparait jamais, pas même une minute.

Shadowman n'aimait pas être responsable de quelqu'un. Il préférait être un électron libre. Pouvait-il la laisser et revenir le lendemain matin ?

Il leva les yeux. Déjà, les vitraux de l'abbaye prenaient une teinte grisâtre, toutes les couleurs s'estompant peu à peu. Les déplacements avaient beau être relativement sûrs durant la journée, il n'était pas prêt à en

risquer un de nuit. Qui sait ce qui attendait, tapi au coin d'une rue, une fois le soleil couché ? D'autant que, s'il avait offert à Yo-Yo et à ses amis de les accompagner ici, c'était surtout pour en apprendre davantage à propos de Matt et ses dévots, aussi n'était-il pas vraiment fâché de passer la nuit ici.

Matt le fascinait. À l'évidence, il s'agissait d'un détraqué, mais, en même temps, il était un des rares à offrir une perspective aux enfants. Une croyance. Quelque chose qui les sortait de la longue litanie des misères quotidiennes. Peu importe que Matt soit catholique, protestant, juif, musulman, bouddhiste, scientologue ou adepte du vaudou. Ça marchait. Les enfants étaient heureux. L'histoire, comme souvent, avait débuté par un drame. Matt et plusieurs de ses coreligionnaires avaient été victimes d'une intoxication au monoxyde de carbone alors qu'ils faisaient brûler du vieux bois dans un brasero, à l'intérieur de la chapelle de son école…

L'école, comme ce concept paraissait étrange aujourd'hui…

Ces émanations avaient-elles quelque chose à voir avec son état ? Le gaz toxique avait-il altéré son cerveau, ou plus simplement, comme beaucoup d'autres, Matt avait-il craqué ? Quelle que soit la cause, dans un monde devenu fou, choisir pour roi le plus branque d'entre eux s'était imposé comme une évidence aux yeux de tous. De fait, Matt était bien entouré. Plein de gars l'accompagnaient dans tout ce qu'il faisait, certains paraissant tout à fait raisonnables. Ils assuraient la cohésion de l'ensemble, permettant ainsi à leur mentor de se concentrer sur les prêches enflammés qui pouvaient naître dans son esprit tourmenté. D'autres, ses « acolytes », comme il les appelait, qui composaient le premier cercle, étaient aussi dingues que lui. Toutefois, ce bel équilibre avait, semble-t-il, basculé lorsque Matt avait tenté de donner le Kid en sacrifice au crevard qu'il gardait dans sa cave, alias Absinthe. Par chance, Ed était arrivé à temps pour empêcher le drame et faire redescendre Matt sur terre. Jordan Hordern avait fini le travail en le sauvant d'une méga attaque de crevards.

Matt se tenait correctement maintenant.

Plus de dangereux accès de folie.

Juste le bon vieux délire qui ne fait de mal à personne.

Son temps à l'abbaye, Shadowman l'avait passé à se rapprocher de Matt et ainsi à plonger dans les arcanes de l'organisation. Il était bon pour ça. Et pour cause, il l'avait fait si souvent, dans tant de camps différents. Il se glissait discrètement dans le groupe, se faisait des amis, se tenait à carreau,

mettait au jour les liens entre les gens (qui était important, qui avait du pouvoir) et finissait systématiquement au centre de l'échiquier. Il avait vite repéré qu'un gars nommé Archie Bishop était le second de Matt. Et Archie faisait partie de ceux qui étaient sains d'esprit. Pas un membre de la brigade des barges. Archie était typiquement le genre de personne qui règle les problèmes. S'il ne possédait pas l'aura indispensable pour occuper le devant de la scène, il était néanmoins le socle sur lequel reposait le trône.

Shadowman avait pris place avec lui sur un inconfortable banc de bois, au centre de l'abbaye. Cet endroit était grandiose, tel un décor de film d'horreur, versant gothique. Une impression encore renforcée par la lueur vacillante des cierges qui brûlaient un peu partout. Un énorme vitrail rond surplombait l'autel. Illuminé par les rayons du soleil, on devait avoir l'impression d'être directement touché par la grâce divine.

Pour l'heure, installé au centre d'une zone ouverte, dallée de mosaïque, Matt s'entretenait avec des enfants assis en cercle autour de lui.

— Alors, comment va-t-il ? demanda Shadowman à Archie. Ça va mieux ou ça empire ?

— Ça va, ça vient, répondit Archie, un gamin rondouillard qui, comme tout le monde ici, était entièrement vêtu en vert. Après l'épisode avec le Kid et le siège, il s'est beaucoup calmé. Je crois que *lui-même* a pris conscience qu'il était allé trop loin et Jordan Hordern lui a bien fait comprendre que s'il dérapait de nouveau… Malgré tout, il suffirait d'un rien pour qu'il rechute. On sent que c'est comme s'il attendait quelque chose.

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas. Un signe. Pour Matt, tout est susceptible de faire sens. Une feuille qui tombe d'une certaine manière. Un pigeon mort. Quelqu'un qui pète.

Shadowman pouffa.

— À t'entendre, on peine à croire que vous êtes amis.

— Matt n'a pas d'amis, répondit Archie. Il est sur une autre longueur d'onde. D'ailleurs, c'est quasiment impossible d'entrer en contact avec lui. Je ne sais pas si on a eu une seule conversation disons… normale, depuis qu'on a quitté la chapelle de Rowhurst.

— Ça doit être lourd, non ?

— Bah, il est dans son monde. Impossible de savoir ce qu'il y a dans la tête d'un type comme lui. Parfois, tu le regardes dans les yeux et c'est

comme s'il n'y avait personne à l'intérieur. Ou, au contraire, comme s'ils étaient plusieurs. Comme s'il s'adressait à Dieu. Pas seulement à toi. C'est flippant.

— Au musée, dit Shadowman, certains ont une théorie selon laquelle les crevards se parlent entre eux en se servant des ultrasons. Presque comme de la télépathie. Un peu comme s'ils utilisaient une autre fréquence que la nôtre.

— Peut-être que la prière n'a jamais été autre chose. La manière dont nous parlons à Dieu.

— Tu crois vraiment en Dieu ?

— Au fond, ça change rien. Je crois en Matt.

Yo-Yo s'approcha d'eux. Dans la pénombre, ses yeux semblaient encore plus grands et plus noirs.

— Est-ce que je peux rester ici pour la nuit ? demanda-t-elle, comme si Shadowman était son père.

— Bien sûr que tu peux, chérie. De toute façon, je me doutais que ça allait finir en soirée pyjama.

Yo-Yo gloussa.

— Soirée pyjama, ça se dit plus, ça !

— Excuse-moi, mais je ne connais pas d'autre mot.

— Tiens, d'ailleurs je vais aller vous chercher des affaires, dit Archie.

— Pas pour moi, merci, répondit Shadowman en étirant les bras et en creusant les reins. Je voyage toujours avec mon nécessaire. On ne sait jamais. Par contre, si tu peux trouver quelque chose pour Yo-Yo.

— Pas de problème… Et, comme ça, tu pourras assister au sermon de Matt.

— Je me réjouis d'avance…

32

— Tout est écrit, gravé dans notre chair. Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Je suis le Verbe. J'ai vu l'Agneau écrire le livre en lettres de feu. J'ai vu la chute des Nephilim. Il y a eu un grand tremblement de terre. Le soleil est devenu aussi noir que de la toile à sac en poil de chèvre. La lune tout entière est devenue rouge sang et les étoiles sont tombées du ciel sur la terre. Elle est tombée : Absinthe, l'étoile empoisonnée. Les Nephilim sont parmi nous. J'ai tout vu. C'est la vérité. Ça va se réaliser. Ainsi soit-il.

Shadowman devait en convenir, le spectacle, qu'il appréhendait comme une sorte de pièce de théâtre d'avant-garde rendue plus délirante encore par le lugubre accompagnement sonore produit par les musiciens installés dans les stalles du chœur, n'était pas pour lui déplaire. De fait, il n'était pas le seul à apprécier. Assis sur les bancs, comme hypnotisés, tous les enfants verts regardaient Matt avec de grands yeux enamourés. Comprenaient-ils un seul mot de ce qu'il disait ? Cela avait-il un sens pour eux ? Que voulait-il dire quand il déclamait que tout était gravé dans notre chair ?

Shadowman observait Matt. Sa gestuelle, la façon dont il levait les yeux au ciel, comme pour invoquer quelque divinité, avant de fixer intensément ses ouailles. Shadowman n'avait pas son pareil pour décrypter le langage corporel des gens, et une chose était sûre à propos de Matt : il avait un secret.

— Les rois et les princes qui règnent sur la terre, les généraux, les puissants seront sauvés par le sang de l'Agneau. Elle arrive. La Fin ! Il y a des signes dans le ciel. Une monstrueuse bête rouge à sept têtes et à dix cornes, et sept couronnes sur les têtes qui crachent du feu sur la lune. Une guerre a lieu dans les cieux. Le grand dragon est lâché, cet ancien serpent appelé le diable, ou Satan, qui dévoie le monde entier. Il a été lancé sur terre et ses anges avec lui. Certains disent qu'il est le dragon et certains disent qu'il est celui qui terrasse le dragon…

Cette phrase fit mouche pour Shadowman. Celui qui terrasse le dragon. Saint Georges. Intérieurement, il sourit. Matt était malin. En lançant suffisamment d'images au hasard, il y avait de grandes chances pour que l'auditeur en saisisse une et construise sa propre histoire autour. Les mots pouvaient ainsi dire n'importe quoi. Ensuite, Matt entama la lecture de son livre. Archie lui avait tout expliqué à ce propos. En fait, ce livre était constitué de fragments d'une bible en partie brûlée lors du fameux épisode de la chapelle, augmentés d'ajouts écrits par Matt.

— Alors j'entendis une voix forte venant du Sanctuaire, qui disait aux sept Anges : « Allez répandre sur la terre les sept coupes de la fureur de Dieu. » Le premier partit et répandit sa coupe sur la terre : il y eut un ulcère malin et pernicieux sur les hommes qui portaient la marque de la Bête, et sur ceux qui se prosternaient devant son image.

Shadowman avait observé Matt un peu plus tôt, alors qu'il enfilait ses habits liturgiques pour le sermon. Il était maigre, d'une pâleur fantomatique, ses côtes saillaient sous la peau. Il était également un peu raide, crispé. Il bougeait d'une manière bizarre, comme s'il avait mal. Sa tête rasée était petite et anguleuse, ses yeux étaient profondément enfoncés dans leur orbite, le dessin bleuté de ses veines tranchait sur l'extrême blancheur de sa peau. Au milieu de son front, il y avait une grosse croûte. Shadowman avait remarqué que plusieurs autres enfants portaient quasiment la même.

— Qu'est-ce que c'est ? avait-il demandé à Archie.

— La marque de l'Agneau.

Comme si Shadowman était censé savoir ce que ça voulait dire.

— Son sang va nous sauver ! Nos ennemis vont le boire et cela les anéantira. Il a un nom écrit sur lui que personne ne connaît à part lui. Il nous sauvera tous. Ses yeux sont deux braises ardentes, sa tête porte

plusieurs couronnes. Plus jamais nous n'aurons faim. Plus jamais nous n'aurons soif. Il a le pouvoir de changer les eaux en sang et de faire s'abattre sur la terre toutes sortes de fléaux aussi souvent qu'Il le désire. Il a le pouvoir du feu, et son sang est notre sang et Il noie les cieux !

Un frisson parcourut l'assemblée d'enfants. Shadow-man en eut la chair de poule. Tous les vitraux de l'abbaye venaient de virer au rouge, comme si le ciel lui-même saignait. Ça, c'était des effets spéciaux ! Du grand spectacle. Un foutu tour de passe-passe.

Ou juste une banale coïncidence ?

Matt essayait de poursuivre sa folle tirade, pourtant, malgré ses coups de gueule, il sentait bien qu'il était en train de perdre l'attention des enfants qui commençaient à se lever, à marmonner entre eux, à montrer du doigt les fenêtres. Jusqu'aux musiciens qui avaient cessé de jouer.

Shadowman était curieux de voir comment Matt allait gérer la situation. Dans l'immédiat, il perdait ses moyens, butait sur les mots. Il n'arrêtait pas de se tenir douloureusement le dos. Soudain, il leva les mains.

— Dehors, vociféra-t-il. Vous verrez la vérité de ce que je dis écrite dans le ciel.

Il y eut une folle ruée vers les portes, Shadowman suivit le mouvement.

Le ciel de Londres rougeoyait, s'embrasait.

— La lune, hurla quelqu'un. Regardez la lune !

Shadowman leva les yeux.

Du grand spectacle.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? dit Matt. *La lune tout entière deviendra rouge sang*. C'est la lune de sang. La Fin est proche. Les Nephilim arrivent.

Shadowman secoua la tête. Ça, c'était la phrase qui foutait tout en l'air. N'empêche, une question restait posée : quel était le secret de Matt ?

Il fallait qu'il en apprenne davantage et, pour ça, qu'il se rapproche.

Le moment était venu de se mettre au boulot.

33

À moitié nu, Matt était agenouillé sur le carrelage glacé. Son dos livide était couvert de cicatrices et de croûtes, sa colonne vertébrale pointait sous la peau à la manière de quelque fossile partiellement mis au jour. Tour à tour, il joignait les mains, une ceinture de cuir coincée entre les doigts, puis se flagellait avec, imprimant de cruelles zébrures écarlates sur sa peau.

HUITISCH !

Shadowman ne put s'empêcher de grimacer. Décidément, Matt ne rigolait pas avec ses bondieuseries.

Il se trouvait dans la chapelle d'Henri VII, une discrète alcôve fermée par une grille en cuivre à laquelle on accédait par une petite volée de marches, à l'opposé de l'autel et de l'immense rosace. Des cierges brûlaient, Matt était seul, il psalmodiait. On aurait pu le prendre pour un martyr médiéval avec ses jambières grises. Shadowman avait attendu que tout soit calme pour se glisser en douce jusqu'ici. Il n'avait pas son pareil pour se déplacer à pas de loup, pour se fondre dans le décor. Il avait passé sa vie à perfectionner sa technique. En retrait, dans l'ombre, il épiait Matt et tressaillait lorsque la ceinture claquait contre sa peau. Était-ce à cause de ces séances d'autoflagellation qu'il se tenait douloureusement le dos ? Bientôt, Shadowman distingua des bribes de son discours.

— J'ai bu le sang et le sang m'a bu… Vous ne pouvez pas m'atteindre… Vous êtes les Nephilim et je vous détruirai tous… Taisez-

vous… L'Agneau va me purifier… Je suis plus fort que vous. J'ai le sang en moi. Le sang de l'Agneau et le sang du dragon. Le sang de l'Agneau est plus fort. Le sang de l'Agneau est pur. J'ai vu votre lune. Vous saignez. Vous allez tous mourir.

HUITISCH !

Shadowman se coula plus près. Matt ne portait rien d'autre que ses jambières grises. La plante de ses pieds était noire et calleuse. Ses orteils se recroquevillaient chaque fois que la ceinture mordait sa chair. Tout son corps tressautait, parcouru de spasmes. De temps à autre, il cessait de prier et se massait les reins avant de se flageller de plus belle.

— Cette douleur va chasser l'autre. Vous ne pouvez pas m'atteindre. J'endure et j'oublie vos blessures. Vous essayez de nous manger… Pas moi. Pas moi…

HUITISCH !

Finalement, Shadowman se retrouva juste derrière lui. Matt ne l'avait toujours pas entendu venir, tant il était immergé dans son monde de douleur et de folie.

— Il a écrit le mot sur moi. Je porte sa marque sur le front. Il me protégera. Vous avez tenté de me manger. Mais je vénère l'Agneau et il me donne sa force. Parle-moi. Couvre leurs voix. Fais-moi entendre clairement ta voix. Dis-moi ce que je dois faire. Parle-moi. Fais-les taire.

« T'as été mordu. »

Matt sursauta aussi violemment que si Dieu en personne s'était adressé à lui. Il se jeta face contre terre, avant de se rendre compte que ce n'était pas Dieu qui lui avait parlé, mais Shadowman. Il se ressaisit. En un instant, le prêcheur possédé s'évapora pour laisser la place à un ado mortifié.

— Que fais-tu ici ? souffla-t-il d'un ton vipérin, ses yeux lançant des éclairs.

— Je suis venu prier avec toi, mon frère.

— Va-t'en. Je prie seul.

— Nous pouvons tous prier. Ce n'est pas *ton* Dieu. Il appartient à tous. J'allais prier pour qu'il me donne des réponses, tout comme toi.

— Tu mens.

— Ah bon ? Pourtant, j'ai obtenu ce que j'étais venu chercher.

— Menteur.

— T'as été mordu, répéta Shadowman. C'est la seule explication. Tu ne communiques pas avec Dieu, tu entends des voix. Parce que tu es contaminé. J'ai déjà vu ça chez d'autres.

— Tu n'as rien vu du tout. Tu ne crois pas. Par conséquent, tu ne verras ni n'entendras jamais rien.

— Pas comme toi, ça c'est sûr. Je n'entends pas le crachotis continu des ultrasons produits par les parasites. Je n'entends pas les mouches qui s'appellent entre elles. Toutefois, tu sais, écouter et voir, c'est sans doute ce que je fais de mieux.

Matt se leva, les épaules voûtées. Ses yeux disparaissaient au creux d'orbites que la lumière des cierges rendait encore plus sombres. Ses muscles noueux roulaient sous sa peau. Shadowman avait déjà affronté des ennemis autrement plus redoutables. Si Matt cherchait la bagarre, il allait être servi.

— Tu as été mordu… à la fesse !

Instinctivement, Matt porta la main à son postérieur.

— Ça remonte à quand ? insista Shadowman. Un bon bout de temps, j'imagine. Ça a dû se passer tout au début. Et puis tu t'es remis et t'as appris à vivre avec.

— Je suis le Verbe de l'Agneau. Je vais ordonner que tu sois châtié pour ton insolence.

— Bien sûr que non. Pour l'instant, personne n'est au courant. C'est un secret entre toi et moi. Je peux très bien tenir ma langue et ça en restera là. Par contre, si tu fais du grabuge, je raconte tout et tu pourras dire adieu à ton secret. Tu n'es pas un saint homme touché par la grâce, t'es juste malade. Ce qui, d'ailleurs, revient sans doute au même. Quoi qu'il en soit, j'imagine que tu ne voudrais pas que ça se sache, du moins pas tout de suite.

— Je peux ordonner que tu sois réduit au silence avant même d'avoir prononcé un mot.

— Tu peux toujours essayer. Sauf que je ne vois pas très bien qui, ici, pourrait m'arrêter. Je te rappelle que je suis Shadowman. Un tueur !

Sur ces mots, il avança d'un pas menaçant vers Matt qui se ratatina sur lui-même en cherchant désespérément un soutien du regard. Hélas, ses disciples se trouvaient tous à l'autre bout de l'abbaye. Il aurait pu crier à

l'aide pour les alerter, mais cela aurait paru indigne de ce pape des pauvres gens.

— Je n'ai pas été mordu, se lamenta Matt d'une voix geignarde.

— Je peux le prouver. Y a pas plus simple.

— Me touche pas ! s'exclama Matt, apeuré.

Shadowman fit la sourde oreille. Attrapant Matt par l'épaule, il le fit pivoter sur lui-même, avant de baisser d'autorité ses jambières, juste assez pour dévoiler une vilaine cicatrice, la peau froncée dessinant la forme caractéristique d'une mâchoire qui contrastait avec la pâleur de la fesse.

— T'as dû sacrément jongler, dit-il en remontant le collant. D'une poussée, il envoya Matt valdinguer à l'autre bout de la chapelle. Ayant repris son équilibre, celui-ci fit volte-face et le fusilla du regard, tel un animal pris au piège.

— Ne dis rien à personne.

— Pas de problème, répondit Shadowman. Chacun porte sa croix. Je voudrais juste savoir. C'était quand ? Avant ou après l'empoisonnement au gaz ?

Matt secouait la tête. Il ne dirait rien. Pour un peu, Shadowman aurait eu pitié de lui.

— Écoute, dit-il, j'ai absolument rien contre toi. Ni contre ce que tu fais. À part, bien sûr, cette drôle d'idée de vouloir sacrifier d'autres enfants, mais oublions cela.

— J'aide les gens, dit Matt.

— C'est vrai. Tu apportes quelque chose à ces enfants. Et je n'ai pas l'intention de m'en mêler. Comme je te l'ai dit, je peux très bien garder le secret, ça restera entre toi et moi. Par contre, il va falloir me parler.

— C'était à l'école, au tout début, répondit Matt, redevenu normal, c'est-à-dire ce qu'il n'avait jamais cessé d'être : un garçon craintif et désorienté.

Pas très différent, au fond, de Shadowman.

— Une dame de la cantine, poursuivit Matt, légèrement honteux. Elle m'a sauté dessus. J'ai rien dit à personne. Je redoutais la réaction des autres. Pour me venger, j'ai tué la femme et, peu de temps après, on s'est tous retrouvés dans la chapelle. Un peu comme ici… (D'un geste de la main, il embrassa les colonnes de pierre ornementées et les bancs de bois sculptés de l'abbaye.) Et puis j'ai commencé à… à avoir l'impression que ma tête

bouillait. Je me suis mis à entendre des voix, à voir des choses. Le truc, c'est que tout se réalisait. Tout ce que je racontais aux gens. J'avais des visions prémonitoires. Comme si une puissance supérieure parlait à travers moi. Et le fait de respirer les saintes fumées ne fait qu'accentuer les choses. (Il se jeta au cou de Shadowman et l'agrippa par sa chemise.) Ne dis rien, je t'en supplie ! Il faut que les gens croient en moi.

— Tu peux me faire confiance. Je serai muet comme une tombe. Je ne voudrais surtout pas gâcher ce que tu fais pour ces enfants. Je veux juste connaître la vérité.

— Je *suis* la vérité, s'exclama Matt en se détachant de lui.

Shadowman voyait bien qu'il était en train de le perdre, qu'il sombrait de nouveau dans la folie. Mais c'était quoi, ce type ? Un saint fou ? Un prophète azimuté ? Un *fake* ou un fakir ?

Peu importe. Ils faisaient tous ce qu'ils pouvaient pour surmonter les difficultés.

— Tu veux rester dans le jeu ? demanda Shadowman en le fixant du regard.

Matt fit oui de la tête.

— Dans ce cas, rejoins-nous. Range-toi avec les gentils. Comme ça, si on a besoin de faire passer des messages, tu nous serviras de porte-voix, d'accord ? Il faut qu'on gagne cette bataille. On n'a pas le choix. Et pour y parvenir, tous les moyens sont bons. Y compris tes prophéties. Libre à toi de prétendre avoir vu la lune sanglante dans tes rêves. Ou dans une vision. Peu importe. Mais pour ce qui est de l'interprétation du sens, ce serait peut-être bien que d'autres s'en chargent. Tu me suis ?

— Nous sommes tous des serviteurs de l'Agneau.

— Je dois prendre ça pour un oui ?

Matt opina du chef.

Shadowman esquissa un sourire, puis tourna les talons. Dehors, un halo incandescent continuait d'irradier le ciel. La lune rousse était toujours là. Qu'est-ce que cela signifiait ? Un présage ? Ou juste le résultat de phénomènes atmosphériques singuliers ?

Il avait beau avoir tout vu au cours de sa vie, il devait bien admettre que ça, c'était nouveau… et que ça fichait carrément les jetons.

34

Yo-Yo balaya les chasseurs du regard. Shadowman avait conscience qu'ils lui faisaient peur avec leurs vêtements en cuir, leurs masques et leurs chiens. Elle ne le quittait pas d'une semelle.

— Ils vont nous ramener à la maison, dit-il en posant une main rassurante sur son épaule. Avec eux, on ne craint rien.

Pour toute réponse, la petite leva nerveusement les yeux vers le ciel.

— La lune a disparu, dit Shadowman. Il fait grand bleu. Pas un nuage.

— En avant, marche ! hurla Ryan.

Tandis que la petite troupe s'ébrouait, Shadowman le rejoignit.

— Rien ne t'obligeait à revenir nous chercher, dit-il, mais merci quand même.

— Pas de soucis, dit Ryan. T'as vu la lune hier soir ? C'était dingue.

— Matt a fait un sermon là-dessus. Selon lui, c'était un message divin.

— Ah ouais ? dit Ryan en basculant la tête en arrière, son visage à la peau grasse, couverte de boutons étincelant sous les rayons du soleil. Tu sais, parfois, j'aimerais que Dieu s'adresse à nous de manière un peu plus compréhensible. Merde, Il pourrait faire des efforts. Alors comme ça, la lune est rouge ? Très bien. Mais ça veut dire quoi, Dieu ?

— Matt pourrait te le dire, répondit Shadowman. Je doute cependant que tu comprennes ça aussi.

Ryan éclata de rire.

— T'as raison. La seule chose que je comprends, c'est ça, dit-il en brandissant son épée.

Il n'y avait pas loin de l'abbaye aux musées, mais aucune route directe. L'alternative consistait à prendre par les axes principaux et à faire le grand tour – monter tout droit jusqu'à Hyde Park Corner en passant par Victoria puis prendre à gauche Brompton Road et passer par Knightsbridge – ou bien couper le fromage et serpenter dans les petites rues. Bien que plus court, cet itinéraire avait l'inconvénient de les faire passer par des ruelles étroites où le danger les guettait à chaque coin d'immeuble.

Par le passé, aucun d'entre eux n'aurait envisagé un seul instant de prendre par le raccourci. Au contraire, ils avaient appris à s'en tenir aux artères principales, aux grandes avenues rectilignes, qui offraient une visibilité maximale. Mais maintenant que les rues étaient désertes, Ryan les conduisait par le chemin le plus court, coupant entre Belgrave Square et Eaton Square avant de traverser Sloane Street et de poursuivre par Pont Street.

— J'aime pas trop traîner près du palais et tout ça, expliqua-t-il à Shadowman. J'ai pas confiance en David. On a déjà eu de bonnes prises de tête avec lui.

Les chasseurs détachèrent leurs chiens qui se déployèrent dans toutes les directions, heureux de pouvoir s'ébattre librement dans la fraîcheur du petit matin. La petite troupe progressait à bonne allure. Pourtant, malgré le climat d'insouciance qui régnait dans les rangs, Shadowman sentait que les chasseurs restaient sur leurs gardes, tous les sens aux aguets. Des mois de survie dans les rues leur avaient appris à se méfier des apparences.

Shadowman sourit. Il avait juste à déposer Yo-Yo au Victoria et Albert et, ensuite, il aurait la journée pour lui. Ralentissant le pas, il se laissa remonter jusqu'à se retrouver en queue de peloton, où Yo-Yo peinait à garder l'allure. Ses autres copains avaient décidé de rester à l'abbaye, mais Sam et le Kid lui manquaient. Malgré ses efforts pour ne rien laisser paraître, elle cherchait son souffle. Shadowman commençait à se demander s'il devait avertir Ryan quand un des chasseurs s'arrêta en levant la main. Tous se figèrent.

— Qu'y a-t-il ? demanda Shadowman.

Il n'avait pas fini sa phrase qu'il aperçut les chiens revenir vers leurs maîtres en courant, la queue basse, le poil hérissé, l'air effrayé.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? dit Yo-Yo. Pourquoi sont-ils aussi effarouchés ?

Ryan leva l'index devant sa bouche. Shadowman tendit l'oreille. Un étrange silence planait sur la ville. Aucun oiseau ne chantait dans les arbres. À force de concentration, il finit par entendre un ronflement lointain, un bruissement, comme un truc traîné sur le gravier. Il interrogea Ryan du regard, qui secoua la tête. De toute évidence, lui non plus ne parvenait pas à identifier l'origine du bruit.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda un des chasseurs.

— Zulficker, dit Ryan, de nous tous, tu es sûrement celui qui a la meilleure ouïe, à ton avis c'est quoi ?

— J'vois pas, répondit l'intéressé en haussant les épaules.

Jamais entendu ça.

— Je propose qu'on avance, dit Shadowman. En cas de problème, c'est au musée qu'on sera le plus en sécurité.

— Quels problèmes ? demanda Yo-Yo en ouvrant de grands yeux. Tu m'as dit qu'il n'y avait aucun risque, que je pouvais tranquillement aller voir mes amis.

— On ne risque rien, répondit Shadowman. C'est pas une raison pour ne pas être prudent.

Yo-Yo pivota vers Ryan.

— C'est vrai qu'on risque rien ?

— J'sais pas, dit Ryan. Y a sûrement aucune raison de s'inquiéter. Mais, dans le doute, je propose qu'on trace.

Après avoir remis les chiens en laisse, les chasseurs remontèrent la rue au pas de course. D'emblée, Shadowman n'aurait su dire s'ils se dirigeaient vers la source du bruit ou s'ils s'en éloignaient. Quand ils parvinrent au bout de la rue, là où celle-ci débouchait sur une place, le bruit devint sensiblement plus fort. Sans échanger un mot, les chasseurs formèrent un cercle protecteur autour de Yo-Yo, qui se cramponnait à son étui à violon comme s'il s'agissait de la chose la plus précieuse au monde.

— Peut-être que c'est rien de dangereux, dit-elle à Shadowman d'un ton haché et éraillé. C'est peut-être une bonne chose ?

— Espérons. Les rues sont désertes depuis des jours. Y a aucune raison pour que ça change maintenant.

Mais… et si Saint Georges avait choisi de passer à l'action ? Telle était la pensée qui obsédait Shadowman. Et s'il avait déjà conduit son armée jusqu'ici ? Que se passerait-il si ce bruissement n'était autre que le frottement de milliers de pieds sur le bitume ?

— Ça pourrait être des gens ? dit Yo-Yo. Peut-être des enfants, comme nous ?

Les crevards qui commençaient à apparaître à la lisière des arbres se chargèrent de la contredire. Ils avançaient inexorablement, accompagnés de leur terrible puanteur. Yo-Yo poussa un cri. Ils émergeaient de tous les côtés. Shadowman comprit alors que ce qu'ils avaient entendu était bel et bien des bruits de pas. S'agissait-il de l'armée de Saint Georges ou d'autre chose ?

— Faut pas rester là ! hurla-t-il. Faut reculer !

Ryan ne se le fit pas dire deux fois. Il battit le rappel de ses gars et tout le détachement rebroussa chemin ventre à terre. Au premier carrefour, ils bifurquèrent vers la droite, espérant toujours suivre *grosso modo* la direction du musée. Shadowman regarda par-dessus son épaule. Les crevards n'accéléraient pas l'allure pour les suivre, mais ils avançaient toujours. Rien ne les arrêterait.

Les enfants détalaient sur la route. Ils n'avaient pas fait plus de cent mètres qu'ils en découvrirent d'autres devant eux.

— Ils sont partout, cria Zulficker.

De fait, où que les enfants portent leur regard, les rues étaient envahies de crevards. Ryan s'engagea dans celle qui paraissait la plus calme. Les autres lui emboîtèrent le pas. À s'engouffrer ainsi dans ce dédale de ruelles, en quête d'une issue, Shadowman perdit rapidement tous ses repères.

Il voyait bien que Yo-Yo commençait à fatiguer. Lui-même l'était. Il avait les poumons et la gorge en feu, les jambes flageolantes. Ces soudaines débauches d'énergie et ces incessants changements de direction l'épuisaient. Yo-Yo luttait pour ne pas se faire distancer et soudain elle trébucha et s'affala par terre. Zulficker la souleva du sol et la serra contre lui.

En fin de compte, ils se retrouvèrent coincés, cernés de toutes parts, pris au piège dans une rue en arc de cercle bordant un jardin public.

— On y va, cria Shadowman en désignant un immeuble d'un signe de tête.

Ryan acquiesça.

C'était toujours dangereux de s'introduire dans une bâtisse sans avoir reconnu les lieux au préalable. On ne savait jamais sur quoi on pouvait tomber. D'autant que les crevards avaient la sale habitude de nidifier dans les bâtiments abandonnés où ils dormaient en attendant la nuit. Mais les enfants n'avaient pas le choix. Le rapport de force était beaucoup trop inégal pour qu'ils puissent espérer s'en sortir en combattant l'ennemi de front. Ils pourraient plus facilement se protéger à l'intérieur.

Ryan aboya quelques ordres. Trois de ses gars attrapèrent des outils accrochés à leur ceinture et se ruèrent vers la porte, qu'ils entreprirent aussitôt de fracturer. Ils savaient ce qu'ils faisaient. De toute évidence, ce n'était pas la première fois qu'ils se livraient à cet exercice. Pour preuve, ils ne mirent que quelques secondes pour venir à bout des serrures et ouvrir le battant en grand. Les autres se précipitèrent. Shadowman attendit sur le seuil que tous les autres soient rentrés, gardant un œil sur le flot de crevards qui se déversait vers eux. À l'intérieur, les chiens aboyaient furieusement.

Shadowman entra en trombe et claqua la porte. Les sapeurs de Ryan avaient déjà déniché quelques meubles susceptibles de barricader l'entrée. Ça ne tiendrait pas éternellement, mais ça leur offrait un répit salutaire, d'autant qu'une fois de plus l'opération était réalisée de main de maître, vite et bien.

Shadowman était heureux que Ryan soit revenu pour les escorter, Yo-Yo et lui. Certes, le plus souvent, il travaillait en solo, et il préférait qu'il en soit ainsi, mais là, il avait la petite sous sa responsabilité et la menace ennemie qui planait dehors était une des plus redoutables qu'il ait jamais vues. Il ignorait toujours s'il s'agissait de l'armée de Saint Georges ou pas. Qui que ce fût et d'où qu'ils fussent venus, ils opéraient de façon coordonnée, organisée et déterminée.

Pourtant, plus il y réfléchissait et moins l'hypothèse qu'il puisse s'agir de la clique de Saint Georges lui semblait plausible. Ceux-là avaient quelque chose de différent. Et puis ils ne venaient pas du nord, de Kilburn. Ils venaient du sud et de l'ouest.

Non, ils allaient *vers* le nord – en fait, vers Kilburn. Comme si Saint Georges appelait à lui des renforts.

Était-ce ce qu'il attendait ?

Cette pensée faisait froid dans le dos.

Ryan donnait des ordres que ses gars exécutaient en suivant des procédures visiblement bien huilées. Certains s'occupaient de sécuriser les fenêtres pendant que d'autres restaient près de la porte d'entrée afin de prévenir toute intrusion. Un dernier groupe passait la maison au peigne fin pour s'assurer qu'aucun crevard ne s'y trouvait. Ryan en personne installa Yo-Yo dans le salon du premier étage où elle serait à l'abri de tout danger et chargea Zulficker de veiller sur elle. Les ayant rejoints à l'étage, Shadowman en profita pour jeter un œil par la fenêtre. Les abords de l'immeuble grouillaient de crevards qui levaient les yeux vers la façade. Ils lui faisaient penser aux foules qui se massaient devant Buckingham Palace chaque fois que la famille royale était censée faire une apparition au balcon. De manière totalement idiote, il éprouva une subite envie d'ouvrir la fenêtre donnant sur le minuscule balconnet et de les saluer d'un geste de la main.

Ils n'étaient pas beaux à voir. Pourris, estropiés, nécrosés, purulents. Shadowman secoua la tête. Comment allaient-ils s'en sortir ?

Il regarda au pied de l'immeuble. La porte se trouvait au sommet d'une courte volée de marches et, comme les accès au sous-sol, de part et d'autre du perron, étaient protégés par des grilles, c'était l'unique voie d'entrée.

— Ils viennent d'où, tous ceux-là ? demanda Yo-Yo d'une voix où se mêlaient l'anxiété et la colère.

— Je ne sais pas, répondit Shadowman en l'éloignant de la fenêtre. Essaie de faire comme s'ils n'étaient pas là, d'accord ?

— J'aime pas ça, dit Yo-Yo. Combien sont-ils, là, dehors ?

— On n'en sait rien, ma belle, répondit Zulficker. C'est pas normal.

Shadowman embrassa le salon du regard. Apparemment, cette maison bourgeoise n'avait subi aucun dommage. Il n'y avait aucune trace de pillage, de vandalisme ni même d'intrusion. Tout était intact : les meubles de valeur, les tableaux accrochés aux murs, les bibelots couverts de poussière ainsi que l'immense télé à écran plat qui trônait au-dessus de la cheminée et qui, dorénavant, n'était plus qu'un miroir inexorablement noir. Plus jamais elle ne diffuserait de programmes télé. Une relique de l'ancien monde.

Ryan et ses gars reparurent, leurs chiens haletant au bout de leurs laisses. Ils avaient tout fouillé. R.A.S.

— L'arrière est dégagé, déclara l'un d'eux. Y a des baies vitrées qui donnent sur le jardin dans la cuisine du sous-sol. On pourrait sortir par là.

— Le problème, dit Shadowman, c'est qu'on ne sait pas ce qu'il y a derrière le jardin. Si ça se trouve, c'est encore pire qu'ici. On pourrait être carrément bloqués. Non, pour le moment, le mieux c'est de rester ici.

— On pourra pas tenir éternellement, dit Ryan. D'autant que, dehors, ils ont pas l'air d'avoir l'intention de bouger. Dom, prends tes gars et faites une reconnaissance.

Dom était un gros type à la bouille toute ronde qui semblait diriger une unité plus petite. Il s'exécuta. L'escouade n'était pas partie depuis dix secondes que Shadowman entendit un énorme bruit et des cris retentir au pied de l'escalier. Un des gars qui venaient de partir remontait les marches à toute allure.

— Ils sont rentrés par-derrière, dit-il, hors d'haleine. Y en a plein en bas.

— Je te la confie, dit Shadowman en se tournant vers Zulficker.

Celui-ci acquiesça d'un hochement de tête.

— Tout va bien se passer, ajouta Shadowman en posant les mains sur les épaules de Yo-Yo. Zulficker est là pour te protéger.

— Hum, répondit Yo-Yo en serrant si fort les lèvres qu'elles en devinrent blanches.

Des larmes perlaient au coin de ses yeux. Shadowman attrapa sa courte lance et sortit en trombe, claquant la porte derrière lui. Ryan et les autres l'avaient devancé. Shadowman dévala les marches quatre à quatre, le bruit du combat allant crescendo. Quand il arriva à la cuisine, c'était le chaos. Les baies vitrées donnant sur le jardin étaient brisées, des échardes de verre restaient accrochées au cadre et la pièce grouillait déjà d'adultes – quasiment une vingtaine – tandis que d'autres se pressaient pour les rejoindre. Shadowman eut un haut-le-cœur en sentant l'atroce puanteur que dégageait cet amas de corps confinés dans un si petit espace. Une odeur âcre, fétide, vaseuse. L'odeur de la pourriture. De la mort.

Ils avaient la peau noire de crasse et de graisse, ils étaient couverts de furoncles suintants et de plaies purulentes. Ils avaient des yeux fous, jaunes, inhumains, leurs vêtements étaient déchirés, mouillés, collants. La plupart étaient amputés, qui des doigts, qui d'une main, qui du nez, celui-ci avait perdu un œil, cet autre une oreille, voire les deux… Une mère avait la moitié du visage emporté. Sous le coup que lui assena Shadowman avec le

talon de sa lance, l'autre moitié explosa dans une gerbe de sang, de pus et de gelée grise.

Ryan et ses chasseurs étaient acculés contre un alignement de placards, au fond de la pièce. Shadowman leva sa lance. Pas facile de se battre dans ces conditions, avec si peu de liberté de mouvement. Redoublant d'efforts, il parvint à repousser une poignée de crevards et à se dégager un espace suffisant pour utiliser sa lance. Il piqua une mère qui s'approchait d'un peu trop près, la touchant à la gorge. Elle bascula en arrière dans un concert de gargouillements. Un père la remplaça aussitôt, avant de s'effondrer à son tour, la panse trouée. Maintenant, Shadowman prenait l'avantage, avançait, repoussant l'ennemi à coups d'épaule et de lance dont il se servait alternativement pour transpercer ou pour porter des coups avec la hampe.

— Allez, cria-t-il à Ryan, on les refoule dehors. Faut qu'on ferme la porte.

Plus facile à dire qu'à faire. Les crevards avaient l'avantage du nombre. Ce à quoi il fallait ajouter leur totale absence de peur face aux armes des enfants. Une lutte acharnée s'engagea. Petit à petit, ils reprirent la main, créant un mur de métal hérissé de pointes qui, centimètre par centimètre, regagnait le terrain perdu, piétinant les macchabées et évitant les coups de griffes ou de crocs. Un des gars de Ryan s'était calé juste derrière Shadowman et, ensemble, ils avaient inventé un rythme. Dès que Shadowman se retirait après avoir porté un coup de lance, le chasseur avançait d'un pas pour prendre sa place et fendre quelques crânes à coups de batte, puis Shadowman prenait le relais avec sa lance, et ainsi de suite. Le tandem fonctionnait à merveille. Il formait même l'avant-garde de la charge.

Soudain, il y eut un grognement et un cri. Tournant la tête à droite, Shadowman vit que Dom était tombé et que deux ou trois mères le traînaient sur le sol. Shadowman et son frère d'armes réagirent au quart de tour et, pendant que le premier lardait de coups de lance tous les crevards passant à sa portée, le second luttait pour arracher le malheureux aux griffes des furies et le remettre sur ses pieds. Hormis son visage en sang, Dom semblait indemne.

Après avoir balbutié un « merci », il vomit par terre. C'est alors que Shadowman sentit quelqu'un lui attraper le bras. Faisant brutalement volte-face, le coude à l'équerre, il frappa l'assaillant en plein visage avant de

replonger dans la bagarre, se protégeant du mieux possible des coups de griffes des adultes. Lui-même se sentait sur le point de vomir. Les crevards exhalaient une haleine aussi pestilentielle que s'ils avaient passé la soirée à picoler de la liqueur de fosse septique.

Ryan poussa un grand cri. Comme un seul homme, les chasseurs autour de lui formèrent les rangs et, tel un pack de rugby, ils repoussèrent les crevards pris au dépourvu à l'autre bout de la cuisine, presque dehors. Cette manœuvre dégagea assez d'espace pour que Shadowman, son compagnon d'armes et Dom passent à l'offensive. Coups de lance, d'épée et de batte se mirent à pleuvoir. Enfin, il sentit que quelque chose cédait et les crevards refluèrent *en masse*[1]. Ils battaient en retraite, à travers la baie vitrée éventrée, se faisant écharper au passage par les tessons de verre. Shadowman cria : « On y va ! » et tous les enfants furent saisis d'une crise de folie meurtrière ; ceux des crevards qui n'étaient pas assez prompts à fuir s'ajoutèrent à l'épais tapis de cadavres sous lequel disparaissait le carrelage en damier noir et blanc.

Une mère pivota et, dans un ultime geste de défiance, elle grogna en direction de Shadowman, exposant deux rangées de dents ébréchées, cassées et sanguinolentes. Shadowman, blasé, lui laboura le visage avec la pointe de sa lance. Le nez de la mère se détacha, libérant un torrent de laitance grise qui coula sur son menton. Et puis ce fut au tour d'un père borgne de le prendre à partie. Il donnait l'impression d'avoir la tête pleine de gelée. Ça semblait bouger, ballotter dans son crâne. Le frère d'armes de Shadowman abattit sa batte. Le gars explosa littéralement, se désintégrant sur la terrasse, juste devant la porte.

Soudain, la cuisine parut vide. Une poignée de chasseurs débarqua à la hâte, transportant des portes arrachées çà et là dans la maison. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils érigèrent une barricade et colmatèrent la baie vitrée béante. Pendant que le partenaire de Shadowman faisait le tour de la pièce en achevant les blessés, d'autres meubles étaient apportés et ajoutés aux panneaux de porte afin de condamner définitivement l'accès par le jardin.

— C'est bon ? demanda Dom en pressant la main sur sa figure pour ralentir l'hémorragie. On a tout nettoyé ?

— Je crois bien, dit Ryan.

D’énormes bruits de pas et un fracas assourdissant le démentirent aussitôt.

Yo-Yo.

Sans réfléchir, Shadowman bondit hors de la cuisine et grimpa l’escalier en trombe.

Trop tard. Zulficker gisait sur le sol, les yeux arrachés. Et là, près de la fenêtre, se trouvait Yo-Yo, son petit corps écartelé par trois crevards. Un cri silencieux semblait s’échapper de sa bouche grande ouverte tandis qu’elle fixait Shadowman d’un regard désespéré. Toujours vivante néanmoins.

Les crevards étaient-ils parvenus à escalader la façade et à pénétrer dans la maison par le balcon ? Non. Impossible. Insensé. Ils ne possédaient ni l’intelligence ni les qualités physiques pour réaliser une telle prouesse.

OK, mais si ce n’était pas ça, alors quoi ?

Shadowman chargea en hurlant à pleins poumons.

— Barrez-vous… !

Depuis quand avait-on une chance quelconque d’être entendu par un crevard ? De fait, ils ne lui prêtèrent pas la moindre attention et portèrent Yo-Yo sur le balcon.

Dès qu’il fut à portée, il en planta un d’un coup de lance. Une giclée de sang fusa dans l’air. Il en poussa un autre qui bascula par-dessus la rambarde et alla s’empaler sur les grilles en contrebas. Shadowman constata alors que les crevards avaient formé une sorte de pyramide humaine contre la façade de l’immeuble. Ils avaient grimpé les uns sur les autres pour s’introduire à l’intérieur et maintenant, ils descendaient Yo-Yo vers la meute massée dans la rue, se la passant de main en main.

Il planta deux mères qui dégringolèrent au pied de la pyramide, mais les autres étaient déjà en train de briser la tour et de sauter par terre. Il ne pouvait pas les atteindre sans lui-même se jeter dehors. Baissant les yeux, il vit Yo-Yo avalée par la mêlée grouillante. Il poussa un cri déchirant. Des larmes brûlantes roulaient sur ses joues. Ça n’aurait jamais dû arriver. Le ciel était bleu, sans nuages. Ce devait être une journée sans problème.

Un frisson sembla parcourir la cohue. Tous s’écartaient, à la manière de ces bancs de poissons ou de ces volées d’oiseaux qui réagissent à l’unisson, comme mus par une seule et même volonté. Une femme sortit du rang. Très grande, très maigre, elle avait les bras aussi rigides que des bâtons. Ses longs cheveux gris et raides ressemblaient à des rideaux encadrant sa tête.

Elle leva les yeux vers Shadowman et celui-ci se sentit immédiatement électrisé, hypnotisé, comme si elle s'était immiscée dans son esprit. Un fatras d'images terrifiantes envahit soudain ses pensées. Il se sentait pris de vertiges. Serrant les paupières, il jura grossièrement pour reprendre pied. Crève, charogne. Il rouvrit les yeux, arma son bras et projeta la lance de toutes ses forces. Mais, au dernier moment, un père s'avança et la reçut dans les côtes. Il s'effondra aux pieds de la mère.

La foule se referma sur elle et, exactement comme Yo-Yo, elle disparut.

Les mains crispées sur la rambarde du balcon, Shadowman regardait avec effarement les adultes tourner les talons et se mettre en marche en direction du nord. Au cours de cet affreux contact avec la femme aux longs cheveux gris, il avait touché du doigt la résolution des crevards. Ainsi que leur puissance.

— Où vont-ils ? demanda Dom, qui l'avait rejoint, accompagné de Ryan.

— Je pense qu'il y a une deuxième armée, répondit Shadowman. Avec un deuxième chef. Et je pense qu'ils répondent à un appel.

— Tu veux dire qu'ils s'apprêtent à faire la jonction avec l'armée de Saint Georges ? dit Ryan.

— Si c'est le cas, c'est encore plus grave qu'on le pensait.

En quelques minutes seulement, la rue s'était vidée, comme si les crevards n'avaient jamais été là.

— J'étais censé la protéger, s'écria Shadowman en tapant des deux poings contre la balustrade de fer forgé. C'est pas possible. Faut que ça s'arrête.

1. En français dans le texte. *(N.d.T.)*

35

Maxie avait mal à la tête. Trop de bla-bla. Trop de stress. Par le passé, les maux de tête c'était rien. Il suffisait de prendre un comprimé – paracétamol, Neurofen, Ibuprofen, aspirine – et voilà tout. Pour Maxie, en général, c'était du paracétamol. Sauf qu'aujourd'hui le paracétamol valait de l'or. Un stock de cachets contre la migraine faisait de vous le roi du monde.

Ces petites pilules blanches venaient à bout de tout : maux de tête, rhume, douleurs, fièvre… Elle avait lu quelque part que l'aspirine provenait à l'origine de l'écorce de saule ; en revanche, pour le paracétamol, mystère total. Si elle pouvait dénicher un saule, peut-être qu'elle pourrait arracher un bout d'écorce et le mâcher. Ta-din. Envolé, le mal de crâne. Le hic, c'est qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce à quoi pouvait ressembler un saule, encore moins où en trouver un. Il y avait tant à réapprendre, tant de choses oubliées, alors même qu'elle les tenait pour acquises.

OK. D'accord. Pour l'instant, ils pouvaient encore se débrouiller avec la récup, mais, au bout du compte, la source finirait par se tarir et ils n'auraient pas d'autre choix que de fabriquer ce qui leur manquait. Et pas seulement des cachets contre la migraine, mais aussi des vêtements, des armes, de la nourriture, des outils, des tampons…

Toutefois, rien de tout ça n'avait d'importance, rien de tout ça ne faisait la moindre différence s'ils n'arrivaient pas à battre les adultes.

On en revenait toujours au même point. Toutes les discussions achoppaient sur le même constat. Tous les argumentaires aboutissaient au même terminus.

Panique à bord.

Ils les avaient tous vus défiler l'autre matin, après que la lune rouge avait changé le ciel en océan de sang. C'étaient les gardes du musée qui avaient donné l'alerte. « Punaise, faut que vous voyiez ça ! » Le nez au carreau, partagés entre horreur et fascination, les enfants avaient regardé déferler la horde d'adultes. Il y en avait tellement ! Est-ce que Maxie et ses amis pouvaient vraiment espérer les vaincre ? Telle était la question qui monopolisait les débats ici, au Parlement, où une autre fichue réunion avait été organisée en hâte dès que les rues avaient paru de nouveau sûres.

C'était Shadowman qui avait effectué les reconnaissances, afin de vérifier que tout était bien aussi calme que ça en avait l'air. Il était profondément bouleversé par ce qui était arrivé à Yo-Yo. Il paraissait fatigué et un peu détraqué. Il avait passé des heures dehors, à ratisser le terrain, comme s'il avait voulu se punir, comme s'il cherchait coûte que coûte une tâche à accomplir et dans laquelle se perdre, quand bien même il ne serait venu à l'idée de personne de l'accuser de la mort de Yo-Yo.

Cette absence de reproche ne l'empêchait pas de se sentir affreusement coupable et de battre sa coulpe avec beaucoup d'ardeur.

Maxie était désolée pour lui. Personne n'aurait pu deviner que la lune rousse pouvait être le signe qu'une nouvelle armée d'adultes allait se répandre sur la ville, tel un raz de marée surgi de nulle part.

Pendant des heures, Shadowman avait parlé avec Sam, le Kid et les autres petits, les avait réconfortés, leur avait expliqué… mais il avait beau dire, ce n'était pas ça qui allait ramener Yo-Yo.

Maxie regrettait Yo-Yo. Certains soirs, elle jouait du violon dans le hall principal. Les notes de son instrument se propageaient en échos infinis dans l'immense espace. La musique était sans doute une des choses qui manquait le plus à Maxie. Toutes ces chansons sur son téléphone, sur son ordinateur : terminé. Ses appareils électroniques, elle les avait gardés longtemps, dans l'espoir qu'un jour l'électricité reviendrait. Mais on ne s'encombre pas éternellement de machins inutiles, aussi avait-elle fini par s'en séparer. Dieu merci, on pouvait encore compter sur les livres. Ils renfermaient toute l'histoire de l'humanité. Tout son savoir. Quelle que soit la suite des

événements, ils devraient protéger les livres. Protéger la mémoire. S'ils voulaient entretenir l'espoir de pouvoir un jour reconstruire le monde, ils devraient s'appuyer sur les livres.

Mais, d'abord : vaincre les adultes.

Vaincre les adultes. Vaincre les adultes. Vaincre les adultes. Telle était la première gageure qu'il fallait soutenir avant toutes celles qui suivraient.

Voilà pourquoi ce débat à la Chambre des lords était d'une parfaite vacuité. Parce que, au fond d'eux-mêmes, tous savaient bien que les entraînements et les manœuvres auxquels ils s'étaient livrés à Hyde Park ne pesaient rien face à une méga armée de crevards.

C'était au tour de David de s'exprimer. Et force était de constater qu'il disait tout haut ce que beaucoup pensaient tout bas.

— On ne peut pas les battre. C'est indéniable. Et vous le savez. Le simple fait d'essayer est une folie. Vous imaginez combien ils sont ? Sans compter ceux que Jester a vus à Kilburn.

Il marqua une pause et regarda Einstein et Justin, assis deux rangs devant Maxie.

— Vous dites que vous travaillez sur un remède. Génial. C'est là qu'est la solution. À l'évidence. On se barricade et on reste sagement dans nos bastions. Aucun crevard ne peut entrer dans Buckingham Palace.

David tourna alors les yeux vers l'endroit où se tenaient Jordan Hordern et son état-major.

— Vous devriez retourner à la tour de Londres, dit-il. Les murs font trois mètres d'épaisseur. Vous serez à l'abri. On a survécu jusqu'ici en se protégeant quand il le fallait, jamais en prenant des risques démesurés. Rien n'a changé. On fait le dos rond et on attend que ça passe. Les crevards sont tous malades, mourants. Moralité, on attend qu'ils tombent raides morts.

— Mais ils sont sur le point de pondre, dit Einstein. Ils vont disperser dans l'air un nuage de spores de parasites. On pourrait tous être infectés. Ça pourrait être la fin pour nous.

— Oui, dit David, mais je viens de faire remarquer que vous travailliez sur un vaccin.

— Qui ne sera pas prêt avant des mois, voire des années.

— Précisément, dit David, attrapant la balle au bond. Vous ne savez pas, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Que vous ne savez pas avec certitude si cette histoire de nuage de spores est vraie. D'où tenez-vous cette information ?

— Des Biscornus. Ils communiquent avec eux. Ils perçoivent des trucs, comme des signaux radio.

David éclata de rire.

— Donc vous êtes en train de nous dire que toute votre théorie repose sur les divagations d'aberrations de la nature qui prétendent communiquer par télépathie avec… Avec qui, déjà ? Le fantôme de Wikipédia ?

Un rire moqueur parcourut les rangs.

— Tout ce que je dis, c'est qu'on ne peut pas s'en remettre à un vaccin, rétorqua Einstein avec colère. Si ça se trouve, on ne sera même jamais capable d'en fabriquer un.

— Dans ce cas, tout ce que vous nous avez dit ne rime à rien.

David prenait un malin plaisir à cette discussion. Aux yeux de Maxie, il était plus important pour lui de marquer des points ici et de se montrer à son avantage que de faire quelque chose de concret au sujet des adultes.

— Pourquoi devrais-je vous écouter ? grogna-t-il. Aucun de vous ne sait rien. Vous nagez tous en plein brouillard. Moi, en revanche, il y a une chose que je tiens pour certaine : si vous m'écoutez, nous pourrons survivre. Nous devons coopérer. Pas comme des alliés engagés dans une guerre perdue d'avance, mais en nous claquemurant à l'abri de nos remparts. Laissez-moi organiser notre défense, monter un véritable système de troc afin de partager la nourriture, l'eau et les armes. On se tient à l'écart du danger et on fait tout ce qu'on peut pour rester en vie, mais on ne se lance surtout pas dans un combat qui équivaudrait à un suicide collectif.

— Si on les laisse pondre, ce sera notre perte, dit Einstein. Nous serons tous contaminés par cette deuxième vague de l'épidémie.

— Sauf que tout ça, c'est que de la théorie, dit David. C'est juste ce que tu veux qu'on croie.

Soudain, Blue se leva. Maxie le connaissait assez pour voir à son expression froide et tendue qu'il était en colère.

— On frappe, dit-il. On frappe, comme prévu, en jetant toutes nos forces dans la bataille. On les anéantit. Vous voyez pas que c'est la meilleure chance qu'on aura jamais ? Ils sont tous au même endroit, ce qui nous offre l'opportunité de tous les massacrer d'un coup, de les rayer de la carte. On est forts, on est armés, on est prêts. Qui plus est, pour la première

fois depuis que tout ça a commencé, on est unis. Donc on planifie l'assaut final et on les ratatine, point final.

— Sauf que c'est impossible, répondit David avec un petit rire dédaigneux. Ils sont vraiment trop nombreux. Ce n'est pas avec des discours qu'on les aura. Pas avec nos armes non plus. C'est la maladie qui aura raison d'eux. À condition que, de notre côté, on ne tente rien d'inconsidéré. Le mal est bien plus fort que nous. Les crevards vont simplement se liquéfier sur place.

Jordan Hordern se leva et prit la parole, le visage totalement impassible.

— Nous *pouvons* les vaincre, affirma-t-il. Rien n'a changé. On a un plan et on s'y tient. Le fait qu'ils soient un peu plus nombreux que prévu ne fait aucune différence. On cogne un grand coup… et c'est fini.

— Je te le fais pas dire, ricana David. En effet, c'en sera fini. De toi, de moi, de nous. On sera tous morts. Allons, c'est quoi le rapport de force : un contre dix, cent, mille ?

— J'ai tué mon quota de crevards en mon temps, dit Jordan. Plus d'une centaine. Je vois pas où est le problème. On a des guerriers. On a des généraux expérimentés comme Blue, Achille, Olive ou Ryan. Je les ai vus s'entraîner. Enfin, on a des Amazones comme Jackson, Maxie et Hayden. Bref, on est une armée. Une armée de tueurs. Notre job à nous, c'est ça.

— Ouais, super discours, monsieur le commandant en chef ! Ceux à qui il reste un peu de jugeote se feront une opinion par eux-mêmes. Il n'est pas question de se battre. Rentrez chez vous. Protégez vos enfants comme je vais protéger les miens et ils vous en remercieront.

— Tu es un faible, cracha Jordan. Un lâche.

— Pas du tout. Je suis juste sensé. Parfois, le courage consiste à ne pas se battre.

Le plus terrible, c'était que Maxie n'était pas loin de penser comme lui. Tenter d'exterminer un si grand nombre d'adultes pourrait aussi bien signer leur arrêt de mort à eux. Dans ces conditions, pourquoi ne pas attendre qu'ils meurent d'eux-mêmes ? Einstein était-il sûr à cent pour cent que toute cette histoire d'éclosion de spores, de pollinisation en quelque sorte, allait bel et bien se produire ?

Une chose était certaine : elle ne se séparerait pas de Blue. S'il choisissait de se battre, eh bien ils se battraient. De toute façon, jamais il ne les engagerait dans une bataille qu'il aurait jugée perdue d'avance.

Nicola se leva à son tour.

— Les réserves soulevées par David paraissent en partie fondées, dit-elle. À tout le moins, elles posent question. Peut-être que nous sommes allés un peu vite en besogne et qu'il conviendrait de reconsidérer nos plans.

— On ne va tout de même pas faire marche arrière maintenant, plaida Blue. On a tellement travaillé pour construire une force de combat. Je suis de l'avis de Jordan. Quelques crevards de plus, la belle affaire !

— Objection, riposta Nicola. On devrait se donner encore un peu de temps pour réfléchir. David a parlé le langage de la raison.

Maxie sentait la situation lui glisser entre les doigts. Elle gardait une image précise de Jordan faisant parader son armée sur le pont et les espoirs de lendemains qui chantent que cette démonstration avait suscités. Le souvenir était si vif que ça aurait aussi bien pu s'être passé le matin même. Et puis la lune était devenue rouge et une nouvelle armée avait déferlé sur la ville. Avec quelle rapidité les choses pouvaient basculer…

— Je suis d'accord avec Nicola, déclara finalement Justin après un long silence. La situation mérite réflexion.

Maxie grogna doucement et, avant de comprendre ce qu'elle était en train de faire, elle se retrouva debout près de Blue.

— Non, Justin, pas toi ! cria-t-elle d'un ton accusateur. Tu sais à quel point c'est important. T'as entendu ce qu'a dit Einstein ?

— Assieds-toi ! dit Justin. C'est pas toi qui commandes. J'y ai beaucoup réfléchi et j'ai changé d'avis. D'ailleurs, c'est précisément à ça que sert le débat.

— Quoi ? dit Maxie. À dire amen à tout ce que ce peigne-cul de David peut dire ?

— Allons, ne sois pas puérile, dit Justin sur un ton horriblement condescendant. En arriver aux insultes. Tu vaux mieux que ça.

Maxie en marmonna une encore plus obscène entre ses dents serrées, puis se rassit.

— Nous ne pouvons pas prendre le risque de perdre nos meilleurs guerriers, poursuivit Justin. Je pense que nous devrions tous retourner dans nos camps et en discuter sérieusement entre nous.

— À quoi servent les guerriers, sinon à faire la guerre ? lança Blue.

— La défense vaut toujours mieux que l'attaque, dit Justin en se rasseyant. Nous allons tout faire pour aider Einstein à trouver un vaccin.

— Philistins ! tonna une voix forte et claire depuis le fond de la salle.

Maxie s'enfonça sur la banquette. Manquait plus que ça. Mad Matt et un de ses sermons enflammés.

— L'Agneau nous a envoyé un signe. La lune rousse. Le sang des Nephilim va couler. L'Agneau nous apportera sa force. Nous pouvons vaincre les aînés. J'ai vu les rois de la terre et leurs armées se rassembler pour livrer bataille contre la Bête et son armée.

— Eh bien voilà, ricana David avec dédain. Tout est dit. Non mais, franchement ? Vous n'allez tout de même pas écouter ce dingue ? C'est ça que vous appelez la voix de la raison ? Ne serait-ce pas plutôt la mienne ? Moi qui, j'ose vous le rappeler, ai, contrairement à d'autres, réussi à préserver la sécurité et le bien-être des siens. Allons, suivez-moi ! Nous rentrons au palais.

Joignant le geste à la parole, il se leva et quitta la salle. D'autres ne tardèrent pas à lui emboîter le pas et, très vite, la réunion se dispersa. Blue s'égosilla pour faire revenir tout le monde. Finalement, tremblant de rage et de fureur rentrée, il alla trouver Justin.

— Comment t'as pu faire ça ? Comment t'as pu ruiner tout notre travail ?

— Parce que j'ai trop peur, répondit Justin en coupant ainsi l'herbe sous le pied de son contradicteur. Parce que si on perdait cette bataille, ce serait la fin.

— Et si on gagnait ? répliqua Blue.

— Gagner ? C'est impossible, Blue.

36

— C’est un genre de ver plat. Son nom scientifique est *Ribeiroia ondatræ*. Il est minuscule. Microscopique. Et il commence par coloniser les escargots.

— Beuh… Dégueu, dit Zohra. Est-ce que tout va être aussi caca boudin ?

— Sans aucun doute, répondit Wiki avec un grand sourire avant de se replonger dans le gros recueil scientifique ouvert devant lui, sur la moquette.

Assis par terre, dans un coin de la grande salle de la bibliothèque, les petits formaient cercle autour de lui. Depuis la mort de Yo-Yo, ils avaient tendance à rester collés les uns aux autres.

— C’est vrai que c’est dégueu, dit Arthur en feuilletant un autre livre. Mais c’est aussi très intéressant. En fait, Wiki et moi on a étudié tout ce qu’on a pu sur les parasites, comment ils se développent, comment ils peuvent modifier le comportement des animaux qu’ils colonisent, exactement comme ce qui se passe avec les parasites des adultes…

Se tournant vers Fish-Face et Skinner qui, depuis peu, passaient de plus en plus de temps avec les petits, il ajouta :

— Vous deux, je pense que ça va vous plaire. Sans vouloir vous offenser. En fait, c’est juste des trucs qu’on a trouvés. C’est comme… Par exemple… Des guêpes parasites qui transforment les coccinelles en zombis,

ou des vers de crin de cheval qui, une fois qu'ils ont colonisé un grillon, peuvent grandir jusqu'à mesurer trente centimètres de long. Quand ils ont atteint leur maturité, ils commandent aux grillons de se noyer dans des flaques d'eau et, là, ils ont plus qu'à quitter leur hôte et s'en aller en nageant. Incroyable, non ? Pourtant, c'est rien à côté des vers plats de la grenouille-taureau. Là c'est le top !

— Comment ça, la grenouille-taureau ? se récria la Grenouille, à l'évidence inquiet que cette histoire puisse le concerner d'une manière ou d'une autre. T'avais dit des escargots.

— T'as raison. On parlera des grenouilles-taureaux après, dit Arthur. Donc, les escargots. En fait, ce sont des escargots aquatiques qui vivent dans les mares.

— Exactement, acquiesça Wiki. Les vers plats utilisent trois hôtes successifs, et ils les contrôlent tous. Ils se fixent d'abord sur les organes reproducteurs des escargots qu'ils transforment en usines à parasites. Et puis, la nuit, quand le processus arrive à son terme, les larves sortent. Il y en a des milliers qui partent à la nage à la recherche de leur hôte suivant.

— C'est là, les grenouilles ? demanda Sam.

Ces derniers temps, il était profondément déprimé. La mort de Yo-Yo le faisait plus que jamais repenser à Ella, pour qui il craignait le pire. Chaque fois qu'il voyait Zohra et la Grenouille, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une pointe de jalousie. Pourquoi eux et pas lui ? Il s'en voulait d'avoir ces sales pensées – parfois, il allait jusqu'à rêver de pouvoir échanger Ella contre Zohra –, mais c'était plus fort que lui.

Il jeta un œil à ses amis. Ils n'avaient pas de souci à se faire. Zohra avait la Grenouille, Fish-Face avait Skinner, Wiki avait Arthur, plus leur petit chien, Godzilla. Et Sam ? Il avait qui ?

Le Kid. Son unique source de réconfort. Jamais le Kid ne le laisserait tomber. Le Kid faisait attention à lui. De fait, c'était lui qui l'avait convaincu d'aller à la bibliothèque avec les autres. Sam n'avait goût à rien, surtout pas aux réunions de groupe, mais le Kid avait insisté et, maintenant, il était bien forcé d'admettre qu'il était très intéressé, quand bien même il n'était pas dupe de la manœuvre de Wiki et d'Arthur. De toute évidence, ils faisaient diversion. Distraire les enfants pour les empêcher de penser à Yo-Yo. Sam espérait que ça ferait effet sur le Kid, mais même lui était déprimé depuis ce fameux matin où Shadowman était rentré au musée porteur d'une

nouvelle tragique et d'un étui à violon sans plus personne pour en jouer. Depuis, le Kid, d'habitude grand bavard, était assis en boule, les genoux remontés au niveau du menton, les yeux fixés sur la moquette. Sam décida qu'il allait redoubler d'efforts pour le consoler, en faire au moins autant que le Kid en faisait pour lui.

— Pas encore, répondit Wiki. Ça, c'est le stade d'après. Pour l'instant, les vers colonisent les têtards. Les larves creusent des galeries dans leur corps en se dirigeant vers l'endroit où leurs pattes commencent à se former.

— Âmes sensibles s'abstenir, geignit Zohra, même si Sam voyait bien qu'au fond tous ces détails croustillants la fascinaient.

— On peut le dire, acquiesça Wiki. Ce qu'elles font, c'est qu'elles créent des kystes qui transforment les grenouilles en mutants.

— En mutants ? répéta Skinner, sa voix étouffée par les plis de peau qui lui couvraient le visage.

Wiki parut légèrement embarrassé.

— Je n'avais pas l'intention de vous froisser, dit-il. Loin de moi l'idée de vous assimiler, Fish-Face et toi, à des mutants.

— Pourtant, c'est ce qu'on est, dit Skinner, sa peau semblant s'arrondir en une sorte de sourire. Mutants et fiers de l'être, comme les X-Men !

Fish-Face gloussa, avant de se cacher précipitamment derrière sa main. Timide.

— Donc, en quelle sorte de mutants les grenouilles se transforment-elles ? demanda Skinner.

— Les kystes perturbent la croissance de leurs pattes, répondit Wiki. Parfois, ils en font pousser d'autres, en plus. Jusqu'à trois, quatre, qui vont dans tous les sens. D'autres fois, ils empêchent purement et simplement l'apparition des pattes ou alors elles poussent, mais totalement déformées.

Pour illustrer son propos, Wiki leur montra l'image d'une étrange grenouille, avec des sortes de bouquets de pattes atrophiées qui lui sortaient de l'arrière-train.

— Ah là, c'est trop ! s'exclama Zohra en éclatant de rire.

— Mais en quoi cela sert-il les vers plats ? demanda Sam.

— Eh bien, les grenouilles ne peuvent pas se déplacer normalement, répondit Wiki. En cas de danger, elles sont incapables de sauter pour s'échapper. Donc, même si elles voient un oiseau approcher, elles sont incapables de fuir.

— Alors elles se font bouffer ? dit la Grenouille, particulièrement investi dans l'histoire.

— T'as tout compris, souffla Arthur en joignant les doigts en forme de bec et en faisant mine de l'attaquer.

La Grenouille eut un mouvement de recul.

— Les grands oiseaux, comme les hérons, gobent en priorité les grenouilles mutantes, expliqua Wiki, et par la même occasion les parasites dont elles sont les hôtes. Ensuite, les parasites continuent de se développer et s'accouplent, à l'intérieur des oiseaux, jusqu'à ce que ceux-ci les expulsent dans leurs fientes qu'ils déposent le plus souvent dans les mares, de sorte que les parasites peuvent contaminer une nouvelle génération d'escargots, puis de grenouilles et enfin d'oiseaux, et ainsi de suite, en un cycle sans fin, entièrement contrôlé par ces minuscules organismes.

Les enfants voulaient tous regarder d'autres images, quand bien même ils les trouvaient répugnantes. Tous sauf le Kid, qui se leva et se dirigea à l'autre bout de la pièce, bientôt suivi par Sam.

— Ça va ? demanda ce dernier lorsqu'ils furent assez loin pour ne pas être entendus.

Le Kid pivota. Non, ça n'en avait pas l'air. Sam ne l'avait jamais vu comme ça. Le Kid haussa les épaules avant de répondre :

— Bah, j'veux pas gâcher l'ambiance. Le jeu des parasites et tout ça.

— Tu veux qu'on en parle ? T'es plutôt du genre causant, d'habitude. Parfois, ça soulage de vider son sac.

Le Kid poussa un profond soupir avant de s'affaler sur le sol.

— J'ai pas les mots, dit-il. Du moins pas les bons. Des mots, des mots, des mots. Je suis plein de mots. Tellement de mots que parfois ils m'empoisonnent. Mais là, j'ai pas ceux qu'y faut. Je pourrais dire que je suis triste, mais ça ne décrirait même pas la moitié de la peine que je ressens. Je pourrais dire que j'ai le cœur brisé, ou en miettes, mais je donnerais l'impression d'être quelqu'un sortant tout droit d'un vieux livre avec des personnages portant perruques. Bouleversé, déchiré, dévasté : ils sonnent tous pour ce qu'ils sont, des mots, seulement des mots. Or, aujourd'hui, les mots ne signifient plus rien pour moi. Je suis brisé à l'intérieur. Plein de poussière. On allait se marier, Yo-Yo et moi, et on aurait eu trente-sept enfants. Je les ai comptés et on avait des noms pour chacun d'entre eux. Comme pour les chats. Yo-Yo aimait les chats. Quatre-vingt-

trois chats. Même si je suis pas trop une mémère à chats. Mais j'aurais fait n'importe quoi pour cette petite mijaurée. Et on aurait vécu dans une maison sur la colline avec une vue sur le ciel. Je suis triste, Sam. Très triste. Mais les mots me manquent et je suis à court de larmes. Essoré que je suis. Me reste plus qu'à faire avec les moyens du bord, et demain, m'aimeras-tu encore ? Je l'aimerai toujours, jusqu'à la fin des temps et même au-delà. Et je sais qu'elle est en sécurité là où elle est, un endroit par-delà les étoiles où personne ne peut vous faire de mal. Malgré tout, ça n'apaise pas ma peine. Tu connais ça, toi, la peine. Ta sœur est partie. J'ai pas besoin de te faire un dessin. On connaît tous le chagrin. On a tous perdu des êtres chers. D'abord les vieux. Tiens, mon grand-père. Lui, c'était le meilleur. Il veillait sur moi. Et puis, d'une manière ou d'une autre, les papas et les mamans de tout le monde. Parfois, je me demande comment on fait pour tenir.

— Pourtant c'est bien ce qu'on fait, répondit Sam. Parce qu'il y a toujours un espoir. Par exemple, je sais qu'Ella n'est pas morte, que je la reverrai un jour et que tout ira bien.

— Peut-être que moi aussi je reverrai Yo-Yo, dit le Kid en esquissant un sourire. Shadowman ne l'a pas vue mourir.

— Tu la reverras, affirma Sam, alors même qu'il n'y croyait pas.

De la même manière qu'il doutait de revoir jamais Ella.

— Oh, comme elle pinçait ses cordes, s'exclama le Kid. Et avec quelle grâce elle maniait son archet pour faire chanter son instrument. C'était un ange. Un ange qui répandait sa douce musique sur le monde. Elle joue quelque part, je le sais. Avec un orchestre de flûtes, de trompettes, de tambours, de cymbales, de célestas, de violoncelles, d'hirondelles et d'ombrelles. Je ne sais plus quel sens ont les mots, Sam, même si, pour être honnête, je ne suis pas sûr de l'avoir jamais su. Sam fiche un coup, Sam suffit, Sam *I am*, salami…

Le Kid se tut, Sam le prit dans ses bras et le serra fort. Ses larmes s'étaient peut-être taries mais pas celles de Sam, qui, lui, pleurait pour tout ce qu'ils avaient perdu. Et puis quelqu'un d'autre se joignit à eux avec force coups de langue et reniflements et les garçons éclatèrent de rire. C'était Velvet. Et à sa suite Paddy, qui revenait de son cours de lance avec Achille.

— Velvet ! Un peu de tenue, voyons ! dit-il en tournoyant autour du chien. Mauvaise fille, va !

L’attrapant par son collier, Paddy la tira à l’écart, sous les rires du Kid et de Sam, lequel n’était plus gêné du tout maintenant que l’on pouvait croire que c’était de la bave de chien qu’il avait sur les joues.

Il se leva d’un bond et frotta les oreilles de Velvet.

— Salut, toi !

Puis, tournant la tête, il vit Jordan Hordern s’avancer et, soudain, la température sembla chuter de plusieurs degrés.

37

Jordan était accompagné de Blu-Tack Bill ainsi que de deux ou trois grands que Sam trouvait légèrement effrayants. Enfin, pas autant que Jordan. Lui, c'était le pire. Bill murmurait dans sa barbe. Probablement en train de compter. C'était son truc, compter. Sam le connaissait assez pour savoir que chaque fois qu'il montait ou descendait un escalier, il comptait toujours les marches avant de se livrer à de cabalistiques suites de calculs mentaux dont lui seul connaissait la finalité.

Jordan fixait Paddy du regard. Enfin, en quelque sorte car Jordan ne regardait pratiquement jamais personne directement et les rares fois où il le faisait…

— Nous sommes venus te demander quelque chose, garçon.

— Ah ouais, quoi donc ?

Sam percevait que, sous sa fausse décontraction, Paddy était aussi nerveux que lui. Au fond, il n'avait rien du dur à cuire qu'il aurait rêvé d'être.

— Ça va ou quoi ? demanda-t-il du ton le plus décontracté qui soit avant de lever la main pour faire un de ces checks compliqués que Sam n'arrivait jamais à apprendre en entier.

Jordan l'ignora superbement. Et pour cause, il détestait qu'on le touche.

— Ta chienne, dit Jordan.

— Quoi, ma chienne ?

— Velvet, hein ? C'est bien comme ça qu'elle s'appelle ?

— Oui. Elle est super intelligente. C'est une chienne guide d'aveugle.

Jordan opina du chef.

— Le truc c'est que… J'ai besoin d'un chien.

— Ouais, ben c'est pas ce qui manque dans le coin. Ryan et ses chasseurs en ont plein. Ils ne verront sûrement pas d'inconvénient à t'en donner un.

— T'as pas bien compris. J'ai besoin de *cette* chienne.

— Mais c'est la mienne.

— Je sais. C'est pourquoi je te le demande comme une faveur… Paddy. C'est ça, hein ? Paddy ?

— Oui.

— Eh bien, Paddy : serais-tu disposé à me donner ta chienne ?

— Écoute, je serais prêt à faire tout ce que tu veux… Mais pas ça ! C'est ma chienne, j'y suis attaché. En plus, je l'ai gagnée sur le terrain, c'est un butin de guerre.

— Je suis au courant, dit Jordan qui restait d'un calme olympien, mais dont la voix se teintait d'une froideur inquiétante. Je te demande de m'accorder une faveur. Donne-moi ta chienne.

Et pour la première fois, il croisa le regard de Paddy. Même à travers ses épaisses lunettes à moitié fendues et quasi opaques, son regard était glaçant. Paddy ne put le soutenir plus de quelques secondes, après quoi il baissa les yeux sur ses chaussures.

— C'est ma chienne, bredouilla-t-il. Velvet.

Jordan s'accroupit à hauteur de l'animal, prit sa tête entre ses mains et lui murmura quelque chose à l'oreille. Quand il se redressa, la chienne alla aussitôt se placer à son côté et s'assit à ses pieds, placide.

Bill recula d'un pas, en retrait du groupe. Il n'avait rien à voir là-dedans. Qu'on le laisse en dehors de tout ça. Entre ses doigts, le morceau de pâte à modeler dont il ne se séparait jamais prenait rapidement différentes formes : de petits personnages, hommes, femmes, animaux, chiffres, motifs géométriques, cubes, pyramides… et un chien, qu'il écrasa aussitôt.

— Tu ne peux pas faire ça, dit Paddy, la voix tremblante, le nez baissé. Pas comme ça. Tu peux pas juste… la prendre…

— Si, dit Jordan. Je la prends. D'accord ? Écoute, c'est comme ça. J'ai besoin de cette chienne. On t'en trouvera une autre. Je te le promets.

— Mais j'en veux pas d'autre. C'est elle que je veux. Velvet. C'est une bonne chienne.

— Une très bonne chienne, répondit Jordan en attachant une laisse au collier de l'animal. Voilà pourquoi c'est celle qu'il me faut. Tu t'en remettras.

Paddy releva la tête. Son visage était brillant de larmes. Il tenta une dernière fois de plaider sa cause, mais Jordan lui cloua le bec d'un regard et tourna les talons.

— Je saurai m'en souvenir, dit-il en quittant la pièce.

Les petits rassemblés autour de Wiki et d'Arthur se concentraient de toutes leurs forces sur leurs livres, feignant de ne pas avoir remarqué ce qui se passait. Sur le pas de la porte, Bill hésita une seconde. Puis, après un coup d'œil à ses anciens amis, il emboîta le pas à Jordan.

38

— Le sale bigleux à culs-de-bouteille. La taupe de mes deux. Le fumier !

Lorsqu'il avait appris la nouvelle, Achille était devenu enragé. Il arpentait le hall principal à grands pas, le long du squelette de diplodocus, en agitant sa lance et en menaçant quiconque faisait mine de s'approcher. Maxie faisait tout ce qu'elle pouvait pour tenter de le calmer. En vain. La colère d'Achille ne faisait qu'aller crescendo ; pire, par effet de contagion, elle semblait se propager à tous ceux qui l'entouraient. Paddy, quant à lui, était affalé sur une banquette, l'air à la fois triste, en colère et terrifié. Terrifié par la réaction d'Achille, qui paraissait capable du pire. Il fichait tellement les jetons que Paddy en avait recommencé à pleurer – alors même que Maxie savait à quel point il répugnait à montrer quelque forme de faiblesse que ce soit.

— C'était ma chienne, éructa Achille, la bave aux lèvres. Et je fais ce que je veux avec ma chienne. Je l'ai donnée à Paddy. C'est pas pour que Jordan la lui prenne. Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'il peut se pointer ici en terrain conquis et faire tout ce qui lui passe par la tête ? Pas question. C'est pas comme ça que ça marche. Non, monsieur !

— On peut essayer d'en discuter, dit Maxie, soucieuse de ne pas abandonner la partie.

— Y a rien à discuter, dit Achille. Ce qui est fait est fait. Maintenant, s'il pense que je vais me battre pour son armée de merde, il peut se brosser. Vous m'entendez, tous ? HORS DE QUESTION QUE JE ME BATTE POUR CE CONNARD !

— Achille, tu peux pas dire ça, plaida Maxie.

— Oh que si. Je peux même te dire qu'en ce qui me concerne, c'est terminé. Monsieur Faudrait-peut-être-que-j'apprenne-à-vivre-en-société peut se chercher un nouvel officier.

— Allez, H, dit Maxie en faisant un bond en arrière pour esquiver la pointe de sa lance. Tu vas pas tout remettre en cause pour une chienne stupide.

— Sauf que, justement, c'était pas une chienne stupide. Elle est intelligente. C'est pour ça que ça fait chier. Paddy aimait cette chienne. Je la lui avais donnée. C'était à moi de décider qui elle devait avoir comme maître et pas à Jordan de la prendre.

— Laisse-moi lui parler.

— Trop tard. Jordan m'a manqué de respect. Personne n'est reconnaissant envers moi.

— C'est faux. Tout le monde l'est. Et tu le sais très bien.

— Encore heureux ! Sans moi, vous seriez tous morts. Et je vais le prouver. Tu sais comment ? En me retirant. Dorénavant, c'est votre guerre. On va voir comment vous vous débrouillez sans moi.

— Non, Achille. Écoute-moi. Non seulement tout le monde te respecte, mais, en plus, on a plus que jamais besoin de toi. On s'en sortira pas sans toi.

— T'inquiète. Si Jordan est aussi bon que ça, il vous sauvera tous.

— On va convoquer une réunion, dit Maxie. Avec Jordan. On va régler ça.

— Ras le bol des réunions. Oublie. Marre du bla-bla à n'en plus finir.

— Au moins, pose ta lance. Tu fous les jetons à tout le monde.

Il faut dire que la lance d'Achille était redoutable. Dieu sait combien de personnes elle avait tuées. La pointe était aussi effilée qu'une aiguille.

— C'est tout ce que j'ai jamais été, dit Achille en secouant la lance au-dessus de sa tête. Une arme.

Soudain, il se dirigea à grands pas vers l'autre extrémité du hall. Sur son passage, les enfants s'écartaient telles des volées de moineaux. Sans

ralentir, il grimpa l'escalier quatre à quatre, martelant les marches, dépassant sans le voir le buste de marbre de Charles Darwin. S'accrochant à ses basques, Maxie ne cessait de l'implorer de garder son calme. De toute évidence, elle aussi redoutait ce qu'il était capable de faire. Elle ne l'avait jamais vu comme ça. Arrogant, oui. Tête de cochon, certainement. Imbu de lui-même, assurément. Méchant, chahuteur… Mais aussi enragé que ça, jamais.

Parvenu à l'étage, il pivota sèchement sur lui-même et partit en sens inverse, vers la façade du musée. À son approche, les enfants épouvantés reculaient. Sans un regard pour les grands singes et les hominidés exposés dans leurs cages de verre, il remonta la coursive au pas de charge, en direction de la galerie des minéraux, là où les enfants dormaient et passaient le plus clair de leur temps.

— H ! hurla Maxie en forçant l'allure pour le rattraper.

Il s'engagea dans l'escalier qui menait au dernier niveau.

Sur le palier, la coupe transversale d'un séquoia géant était accrochée au mur. Arrivé à sa hauteur, Achille arma son bras et tira, comme si le tronc d'arbre n'était qu'une cible de fléchette géante. La lance cingla l'air, trajectoire tendue, avant de se planter en plein dans le mille, la pointe s'enfonçant de plusieurs centimètres dans le bois.

— Bingo ! hurla Achille. Le sort en est jeté. Tant que cette lance restera là où elle est, je ne me battrai pas. Si quelqu'un s'avise d'y toucher, je le tue.

— H, je t'en prie, haleta Maxie, à bout de souffle. S'il te plaît… Sans toi…

— Tu l'as dit ! la coupa Achille. Sans moi ! Et il va falloir t'y habituer car à partir de maintenant ce sera comme ça et pas autrement.

Soudain, une bourrasque inattendue balaya le maelström de sentiments contradictoires qui agitait Maxie, ne laissant place qu'à une seule émotion : la colère. D'un pas décidé, elle alla se planter sous le nez d'Achille.

— Je t'interdis de faire ça, tu m'entends ? Il est hors de question que tu nous mettes tous en péril pour une histoire d'amour-propre. Ton petit orgueil blessé, on s'en fout. Si les autres enfants apprennent que tu ne participes pas aux combats, ils vont commencer à s'interroger, à prendre peur. Si ça se trouve, ils vont tous déclarer forfait.

— M'en fous. C'est plus mon problème.

— Tu serais vraiment prêt à aller jusque-là ? Prêt à risquer de perdre la bataille ? À nous voir tous mourir ? Pour une broutille pareille ?

— J'appelle pas ça une broutille. Mais, pour répondre à ta question, oui je pourrais, au train où vont les choses. Parce que personne ne me retient ici. D'ailleurs, j'ai jamais eu d'amis.

— C'est totalement faux *« Arran est Vivant »,* tu te souviens ? Le graffiti que Freak avait bombé et le sens que ça pouvait avoir.

— Du sens, ça n'en a aucun. Il est mort.

— Non. Quand on est partis du palais, dit Maxie en le secouant. Tu te souviens… après la disparition de Freak.

— Eh ben ?

— Freak avait bombé « *Arran est Vivant* » sur ce monument. Il avait signé Freaky-Deaky.

— Encore une fois, Maxie, où veux-tu en venir ?

— Quand on est tous partis, t'as pris sa bombe de peinture et t'as écrit ton propre message, signé Akkie-Deaky.

Achille la regarda en souriant, puis laissa échapper un petit rire que Maxie lui fit ravaler d'un regard.

— Tu m'as dit quelque chose à ce moment-là, dit-elle.

— J'ai oublié, répondit Achille avec une moue sardonique.

— Bien sûr que non, t'as pas oublié. Tu m'as dit que t'avais finalement compris ce que le message de Freak voulait dire.

— C'était rien qu'un stupide graffiti. Ça voulait rien dire.

— T'as dit que Freak avait raison. Que nous devions croire à ce en quoi croyait Arran. Que nous devions unifier nos forces, travailler ensemble, *être* ensemble. Forts et unis. Tu as dit qu'il fallait faire le bon choix. Rester unis face à l'adversité, parce qu'on était tous dans le même bateau.

— Ah ouais ? Eh ben, tu sais quoi ? Je me fourrais le doigt dans l'œil. Parce que, au bout du compte, il semblerait que personne ne veuille partager le bon avec moi, seulement le mauvais. Je me bats pour vous, je tue pour vous, je règle tous vos problèmes et je m'en prends plein la tronche, au sens propre ! (Joignant le geste à la parole, il montra du doigt son visage horriblement couturé, esquinté, balafré, son oreille mutilée.) Et moi ? Quand est-ce que je reçois du bon ?

— Quand tout ça sera fini. Lorsque nous aurons gagné.

— Et d'ici là, j'accepte tout ? Comme partager ma chienne avec Jordan ? Eh bien, non, H ne partage pas sa chienne. Avec personne.

39

Ils avaient convergé des quatre points cardinaux. D'abord, il les avait entendus vrombir dans son crâne, pépier, couiner, leur tapage devenant de plus en plus fort à mesure qu'ils approchaient, jusqu'à se fondre en un long rugissement si puissant qu'il l'avait rendu complètement sourd. Il n'entendait plus rien. Que le silence. Soudain il avait les idées claires, tels des poissons rouges nageant dans un bocal tout propre.

C'était comme s'il les avalait tous, comme s'il s'en nourrissait, comme si c'étaient des hamburgers, qui descendaient dans son œsophage en rangs serrés, un grand sourire aux lèvres et lui s'empiffrait, bâfrait tel un obèse boulimique découvrant que le buffet est à volonté. « J'ai faim ! » chantait-il. À force de se gaver, il était devenu énorme. Son armée avait enflé et lui avec. Et maintenant, il était près d'exploser, comme si quelque chose devait s'extraire de lui, comme un papillon émergeant d'une chrysalide.

Ne nous égarons pas.

Rester concentré.

Oui.

Comme il aimait ces vieux mots qui lui revenaient…

Concentré. Concentré. Concentré.

Attentif. Tiens, un autre. Plus facile à dire qu'à faire, néanmoins ; avec toutes ces voix qui résonnaient autour de lui. S'il n'y prenait garde, leurs stupides radotages sans fin menaçaient de lui remplir de nouveau la tête.

Pour l'heure, c'était comme s'il y avait autour de son crâne une clôture qui les tenait à l'écart. Elles aboyaient, elles hurlaient, elles jappaient, semblables à des renards rendus fous par la présence de ces moutons, derrière le grillage. Braillements, feulements. Kaï, kaï, kaï. Bzzz, bzzz, bzzz… Le vrombissement des abeilles dans le champ de citronniers. Juste un gazouillis. À Babylone.

À l'exception d'une voix, pure, froide, coupante. Celle-ci transperçait la clôture aussi facilement qu'un couteau se plante dans une motte de beurre. Cette voix lui perçait la cervelle et lui touillait les méninges, grattait les bords du bol avec sa pointe. Une femme, une mégère, constamment sur son dos. Il l'avait sentie dès qu'elle était entrée en ville. Une meneuse d'hommes, comme lui, et un esprit puissant, comme lui. Il lui arrivait de se demander s'il ne devait pas la tuer. La donner à manger aux autres. Mais elle lisait dans ses pensées. Typiquement féminin. Elles savent toujours ce que vous pensez. Et voilà que, maintenant, elle se tenait debout devant lui, son visage encadré par de longs cheveux filasse. Pas le plus joli des spectacles. Elle le scrutait, le sondait…

Tu veux ma photo ?

Et ils engagèrent la conversation. Enfin, si l'on peut dire. Les pensées passaient de l'un à l'autre, comme dans une partie de ping-pong. Des idées positives, des idées négatives, des idées de meurtre. Elle savait ce qu'il voulait. Elle savait qu'il la haïssait de le mettre ainsi au défi, mais, grâce à sa volonté de fer, elle le maintenait sous son emprise. Elle le fouillait.

— Laisse-moi, dit-il. C'est mon armée.

Avait-il parlé à haute voix ? Il n'aurait su le dire.

— Nous ne faisons qu'un, répliqua-t-elle. Une tête, un cœur, une âme, un esprit.

De la bonne guimauve, comme dans les chansons d'amour à deux balles. Typiquement féminin.

— Et tu sais ce qu'on doit faire. Tuer l'enfant – ainsi que tous ses congénères, si possible – pour être en sécurité. Mais lui d'abord. C'est le plus dangereux.

— Tu t'en charges, dit-il. Moi, je prends mes gars et on met la ville à feu et à sang.

— Il faut tuer l'enfant.

— Je t'aiderai. Tu peux prendre certains de mes généraux. Une partie de mon armée.

C'était bizarre. Avoir une conversation. Comme dans l'ancien temps. Faire du gringue à une nana. Hou, non. Pas elle. Elle, c'était autre chose. Vous ne vouliez rien faire avec elle. Un vrai repoussoir.

— Y en a d'autres, dit-elle. Tu les entends ?

Un cauchemar. Une femme qui pouvait réellement lire dans vos pensées.

— D'autres ?

— Écoute… Ouvre ton esprit…

Il s'exécuta, entrebâillant légèrement le portail de l'enclos. Aussitôt, une immense clameur monta.

— La ferme !

Aussi fort qu'il pouvait. Ça allait les secouer. De fait, ils se turent. Ouais, il n'avait pas tout perdu.

— Y a quelqu'un ? Quelqu'un m'entend ?

Et elles étaient là. Faibles au début, pas aussi fortes que la femme, néanmoins présentes. D'autres voix. Qui lui parlaient.

— D'où venez-vous ?

De partout. Des quatre coins du pays. Les noms, les endroits, du nord au sud, d'est en ouest, ils disaient comment ils avaient fait route ensemble, deux par deux, quatre par quatre, cent par cent, mille par mille…

— Nous sommes une nuée, mais nous ne formons qu'un. Et bientôt nous allons décoller, voler, inonder les cieux de notre gloire.

Il les entendait tous. Durant un moment, il comprit qui ils étaient. Un seul et même être. Et puis une autre voix se fit entendre. Différente. Il la reconnaissait. Elle était là avant. Une voix isolée dans la nuit, qui appelait. Une voix forte et claire, qui le troublait, le désorientait. Trop de voix. Il n'aurait jamais dû ouvrir le portail.

— Qui es-tu ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu veux ? Que fais-tu dans ma tête ? Va-t'en. Tu n'es pas des nôtres. Tu es en train de couvrir les babils de mes Babyloniens. Mes bons soldats. Prêts à tout balayer sur leur passage à l'instar d'une tornade. Mais voilà que tu te pointes et que tu coupes le signal. Tu me fais mal à la tête. Tu m'épuises. Que veux-tu ?

Il secoua la tête, comme si la voix était un pince-oreille dont on pouvait se débarrasser d'un geste. C'était frustrant. Juste quand il commençait à

avoir les idées claires, à sortir du brouillard, à être en phase avec la horde, à comprendre son histoire, son mystère et son hystérie… Non, non, non… les mots se mélangeaient. Et tout ça à cause de cette nouvelle voix. Qui s'était introduite par effraction, comme un sale squatteur profitant du calme et de l'espace libre pour prendre ses aises.

— Qui es-tu ? demanda-t-il encore.

— Qui es-*tu* ? répéta la voix.

— Moi ? Je suis le patron, l'artisan-boucher. Je suis Saint Georges.

Et Saint Georges regardait la femme, qui le regardait en retour, la tête penchée de côté. L'entendait-elle aussi ?

Cette voix. Pas un des siens. À elle non plus. Il la reconnaissait parfaitement. Il l'avait déjà entendue. Il ne pouvait ni la faire taire, ni la refouler. D'une façon ou d'une autre, elle s'était accrochée à lui. Elle posait des questions. Suffisamment fort pour couvrir tous les autres bruits. Plus fort même que la voix de la femme, qu'il n'arrivait plus à entendre. Au moins un point positif. En fait, elle les avait toutes réduites au silence. C'était comme regarder la télé sans le son.

Pourtant, d'une certaine manière, sans le tintamarre, sans le tapage de ses tapageurs, il se sentait étrangement seul et abandonné. Froid. C'était son peuple. Sa tribu. Ses enfants. Son armée. Son système solaire orbitant autour de l'étoile centrale. Lui. Saint Georges. La plus grosse étoile de toutes. Cette voix. Elle était même plus grosse que lui.

Ça n'avait guère eu de sens jusque-là. Un couinement ténu, rien de plus. Un écureuil dans un grand chêne, une puce sur le dos d'un éléphant. *Couine, couine, couine*. Il avait essayé de lui parler, sauf qu'il ne parvenait pas à la comprendre. Qui que ce fût, ils n'avaient pas su tirer parti de ce qu'ils avaient. Leur activité se résumait à un bourdonnement qui portait sur les nerfs, à la façon d'une mouche coincée dans une bouteille de lait. Et qui pouvait parler à une mouche ? Je veux dire, une mouche, ça ne parle même pas, n'est-ce pas ? Tout ce bourdonnement… c'était pas sa voix. C'étaient ses ailes. Vraiment, c'était ça ? Des battements d'ailes ? Qui l'avaient leurré en lui faisant croire à un être intelligent, doué de parole ?

Si tel était le cas, il fallait que ça cesse.

Il fallait qu'ils LA BOUCLENT !

LA FERME ! LA FERME ! LA FERME !

Il avait dit adieu à toutes les puces, à toutes les mouches, à tous les scarabées et à toutes les bébêtes et aux citronniers, là-bas, dans le grand vert.

C'était quand, déjà ?

Il y a des centaines. Des milliers. Des millions d'années.

Mais alors… comment pouvait-il s'en souvenir ?

Il se détourna de la femme et marcha jusqu'à se retrouver au cœur des siens. Il fallait donner sens à tout ça. Ce n'était pas ses souvenirs. Alors pourquoi les partageait-il ? Quelqu'un lui jouait des tours, lui essorait le cerveau, lui secouait le cigare.

Ce quelqu'un avait besoin d'une bonne fessée.

Ça avait toujours été la meilleure manière de régler les problèmes. Agir. Frapper quelqu'un. Lui tordre le cou. Mais comment tordre le cou de quelqu'un qui n'est autre qu'une mouche bourdonnant dans votre cerveau comme dans une bouteille ?

Une mouche bleue. Un bleuet. Oh, comme il aimait que les mots lui reviennent ainsi. Tellement d'idées et de mots maintenant, quand bien même ils ne lui appartenaient pas tous. Des pensées de l'univers. Les étoiles dans le ciel. La grande jungle verte et les puces et les mouches et les Inmathger…

Foutus étrangers.

Non, non, non… Pas ces pensées. Cet endroit parfait, tout vert et frais. Le jardin d'Éden. C'était ça. Oui, c'était ça. Et la voix ?

Celle qui lui disait quoi faire.

N'était-ce pas celle de Dieu ?

Dieu ne lui aurait-il pas donné la vue et la sagesse ?

— Bonjour, vous êtes Dieu ?

— Oui.

— Que voulez-vous ?

— Ça fait un moment que j'essaie de te contacter. Mais je ne savais pas comment. Je dois filtrer tellement d'autres bruits.

— Ils sont bruyants, n'est-ce pas ? Ton peuple. Toujours en train de quémander. Je sais ce que c'est. Toutefois, je suis content d'apprendre que je ne suis pas le seul à subir ça. Content qu'il y ait là kekchose de plus grand que moi, qui me dépasse. Ça me fait me sentir moins seul. Avec le recul, on dirait que toute ma vie j'ai tâché d'interpréter mes voix

intérieures. Maintenant, je comprends. C'était vous, depuis le début, qui cherchiez à me parler. Votre élu. Et finalement, vous voilà. Et je baigne dans votre lumière.

— Oui.

— Au fond, je l'ai toujours su. Je sentais que vous n'étiez pas comme les autres. Les miens. Eux sont incapables de développer une pensée. Ce ne sont que des animaux. Moi, je suis un homme. Votre homme. L'homme choisi par Dieu. Je suis Saint Georges.

— Bonjour, Saint Georges.

— Une question que je me suis toujours posée, Dieu. Est-ce que vous avez un autre nom ?

— Comment ça ?

— Ben… Vous voyez, un autre mot que juste « Dieu ».

— Oui. J'en ai un.

— C'est comment ? Vous pouvez me dire ?

— Je vais te le dire. Ce sera notre secret. À condition que tu m'obéisses au doigt et à l'œil.

— Tout ce que vous voulez. Je vous appartiens. Donc c'est quoi, votre nom ? Et qu'attendez-vous de moi ?

— Je m'appelle Paul… Et je veux que tu tues tous les enfants, jusqu'au dernier…

40

Jester se rendait compte que John n'était pas impressionné pour un sou. Depuis le temps, David aurait dû le savoir : John n'était impressionné par rien. Vous pouviez vous transformer en chauve-souris violette à trois yeux avec, à la place du cul, un pistolet en plastique Nerf tirant des bonbons à la gelée que John n'aurait pas bronché. Un haussement d'épaules. Un vague « hum ». Vautré sur un fauteuil, les paupières mi-closes, bouche bée, il dévisageait Paul. De temps à autre, il laissait échapper un petit rire moqueur qui sifflait dans ses narines et se tournait vers Carl, assis à côté de lui. Tous les deux échangeaient alors des regards narquois en secouant la tête.

David commençait à transpirer et à virer au rouge. La plupart du temps, il se comportait comme un adulte responsable, mais quand les choses lui échappaient, qu'il était dépassé par les événements, il rougissait, perdait contenance et redevenait un petit garçon.

— Tu sais, dit John en se grattant l'aisselle, un des trucs d'avant qui m'a le plus manqué, c'est la télé. Qu'est-ce que j'ai pu regretter qu'y ait plus de télé ! Pouvoir mater des conneries, le cerveau sur pause… Eh ben tu vois, aujourd'hui, elle me manque plus du tout. Magique. Grâce à toi, qui débarques avec un machin dix fois mieux. Comment on pourrait l'appeler ? « Les monologues du couillon » ? « Bouffon sous hypnose » ?

Carl ricana.

— « Le Mongoloshow ».

La cible de ces quolibets n'était autre que Paul, le paumé du musée, qui avait débarqué en prétendant qu'il pouvait parler aux étrangers, ou aux crevards, comme il les appelait. Par une sorte de lien télépathique. Le Dr Dolittle du monde moderne, en somme…

Comme à son habitude, David s'était emballé, rameutant bien trop rapidement le ban et l'arrière-ban, à la manière d'un petit garçon ayant reçu une boîte de magie à Noël et qui veut absolument montrer ses nouveaux tours avant même de les avoir correctement répétés. « Regarde, regarde, la pièce va disparaître ! Euh… non, attends, désolé, je l'ai fait tomber… »

Paul était debout au centre de la salle d'apparat qui surplombait les potagers de Buckingham Palace où les jardiniers s'occupaient des plantations. Un travail sans cesse à recommencer.

Paul se concentrait de toutes ses forces, marmottant, les lèvres bougeant à peine.

Et puis… rien.

David n'avait pas bien calculé son coup. Le problème, c'est qu'il n'y avait rien à voir. Quand bien même Paul aurait pu parler aux étrangers, comment pouvait-il en apporter la preuve ? David n'était pas pour autant disposé à lâcher l'affaire.

— Tu comprends pas, coupa-t-il en direction du chef des squatteurs. Il communique avec eux. Un lien télépathique.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce qui me dit qu'il est pas en relation télépathique avec le fromage que j'ai entre les doigts de pied ou avec un nugget de poulet ? C'est pour ça que tu nous as fait venir ?

— Plus que crétin, acquiesça Carl, habillé comme d'habitude en une sorte de mix entre pirate et motard, avec de grosses bottes, un bandana noué autour du crâne et un pantalon large coupé juste au-dessous du genou.

John, de son côté, était une rareté. Comme s'il avait été assemblé à partir de débris épars. Moche et anguleux, le sourire édenté, le visage blême et deux petits yeux trop rapprochés. Il portait un improbable ensemble de vêtements de sport disparates et répugnants de saleté.

Soudain, Paul ouvrit de grands yeux et parla haut et fort.

— Mon nom est Paul…

Ensuite, ses lèvres continuèrent de bouger, mais Jester n'arrivait pas à comprendre ce qu'il disait.

John et Carl pleuraient de rire, se tapaient sur les cuisses.

— J'y crois pas, s'esclaffa John. Ça déchire tout. Je pensais qu'on était au top, mais là ça dépasse l'entendement. Putain, vivre jusque-là pour entendre ça… Il s'appelle Paul ! Génial ! Crevant ! Pape Paul… Popaul II ! Et que peux-tu nous dire de plus ? Je t'en prie, illumine-nous de tes lumières. C'est quand ton anniv ? Allez, dis-nous !

David ne l'entendait pas de cette oreille.

— Tu as établi un contact ? demanda-t-il.

Paul acquiesça d'un hochement de tête sépulcral, les yeux dans le vague, par-delà l'enceinte du palais. David semblait aiguillonné tandis que John et Carl se gondolaient de plus belle.

— Ô grand sage, gratifie-nous d'une autre de tes révélations, dit Carl. Nous attendons tes paroles, ô maître.

— Il dit que son nom est Saint Georges, répondit Paul en frissonnant.

Il était agité de spasmes. Des gouttes de sueur perlaient à son front. Et Jester devait admettre qu'un frisson lui avait parcouru l'échine et qu'il avait senti ses poils se dresser sur ses bras à l'évocation de ce nom.

Saint Georges.

Précisément celui que Shadowman donnait au commandant en chef de l'armée des étrangers. Et puis lui aussi éclata de rire, pour se moquer de lui-même. Ça ne voulait rien dire. Paul pouvait très bien avoir entendu prononcer le nom Saint Georges. Mince, Jester lui avait peut-être même parlé du gars.

Paul semblait carrément stressé maintenant, comme s'il allait exploser, à la façon des liquéfiés qu'ils croisaient parfois. Eh bien, pour un final, ce serait plutôt grandiose que tout son corps éclate et qu'il se répande sur la moquette, éclaboussant John et Carl d'humeur infâme.

Mais il n'implosa pas. Rien ne se passa.

— Ça suffit, les conneries, dit John en se levant. Carl et moi, on retourne à Saint-James.

Paul relâcha la tension, haleta et tomba à genoux. Carl lui jeta un regard perplexe.

— Bien essayé, Kermit.

— Attendez, s'exclama David. Attendez. On peut le prouver…

Il se tourna alors vers Jester, cherchant un soutien. Celui-ci haussa les épaules.

— Prouver quoi, au juste ?

— Je veux leur montrer que Paul est capable de leur parler.

— Faites venir la famille royale, ordonna Jester en aidant Paul à se relever. Tu peux leur parler une nouvelle fois ?

— Je pense.

— Bon garçon.

— Non, pas ici ! s'étrangla David d'une voix suraiguë. Sont trop crados.

C'était bien le dernier des problèmes de Jester, qui aurait aimé que David arrête d'insister. Il pouvait se passer n'importe quoi avec Paul. Le gars était totalement instable. Il n'arrêtait pas de faire des allers-retours à l'infirmerie, pour des saignements de nez, des crises diverses, des accès de fièvre. Pour autant que le sache Jester, il avait pété les câbles après qu'un étranger avait tué sa sœur et aujourd'hui, il semblait que d'obscures raisons le poussaient à rejeter la faute sur d'autres enfants. Une des filles qui travaillaient à l'infirmerie avait confié à Jester qu'il avait une vilaine morsure au cou mal cicatrisée. De fait, ce grand type très maigre et très pâle portait en permanence un pull noir à col roulé couvert de taches – sans doute pour cacher la trace de la morsure.

OK, il avait réussi à établir une sorte de lien avec les aristos un peu plus tôt. Mais pouvait-il réitérer l'exploit ? Jester se tourna vers David.

— T'es sûr de ton coup, là ?

— Nous allons poursuivre la démonstration à l'étage, répondit seulement David en jetant un regard mauvais à Jester.

Joignant le geste à la parole, il tourna les talons et sortit, ne laissant d'autre choix aux personnes présentes que de le suivre. Paul, dans un état second, fermait la marche en traînant des pieds.

Arrivés dans le couloir, John et Carl s'écartèrent du groupe.

— C'est bon, on en a assez vu.

— Pour l'amour du ciel ! tempêta David avec véhémence. Ça ne prendra que cinq minutes. Qu'est-ce que vous avez de si important à faire ? C'est quoi, le programme ? Une réunion grattage de cul pendant trois heures ? Une conférence sur l'art de se curer le nez ? Un séminaire sur la sieste en bande organisée ?

À l'évidence, John était à deux doigts de perdre son calme.

— Réfléchis, dit David en s'avançant vers lui. Réfléchis à ce qu'on pourrait faire si l'on avait les moyens de communiquer avec les adultes. De

leur donner des instructions.

— À quoi bon ? dit John. Sont complètement nuls.

— Un petit effort, dit David. Pose-toi la question : que voulons-nous ? Qu'est-ce que *je* veux ? On veut tous la même chose : rabattre le caquet de ces salopards du musée, ces bêcheurs arrogants qui gravitent autour de Justin, les Holloway… Achille.

— Cet enfoiré, dit John.

— Tu veux contrôler Londres, n'est-ce pas ? dit David.

— Sûr.

Comme David, John avait été humilié par le gang des Holloway. Jester doutait qu'il pardonne jamais à Achille de l'avoir vaincu en combat singulier.

— Imagine, poursuivit David qui reprenait la main en servant de nouveau son boniment doré sur tranche. Notre propre armée. N'est-ce pas ce qu'on a toujours voulu ? Être assez puissants pour diriger Londres ? Avoir tout le monde à notre botte ?

— Exact, dit Carl, qui était un peu plus malin que son chef.

John était une frappe de première, rompue aux règles de la rue, mais ça s'arrêtait là. Carl avait une meilleure compréhension du monde.

— OK, poursuivit-il. Imaginons un instant que ton singe d'appartement puisse effectivement causer aux sacs à pus ambulants. Qui nous dit qu'ils feront ce qu'on leur demande ? C'est ça que je pige pas.

— Tu oublies une chose, répondit David en lui adressant un grand sourire. Que veulent les étrangers ?

— On s'en cogne de ce qu'ils veulent, dit John.

— Mais la même chose que nous, répliqua David avec un sourire. Détruire les morveux du musée et ce ramolli du bulbe de Jordan Hordern qui descend de sa Tour à la noix et qui débarque ici comme en terrain conquis. Eh ben, on va tous les remettre à leur place et leur faire ravaler leur suffisance. Parce que tout ce que les étrangers ont toujours voulu, c'est tuer des enfants. Donc, si on peut faire alliance avec eux, conclure une sorte de trêve…

— Comment tu veux faire la trêve avec des zombis ? ironisa Carl d'un ton moqueur. Ils pensent pas. C'est des légumes.

— Pas tous, dit David. Ils ont un leader – celui avec lequel Paul est entré en contact – Saint Georges.

Donc, si je comprends bien, on est tous censés avaler ça ? pensait Jester. Le contact direct avec le grand manitou. Décidément, David était prompt à tourner les choses à son avantage !

— Saint Georges est intelligent. Il contrôle les étrangers. Si on peut renforcer le lien avec lui, alors…

— *Si*, insista John avant de cracher dans un vase d'apparat posé sur un piédestal. Mais on n'a aucune preuve.

Lui, au moins, ne se laissait pas complètement abuser par l'écran de fumée déployé par David.

— Des preuves, je vais vous en donner…

Ce disant, il se tourna vers Paul et l'attrapa par les épaules.

— Tu vas le faire, n'est-ce pas ?

Mais Paul avait l'air ailleurs.

— Je suis Dieu, murmura-t-il, hébété, dans un filet de voix.

— Il va le faire, intervint Jester, histoire d'ôter un peu de la pression qui pesait sur les épaules de Paul.

Ils gravirent le grand escalier monumental, passèrent devant la statue en marbre noir représentant Persée décapitant la Gorgone. John et Carl ne pouvaient s'empêcher de s'émerveiller.

— Quand est-ce que tu nous invites à vivre ici, avec tout le confort ? demanda John.

— Je pensais que vous préfériez votre camp, répondit David.

— Ouais, mais t'as des trucs super ici. Hein, Carl, que c'est joli ?

— Très.

Arrivés sur le palier, ils empruntèrent un autre escalier, beaucoup moins imposant, qui menait aux appartements royaux. L'odeur des aristos décatis se faisait plus présente à chaque marche. Même John et Carl qui, très franchement, puaient, fronçaient le nez et multipliaient les blagues grossières ayant trait aux pets et à pire encore.

Comme toujours, un garçon gardait la porte de la chambre. Il avait l'air de mourir d'ennui. David lui dit quelques mots pendant que John et Carl ricanaient bêtement devant un tableau représentant deux femmes nues.

Le garçon ouvrit la porte et la puanteur les prit à la gorge. John grogna. Les vestiges de la famille royale faisaient peine à voir. Il n'en restait que cinq, vêtus de guenilles : une femme âgée, une autre, plus jeune, ainsi que trois jeunes hommes. Les plus vaillants de ceux qu'ils avaient trouvés

cachés ici quand ils étaient arrivés. Du menu fretin en termes de lignée. Jester avait depuis longtemps oublié de qui il s'agissait exactement. Ils avaient tellement de kystes, de plaies et de grosseurs sur le visage qu'ils n'avaient même plus apparence humaine. Avec le temps, Jester s'était habitué à eux. Ils ne lui faisaient plus peur. De fait, ils étaient bien trop faibles et souffreteux pour représenter une menace.

Leurs vies s'apparentaient à celle d'animaux dans un zoo. Ils chiaient par terre et se nourrissaient de vagues restes servis dans des gamelles en fer-blanc.

Les quatre garçons s'avancèrent dans la pièce en faisant bien attention à l'endroit où ils mettaient les pieds.

— Eh bien, que le spectacle commence ! lança John d'un ton méprisant en se tournant vers Paul, plus livide et plus fiévreux que jamais.

Après un soupir, celui-ci prit une profonde inspiration et regarda fixement les représentants de la famille royale.

— Que voulez-vous qu'ils fassent ? demanda-t-il.

— N'importe quoi ! cria David. Qu'ils fassent un truc, voilà tout. Montre-nous !

— Il peut rien faire, railla John. C'est juste un timbré. On perd notre temps.

Mais avant qu'il ait terminé sa phrase, les membres de la famille royale s'effondrèrent sur le sol, telles des marionnettes dont on aurait brutalement coupé les fils. John ouvrit soudain de grands yeux. Ceux de Paul s'étaient révulsés dans leurs orbites. Il frissonnait et marmonnait en tremblant comme un possédé.

Les aristocrates grognèrent. L'un des plus jeunes se prit la tête entre les mains et se mit à rouler d'un côté puis de l'autre sur la moquette. Puis, tous s'immobilisèrent.

— Allons, c'est pas lui qui a fait ça, dit John. Juste un coup de bol extraordinaire.

L'un après l'autre, les représentants de la caste aristocratique relevèrent leurs mines ravagées et regardèrent John et Carl, avant de se mettre à ramper dans leur direction, des filets de bave brunâtre dégoulinant de leurs lèvres enflées.

— OK, marmonna John, tu peux leur dire d'arrêter maintenant.

Jester n'en revenait pas. C'était bien la première fois de sa vie qu'il voyait John impressionné par quelque chose. Non. Plus qu'impressionné. Effrayé.

— Tu peux rappeler tes monstres, là, mon frère.

Les aristos continuaient d'avancer en se tortillant. John et Carl reculèrent d'un pas et voilà que les descendants de la famille royale se mirent à genoux et se prosternèrent devant eux, le front touchant terre. La vieille femme dont les yeux dépourvus de cils étaient certainement aveugles, tendit la main vers Carl et ouvrit ce qui lui tenait lieu de bouche. Un son en sortit, comme une syllabe venue d'ailleurs, un cri d'animal blessé, quelque chose d'horrible. Puis elle fit pivoter sa main toute tordue, noueuse, aux articulations saillantes, à laquelle manquait le petit doigt.

— Que fait-elle ? demanda John.

Lentement, elle referma le poing et tendit le majeur en l'air.

Jester éclata de rire. John, lui, pâlit.

— Elle te salue, John, dit Jester, hilare, avant de taper dans le dos de Paul. Et pour ça, elle te fait un beau doigt d'honneur.

41

Shadowman était de retour dans la flèche du vieux cinéma, d'où il observait l'armée crevarde. Il se sentait chez lui. C'était ce qu'il savait faire de mieux. Surveiller. Attendre. Suivre. Seul. Personne pour le ralentir, le mettre en danger ou être blessé à sa place.

Non, décidément, rien ne valait l'action en solo.

Il avait son sac, sa nourriture, son eau, ses armes. Et, de son poste d'observation, il pouvait embrasser du regard la quasi-totalité de l'armée de Saint Georges, environ deux fois plus importante qu'elle ne l'était auparavant. Sans compter que d'autres crevards convergeaient de partout vers ce point de rencontre, déambulant d'un pas lourd dans le matin blême. Grâce au système de communication institué par Jordan Hordern, des renforts ennemis avaient été signalés en provenance de l'est. Un peu plus tôt dans la journée, Shadowman était passé voir Saif, qui lui avait confirmé que des crevards débarquaient du nord. Quant à ceux qui arrivaient par le sud, Shadowman les avait vus de ses propres yeux, sur les ponts qui enjambaient la Tamise. Le contingent le plus important était celui qui arrivait de l'ouest. Le groupe qui avait enlevé Yo-Yo. Aucune chance qu'elle soit encore en vie. Il n'avait même pas essayé de se mentir.

La meilleure chose à faire était d'évacuer la fillette de ses pensées. Se concentrer sur les crevards.

Tant de questions restaient en suspens.

Ils étaient tous là, tous les nouveaux, et ils se mélangeaient à l'armée originale de Saint Georges. Qu'est-ce qu'ils fichaient ? Qu'est-ce qu'ils attendaient ? Pourquoi s'étaient-ils rassemblés ? De quoi se nourrissaient-ils ? Comment survivaient-ils ? Appliquaient-ils réellement une sorte de stratégie ?

Shadowman brûlait de descendre de son perchoir et de se glisser parmi eux. Cependant, c'était trop dangereux. Il avait tenté le coup et n'avait dû son salut qu'à sa fuite effrénée, malgré sa jambe encore faible. Il s'en était sorti de justesse. Si les crevards n'avaient pas été aussi lents et patauds, s'ils n'avaient pas autant répugné à quitter le confort de leur nid, il aurait sûrement été pris et avalé tout cru par la meute. Il était beaucoup plus prudent depuis.

L'expérience avait au moins permis de répondre à une question.

Lui qui pensait être animé par une énorme pulsion morbide avait compris que ses envies de suicide étaient derrière lui. Ce qui était arrivé à Yo-Yo n'était pas sa faute. C'est comme ça qu'il fallait voir les choses. Dans un sens, Ryan était aussi responsable que lui.

Personne n'aurait pu prévoir qu'une nouvelle armée allait débarquer alors que les rues étaient aussi calmes.

Et puis… il fallait bien se raconter ce genre d'histoire si l'on voulait rester en vie et à peu près sain d'esprit. Celui qui cédait à la pitié était condamné. Pour survivre, il fallait être fort mentalement. La tête, le cœur, le bras. Les trois devaient être forts. Qu'un seul fasse défaut, et c'était fini. Or, après la disparition de Yo-Yo, il y avait eu un moment où le cœur de Shadowman avait beaucoup saigné. Il avait lentement rebâti un mur autour. Il s'était éloigné des autres enfants et, maintenant, il était de retour dans son élément, avec ses crevards.

Il était heureux d'être là. Heureux d'observer et d'attendre. Fort dans sa tête, dans son cœur et la main ferme et sûre…

Soudain, il retint son souffle. Ça bougeait. Des ombres se déployaient dans l'avenue, en direction du sud. Au début, rien qu'une ou deux, puis des poignées, ensuite des groupes plus importants et, pour finir, un flot continu qui submergeait toute la chaussée, telle une coulée d'huile grasse, sale et pourrie.

Ça lui rappelait les jours de match. Quand les fans de foot envahissaient les rues. Une foule lente et têtue, qui se rassemblait, dans l'attente d'un

événement précis.

L’armée de Saint Georges se déployait.

Les hostilités étaient engagées.

42

— T’es mieux comme ça, vraiment, déclara Fish-Face en caressant le bras du Géant vert et en se remettant au travail.

Un claquement métallique retentit, suivi d’un léger cliquetis accompagnant la chute d’un ongle d’une longueur fantastique sur le sol.

Maxie frissonna. Fish-Face était en train de couper les ongles de son père à l’aide d’une grosse paire de ciseaux de cuisine. Horrifiant. D’autant que, personnellement, elle n’était pas certaine de partager le jugement esthétique de Fish-Face. Absinthe était-il moins vert avec les ongles ras ? L’humus délétère dont il était couvert était-il en train de tomber ? Quoi qu’il en soit, avec ou sans ongles, il continuait de mettre Maxie très mal à l’aise. Ses yeux pâles. La manière dont une idée impénétrable semblait infuser en permanence dans les méandres de son cerveau. La manière dont vous pouviez le surprendre en train de vous lorgner avec gourmandise et, si vous souteniez son regard, sa façon de baisser les yeux comme un toutou honteux.

Fish-Face avait fait ce qu’elle pouvait pour lui donner un aspect normal. Elle lui avait coupé les cheveux et maintenant, elle le débarrassait de ses ongles démesurés. Elle lui avait également enjoint de porter des vêtements : un tee-shirt large et un pantalon de survêt, quand bien même il se plaignait que le tissu lui irritait la peau. Pas de chaussures. Ça, c’était non négociable. Tout comme le fait qu’il garde sur ses épaules l’infâme couverture dont il

ne se séparait jamais, ainsi que le ridicule chapeau en plastique vert vissé sur son crâne. En résumé, il était loin d'être normal. Pouvait-on pour autant parler d'amélioration de son état physique ? Était-il globalement en meilleure santé ? Ou le fait qu'il parût plus humain n'était-il dû qu'aux efforts esthétiques de Fish-Face ?

Quel couple ils formaient ! Maxie n'était pas sûre de s'y habituer un jour. Fish-Face et le vieux laideron. Maxie savait qu'Einstein faisait des expériences sur lui, qu'il l'utilisait comme cobaye pour les antidotes élaborés à partir du sang de P'tit Sam sur lesquels il travaillait. Au moins Einstein ne l'avait-il pas tué, contrairement à la mère dans le camion. Il avait fabriqué un nouveau sérum, plus sûr, et avait commencé par l'administrer en toutes petites doses. Depuis, il augmentait graduellement les quantités. Maxie ne prétendait pas comprendre les mécanismes, mais quelque chose devait marcher.

Elle était venue dans la galerie des oiseaux, là où les Biscornus et Absinthe avaient leurs quartiers, pour essayer de trouver Skinner. C'était avec lui qu'il était le plus facile de discuter et, en plus, il pouvait traduire les sorties disons plus particulières de Fish-Face. Apparemment, elle était encore capable de recevoir des messages de son ami Trinité, parti vers l'ouest avec Ed.

Maxie voulait savoir s'ils avaient donné de leurs nouvelles. Ed était-il sur le chemin du retour ? Elle avait beau ne pas bien le connaître, le peu qu'elle avait vu de lui l'avait impressionnée. En plus, il avait emmené Kyle, Lewis et Ebenezer, trois de leurs meilleurs guerriers. Le moral des troupes au musée était désastreusement bas depuis qu'Achille avait annoncé qu'il refusait de se battre. Si Ed revenait, il serait peut-être capable de remobiliser tout le monde. Pour le moment, mis à part un petit groupe de purs et durs du musée et la bande de Maxie, c'étaient surtout les gars de l'Est qui étaient disposés à se jeter dans la bataille, or elle doutait sérieusement de la valeur au combat de ces timbrés de Saint-Paul habillés tout en vert. Certes, ils étaient enthousiastes – à la limite du fanatisme – mais on ne pouvait pas réellement parler de guerriers. Elle les avait vus s'entraîner à Hyde Park. Leur approche du combat semblait faire la part belle aux prières, aux chants et à la musique, en revanche, l'art de la guerre y tenait un rôle tout à fait secondaire. Or, Maxie connaissait assez les

adultes pour savoir que si les Verts partaient au front avec pour seules armes des violons et des trompettes, ils se feraient massacrer.

Aucun Dieu ne les protégerait. Par contre, si Ed revenait, la donne changerait.

Bref, elle n'avait d'autre choix qu'interrompre cette scène touchante de tendresse familiale.

— Skinner est là ?

— Là-haut, avec les petits, répondit Fish-Face sans lever les yeux de son ouvrage.

Elle était si timide, la pauvre fille.

— Tu veux quelque chose ? dit-elle en tordant son long cou de manière à éviter le regard de Maxie.

Celle-ci lui expliqua le motif de sa visite.

— Je n'ai rien entendu depuis un moment, répondit Fish-Face quand elle eut terminé. Du moins, rien de clair. Le passage de ces nouveaux adultes a tout chamboulé. Ils sont tellement nombreux qu'ils brouillent le signal. C'est plus que de la bouillie, du bruit blanc, un millier de voix qui crieraient toutes en même temps. On ne peut rien en tirer. Je te dirai dès que j'en saurai davantage. Promis… mais, Maxie ?

Enfin, elle leva ses grands yeux démesurément écartés et Maxie y lut comme une supplication.

— Tout va bien se passer ?

— Très honnêtement, je ne sais pas. Si nous ne parvenons pas à motiver et à rassembler tout le monde, j'ignore comment ça peut tourner. Plus personne ne veut se battre.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire ?

— Tu peux nous faire revenir en arrière ?

Fish-Face fit non de la tête.

— Donc aucune chance de remonter le temps pour empêcher Jordan de prendre la chienne de Paddy ? Et si tu nous téléportais dans un univers parallèle où la maladie n'existe pas ?

Fish-Face esquissa un timide sourire avant de secouer de nouveau la tête.

— Dans ce cas, j'ai peur que tu sois aussi démunie que moi, dit Maxie. Même dans les rangs de mes Holloway, certains ont déjà dit qu'ils

jetteraient l'éponge si Achille ne participait pas au combat. Que pouvons-nous faire ?

— Espérer que les crevards ne passent jamais à l'attaque.

— On va demander à la bande de Saint-Paul d'intégrer ça dans leurs prières…

Un cri leur fit toutes les deux tourner la tête vers la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda anxieusement Fish-Face.

— Je vais aller voir.

Maxie sortit et se dirigea vers le hall principal, filant au pas de course le long des vitrines où étaient exposés les fossiles de monstres marins. Il y avait de l'agitation au pied du squelette de diplodocus, des éclats de voix, on agitait les bras en faisant de grands gestes. S'approchant, Maxie repéra Blue, qui semblait au centre des débats. Forçant encore l'allure, elle alla droit vers lui. Dès qu'il l'aperçut, il sortit de la mêlée et l'entraîna à l'écart. Il avait l'air sombre. En dépit de ses efforts pour garder une mine impassible, on pouvait lire sur son visage que l'heure était grave.

— Ils arrivent, dit-il.

— Qui ? Quoi ?

— L'armée s'est mise en marche. Il faut qu'on se tire d'ici. Jordan veut qu'on canalise les crevards en direction de Hyde Park.

— Merde.

Ce plan avait été longuement discuté. Les enfants avaient œuvré pendant des jours pour construire des barricades et élever une sorte de muraille afin de conduire les adultes sur le champ de bataille que Jordan avait choisi. Les travaux, hélas, étaient loin d'être achevés. Sans compter que l'armée risquait de se déployer et d'investir toutes les rues. Ou encore de contourner les fortifications pour les prendre à revers. Personne ne savait quelle serait leur tactique.

Et depuis qu'Achille avait fait son caprice, l'armée d'enfants avait commencé à se déliter. Ils avaient déjà perdu la moitié de leurs effectifs.

— Est-ce qu'on est prêts ? demanda-t-elle en balayant du regard les visages anxieux des enfants.

— Bien sûr que non. Et on le sera jamais.

Maxie étouffa un juron. Elle aurait vraiment préféré que Blue lui mente.

43

— La bataille a débuté. On va leur montrer ce qu'on a dans le ventre !

Paddy avait les yeux fixés sur la lance d'Achille. Seigneur… il n'avait pas dû y aller de main morte. L'arme s'était profondément fichée dans la cible, malgré la dureté extraordinaire de ce vieux bois. Paddy appuya sur l'extrémité de la hampe et la relâcha. Celle-ci vibra bruyamment, comme dans les dessins animés, ce qui réjouit visiblement Paddy.

— Je vais la retirer, dit-il. La rapporter à H. Lui montrer comme je suis fort.

— Rêve pas, dit Arthur. Tu pourrais t'échiner pendant mille ans, ce qui est sans doute l'âge de cet arbre, que t'y arriverais pas.

Les autres enfants éclatèrent de rire. Ses troupes. Son équipe. Les enfants qu'il allait conduire à la bataille. Et là, il avait l'opportunité de leur montrer qui il était. Un héros au même titre que son héros, Achille.

— Trop facile, dit-il. Je suis Patrick de la branche des Rouquins. Les plus grands super-héros des légendes irlandaises. Je suis Cúchulainn, revenu d'entre les morts et réincarné dans ce corps !

— Et moi Hercule, fanfaronna la Grenouille. Il s'est réincarné en moi.

Ce disant, il prit la pose de l'homme fort et tourna les yeux vers sa sœur, Zohra, en quête de son soutien. Pour toute réponse, celle-ci éclata de rire. Il faut dire qu'elle riait à tout ce que faisait la Grenouille.

— Je vais te montrer, dit Paddy en agrippant la lance à deux mains.

Depuis toujours, il rêvait d'être Superman. Il avait grandi entouré de deux frères et deux sœurs. N'étant pas le plus jeune, il ne pouvait pas être le bébé, le chouchou de tout le monde, comme la Grenouille. N'étant pas non plus l'aîné, il ne pouvait donc pas prétendre au statut de chef de clan comme son grand frère, Daragh. Il était coincé au milieu, ignoré, rien de spécial. À l'école, on le charriait à cause de son accent irlandais. Les enfants l'imitaient. Les profs lui demandaient de parler plus distinctement. Dans ces moments-là, il rêvait d'avoir des superpouvoirs, il aurait voulu qu'une musculature extraordinaire lui sorte de partout et qu'il puisse ratatiner tous ces casse-pieds. En secret, dans sa chambre, il faisait des exercices avec les haltères de Daragh. En dépit de ses bras en compote, il était convaincu qu'il lui fallait du muscle pour être quelqu'un.

Pas simplement le Caddy d'Achille, son porteur de lances. Non, il serait un héros, à son image.

Sauf qu'Achille n'allait pas combattre.

Il avait chassé Justin du vieux bureau où celui-ci avait pris ses quartiers, côté façade du musée et, depuis, il restait prostré dans le noir, les rideaux tirés en permanence, insultant quiconque osait s'approcher.

Qu'à cela ne tienne, le héros du jour, ce serait Paddy.

Il banda ses muscles et tira sur la lance. Après tout, Achille ne l'avait pas enfoncée avec un marteau. Pour autant, elle ne bougeait pas. Pas même d'un millimètre. Soudain, Paddy eut conscience de passer pour une andouille.

— Allez, Superman ! cria la Grenouille. Arrache-la !

— Ben vas-y, toi qu'es si balèze ! aboya Paddy d'un ton hargneux.

— Sauf que moi j'ai jamais prétendu que j'y arriverais, protesta la Grenouille.

— Parce que tu ne peux pas.

— Je sais.

— Aucun d'entre vous ne peut le faire, dit-il en dévisageant un à un les enfants. Y a qu'Achille qui soit capable de la retirer.

Ouais, c'était ça. Il adorait toutes ces vieilles histoires dont son père le régalait quand il était petit. Son père était un poète et un romancier. Il lui avait raconté toutes les légendes du folklore celtique, il lui avait raconté de nombreux contes africains, gallois, indiens… et même anglais. Néanmoins,

chaque fois, il déclarait : « Souviens-toi, bonhomme. Les meilleures histoires, ce sont toujours les irlandaises. »

Paddy se rappelait par exemple la légende du roi Arthur, avec l'épée plantée dans la pierre. Que seul le roi légitime d'Angleterre pouvait retirer.

— Ouais, dit-il, seul Achille peut la retirer. Tout simplement parce que c'est le meilleur de tous. Et quand il la retirera, nous gagnerons. Nous vaincrons les crevards. On se souviendra de moi et Achille sera un héros à jamais. Allez ! Qui veut s'y frotter ? Je vous le dis, personne ne peut la retirer. Personne !

Le sort en était jeté. Si l'un d'eux parvenait à retirer la lance, il passerait définitivement pour un crétin. Toutefois, il était convaincu que cela n'arriverait pas. Après tout, ils étaient tous aussi jeunes que lui. Les premiers à s'y coller furent Arthur et Wiki. En vain, quand bien même ils s'y mettaient à deux. Ensuite, pour rigoler, la Grenouille s'avança, à la plus grande joie de Zohra qui tapait dans ses mains en riant comme une possédée.

— Allez, dit Paddy. Essayez tous. Après tout, peut-être que l'un d'entre vous est spécial.

Le suivant était le Kid.

— Je suis Bernard Pollard ! dit-il fièrement.

— Qui est Bernard Pollard ? dit Paddy.

— J'sais pas, répondit le Kid en haussant les épaules. Ça m'est venu comme ça. Je trouvais que ça sonnait bien pour un nom de super-héros.

— Bernard Pollard ?

— Bon, OK, dit le Kid, Sally Abbaye, alors.

— Sally Abbaye ?

— Lulu ? Twiggy ? Non ! Je suis Johnny Bras-de-fer, le roi des Norrois, cœur sans peur, esprit clairvoyant et prince *linguine* !

Paddy ne comprenait pas un traître mot de ce qu'il disait. Comme d'habitude. Le gars était complètement zinzin.

Le Kid attrapa la lance et tira, en feignant de grimacer sous l'effort, puis il recula d'un pas.

— La chose me surpasse, dit-il. Elle relève de l'impossible. De l'improbabilité. La lance du destin. Lancelot du crack.

Ne restait plus que P'tit Sam. L'épisode de Saint-Paul était encore dans toutes les mémoires et le fait que Mad Matt ait pu voir en Sam une sorte de

dieu continuait d'alimenter les conversations. Eh bien, c'était l'occasion rêvée de le prouver.

— Vas-y, ordonna Paddy. Toi, l'élu. Prends l'épée et conduis-nous à la victoire.

— Je ne suis pas du tout l'élu, répondit Sam. C'est du grand n'importe quoi. Matt a tout faux. Il s'est gouré sur toute la ligne.

— Mais ton sang, dit Zohra. Y a pas quelque chose de spécial dans ton sang ?

— Ouais, enchérit la Grenouille, montre-nous ce que tu sais faire, Mister Magic Blood. Retire la lance.

Les autres reprirent en chœur : « Re-tire-la-lance ! Re-tire-la-lance ! »

Sam semblait embarrassé. Toutefois, quand il parut évident que la seule façon de les faire taire était d'obtempérer, il saisit la hampe à deux mains et tira.

Sans réellement faire d'effort, ne s'attendant pas à ce qu'elle bouge…

L'ambiance menaçant de retomber, Paddy se fit un devoir de relancer l'enthousiasme. C'était son boulot en tant que chef, en tant que capitaine.

— Personne ne peut la retirer sinon le champion, cria-t-il.

— Et s'il ne veut pas la reprendre ? demanda Wiki. Qu'est-ce qui se passera ?

— Il le fera.

Il le fallait. Achille était le héros de Paddy. Mais à quoi bon un héros retiré dans sa bulle, qui ne parle plus à personne et qui refuse de se battre ?

S'il ne sortait pas de sa retraite pour mener bataille, ce ne serait plus du tout un héros.

44

Ce n'était pas faute d'en avoir parlé, d'avoir organisé des réunions où elle-même s'était levée pour prendre la parole et alerter l'auditoire sur la supériorité numérique de l'ennemi, pas faute d'avoir assisté à l'arrivée en masse des nouveaux, le matin suivant la lune rousse ; pourtant, c'était seulement maintenant, en les voyant en chair et en os, agglutinés les uns aux autres, que Maxie prenait réellement conscience de ce qu'elle s'évertuait à dénoncer. Ils étaient face à une armée. Une vraie de vraie.

Et une armée en marche.

Qui la terrorisait au point de lui donner envie de vomir.

Elle aurait été incapable d'avancer un chiffre, mais elle avait l'impression qu'ils allaient submerger toute la ville de Londres.

Elle ne se souvenait plus très bien de comment c'était quand tout avait commencé, voilà un peu plus d'un an. Il s'était produit tant de choses depuis, des choses horribles, terrifiantes, dégoûtantes, affligeantes. La seule manière d'y faire face, c'était d'en faire abstraction, de ne pas en parler, de ranger tout ça dans un coin de son cerveau et de faire comme si ça n'avait jamais existé.

Ils avaient passé l'année. Ils avaient survécu jusque-là. Et puis tout avait changé. Elle ne comprenait toujours pas vraiment pourquoi les crevards s'étaient tous rassemblés ainsi. Dans quel but ? Quoi qu'il en soit, ils étaient à un tournant, ça se sentait. S'ils ne trouvaient pas un moyen de

les arrêter, les enfants de Londres seraient obligés d'évacuer les lieux et de s'en aller aussi loin que possible. Mais comment pouvaient-ils ne serait-ce qu'espérer vaincre cette multitude ?

Aucun enfant n'avait jamais affronté une armée.

Comment espérer lever assez de combattants pour gagner cette bataille ? Quand bien même on ne tiendrait pas compte du fait que la moitié des enfants était restée au musée, refusant le combat. Le défaitisme avait gagné jusqu'à ceux de la Tour. Si Jordan n'avait pas été aussi effrayant et aussi autoritaire, Maxie était convaincue que nombre d'entre eux auraient également déclaré forfait.

Maxie, Blue et leurs escadrons sillonnaient les rues afin d'attirer le troupeau de crevards vers Hyde Park, où Jordan avait massé son armée. Du moins était-ce le plan. Car, dans les faits, autant essayer de guider une avalanche. Qu'importe la direction vers laquelle ils se tournaient, de partout il semblait en arriver davantage. Une masse insensée, sale et pourrie, qui dégageait une horrible puanteur et qui, en marchant, faisait un horrible bruissement. Un bourdonnement inquiétant, régulier, mortifère. Un esprit. Une raison d'être. Ils marchaient presque au pas. Une colonie de fourmis. Un essaim d'abeilles. Indéniablement, ils possédaient une forme d'intelligence et ils n'avaient pas peur de la lumière.

Les enfants n'essayaient pas de les combattre ou de tuer le moindre d'entre eux. À quoi bon ? Quelle différence qu'il y en ait deux ou trois de moins ? Ce ne serait qu'une perte de temps. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était les observer, les pister, encadrer tant bien que mal leur avancée.

Et les crevards s'armaient. Maxie n'avait jamais vu ça avant. Seuls ou à deux, ils s'écartaient de la foule et, malgré leur débilité, leurs plaies, leurs mutilations et leurs nécroses, s'équipaient en vue du combat. Certains ôtaient les pavés et les brisaient pour ne garder que les morceaux les plus pointus, les plus tranchants. D'autres arrachaient des grilles d'acier, des poteaux en fer ou des panneaux routiers, bref, tout ce qu'ils pouvaient trouver de contondant. Ils cassaient des boutiques, en ressortaient avec des équipements de sport, des outils, des portants en métal.

Sous les yeux de Maxie, un père au visage si rongé par le mal que l'on ne voyait pratiquement plus qu'un crâne nu, ramassa deux tessons de verre et les brandit à la manière de deux dagues, ignorant le sang qui en coulait et gouttait sur le sol.

Au loin, on entendait résonner des détonations. Des panaches de fumée s'élevaient dans le ciel. Certainement les pare-feu que Jordan avait installés afin de bloquer certaines rues secondaires à l'ennemi.

D'ailleurs, c'était là l'unique motif de consolation : les crevards se dirigeaient tous à peu près dans la direction souhaitée par Jordan. La bataille finale se déroulerait donc en terrain découvert, à Hyde Park, comme prévu.

Pour autant, rien ne disait qu'ils allaient s'arrêter là. Personne ne pouvait prédire ce qu'ils allaient faire.

Maxie repensait au jour où P'tit Sam avait été kidnappé, sur le parking, derrière le supermarché Waitrose. Selon elle, le changement avait commencé ce jour-là. Le début d'une nouvelle phase. Les prémices d'une intelligence comportementale.

Sur le coup, elle n'en avait pas pris conscience. Elle se préoccupait davantage de ce que les autres allaient penser. Après tout, c'était elle qui avait la charge du camp ce jour-là. C'était sa faute si Sam avait été enlevé. Pourquoi n'avait-elle pas mieux géré la situation ? Pourquoi n'avait-elle pas immédiatement réagi quand elle avait appris que les petits jouaient sur le parking… ?

Pourquoi ? Parce que, jusque-là, les adultes ne sortaient jamais pendant la journée.

À l'époque, un ou deux gamins avaient noté cette circonstance étonnante. Mais pas de quoi en faire un plat. Il y avait bien d'autres sujets d'inquiétude, plus importants que celui-là.

Pourtant, depuis ce jour, les crevards avaient complètement changé. Ils étaient devenus…

Cette *terreur*.

Qui envahissait les rues de la ville.

En direction du parc ? Apparemment oui, même si cela relevait sans doute du vœu pieux.

C'est alors que Maxie eut un choc. Il n'y avait pas que le champ de bataille dans cette direction. Il y avait, par exemple, le musée d'Histoire naturelle, juste derrière le parc. Se pouvait-il que ce soit ça leur destination ?

Avant même le début des combats, Maxie était épuisée. Le stress l'avait vidée. Heureusement que Blue était là pour lui insuffler un regain de force.

Ils étaient deux. Ensemble. Ils faisaient équipe. Ils se protégeraient mutuellement. Ça avait été insupportable quand il était parti en expédition à Heathrow. Dorénavant, elle ne le quitterait plus d'une semelle. Elle était presque devenue paranoïaque, convaincue que tous ceux qu'elle aimait étaient voués à mourir.

Ils s'arrêtèrent un instant. Maxie avait mal aux jambes. Elle était à bout de souffle. Mentalement, ce n'était pas mieux. Elle ne savait plus trop ce qu'ils étaient censés faire ni même où ils se trouvaient. Restait à espérer que tout le monde dans le groupe ne soit pas aussi confus qu'elle. Blue s'approcha d'elle et lui donna de l'eau.

— Ça sert à kekchose ce qu'on fait ? demanda-t-elle, haletante.

— Comment veux-tu contrôler une déferlante pareille ? répondit Blue en haussant les épaules. Même si on était plus nombreux, on ne pourrait pas. C'est de la folie. Ils vont où ils veulent.

— Je pense qu'on ferait mieux de rebrousser chemin, dit Maxie en cherchant du regard une plaque, un nom de rue.

— Retourner où ?

— Ben, au parc, j'imagine. Tôt ou tard, faudra bien qu'on arrête de courir et qu'on les affronte.

Il y avait une fêlure dans sa voix. À cause de la fatigue ou de l'émotion ?

Blue la prit dans ses bras et Maxie fut aussitôt rassurée par la force et la chaleur de son contact. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle tremblait. Non, pas elle, lui. Creusant les reins, il se recula et la regarda droit dans les yeux.

— On pourrait tout envoyer péter, dit-il. Se tirer. Rien que toi et moi, ça te dirait ? On les contourne et puis on remonte vers le nord. Après tout, quelle différence ça fait qu'on soit là ou pas ? J'veux dire, nous deux ?

— T'es sérieux ?

Une fois encore Blue haussa les épaules.

— Allons, je suis sûr que t'y as pensé aussi.

— Si tu veux tout savoir, j'essaie de ne pas penser du tout. Et puis, on n'est pas tout seul, si ? Y a tous les autres, nos amis. Plus tous les enfants de Londres.

— Ouais, t'as raison, dit Blue avec un large sourire. Mais c'était une idée plaisante. S'imaginer loin de tout ça, des autres, de toute cette prise de

tête. S'échapper…

— La vie est une vaste prise de tête. On n'y échappe pas. Ailleurs, y aura autre chose. Peut-être même pire.

— Qu'est-ce qui pourrait être pire que ça ?

— Alors ça, j'en sais fichtrement rien, répondit Maxie, et tous deux éclatèrent de rire.

— Allez, bande de feignasses ! lança Blue au reste du groupe. On a du boulot. On va au parc.

Se tournant vers Maxie, il lui fit un clin d'œil et ajouta doucement :

— Pendant un instant, tout était cool.

— Entièrement d'accord avec toi. Pendant un court instant.

45

À la tête de ses troupes, Paddy traversa le hall en direction des deux grandes portes principales. Ils marchaient vaguement en colonne par deux et Paddy ne cessait d'aboyer des ordres. Sam ne l'écoutait que d'une oreille. De nouveau, il broyait du noir et repensait à sa sœur. Où était-elle ? La reverrait-il un jour ? Le Kid le regarda, lui prit la main et la serra. Il était bizarre, le Kid. De son propre aveu, il était à moitié barjo. L'essentiel du caquetage qui sortait de sa bouche n'avait aucun sens. Du moins pour Sam. Toutefois, le Kid connaissait des tas de trucs et, surtout, il sentait les choses. Par exemple, il savait immédiatement quand Sam déprimait et il faisait son possible pour lui redonner le moral. Le Kid était sa bouée de survie. Ils formaient une équipe.

— En fait, je *suis* bel et bien Bernard Pollard, dit le Kid.

— J'comprends pas. Tu t'appelles vraiment comme ça ?

— Pas que je sache. Mais ce nom n'arrête pas de me revenir.

— Ah, OK.

— Écoute, microbe. Fais pas cette gueule de six pieds de long et d'un demi de large. Le soleil sortira de nouveau, avec son beau chapeau, une p'tite pièce, messieurs dames. De toutes ses dents en or, il nous sourira, à nous les Teletubbies. Et on continuera de continuer. Comme disait Gloria Gaylord : « We will survive. »

— Si tu le dis, répondit Sam d'une voix blanche.

— Hé, j'arrête pas de balancer des riffs, là, pour essayer de t'arracher un sourire. Tous ces crevards, on va les emmener à Wigan et on va les écraboulotter contre les poteaux de but. Le vieux avec la barbe blanche, là-haut, sur son nuage, il a un plan pour nous. Il a pas fait tout ça pour nous laisser clamser comme des clams chez un conchyliculteur. À la ravigote, qu'on va se les faire. À l'ancienne. Façon homme des cavernes. Et pis après, on peindra notre épopée sur les murs.

— Je te suis pas.

— Moi non plus, rétorqua le Kid. C'est juste que, parfois, il faut que je laisse sortir les mots, sans quoi ils gonflent à l'intérieur de moi et j'ai l'impression qu'ils vont m'étouffer. Faut que je les dise, que je les prononce. Comme ça, ça m'empêche de penser. Ça m'empêche d'être chicken.

— Chicken ?

— Avoir les foies, la pétoche du diable, la peur au ventre.

— T'as peur ?

— Ouh la, rock and rollmops. Bien sûr que j'ai peur. C'est *World of warcraft* par ici. *La fureur du dragon* sans Bruce Willis. Par la robe de burne du vieux fêtard, oui, j'ai peur ! J'espère qu'on va tous les expédier au royaume des cieux et que ton règne arrive. Et qu'on dansera le disco pendant trois jours pour fêter ça.

— Silence dans les rangs ! cria Paddy.

Sam ne put s'empêcher d'éclater de rire. Où est-ce qu'il était allé la chercher celle-là ? *Silence dans les rangs*. On aurait cru une réplique sortie d'un film sur la guerre de 1914-1918.

— On va montrer à ces crevards que c'est pas parce qu'on est petits qu'on ne sait pas se battre, lança encore Paddy.

— Non, Paddy, tu ne vas rien montrer du tout !

Le peloton pila net. Whitney bloquait le passage, debout dans l'encadrement de la porte, les bras croisés sur la poitrine, un sourcil levé. Sam aimait bien Whitney. Elle pouvait vraiment, vraiment foutre la trouille et, en même temps, c'était sans doute une des plus gentilles de tous les grands. Elle passait un temps fou avec Sam et ses amis, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas tristes, qu'ils avaient bien mangé, qu'ils s'étaient lavés, qu'ils prenaient soin d'eux. Et là, elle venait s'assurer qu'ils ne combattraient pas. Sam avait prié pour que ça arrive. Il avait entendu les

grands. Il savait qu'ils avaient laissé Paddy jouer au soldat, mais qu'il était hors de question qu'ils laissent ce détachement de morveux aller baguenauder sur le champ de bataille pour se faire piétiner.

Et Sam était heureux que Whitney n'ait pas oublié. Il ne voulait plus jamais se battre.

— T'as pas d'ordres à me donner, cria Paddy. C'est moi qui commande ici. Je suis l'officier en charge.

— Oui, ben, moi, j'suis colonel, répondit Whitney. Et vous n'allez nulle part. C'est pas un combat pour vous.

— Tu ne peux pas m'arrêter !

C'est alors que Whitney leva son second sourcil. Une de ses mines les plus effrayantes.

— Comment ? dit-elle en avançant de manière menaçante vers lui. Tu me mets au défi ?

Whitney était une costaude et aussi une coriace. Personne ne se la jouait avec elle. D'un pas conquérant, elle alla se planter à moins d'un centimètre de Paddy avant de le toiser de toute sa hauteur, comme le Gruffalo reluquant la souris.

— Désobéis-moi, dit-elle, et c'est pas des crevards que tu devras t'inquiéter. Je te préviens, mes colères sont terribles. On m'a confié un boulot : surveiller une bande de sauterelles et m'assurer qu'il ne leur arrive rien.

Elle se tourna vers Sam et le regarda droit dans les yeux. Sam savait que tout le monde le traitait comme quelqu'un de spécial, l'élu qui avait un truc bizarre dans le sang. C'était pas marrant d'être spécial. Il aurait bien voulu être juste ce bon vieux P'tit Sam d'avant.

— Je te le dis, Patrick, ôte-toi immédiatement du crâne l'idée d'aller jouer à la guerre.

Joignant le geste à la parole, elle lui colla une petite claque sur la nuque, qui le fit chanceler. Si ça, c'était pour rire, Sam se demandait ce que ça aurait été si elle lui en avait mis une pour de bon. Sans doute qu'elle lui aurait arraché la tête.

— Vous avez le musée tout entier pour vous, dit-elle en repoussant Paddy et ses troupes vers l'intérieur du bâtiment. Vous pouvez vous exercer à défiler au pas, à simuler tous les combats que vous voulez, mais vous ne SORTEZ PAS. Interdiction de franchir ces portes. Vous ne regardez même

pas par les fenêtres. Ces murs font un kilomètre d'épaisseur. Une fois toutes les issues bouclées, il n'y a absolument aucune chance qu'un crevard puisse entrer. Et je me battrai de toutes mes forces pour qu'il en soit toujours ainsi. On est dans notre château. Et le seigneur du château, c'est moi. Donc vous faites ce que je dis ou alors je vous fais très mal. À vous de voir.

— Je suis un guerrier, plaida Paddy. Je veux sortir et me battre. C'est mon choix. Si je veux y aller et mourir en héros, qu'est-ce qui m'en empêche ?

— Très franchement, je n'y verrais aucun inconvénient, répondit Whitney d'un ton vipérin. Un emmerdeur de moins à gérer. Mais, et eux ? Tu crois qu'ils sont super enthousiastes à l'idée de se faire tuer ?

Elle parcourut les rangs du regard. Personne ne lui répondit.

— On m'a confié une mission et je vais m'y tenir, reprit-elle. En un mot, petit : t'es collé. Privé de sortie. Donc si j'ai un conseil à te donner, n'aggrave pas ton cas.

— Tout ça, c'est à cause de Sam, grogna Paddy en lançant à celui-ci un regard noir.

— Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? se défendit Sam.

— C'est *toi*, insista Paddy. Toujours toi. Parce que t'es pas comme tout le monde. Parce qu'on doit tous s'occuper de toi. Si t'étais pas là, c'est sûr que je pourrais aller me battre et vivre en héros. Mais non, au lieu de ça je suis coincé ici avec des petits gnangnans, des bébés, des lâches.

— Pardon, mais j'ai rien demandé, moi, protesta Sam avec colère. J'ai jamais voulu être « spécial ». Je sais même pas en quoi je le suis. Ni pourquoi mon sang est comme il est.

— T'es sûrement né avec, dit Wiki. Tout comme certaines personnes présentent des différences génétiques, des mutations, des systèmes immunitaires spécifiques.

— Je comprends toujours pas ce que ça veut dire.

— Tu possèdes une immunité naturelle contre la maladie. Elle ne peut pas t'atteindre. C'est dans ton sang et les adultes le sentent. C'est juste un coup du sort que ça soit tombé sur toi. La grande roue de la fortune de la génétique. Ça aurait pu être n'importe lequel d'entre nous.

— Si seulement. T'imagines pas comme j'aurais aimé que ça tombe sur un autre. Moi, j'veux pas être *spécial*.

Paddy était sur le point de répondre, quand un cri à l'autre bout du grand hall, plus l'apparition de deux gamins débarquant en trombe lui clouèrent le bec.

— Ce qu'y a ? demanda Whitney.

— Y a eu un accident, répondit un des garçons. En cuisine. Alicia s'est renversée de l'eau bouillante sur la jambe.

Whitney jura.

— Elle va bien ?

— On sait pas. Surtout, on sait pas quoi faire. Est-ce qu'il faut lui retirer son jean pour voir la plaie ou est-ce que ça ne ferait qu'empirer les choses ? Elle se tord de douleur.

— Allez chercher quelqu'un de l'équipe médicale et prenez du matériel, dit Whitney en poussant les garçons vers la zone orange. Je vais voir Alicia.

Après un dernier regard réprobateur à l'équipe de Paddy, elle tourna les talons et disparut.

— C'est pas juste ! marmonna Paddy. On peut se battre aussi bien que les autres. Et les autres ne se battent même pas. Ils ont besoin de nous.

— Paddy ! hurla Sam, écumant de colère. Whitney a raison. C'est pas un jeu. Je sais que tu voudrais être un guerrier, un héros, mais tu ne l'es pas. T'es juste un petit, comme nous.

Paddy le regardait fixement. Sam avait l'horrible impression qu'il allait fondre en larmes. Ses joues étaient rouges, ses yeux brillants.

— Et *eux* ? cria Paddy en agitant la main vers un groupe de grands plongés dans une vive discussion. À votre avis, ils ont l'air d'adultes ? De gens mûrs et responsables ? Non. Eux aussi ne sont que des enfants.

— Peut-être, mais on est plus petits qu'eux. Plus jeunes. Moins forts.

— Pas moi, rétorqua Paddy avec hargne. Je me suis entraîné avec Achille. Le meilleur guerrier qu'on ait jamais eu. Je peux prendre n'importe qui ici.

— Non, tu ne peux pas, répondit Sam, qui se mordit aussitôt la langue.

— Ah ouais ? Ben je vais te montrer…

Sur ce, le visage virant au cramoisi, tous ses muscles contractés, les épaules en avant, il partit, furieux.

— Y va où ? demanda Arthur.

— J'espère qu'il ne va pas faire une bêtise, dit Zohra.

— Hélas, y a des chances que si, dit Wiki. Il est pas à prendre avec des pincettes depuis qu'Achille fait la gueule.

— Et même avant ça, nuança Zohra. En fait, c'est depuis que Jordan lui a pris sa chienne.

Sam s'assit sur un banc avec le Kid et observa le groupe de grands. Il y avait là certains de ceux qui avaient choisi de ne pas se battre. Ils avaient tous l'air tendu et inquiet. De fait, il régnait une atmosphère détestable au musée. Ils étaient à cran. Il suffisait d'un rien pour déclencher une altercation. Tout le monde se demandait comment ça se passait dehors. Les guerriers étaient partis à l'assaut et depuis… Rien. Le calme plat. L'ennui. On ne pouvait qu'attendre. Attendre que les combattants reviennent et qu'ils racontent ce qui se passait.

Un cri provenant de l'étage leur fit lever les yeux. Paddy, penché par-dessus la balustrade, agitait une lance dans les airs.

— Vous voyez ce que c'est ! cria-t-il. C'est la *Gáe Bolg*. L'éventreuse. La lance mythique. Faite pour un soldat. Eh bien, moi, je vais l'emporter à la guerre. Regardez-vous, tas de feignasses, ajouta-t-il à l'adresse des grands. Assis sur votre cul à discuter alors que vous devriez être en train de vous battre sur le champ de bataille. Vous êtes tous nuls !

Il poursuivit sa diatribe en longeant le balcon d'un pas martial sans que ceux d'en bas puissent comprendre ce qu'il disait, ses mots se perdant dans l'immense espace du grand hall. Quand il redescendit l'escalier, Sam constata qu'il avait enfilé un des hauts d'Achille, un sweater Nike trois fois trop grand pour lui. Il avait essayé de retrousser les manches, mais l'une s'était déjà déroulée et lui recouvrait entièrement la main. Il portait également le heaume en forme de seau en ferraille qu'Achille avait rapporté du Victoria et Albert.

— Je vais vous montrer, moi, comment on fait, dit-il en mettant le casque. Je vais terrasser l'ennemi.

— Rêve pas, dit Zohra. Whitney te laissera jamais faire.

— Qu'elle essaie de m'arrêter et je la tue.

Wiki et Arthur éclatèrent de rire. Paddy se tourna vivement vers eux en faisant virevolter sa lance dans l'air. Celle-ci possédait une pointe en forme de feuille qui évoquait davantage une lame d'épée qu'une pointe de flèche. Une arme redoutable, une vraie lance, rien à voir avec la pointe de métal affûtée maison qu'Achille avait plantée dans le séquoia.

Wiki et Arthur firent un bond en le maudissant. Mais Paddy, en plein pétage de plombs à présent, avançait d'un pas décidé vers la porte principale en couvrant d'injures les grands qui le suivaient d'un œil perplexe.

— Qui est avec moi ? dit-il. Qui veut être un héros ?

Un ou deux petits allèrent se ranger derrière lui.

— Allez, vous tous, insista Paddy. Montrons-leur de quel bois on se chauffe !

Il fondit sur les gardes plantés près de la porte. Ce n'étaient pas les gars habituels, partis se battre à Hyde Park ; aussi, quand Paddy agita sa lance dans leur direction, s'écartèrent-ils aussitôt pour le laisser passer. La plupart des Jeunes Pousses marchaient dans son sillage, en discutant avec enthousiasme. Ils voulaient voir ce que Paddy allait faire. Sam soupira et se tourna vers le Kid. Tous deux étaient encore assis sur le banc.

— On peut pas le laisser y aller.

Le Kid acquiesça en secouant la tête. Dehors, le va-t-en-guerre était déjà à mi-chemin du portail. Non sans un certain soulagement, Sam constata que les gardes en faction à la grille étaient des habitués, plus sérieux et mieux entraînés que ceux de l'intérieur. Lorsqu'ils arrivèrent, ils trouvèrent Paddy engagé dans une âpre discussion avec eux. À l'évidence, ils n'allaient pas le laisser sortir.

Alerté par leurs cris stridents, Sam découvrit une importante volée de mouettes qui tournoyaient et faisaient des descentes en piqué en braillant tant et plus. Des charognards. Qui avaient senti qu'un festin s'annonçait.

— Les voilà, les mégères ! cria Paddy. Les sorcières ! Vous savez ce que ça veut dire ? Que quelqu'un va mourir. Nous allons tuer les crevards. Et regardez… là !

Il pointait du doigt trois corbeaux posés sur la grille. Il n'y avait pas de vautours en Grande Bretagne, en revanche, certains oiseaux, comme ceux-là, remplissaient la même fonction et se nourrissaient de charognes.

— Morrigans, dit Paddy. Badb Catha et ses sœurs, les corbeaux de la bataille. Autant de signes favorables !

Il courut vers les volatiles pour les faire fuir. Sam était content que quelque chose le détourne, au moins momentanément, du portail. Sauf qu'arrivé à la grille il grimpa sur une grosse poubelle et escalada la clôture. Quand il eut sauté de l'autre côté, il fit volte-face, un large sourire aux

lèvres, tel un chenapan venant de jouer un mauvais tour. D'un geste, il enjoignit aux autres de l'imiter. Et c'est ainsi que, malgré les réprimandes de Sam, du Kid et de Zohra, un à un, gloussant comme des dindes et s'encourageant mutuellement, les autres enfants le suivirent.

C'était comme faire le mur, à l'école. Ils se montraient délibérément désobéissants ; faisaient quelque chose pour eux-mêmes. Tous escaladèrent la grille et coururent après Paddy qui marchait d'un pas résolu sur Cromwell Road. Seuls Sam et le Kid n'avaient pas suivi le mouvement.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit Sam d'une voix brisée, quasiment au bord des larmes. On ne peut tout de même pas les laisser s'aventurer dehors tout seuls ?

Le Kid se précipita au poste de garde, près du portail, pour demander de l'aide. Un garçon et une fille s'élancèrent sur la route en criant au groupe de Paddy de s'arrêter. Avec, pour seul résultat, que ceux-ci s'enfuient en courant. Le chef de section ainsi qu'une autre fille coururent au musée pour alerter Whitney, laissant Sam et le Kid en plan.

Sam regarda la grille ouverte, puis se tourna vers son compagnon.

— On peut quand même pas rester sans rien faire ?

Le Kid acquiesça d'un triste hochement de tête. Ils franchirent le portail et s'engagèrent dans la rue.

46

L’unité de Maxie et Blue était arrivée sans encombre aux abords de Hyde Park. Ils étaient venus par l’est, sans savoir exactement à quoi s’attendre.

Et tout à coup, pratiquement au milieu de Park Lane, le long de la barrière, ils s’étaient figés.

Sonnés.

Ils n’en croyaient pas leurs yeux. À telle enseigne qu’ils étaient tous incapables d’articuler une phrase entière, rien que des borborygmes, des jurons ou des mots épars.

Jamais ils n’auraient imaginé ça.

Le parc tout entier semblait rempli d’adultes. Une foule immense, une masse effarante, graisseuse et puante.

Blue fut le premier à rompre l’hypnose. Il poussa un cri pour réveiller les enfants et les pousser à se remettre en route, à descendre Park Lane en longeant la zone délimitée par une clôture qui, par le passé, accueillait les grands concerts, jusqu’à trouver un endroit leur permettant d’entrer dans le parc en relative sécurité. Une fois à l’intérieur, ils comprirent mieux ce qui se passait. Les adultes étaient entrés par le haut et, apparemment, s’étaient arrêtés, quasiment à mi-chemin de l’endroit où Jordan avait installé ses lignes de défense. Celles-ci dessinaient *grosso modo* un rectangle, adossé à la Serpentine. La zone était protégée par un parterre de pieux effilés tournés

vers l'extérieur, plantés dans le sol à quarante-cinq degrés et derrière lesquels s'élevaient des barricades constituées de barrières métalliques et de morceaux de bois de récupération. Il avait même coupé et déplacé quelques arbres afin de consolider la fortification qui commençait à l'extrémité est du lac et qui remontait tout droit vers le nord jusqu'à la Vigie, un des deux groupes de bâtiments des Royal Parks que Jordan avait transformés en fortins destinés à sécuriser les angles supérieurs est et ouest de la position. La barricade reliait les deux points avant de replonger au sud jusqu'à la Serpentine, au niveau du pont. Il avait ainsi pu tirer le meilleur parti de la topographie des lieux, la vaste étendue d'eau protégeant leurs arrières.

Jordan avait installé son quartier général à la Vigie, un édifice moderne entouré d'une clôture métallique. Il avait fait abattre la plupart des arbres alentour, non seulement pour renforcer les fortifications, mais aussi pour dégager la vue. Il avait également fait construire une plate-forme sur le toit du bâtiment afin de se ménager un bon point de vue sur le champ de bataille. Maxie était contente que les crevards se soient sentis obligés de venir ici. Presque comme si ça avait été prévu de longue date, décidé d'un commun accord, façon bataille rangée de l'ancien temps. Encore heureux, sans quoi leurs efforts n'auraient servi à rien.

Elle aperçut Jordan au sommet de la Vigie, assis sur une chaise de jardin en plastique, Blu-Tack Bill à son côté. Velvet, la chienne de Paddy, attendait patiemment au pied de la grande échelle qui donnait accès au toit.

Ce foutu clebs. Tout ce chambard avec Achille, c'était à cause de lui. Quelle misère ! Y avait vraiment pas de quoi se mettre dans des états pareils. Même si Maxie savait bien qu'au fond ce n'était pas l'unique raison pour laquelle Achille était furax.

La vraie raison, c'était la fierté. Le respect. Ce fameux code macho, cause de tellement d'embrouilles entre garçons. Sauf que, dans le cas d'Achille, le coup de colère impliquait que près de la moitié des leurs refusait désormais de se battre.

Super.

Maxie roula les épaules dans l'espoir de faire disparaître un nœud douloureux. Elle soupira. Si ça se trouve, la moitié de ces enfants n'auraient pas combattu quoi qu'il arrive. Si ça se trouve, ils cherchaient juste un prétexte. Malgré tout, Maxie aurait volontiers étranglé Jordan et Achille pour s'être l'un et l'autre comportés comme de parfaits connards.

Quelle ironie ! Alors même qu'ils avaient grand besoin de connards de machos pour livrer cette bataille, c'était précisément la testostérone qui bouillait dans les veines d'Achille qui le faisait se cloîtrer dans sa chambre, loin de tous, pour ruminer sa colère.

Maxie jeta un regard autour d'elle. Ceux qui avaient fait le choix de venir gardaient le silence, se contentant de contempler l'armée qui leur faisait face, de l'autre côté de la barricade, dans les hautes herbes. Ils pensaient probablement tous la même chose que Maxie : était-il encore temps de faire demi-tour et de fuir en courant ? Jordan ne paraissait pas donner d'ordres. Il restait assis au sommet de sa tour de guet. Même lui semblait sidéré par ce qui s'étalait sous ses yeux.

De leur côté, les adultes se montraient tout aussi attentistes. Debout, immobiles, ils soutenaient le regard des enfants.

Un peu plus loin, sur la gauche de Maxie, impeccablement alignés, tout de vert vêtus, se trouvaient les enfants de Saint-Paul, brandissant leurs bannières et, pour la plupart, portant dans leurs mains un instrument de musique. Au centre du groupe se tenait Matt, la mine impassible.

— Nous allons détruire les Nephilim ! cria-t-il.

— Ouais, t'as raison, marmonna Blue d'un ton ironique.

Mais Matt n'en avait pas terminé.

— J'ai vu un ange debout en plein soleil. Qui criait à tue-tête aux oiseaux : « Venez, rassemblez-vous pour le grand souper de Dieu, vous aurez la chance de manger de la chair de rois, de généraux et de puissants, de la chair de chevaux et de celle de leurs cavaliers, de la chair de tout le monde, petit ou grand. » J'ai vu la Bête, les démons de la terre et leurs armées se rassembler pour faire la guerre au Roi et à son armée. La Bête a été envoyée sur terre et ses anges avec elle, mais l'issue ne fait aucun doute. La Bête sera vaincue. La Bête sera massacrée, et ses soldats seront tués et tous les oiseaux se gaveront de leur chair…

Blue joua des coudes et pénétra dans l'enceinte de la Vigie. Maxie lui emboîta le pas. Blue se dirigea droit vers l'échelle et commença à grimper, Maxie sur ses talons.

— C'est de la folie, cria Blue avant même d'avoir posé le pied sur la plate-forme.

— À qui le dis-tu, soldat, répondit Jordan. Nous aurions besoin de dix fois plus d'effectifs. Hélas, on ne les a pas. On va devoir faire avec ce qu'on

a.

— Impossible d'attaquer. Ce serait suicidaire.

— Effectivement, ce serait risqué. Le mieux est sans doute de rester derrière nos défenses et de voir ce qui se passe.

— Pourquoi ils bougent pas ? demanda Maxie. Qu'est-ce qu'ils attendent ? Pourquoi ils attaquent pas ?

— J'sais pas, dit Jordan.

— Y me font vraiment flipper…

— J'espère que tu as un bon plan ? dit Blue.

Maxie se tourna vers Jordan, qui gloussa en dodelinant de la tête.

— Comme disait Mike Tyson : « Tout le monde a un plan, jusqu'au moment où ce quelqu'un se prend un gros pain dans la gueule. »

— C'est rassurant, marmonna Blue.

Maxie remarqua alors que P'tit Bill glissait quelques mots à l'oreille de Jordan, qui lui répondait avec la même discrétion.

Maxie avait depuis longtemps renoncé à essayer de se faire une idée du nombre d'adultes qui se trouvaient là, mais s'il y avait une personne capable de les compter, c'était bien Bill.

Dans l'encéphale de Maxie, la fonction calcul mental était tout bonnement coupée. Impossible d'appréhender l'image entière, juste des détails. Un nuage blanc et cotonneux, isolé dans l'azur. Un garçon, pile en dessous, qui se curait le nez. Une fille qui se faisait littéralement pipi dessus. L'éclat du soleil sur une pointe de lance. Un oiseau qui chantait dans un arbre, tout près, le seul bruit ou presque dans tout le parc, en dépit du nombre invraisemblable de personnes présentes. Et Velvet, paisiblement allongée au pied de l'échelle, les sourcils se levant alternativement d'un côté et de l'autre, les oreilles se dressant à l'occasion. Des détails.

Jordan descendit de son estrade et s'avança au bord du toit qui, bien que plat, en théorie, était légèrement penché. D'ici, il pouvait embrasser du regard l'intégralité de ses troupes.

— À mon signal ! cria-t-il. À mon signal, je veux que les officiers déploient leurs troupes aux endroits convenus. On commence par l'artillerie. Feu à volonté. On envoie tout ce qu'on a, jusqu'à épuisement des munitions. Personne n'engage l'ennemi directement, sauf cas d'absolue nécessité. Pour l'instant, on reste sur la défensive. (Il jeta un regard autour de lui.) Où sont mes musiciens, mes olifants ?

Quatre enfants du contingent de Saint-Paul s'avancèrent au pas de course. Deux trompettes et deux tambours. Embarrassés par leurs instruments, ils grimpèrent maladroitement à l'échelle et rejoignirent Jordan et les autres sur le toit. Maxie se souvenait des longues heures fastidieuses passées à apprendre les différents signaux. Eh bien, il semblait qu'elles allaient enfin servir à quelque chose. Ils devaient travailler ensemble, complémentaires et solidaires, s'il voulait avoir la moindre chance de vaincre.

Jordan leva vivement la main avant de se raviser et de baisser lentement le bras en faisant non de la tête aux musiciens.

La première ligne de l'armée des crevards s'était ouverte pour laisser place à deux adultes.

L'un était un père gras et bedonnant portant des lunettes à monture métallique sans verres et affublé d'un ample short de treillis ainsi que d'un maillot de sport crasseux frappé de la croix de Saint-Georges.

Ce ne pouvait être que Saint Georges.

L'autre était une grande mère mince avec de longs cheveux gris qui lui mangeaient le visage et lui descendaient jusqu'à la taille. Ses bras pendouillaient à ses côtés, raides comme des piquets. Maxie eut alors une vision d'horreur. Ces deux-là étaient les parents de toute l'armée. Elle n'aurait pas été plus surprise que ça de les voir se prendre par la main.

— On dirait que c'est leur général, dit Blue. Y aurait pas moyen de le descendre ? On se fait ce salopard direct et peut-être que les autres se débineront.

— Peut-être, dit Jordan. Mais, à mon avis, ils sont trop loin. Hors de portée.

— Ça vaut quand même le coup d'essayer, dit Blue.

« Attendez ! »

Tout le monde tressaillit. Non que la voix fût particulièrement forte ou autoritaire, mais tout était si calme, la tension si intense, que ce cri semblait surgir de nulle part.

Toutes les têtes pivotèrent avec un bel ensemble ; et tous découvrirent David, longeant à grands pas la première ligne de l'armée des adultes, accompagné de Jester, de Pod et d'un détachement de la garde prétorienne, dans leurs fameux blazers rouges. Derrière eux venaient Just John et Carl le

pirate, du camp des squatteurs, le visage barré par un large sourire, et enfin Paul Channing.

Ceux qui reconnaissaient Paul ne manquèrent pas de râler. Il faut dire que, pris d'une crise de folie meurtrière, celui-ci avait causé un carnage au musée, avant de disparaître. Ils étaient persuadés qu'il était mort. En fait de disparition, il était tout simplement allé se réfugier chez David.

— Il n'est pas trop tard, dit David, debout aux côtés des deux adultes. On peut encore tout arrêter. Vous n'êtes pas obligés de vous battre. Si vous m'acceptez comme chef, je dis à ces adultes de s'en aller. Et tout sera réglé.

— Mais de quoi il parle ? marmonna Blue en se penchant à l'oreille de Maxie.

— Dieu seul le sait.

— Descendons-le pendant qu'on en a l'occasion, dit Blue.

Maxie eut un petit rire nerveux.

— Je déconnais pas.

— Arrête ton char, David, hurla Jordan. Tu ne contrôles rien du tout.

— Ah ouais ? Eh ben, regarde ça !

Il glissa quelques mots à Paul qui opina du chef, puis ferma les yeux, comme s'il se concentrait intensément sur quelque chose. David regarda Saint Georges et la mère et, tandis qu'il les fixait du regard, Saint Georges inclina respectueusement la tête. Quelques instants après, toute l'armée d'adultes l'imitait avec une synchronisation parfaite.

Maxie sut alors que tout était fini. Ils ne pouvaient pas se battre contre ça.

Depuis Park Lane, Ryan et ses chasseurs assistaient à la scène. Ils étaient censés quadriller le périmètre afin de s'assurer que tous les crevards restaient groupés. Mais, lorsqu'ils avaient découvert cette armée, ils n'avaient pas pu s'empêcher de s'arrêter pour observer cette incroyable marée.

Et maintenant ça. Une nuée de crevards exécutant une révérence à l'unisson. Une scène tout droit sortie du *Seigneur des anneaux*. Une armée animée par un seul et même cerveau.

— Alors là, ça dépasse tout, grommela Dom.

— Faut qu'on se mette en route, dit Ryan en rassemblant ses gars. On fait ce qu'on a à faire.

Et ils partirent au pas de course vers le nord en contournant l’armée d’adultes par la gauche.

47

Sam et le Kid talonnaient les deux grands qui gardaient le portail et qui, dans l'immédiat, couraient après Paddy en lui criant d'arrêter et de retourner au musée. Le reste des Jeunes Pousses étaient éparpillées le long de la route, la Grenouille à la traîne, Zohra réduisant l'allure pour ne pas le lâcher. Ils avaient déjà parcouru une bonne distance sur Cromwell Road quand Paddy avait subitement bifurqué vers la droite, en direction du parc. Si tant est que telle fût sa destination car, comme le supposait Sam, il n'était pas certain qu'il sache retrouver son chemin par ici. Si Sam avait voulu aller au parc, il aurait pris à gauche en sortant du musée et non à droite comme l'avait fait Paddy. Ils étaient loin de tout maintenant.

— Paddy, cria-t-il. Tu fais n'importe quoi.

Cette fois, Paddy s'arrêta et fit volte-face, le rouge aux joues, autant à cause de la colère que de la course. Il brandit sa lance, comme s'il allait bondir sur Sam et les deux grands.

— La ferme, minus !

— En réalité, je ne suis pas tellement plus petit que toi, dit Sam en approchant.

— Si, tu l'es.

C'est alors qu'un des deux grands jura et pointa du doigt une vieille mère aux jambes flageolantes qui titubait vers eux au milieu de la chaussée.

Sortant de derrière un camion abandonné, deux pères d'âge canonique ne tardèrent pas à la rejoindre.

Les deux grands brandirent leurs armes et avancèrent au pas de charge en direction de l'ennemi. Les Jeunes Pousses regardaient, les épaules de Paddy se soulevant et s'affaissant tandis qu'il s'efforçait de reprendre son souffle.

— OK, acquiesça Sam. Je suis plus petit que toi, mais là n'est pas la question. On ne devrait pas se trouver là. C'est trop dangereux. Que tu te fourres toi-même dans le pétrin, passe encore. Le problème, c'est que tu emmènes les autres avec toi.

— Normal, puisque je suis le chef.

— Et si t'es un bon chef, tu ramènes dare-dare tout le monde au musée.

Les deux grands approchaient prudemment des trois adultes, prêts à attaquer. La mère levait ses mains griffues en dévoilant ce qui lui restait de dents, autant dire ses gencives à nu.

— Tu veux vraiment affronter des trucs pareils ?

— Et pourquoi pas ? répondit Paddy.

— Mais regarde-toi, regarde-nous, bon sang ! cria Sam.

— Ouais, t'as raison. Regardez-nous. Alignement, Papa Tango ! En colonne par deux et on leur montre de quoi on est capables.

Une timide acclamation lui répondit, les autres n'ayant d'yeux que pour les trois adultes.

— Tu vois ? dit Paddy, un sourire triomphant aux lèvres. Ils me suivraient jusqu'en enfer.

— Écoute, dit Sam. Il faut qu'on rentre. On ne sait pas du tout sur quoi on pourrait tomber. On n'a même pas pris le bon chemin. En tout cas, moi je rentre et je vous invite tous à me suivre.

— Ne l'écoutez pas, brailla Paddy tandis que les Jeunes Pousses se rassemblaient mollement autour de lui. C'est un lâche.

— Je ne suis pas un lâche, rétorqua Sam avec colère.

— Je confirme. C'est pas un lâche, déclara le Kid d'une voix cassée, comme s'il était sur le point de fondre en larmes. Nous avons mené bien des combats ensemble. Pas la moindre couardise chez ce pèlerin-là. Pas de jaunisse pisse trois gouttes, pas de poltron minet. Il est plus bagarreur que vous tous réunis.

— D’façon, dit Paddy, on comprend pas un mot de ce que tu dis, le toqué.

— Veuillez avoir l’obligeance de surveiller votre langage, monsieur, répondit le Kid en pinçant les lèvres d’un air snobinard.

La grimace en fit rire certains. Paddy les interrompit aussitôt.

— T’es tout naze.

— Erreur, répliqua Sam. C’est toi qui es tout naze. Si on a accepté de participer à ton entraînement à la noix, c’est juste pour avoir quelque chose à faire pour tuer l’ennui. On n’a jamais cru que t’allais nous mener à la bataille pour de vrai. Parce que ça, on pourra jamais le faire !

Ce disant, il indiqua les deux grands qui se battaient pour de bon maintenant. Après avoir déchiqueté un des pères, ils tailladaient la mère.

— Moi aussi j’suis un tueur, dit Paddy. J’ai éventré une saleté de père pas plus tard que l’autre jour. Vous en faites pas… on n’a pas besoin de vous. (Il entreprit un rapide décompte de son contingent.) Où sont Zohra et la Grenouille ?

— Ils arrivent, répondit Sam. La Grenouille peut pas aller bien vite. Tu le vois dans une bataille ?

Paddy ne releva pas. Il s’était figé, le visage blême. Sam pivota pour voir ce qui le mettait dans cet état.

Derrière eux, la route était noire d’adultes qui, déjà, se pressaient autour de Zohra et de la Grenouille.

— Oh, la vache ! s’exclama Paddy. Qu’est-ce qu’on va faire ?

— Faut qu’on les sauve, dit Sam.

— Oui, oui, tu as raison, oui… je sais… faut les sauver.

— Eh ben, vas-y ! aboya Sam avec hargne. Toi qui voulais tant nous mener à la bataille. C’est le moment ! On va quand même pas laisser Zohra et la Grenouille se faire zigouiller !

— Vraiment ? bredouilla Paddy, paniqué. Ils vont les tuer ?

— Qu’est-ce que tu crois ?

— Faut appeler les grands.

Mais quand ils se retournèrent pour regarder dans l’autre sens, ils s’aperçurent que les adultes avaient également envahi cette partie de route et qu’il n’y avait plus trace des gardes.

— Bouge ! Fais kekchose !

Joignant le geste à la parole, Sam secoua Paddy, qui leva mollement sa lance, tout en restant cloué sur place, livide, les yeux exorbités, le front baigné de sueur. La terreur incarnée. Bizarrement, pour sa part, Sam ne ressentait aucune peur, juste une profonde torpeur, l'horrible sentiment d'avoir toujours su que ça allait arriver et qu'il ne pouvait rien pour l'empêcher.

Wiki et Arthur donnèrent une bourrade à Paddy.

— Allez, s'écria Wiki. Il faut sauver Zohra et la Grenouille ! Après, on rentre au musée.

— Ouais, dit Paddy en s'armant de courage. On y va !

Enfin, il démarra, en brandissant sa lance. Puis il se mit à courir et les autres avec lui, leurs pieds martelant le bitume de la rue.

Les adultes approchaient.

Sam les voyait mieux maintenant. Il avait du mal à en évaluer le nombre, mais, à vue de nez, il estimait qu'ils étaient entre vingt et trente, pères et mères mélangés. De tous âges, vêtus de loques, la peau crasseuse, couverte de croûtes, de boue, de plaies suintantes. À certains, il manquait une main, deux, parfois le bras ; la plupart d'entre eux étaient chauves et Sam eut un choc en constatant que certains portaient des armes. Il voulait arrêter de courir, lui qui se trouvait en première ligne avec le Kid et Paddy, pour mener la charge. La peur l'étreignait au point que le sang battait douloureusement à ses tempes. Pour toute arme, il avait une courte lance qu'une fille du musée avait fabriquée pour lui. Le Kid, pour sa part, avait ses deux dagues. Les autres Jeunes Pousses agitaient un méli-mélo de lances et d'épées, dont aucun d'eux ne savait se servir.

Paddy poussa un cri de guerre : *Raaaaaaaargh !* Cúchulainn !

Son casque, trop grand, sautait sur sa tête. Voulant le rajuster, il le fit tomber. Le truc rebondit par terre en faisant un bruit de casserole. Ridicule.

Sam vit un crevard se tourner. Il portait un maillot de Manchester United et il avait l'air plus intelligent que les autres. On aurait presque pu croire qu'il souriait. Il tordit le cou d'une drôle de façon, les autres adultes se figèrent et pivotèrent tous vers Paddy.

Celui-ci ne pouvait plus s'arrêter maintenant, quand bien même il l'aurait voulu. Il percuta les crevards de plein fouet en portant sauvagement le fer. Fut-ce son talent de guerrier ou la chance, toujours est-il que l'éventreuse se montra à la hauteur de sa réputation. La pointe s'enfonça

dans la panse d’un père maigrelet qui s’effondra par terre en répandant ses tripes.

Et puis ce fut au tour de Sam de se retrouver au milieu de la mêlée d’adultes, qui le dominaient de toute leur hauteur. Et, là, il comprit que jamais il ne s’en sortirait.

48

Sam était bien trop occupé à esquiver les coups pour se soucier de ce que faisaient les autres. Entièrement cerné d'adultes armés de bric et de broc, il ne cessait de se baisser et de rompre pour échapper aux amples mouvements de bras et aux assauts qu'ils lançaient, heureusement pour lui, au petit bonheur la chance. Il avait deux atouts : sa taille et sa vitesse. D'ailleurs, la plupart des adultes étaient à peine conscients qu'il était là, à se tortiller entre leurs pattes. Ils se déplaçaient lourdement, en tanguant d'un pied sur l'autre, se cognant les uns contre les autres, tel un troupeau de vaches regroupé dans le coin d'un pré. Le père vêtu du maillot de Manchester United était le seul qui semblait posséder un tant soit peu d'intelligence. De toute évidence, c'était lui qui commandait. Les autres n'étaient là que pour exécuter ses ordres. Tenant dans chaque main une pique en métal à la pointe affûtée, il les agitait dans l'air en faisant de grands moulinets et les cognait l'une contre l'autre, tel un bambin surexcité dans un bac à sable.

Sam n'essayait même pas de porter des coups. Sa lance ne lui servait qu'à se défendre, à repousser tous ceux qui se faisaient trop menaçants. Que pouvait-il faire de plus ? Il n'avait pas la force de se battre. Il voulait simplement comprendre ce qui était arrivé à Zohra et à la Grenouille. Dans la confusion générale, il avait été séparé du Kid, mais il ne se faisait guère de soucis pour lui. Le Kid était un dur à cuire, un survivant. Il avait

longtemps vécu tout seul dans la rue. Il savait se débrouiller pendant une bagarre.

Sam se fraya un chemin entre deux mères, l'une d'elles vêtue de ce qui ressemblait aux oripeaux d'une robe de mariée, et il se retrouva dans un endroit plus dégagé où la cohue était un peu moins dense. C'est là qu'il découvrit Zohra, agenouillée auprès de son frère, étendu par terre, sur le dos. Immobile. Arc-boutée au-dessus de la Grenouille, Zohra faisait rempart de son corps contre trois loqueteuses décharnées qui donnaient des coups de griffes pour arracher le petit à sa sœur.

Le sang de Sam ne fit d'un tour. Oubliant les appréhensions concernant sa taille ou sa faiblesse, il chargea et, d'un coup de lance, atteignit l'une des mères au cou. Il n'avait pas réarmé que le Kid avait bondi à son côté.

— Chiche-kebab, Jeronimo, Mémé Brochette ! cria-t-il, tuant net la deuxième assaillante.

Ensuite, tous deux se tournèrent vers la troisième qui, ayant compris ce qui se passait, se cabra face à eux, prête à bondir, les noyant dans les relents d'un rot pestilentiel. Grimaçante, elle tira la langue : une muqueuse énorme, déformée par les furoncles.

— Par la sainte hallebarde des gardes suisses, je ne vois qu'une solution, l'amputation ! hurla le Kid en se précipitant.

Sans réfléchir, Sam se joignit à l'assaut et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la mère mordit la poussière, Sam la lardant encore et encore avec sa lance.

— On les a eues, dit le Kid. Ça tombe comme des mouches. Restons groupir. Je surveille tes arrières, tu me marques à la culotte…

En un éclair, Wiki et Arthur furent là, aussi inséparables que Sam et le Kid. Sam examina la Grenouille. Il était salement blessé mais, Dieu merci, toujours en vie. Sous son petit corps, une flaque écarlate grossissait à vue d'œil. Il était très pâle. Il tremblait. Ses lèvres bougeaient, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Pleurant à chaudes larmes, totalement oublieuse de la bataille qui faisait rage autour d'elle, Zohra faisait de son mieux pour le réconforter.

— Ça va aller, mon trésor. Ça va aller, ma Grenouille. Je suis là. Près de toi. Jamais je ne t'abandonnerai.

C'est alors que les adultes revinrent à la charge, emmenés par le type au maillot de foot. Paddy et les autres prirent position aux côtés de Sam et du

Kid pour former un cercle protecteur autour de la Grenouille. Malgré leurs efforts, ils ne pouvaient guère faire plus que repousser les plus entreprenants.

— On est coincés, dit Arthur. Ils sont trop nombreux.

— Comme si je le voyais pas, répondit méchamment Paddy.

— Ça va, je disais ça comme ça.

— Tuez le gars avec le maillot de Man U, dit Wiki. Éliminez-le et les autres ne sauront plus quoi faire. C'est lui leur chef.

— Ah oui ? Et comment on fait ça, au juste ? dit Paddy en tentant de changer sa peur en colère.

Sam fit un rapide décompte des troupes. Au moins trois Jeunes Pousses manquaient à l'appel et toujours aucun signe des deux grands. Une nouvelle agitation s'empara des rangs ennemis. À la faveur d'une brèche, Sam entraperçut un petit corps étendu sur la route, pressé par un groupe d'adultes. Impossible de dire qui c'était.

Soudain, il éprouva une vive envie d'insulter Paddy pour, lui aussi, transformer sa peur en colère. Tout ça, c'était sa faute, mais au fond quelle différence ça faisait ? Se foutre en rogne. À quoi bon ? S'ils devaient tous y laisser leur peau, autant partir bons amis.

C'est alors que la situation bascula. D'abord un cri, aussitôt suivi par le fracas des combats. Sam aperçut Whitney, à la tête d'un peloton d'enfants du musée, parmi lesquels les deux autres gardes du portail. Mieux armés que l'unité de Paddy, plus costauds, plus expérimentés, leur force de frappe était autrement plus efficace. Ils enfonçaient les lignes ennemies sans coup férir et se rapprochaient rapidement des Jeunes Pousses qui suppliaient toutes qu'on les aide.

— On va vous sortir de là ! cria Whitney.

Sam voyait bien qu'elle était furieuse. Paddy avait mis tout le monde en danger. Whitney avisa Zohra, agenouillée auprès de la Grenouille.

— Debout, dit-elle. On décroche.

— Je laisse pas mon frère ici. Il est blessé.

— Pousse-toi, ordonna Whitney en s'agenouillant auprès du blessé.

Comme elle le soulevait de terre et le prenait dans ses gros bras, Sam vit que son dos était plein de sang.

— On bouge ! cria Whitney.

Sans demander leur reste, tous les enfants détalèrent en zigzaguant pour échapper aux adultes. Sam cala sa course sur celle de Whitney, priant pour être enfin au bout du cauchemar. Las ! D'autres adultes ne cessaient d'arriver, par vagues successives déferlant des rues adjacentes. Et ils en avaient tous après Sam. Du moins était-ce ainsi qu'il le vivait. Ça le faisait complètement flipper. Deux secondes plus tard, il se retrouva acculé.

Debout face à lui, Man U le regardait fixement, comme s'il le reconnaissait. Puis il se mit à remuer la tête à toute vitesse de gauche à droite, de façon saccadée, faisant voler autour de lui des filets de bave.

Se désintéressant de Whitney et des autres, qui étaient déjà loin maintenant, tous les adultes se tournèrent vers Sam, qui ne pouvait plus compter que sur le Kid. Sam essaya d'avaler sa salive, mais ça faisait trop mal. Il avait la bouche horriblement sèche. Il tenta de se protéger en pivotant sur lui-même avec sa lance, pendant que le Kid bondissait pour porter des attaques éclairs dans les rangs ennemis, effectuant une sorte de mouvement de piston à côté de Sam.

— Sauvez Sam ! cria-t-il. À l'aide !

Mais personne ne l'entendait.

— On est foutus, dit Sam.

— Attention !

Alerté par le cri du Kid, Sam tourna la tête juste à temps pour voir que Man U avait lancé une de ses tiges d'acier qui tournoyait dans l'air avec une régularité meurtrière. Sam sauta de côté. La tige le dépassa en le frôlant d'un cheveu, avant de finir sa course dans l'œil d'une mère qui se trouvait derrière lui.

— Souviens-toi de ce que disait Wiki p'tit kiki, cria le Kid. Tapez le chef.

Oui, pensa Sam. Quand bien même ce serait sa dernière action sur terre, il allait dézinguer ce salopard avec son foutu maillot de Manchester United.

D'ailleurs, Sam avait toujours été fan d'Arsenal.

Avec un rugissement guerrier, il chargea pleins gaz, se débrouilla pour passer sous la garde de son adversaire, qui agitait frénétiquement les bras à l'horizontale, comme deux fléaux, et il lui assena un violent coup de lance dans le ventre, avant de rompre aussitôt. Man U trébucha sur ses talons. Un grognement, puis un souffle chuintant s'échappèrent de sa gorge. Les autres adultes accusèrent le coup. Aussi sec, ils suspendirent leurs gestes et se

mirent à errer sans but, l'œil vide, les bras ballant, totalement perdus. D'un coup d'épée, le Kid dégagea un chemin et traîna Sam derrière lui.

— Cours, hurla-t-il. Cours comme autant en emporte le vent !

Sam partit au sprint, le Kid à son côté. Très vite, ils rattrapèrent Whitney, ralentie par le poids de la Grenouille. Zohra les accompagnait, une main sur la tête de son frère, qui rebondissait mollement à chaque pas.

— On y est presque, dit Sam.

Whitney se tourna vers lui, le visage barré d'un large sourire :

— Quand on y sera, je vais tous vous tuer et…

Elle n'avait pas terminé sa phrase qu'elle hoquetait, le souffle coupé. Ses jambes se dérobèrent sous elle. Elle tomba à genoux, lâcha la Grenouille et s'effondra tête la première sur le sol. Une des tiges d'acier de Man U était plantée dans son dos.

Sam pila net, un frisson glacé lui parcourant l'échine. Regardant par-dessus son épaule, il constata que contrairement à ce qu'il avait pu penser, Man U n'était pas mort. Couvert de sang, la lance de Sam fichée dans son ventre, il se tenait au milieu de la rue. Après deux ultimes pas en direction des enfants, il s'écroula.

— Non ! hurla Zohra en se précipitant vers l'endroit où son frère gisait sans vie.

Sam courut vers Whitney. Morte, elle aussi. Il jura. Mais déjà le Kid le tirait par le bras. Il n'y avait plus rien à faire. D'autant que, même privés de leur leader, les adultes avançaient toujours. Lentement, certes, mais de manière têtue, tant et si bien qu'ils n'allaient pas tarder à être sur eux.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? se lamenta Sam. Pourquoi ils s'arrêtent pas ?

— C'est toi qu'ils veulent, têtard, répondit le Kid. Tu les attires comme une ampoule de cent watts les papillons de nuit.

Sam savait qu'il avait raison. Toute cette histoire tournait autour de lui. Il aurait dû rester à l'intérieur. Ils auraient tous dû rester à l'intérieur.

Il regarda Zohra. Elle tenait la Grenouille dans ses bras.

— Laisse-le, dit-il. Faut qu'on parte.

— Je peux pas, dit-elle, le visage ruisselant de larmes et barbouillé de sang. C'est mon frère. Il a besoin de moi.

Sam luttait pour ravaler ses propres sanglots. Il repensait à Ella, sur laquelle il avait promis de veiller. Elle était probablement morte à présent,

son petit corps démembré, oublié de tous, gisant quelque part au fond d'un champ. Il se pencha au-dessus de Whitney, referma le poing sur la tige d'acier, ferma les yeux et tira. Quand il rouvrit les paupières, Paddy était à son côté.

— C'est moi le chef, dit-il. Le guerrier. Et, en tant que chef, c'est à moi de vous protéger. Je vais les défoncer !

— Arrête, répondit Sam, ils sont beaucoup trop nombreux. Tout ce qu'on peut faire, c'est fuir en courant pour essayer de sauver notre peau.

Mais Paddy ne l'écoutait pas. Poussant son cri de guerre, il chargea le groupe d'adultes en donnant de grands coups avec sa lance mythique, son éventreuse. Un adulte mordit la poussière, puis deux, puis trois. Paddy gagnait…

Et puis Paddy tomba lui aussi, victime d'un crevard armé d'une pierre qui l'avait attaqué par-derrière. Sam se demanda si c'était comme ça que naissaient les légendes ; à partir d'horribles combats aussi cruels et décousus que celui-ci et qui, par le bouche-à-oreille, se transformaient en épopées héroïques semées d'actions d'éclat ? Une affabulation, en quelque sorte. Une manière de transformer un geste prosaïque en acte de bravoure et de gloire.

Il suffit de quelques instants pour que Paddy s'évanouisse sous un essaim d'adultes qui le déchiquetèrent à coups de griffes et de crocs.

— Allez, fieu, dit le Kid en tirant Sam par la manche. On peut plus rien faire. À part courir.

— Zohra !

Étendue sur le bitume au côté de son frère, les bras enroulés autour de lui, Zohra fit la sourde oreille, Sam n'opposa pas de résistance au Kid lorsque celui-ci l'empoigna par les épaules pour l'éloigner. Ils partirent en titubant vers les portes du musée. Sam se risqua à jeter un regard par-dessus son épaule. Zohra n'avait pas bougé. Et puis elle disparut, avalée par la horde, qui occupait à présent toute la largeur de la rue.

Les autres adultes continuaient d'avancer, inlassablement, sans quitter Sam des yeux.

Il piqua un sprint.

Ils arrivèrent bientôt au portail, où les grands les attendaient en leur hurlant de se dépêcher. Ils traînèrent Sam et le Kid à l'intérieur et se hâtèrent de refermer derrière eux à double tour. Une longue ligne d'enfants

armés d'arcs, de javelots, d'arbalètes, de lance-pierres était déployée le long de la grille.

Dès que les adultes furent à leur portée, ils déclenchèrent un puissant tir de barrage. Une pluie de projectiles s'abattit sur les rangs ennemis. Beaucoup s'effondrèrent, pourtant les autres continuaient d'avancer, jusqu'à se presser contre les barreaux, à travers lesquels les enfants les lardaient de coups de lance et d'épée. Un ou deux adultes qui eurent la présence d'esprit d'escalader la grille furent repoussés sans difficulté, taillés en pièces à coups de lame ou jetés à bas et achevés sur le sol. Sam parcourut du regard l'alignement de gueules de cauchemar collées aux barreaux.

Et son sang se glaça.

Man U était encore là. Il pesait contre la grille comme si, d'une manière ou d'une autre, il pouvait passer au travers. Une gelée grise s'épanchait de son nez, de sa bouche, de ses yeux, de ses oreilles, de la plaie qu'il avait à la poitrine. Sam alla se camper face à lui.

— Salaud, dit-il. Espèce de salaud !

La pire insulte qu'il connaissait, celle qu'on lui avait toujours interdit de prononcer. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il tenait encore la tige d'acier avec laquelle Man U avait tué Whitney. Il la lui enfonça en plein dans la bouche jusqu'à ce que la pointe lui touille les méninges. Un nouvel épanchement de gelée grise s'échappa du trou béant. Man U lui souriait. Était-il invincible ? Les adultes les avaient-ils pris au mot en se transformant bel et bien en morts-vivants, en zombis ?

Et puis le sourire s'effaça et, avec lui, Man U lui-même. La lumière s'éteignit. Il s'affala, glissa le long des barreaux. Une fois encore, les autres adultes accusèrent le coup, s'étiolant dans une sorte de confuse apathie. La seule chose qui les motivait dorénavant, c'était l'odeur de Sam.

Et encore… visiblement, cela ne suffisait pas. Les enfants du musée les tailladèrent et lentement, très lentement, ils commencèrent à battre en retraite. La route s'éclaircit. Sam longea la grille jusqu'à être en vue de plusieurs corps allongés sur la route. Les plus volumineux étaient ceux des rares adultes qui avaient été tués, les plus petits n'étaient autres que ceux de Zohra, Paddy et la Grenouille.

Whitney gisait à côté d'eux. Un peu plus loin, trois cadavres supplémentaires : les amis de Paddy, victimes d'un combat idiot qui n'aurait pas dû avoir lieu.

— Il faut aller chercher les corps, dit-il à la cantonade.
Il regarda autour de lui et découvrit qu'il était seul.

49

Maxie était toujours en position, au sommet de la Vigie, espérant qu'il se passe quelque chose. N'importe quoi. Mais les adultes ne bougeaient pas, pas plus que David, debout parmi eux. Il attendait. Seuls Just John et Carl faisaient les imbéciles, marchant au pas devant le premier rang de l'armée des puants en raillant les enfants qui leur faisaient face. John allant, dans un des élans de distinction dont il était coutumier, jusqu'à se tourner, baisser sa culotte et leur montrer son cul. À en juger par la bruyante jubilation de Carl, le spectacle le plus hilarant auquel on puisse assister.

Maxie ne riait pas. Un souvenir lui revenait. Net et vif. Un souvenir qui, jusqu'ici, lui était totalement sorti de la tête. C'était quand, déjà ? Elle était encore en primaire, au CP ou au CE1. Elle traversait la rue avec sa mère. Dans le haut de Camden Road. Mais oui, bien sûr. Juste en face de Waitrose. À l'endroit précis où, des années plus tard, elle allait vivre durant des mois. Il y avait un grand carrefour à cet endroit. Holloway Road partait d'un côté, Camden Road de l'autre. Et puis, en face – comment elle s'appelait déjà ? – Tollington Road. Ouais. Quatre voies de circulation. Quatre voitures de front. Qui lui faisaient face. En attente. Sa mère avait tenté la traversée, alors même que le petit bonhomme vert clignotait et sonnait.

— Allez, Maxie, dépêche-toi…

Bon sang, ça lui revenait aussi clairement que si ça avait eu lieu hier.

Elles étaient presque arrivées sur le trottoir d'en face quand Maxie s'était aperçue qu'elle avait laissé tomber Nénelle.

Nénelle. Maxie ne put s'empêcher de sourire. Elle avait oublié ça aussi. Une grosse coccinelle en plastique qu'elle adorait. Dieu sait d'où elle venait. Toujours est-il qu'elle ne s'en séparait jamais. Elle dormait avec. Elle l'emmenait à l'école dans son cartable. Un pauvre truc en plastique défraîchi, à qui il manquait la moitié des pattes. Mais pour elle, c'était la huitième merveille du monde. Et dire qu'aujourd'hui elle avait oublié jusqu'à son existence. La fillette qui traversait la rue était quelqu'un d'autre. Mais comment pouvait-on passer de là à là ? Ça paraissait impossible.

Elle se rappelait son contact, le plastique doux, lisse et brillant, son odeur, la manière dont elle passait le doigt sur les points noirs, pour les compter.

Et elle l'avait fait tomber au beau milieu de l'avenue. Sans réfléchir, elle avait lâché la main de sa mère et avait couru pour la récupérer. Elle l'avait en point de mire. Elle l'avait ramassée. Sa mère hurlait en courant pour la rattraper. C'est alors que Maxie avait levé la tête vers la rangée de voitures. C'était comme si elles la regardaient en fronçant les sourcils, prêtes à charger, à quatre de front, en rugissant. Elles étaient là pour l'écraser, ça ne faisait aucun doute, et rien ne pourrait les arrêter. Un fil ténu, le feu tricolore, les retenait encore, mais elles trépignaient d'impatience.

Et puis elles avaient bondi, fondant sur elle, de plus en plus vite…

Sa mère l'avait attrapée par le bras et l'avait brutalement traînée sur le trottoir, où elle l'avait grondée. Maxie avait pleuré.

Elle avait eu si peur. C'était la vue des voitures avant qu'elles ne s'élancent, le fait de se rendre compte qu'elles étaient sur le point de lui sauter dessus, qui était le plus effrayant.

Eh bien, c'était exactement ce qu'elle éprouvait à cet instant en observant les adultes. Ils étaient prêts à bondir vers elle en rugissant. Et de là où elle était, ils étaient aussi menaçants et impénétrables que la rangée de voitures arrêtées au feu rouge.

Ce souvenir en éveillait beaucoup d'autres. Qui passaient en papillonnant. Rien à quoi se raccrocher. Des souvenirs de Waitrose, les mois

passés là-bas, à combattre les adultes, à apprendre la survie au jour le jour. Des souvenirs d'Arran…

Arran qui était mort.

Arran et tous les autres.

Une autre vie. Une autre époque.

La réalité d'aujourd'hui, c'était cette foule d'adultes qui attendait de passer à l'offensive. Se trouverait-il quelque chose en face ? Est-ce qu'une main géante allait la soulever et la mettre à l'abri ? Ou est-ce qu'il n'y avait rien ? Que tout s'arrêtait, ici et maintenant ?

Elle jeta un œil autour d'elle. Assis sur sa chaise de jardin, Jordan s'entretenait à mi-voix avec Blu-Tack Bill. Il n'avait toujours pas donné l'ordre à ses troupes de prendre position. Craignait-il de dévoiler trop tôt ses intentions ou bien ne savait-il pas quoi faire maintenant que David était impliqué ? Le fameux coup de poing sur la gueule. David le lui avait donné avant même que la bataille s'engage.

Bon, eh bien, Maxie n'avait pas l'intention d'attendre plus longtemps. Elle grimpa les marches grossières de la plate-forme et s'avança. Jordan la fusilla du regard. Elle n'était pas habilitée à se trouver là.

— Faut qu'on fasse kekchose !

— C'est à *moi* d'en décider, répondit Jordan.

— Eh ben, vas-y !

— Les choses ont changé.

— Ah bon ? En quoi ? Ils sont toujours aussi nombreux. Ils sont peut-être un peu plus organisés, mais, d'une manière ou d'une autre, c'est David qui les contrôle. C'est ça qui t'effraie ? Allons, sois raisonnable. Qu'est-ce qu'il y connaît, ce peigne-cul, à l'art de la guerre ? C'est précisément pour ça qu'on t'a choisi comme chef et pas lui. Il y pige que dalle. Une fois le combat engagé, ce sera le chaos total, tu le sais bien. Tu crois qu'il a une stratégie ? Penses-tu. Il va leur dire d'attaquer et ça va s'arrêter là. Donc je vois vraiment pas ce que ça change.

Jordan garda le silence pendant quelques secondes. Puis il opina du chef.

— Un point pour toi, dit-il sans un regard pour Maxie.

— Dois-je en conclure qu'on prend position ?

— On n'a pas le choix. Il faut qu'on tue ces créatures avant qu'elles essaiment, qu'elles se multiplient… bref, qu'elles fassent ce que leur

commande leur code génétique.

— Ouais. Au fond, c'est assez simple. On les tue tous et puis on rentre à la maison.

Jordan esquissa un sourire, opina du chef encore une fois et échangea discrètement quelques mots avec Bill. C'est alors que quelqu'un déboula en criant. Maxie reconnut bien vite Hayden, une des filles de la tour de Londres. Elle grimpa en trombe l'échelle menant au toit.

— Y a eu une attaque, dit-elle.

— Où ça ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Maxie nota que Jordan ne la regardait pas non plus.

— Au musée. Un groupe de crevards détaché du gros des troupes a fait un détour et a attaqué par l'ouest.

— Pourquoi ils font ça ? Jamais ils arriveront à entrer au musée.

— Des petits étaient dehors, dans la rue. Si ça se trouve, ils ne visaient pas le musée en tant que tel.

— Est-ce que Sam était avec eux ? demanda Maxie, anxieuse.

Il fallait avant tout protéger Sam. Whitney avait reçu ordre de ne pas le laisser sortir. Sous aucun prétexte.

— Oui.

Maxie osa à peine poser la question.

— Est-ce qu'i… va bien ?

— Il semblerait. D'autres ont eu moins de chance. Il y a des pertes.

— Tu sais qui ?

— Whitney…

— Oh non ! pas Whitney… se lamenta Maxie. Pitié, pas elle !

— J'ai bien peur que si, dit Hayden. Et aussi Paddy. C'est les deux noms qui me viennent. Ah ! Et puis la Grenouille et sa sœur…

— Oh, Seigneur ! Paddy ? répéta Maxie, incrédule. Achille n'était pas là pour les protéger ?

— Visiblement, il est toujours reclus dans sa chambre.

— Il aimait bien ce gamin, dit platement Jordan. Ils étaient proches. Et en face ?

— Beaucoup de crevards tués. Les autres sont partis. Sans doute pour venir ici.

À son tour, Jackson monta sur le toit. Si l'on ajoutait à ce petit monde les musiciens d'ordonnance qui faisaient le pied de grue en attendant les

ordres, on pouvait dire que la Vigie commençait à ressembler au dernier resto branché.

— Bon, ben, j'y retourne, dit Jackson.

— Comment ça ? demanda Jordan.

— Je retourne au musée, histoire de vérifier que tout va bien. Et si les adultes attaquaient à nouveau ? Et s'ils s'en prenaient à Sam ?

— Impossible qu'ils entrent au musée, affirma Jordan.

— Et s'ils déjouaient tous les pronostics, s'ils y arrivaient quand même ? La donne a changé. On ne sait pas de quoi ils sont capables.

— J'ai besoin de toi ici, dit Jordan. En l'absence d'Achille, c'est toi qui commandes son unité.

— Will peut très bien me remplacer jusqu'à mon retour, protesta Jackson. Faut absolument que j'aille voir ce qui se passe là-bas. C'est Cameron qui est aux manettes, mais il lui arrive de manquer de répondant. On pensait pas qu'on aurait besoin de quelqu'un de top pour le musée.

— Je le répète, on a besoin de toi *ici*. La moitié de tes guerriers sont toujours là-bas. Ils ont choisi de ne pas prendre part au combat.

— Ça change rien. Faut que j'aille voir. À quoi bon gagner la guerre si, en rentrant chez toi, tu t'aperçois que ton pays a été bombardé et que tout le monde est mort ?

— Jackson, attends !

Trop tard, elle était déjà en train de dévaler l'échelle. Maxie la suivit du regard tandis qu'elle traçait d'un pas ferme et décidé vers le sud.

Avant que Jordan ait eu l'occasion de dire quelque chose, ils entendirent David qui appelait depuis la première ligne de l'armée d'adultes.

— Alors ? cria-t-il. T'as pris ta décision ? Vous préférez vivre ou combattre ?

Maxie jura. À cet instant, elle haïssait David comme jamais elle n'aurait cru pouvoir haïr quelqu'un.

— Entre vivre et combattre ? répéta Jordan. C'est sûr que je choisis de vivre.

— Tu capitules ? dit Maxie.

— C'est pas le mot que j'emploierais. Telles que je vois les choses, ce serait plutôt : je combats, je gagne, je vis. La totale.

Sur ces mots, il se leva et donna enfin l'ordre à ses ordonnances. Les trompettes beuglèrent le signal. Les tambours cognèrent un rythme. Un peu

plus loin, sur la gauche, le reste des musiciens de Matt se joignaient à eux. Les Verts agitaient leurs bannières.

— Nous allons vaincre les Nephilim ! cria Matt de sa voix éraillée, par-dessus le tintamarre. Ce sont des sauterelles. En nombre, ils sont l'équivalent des grains de sable sur une plage. Ils n'ont qu'un seul but : mener la guerre contre l'Agneau. Mais l'Agneau va les vaincre car Il est le Dieu des dieux et le Roi des rois, et, à travers lui, nous, ses fidèles prosélytes, ses élus, nous vaincrons également.

Maxie sentait le sang battre à ses tempes. Elle jeta un coup d'œil à David. Furieux, il s'écartait vite fait afin de ne pas se retrouver coincé entre le marteau et l'enclume.

— T'es idiot ! cria-t-il. Vous êtes tous idiots. Vous ne pouvez pas gagner.

— Olive, cria Jordan. Fais-le taire. Descends-le !

Olive et son unité d'artilleurs attendaient, postés derrière la barricade reliant la Vigie aux autres bâtiments du parc.

Confus, Olive demanda :

— Pardon ?

— Flingue-le, hurla Jordan. Flinguez tout le premier rang.

— Trop loin, répondit Olive, sans que Maxie sache s'il disait vrai ou s'il se refusait à tuer un autre enfant, fût-il un pourri de la trempe de David.

— Eh bien, dès qu'ils seront à portée. Feu à volonté, soldat.

— Reçu.

Bill murmura quelque chose à l'oreille de Jordan, qui acquiesça en silence.

— À mon commandement, cria Jordan. Faites confiance à Bill pour les distances.

Les artilleurs prirent position sur les pas de tir installés un peu partout le long de la barricade.

Maxie se glissa à bas de l'échelle et alla retrouver Blue et leur unité. Elle le serra brièvement dans ses bras. Il n'y aurait plus d'embrassade avant que tout soit fini. Pour l'heure, on sonnait le tocsin.

Mais Dieu qu'elle avait peur ! Elle se plia en deux et vomit dans l'herbe. Elle n'était pas la seule, partout autour d'elle des enfants dégobillaient, pleuraient, tombaient dans les bras des uns et des autres.

— Tu sais pourquoi t'as fait ça ? demanda Blue avec une moue amusée.

— Parce que je suis terrifiée.

— Non. C'est parce que ton corps ne veut pas gaspiller de sang à digérer la nourriture qui se trouve en toi. Il l'économise pour le cas où il en aurait besoin ailleurs. C'est Shadowman qui m'a appris ça.

— Au cas où je perde mon sang, dit Maxie. Eh ben, c'est gai. Merci pour l'info.

— On est du même sang. Si tu saignes, je saigne.

— Mais je veux pas que tu saignes pour moi, idiot. Je veux que tu les saignes *eux*.

— C'est bien ce que je compte faire.

— Ils arrivent ! cria quelqu'un.

Maxie pivota.

De fait, les adultes bougeaient, avançant d'un pas lourd, comme un seul homme, droit vers les défenses. Saint Georges et la virago restaient en arrière, de sorte qu'ils étaient hors de portée de l'artillerie. Un autre groupe s'avança pour prendre leur place et mener les troupes.

Maxie eut le sentiment de les avoir déjà vus quelque part.

— Ils viennent d'où, ceux-là ? J'ai l'impression de les connaître.

— Du palais, répondit Blue. C'est la famille royale. Ou du moins ce qu'il en reste.

Maxie n'arrivait pas à y croire. Elle se mit à rire. C'était trop. La journée la plus surréaliste qu'elle ait jamais vécue.

Un jour stupide pour mourir.

50

— Venez, je vous en prie ! Avant qu'il soit trop tard, il est trop tard ! Venez vite. Aidez-nous. Nous sommes en grand danger. Vous devez venir aussi vite que vous pouvez. Ils se font tuer. Sam ! Ils sont après Sam. Aidez-le. Le pauvre. Ils l'ont tué. Venez tout de suite ! Sur-le-champ ! On a besoin de vous… Mister Three ? Vous m'entendez ? Mister Three, debout ! Quelqu'un ! Vous m'entendez ? Ils ont tué le garçon !

Quand Fish-Face avait piqué sa crise et qu'elle s'était mise à gazouiller, à battre des bras et à remplir sa tête de bruit, elle n'avait pu s'empêcher de communiquer son affolement à Skinner qui était maintenant en pleine crise de panique. Il savait bien que sa seule intention était d'aider, que tout ce qu'elle voulait, c'était communiquer avec les autres. Avec la Reine du dépôt, et avec Trinité, parti vers l'ouest avec Ed. Il avait beau le savoir, le malaise, pour ne pas dire la douleur, que provoquait en lui ce message déformé, brouillé, qui se démultipliait à l'infini, ne lui donnait qu'une envie : la tenir à distance, l'empêcher d'entrer dans son cerveau, la faire taire. D'autant qu'il y avait un risque. Le risque que cette bouillie incompréhensible, au lieu d'éclaircir la situation, ne les laisse encore plus confus et désemparés qu'avant. Une seule chose semblait claire. Le cœur du message. Qui tenait en deux mots. À L'AIDE !

En revanche, tout ce qu'il y avait autour avait tendance à se perdre dans les limbes. C'était comme entendre résonner à l'infini le SOS répétitif d'un

avion en perdition.

Skinner se sentait horriblement mal. Fish-Face et lui se trouvaient dans le hall principal quand Whitney avait déboulé en hurlant : « À l'aide ! Ils sont après le petit ! Ils sont après Sam – il faut qu'on aille l'aider ! »

Ils l'avaient suivie dehors et avaient assisté au combat dans la rue. C'est alors que Fish-Face avait commencé à émettre son message fiévreux, relayant ce que Whitney avait dit en y ajoutant quelques détails de son cru. Les mots avaient frappé l'esprit de Skinner, jusqu'à l'empêcher de penser, et ils étaient toujours là, tels des papillons de nuit cognant à un carreau vivement éclairé.

Skinner était allé jusqu'à la grille où il avait été témoin du sauvetage in extremis des derniers petits, puis du massacre en règle des crevards agglutinés contre les barreaux. Horrifié, il en avait vu certains tenter d'escalader la grille, avant de se faire massacrer par les enfants. Tout au long de l'attaque, Fish-Face n'avait cessé de diffuser son SOS, qui revenait en boucle, telle une suite ininterrompue de pensées paniquées et de mots confus : « Ils sont après Sam. Sauvez-le. Ils se font massacrer. »

Et ils avaient vu les corps étendus dans la rue.

Skinner était au désespoir. Il aimait bien Whitney. Elle était drôle et forte. Quand il avait découvert que Paddy faisait partie des victimes, il avait été encore plus triste. Paddy était si jeune, si énergique. Bien sûr, cela n'avait fait qu'accentuer la détresse de Fish-Face, qui avait aussitôt ajouté Paddy à son signal de détresse.

— Ils ont tué le petit garçon. Ils ont tué le petit garçon.

Une nouvelle bribe de message, qui revenait encore et encore. Fish-Face ne réfléchissait pas à ce qu'elle disait. Ça lui venait du cœur, c'étaient ses émotions brutes qu'elle semait au vent, tels des grains de pollen. À la fin, Skinner l'avait prise dans ses bras et il l'avait ramenée à l'intérieur, à la galerie des oiseaux, où ils avaient leurs quartiers. Ensuite, il avait tout fait pour essayer de la calmer, éviter qu'elle ne craque. En effet, c'était quelqu'un de délicat, à la limite de l'hystérie parfois et, ayant lui-même sa douleur incrustée dans la tête, il était bien placé pour savoir les tourments qu'elle endurait.

Elle était comme un petit oiseau apeuré, que les formes délirantes de tous les spécimens empaillés qui les entouraient ne faisaient que perturber davantage. Jusqu'à la folie.

— Fish-Face, dit-il en la serrant contre lui. Je t'en prie, calme-toi. Il faut faire ça correctement. Concentre-toi. Tout va bien, Sam est sain et sauf. Tout va bien…

Son père apparut. Absinthe, le Géant vert. Lui aussi l'avait entendue, ou du moins sentie dans ses pensées. Il l'enlaça de ses longs bras.

— Arrête, maintenant. Si tu envoies ces messages angoissés, ils ne vont pas comprendre ce que tu veux dire.

— Il faut qu'ils reviennent, dit Fish-Face. Il faut qu'ils nous aident. On a besoin de tout le monde.

— Je le sais, dit Absinthe. Mais tu dois te calmer.

Skinner l'observait. Chaque jour, il ressemblait un peu plus à un homme ordinaire. Quel que soit le médicament, le vaccin ou l'antidote qu'Einstein lui donnait, ça marchait. Qu'on leur laisse seulement un peu plus de temps et ils seraient sans doute en mesure de vaincre la maladie. Tout dépendait de l'issue de la bataille de Hyde Park, à la fois si proche et si lointaine. Avaient-ils un seul espoir de repousser les crevards ? D'en tuer assez pour l'emporter ?

Fish-Face voyait juste. Les enfants avaient besoin de toute l'aide possible. Skinner se demanda s'il devait se porter volontaire. Attraper une épée, une lance, et monter au front. Mais, concrètement, serait-il d'une aide quelconque, lui qui ne s'était jamais battu de sa vie, encore moins lors d'une bataille de grande envergure ?

Pourtant, il n'y avait pas qu'avec une épée ou une lance qu'il pouvait se montrer utile. Sa meilleure arme, c'était son cri intérieur, celui qui empêchait toute pensée, celui qui pouvait court-circuiter les ondes cérébrales de quelqu'un avec suffisamment d'intensité pour le paralyser durant un moment.

Mais bon, quelle portée ça avait ? Au fond ? C'était comme une attaque éclair, un bonus magique comme il pouvait en décrocher dans les jeux de guerre auxquels il jouait quand il y avait encore de l'électricité.

Utile dans un jeu vidéo, mais dans la vraie vie ?

C'était étonnant, ces facultés qu'avaient développées les Biscornus. Comme, par exemple, la manière dont Fish-Face et la Reine du dépôt pouvaient communiquer entre elles sur de longues distances, tout comme Mister Three, quand il était réveillé. De vrais téléphones humains. Et puis il y avait Monstar, plus fort que n'importe quel homme…

Skinner eut un pincement au cœur. Ses amis lui manquaient.

Fish-Face était calmée maintenant. Son signal n'était plus qu'un doux murmure qui n'avait plus rien de comparable avec l'horrible cri strident de la crise. Elle somnolait pendant qu'Absinthe lui chuchotait des mots réconfortants à l'oreille.

— On devrait aller voir comment ils vont, dit Skinner. On devrait s'assurer que Sam n'a rien. Si jamais il était blessé, ou tué, ça voudrait dire qu'on a fait tout ça pour rien.

Il regretta aussitôt d'avoir ouvert la bouche. À ces mots, Fish-Face avait rechuté et elle hurlait de nouveau son SOS hystérique.

— Ils s'en prennent à Sam. Ils s'en prennent à Sam. Venez nous aider. Ils ont tué le petit. Ils ont tué le petit. Ils ont tué le petit…

— S'il te plaît, dit Skinner. Essaie de garder ton calme. Je vais aller voir Sam. Envoie un message plus contrôlé.

Sur ces entrefaites, il quitta la galerie des oiseaux et descendit dans le hall principal. Un groupe d'enfants se tenait près du diplodocus. Parmi eux, il reconnut Sam et le Kid. Ils avaient l'air indemnes. Ils parlaient vite, essayant d'expliquer à une petite troupe ce qui s'était passé. Certains enfants pleuraient, se prenaient dans les bras. Whitney était aimée de tous et Paddy tout comme les cinq autres petits tués pendant l'attaque avaient de nombreux amis ici. *Idem* pour les deux grands.

C'est alors que les deux battants de la porte s'ouvrirent et que Jackson s'avança à grands pas. Toutes les têtes se tournèrent vers elle. La colère qui se lisait sur son visage céda rapidement la place au soulagement lorsqu'elle constata que Sam était sain et sauf. Celui-ci répéta ce qu'il venait de dire aux autres, expliquant le déroulé de la bataille, ceux qui avaient été blessés ou tués et qui ne reviendraient jamais.

— Est-ce que quelqu'un a prévenu Achille ? demanda Jackson.

Tout le monde baissa les yeux sur ses chaussures. Certains secouaient la tête. Non. Personne n'avait osé.

— Je m'en charge, dit Jackson.

— Je viens avec toi, dit Skinner.

Il aimait bien Achille. Il faisait partie du corps expéditionnaire d'Heathrow, celui qui avait découvert les Biscornus dans l'entrepôt. Achille s'était bravement battu pour que Skinner, Fish-Face et Trinité traversent la ville sans encombre. Il ne se privait pas de charrier Skinner mais,

étonnamment, un lien s'était tissé entre eux. Skinner avait le sentiment qu'Achille était un peu comme lui, un outsider.

— Je viens aussi, dit Sam. Il va accuser le choc.

Et, bien sûr, là où Sam allait, le Kid allait aussi. Ainsi gravirent-ils tous les quatre les escaliers avant de tourner sur eux-mêmes et de se diriger vers les pièces de devant, là où Achille s'était retranché. La nervosité et l'hésitation de Skinner augmentaient à chaque pas. Comment allait-il réagir ? N'aurait-il pas dû laisser Jackson s'en charger seule ?

Trop tard pour se poser des questions ; et plus moyen de faire demi-tour. Ça l'aurait fichu mal.

Il déglutit.

Jackson frappa à la porte. Pas de réponse.

En son for intérieur, Skinner espérait que quelqu'un allait répondre : « OK, revenez plus tard… »

Mais Jackson frappa de nouveau.

51

Skinner recula d'un pas tandis que Jackson donnait un troisième coup contre la porte. Plus fort, celui-là. Et puis un autre, et un autre, jusqu'à ce qu'un grognement sourd lui réponde.

— Je voudrais te parler, tonna Jackson, la tête à deux centimètres du battant.

— Va-t'en ! J'suis pas d'humeur.

— Quelque chose s'est passé. Faut vraiment que je te parle.

— Je t'ai dit de dégager.

— Il est arrivé quelque chose à Paddy.

Un lourd silence plana. Puis une clé tinta bruyamment dans la serrure, la porte s'ouvrit à la volée, et Achille apparut. Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Skinner crut lire de l'inquiétude dans son regard.

— Qu'est-il arrivé ? Il est où ?

— On peut rentrer ? répondit Jackson.

Achille les balaya tous les quatre du regard. À quoi devaient-ils ressembler ? Jackson, grande et dure, le crâne couvert de motifs dessinés au rasoir, tout comme Achille. Pour finir, elle les avait faits elle-même et c'était un peu raté. Ensuite, Skinner, qui disparaissait sous les plis de sa peau. Enfin, les deux petits, Sam, l'air sérieux et grave, et le Kid, vêtu de son habituelle robe, par-dessus son pantalon, ses cheveux en pétard pointant dans toutes les directions, tel un feu d'artifice capillaire.

Était-ce le meilleur équipage pour annoncer à quelqu'un que son ami était mort ? Sans doute pas. Le problème c'est qu'il n'y en avait pas d'autre.

Achille recula dans la pénombre. Tous les quatre entrèrent. Par le passé, cette pièce avait été un bureau, avant que Justin n'en fasse sa chambre et qu'Achille ne l'en déloge. Elle n'en demeurait pas moins froide et austère.

Achille fixait Jackson des yeux, attendant qu'elle parle.

— Je suis désolée. C'est pas bon, dit Jackson. Paddy est sorti. Dans la rue. Il voulait s'engager dans la bataille. Il voulait faire comme toi. Être un héros. Il a pris ton haut Nike et ta lance, celle à laquelle il avait donné cet étrange nom irlandais…

— La Gay Bulge, dit platement Achille.

— C'est ça, confirma Jackson, la gorge sèche, ne sachant plus comment poursuivre.

— Il avait ton casque aussi, dit Sam. Il l'a perdu…

— Que lui est-il arrivé ? dit Achille. Dites-le-moi.

— Ils l'ont tué, répondit Sam. Les adultes. Ils nous ont pris en embuscade. J'ai essayé de le retenir, de le convaincre de rentrer. Mais il voulait montrer à tout le monde de quoi il était capable. Whitney s'est fait tuer. Et aussi la Grenouille. Paddy a fait demi-tour pour tenter de la sauver. Il est mort en héros.

— Un héros ? bredouilla Achille en fixant Sam d'un œil vide, comme s'il ne savait pas qui c'était, comme s'il ne comprenait pas la langue qu'il parlait, comme si Sam était un étranger, voire un extraterrestre.

De toute évidence, il n'arrivait pas à y croire. C'est alors qu'il fit la chose à laquelle Skinner s'attendait le moins. Une réaction totalement inédite, inconcevable : il se mit à pleurer.

— C'était juste un gamin, dit-il. Pas un soldat. Jamais il aurait pu être un combattant. Je l'aurais pas laissé. C'était juste un môme.

Jackson s'approcha et l'embrassa. Il s'effondra contre elle, le corps secoué de violents sanglots. Elle l'aida à aller jusqu'à une pile de coussins dans lesquels il se laissa tomber, telle une poupée de chiffon, tremblant comme une feuille. La tête posée entre les bras musclés de Jackson, il se laissa tendrement bercer.

— C'était un bon gars. Comme un con, j'arrêtais pas de me moquer de lui, de le taquiner, sans jamais lui dire ce que je pensais vraiment. On avait

le temps, la vie devant nous. C'était mon ami. Je lui ai jamais dit. Et je lui dirai jamais.

Skinner, gêné, ne savait pas où regarder, ni quoi dire ou quoi faire. Sam et le Kid s'avancèrent et prirent eux aussi Achille dans leurs bras. Skinner ne tarda pas à les rejoindre. L'étreinte collective dura un long moment. Il n'y avait rien à dire, rien à faire. On ne ramène pas les morts à la vie.

Enfin Achille cessa de trembler. Il renifla, se redressa, puis s'avança jusqu'à la fenêtre. Il s'essuya le visage et donna un grand coup de poing dans le mur en laissant échapper un drôle de cri de colère, entre l'aboiement et le grincement de porte, suivi d'un chapelet de jurons plus fleuris les uns que les autres.

Soudain, il y eut de l'agitation à la porte. Einstein, écumant, fit irruption dans la pièce, accompagné de deux ou trois laborantins en herbe.

— T'as vu ce que t'as fait ! aboya-t-il à l'adresse d'Achille. Tu vois le résultat ? C'est à cause de toi qu'ils sont sortis. Z'ont failli tuer Sam. Les crevards. Pour un peu, ils nous auraient tous zigouillés. Et toi, tu fais quoi ? À part bouder dans ta chambre comme une gamine déçue qu'on lui achète pas une nouvelle robe ?

Achille lui jeta un regard d'animal blessé. Une fois de plus, l'incompréhension se lisait sur son visage. Comme s'il ne comprenait pas ce qu'Einstein disait.

— Est-ce qu'un jour tu comptes réagir ? insista ce dernier.

— Barre-toi, dit Achille d'une voix morne et froide. J'ai pas envie de te parler.

— Ouais, ça va, intervint Jackson. Laisse-le respirer.

Einstein l'ignora. S'avançant jusqu'à Achille il se planta sous son nez et leva vers lui un doigt accusateur.

— On dit que t'es un grand guerrier, dit-il en postillonnant allègrement. Sauf que je ne vois rien de tout ça pour l'instant. Tu laisses ce petit sortir et se battre à ta place. Tu le laisses se faire tuer. Au risque que les crevards ajoutent Sam à leur tableau de chasse. Qu'est-ce qui se serait passé, dans ce cas ? Je veux dire, bonté divine, encore heureux que ce soit seulement Paddy…

— Va t'en, répéta Achille.

— Non, je ne partirai pas. Regarde-toi en train de *chialer*. C'est quoi ? De l'apitoiement sur ton propre sort ?

— Laisse-le tranquille, dit Jackson. Tu vois pas qu'il est vraiment mal ?

— J'aimais ce garçon, dit Achille.

— Ça fait pas un peu gay, ça ? ironisa Einstein avec un petit rire dédaigneux.

D'un geste vif comme l'éclair, Achille l'attrapa à la gorge et le plaqua contre le mur. Quand il parla, il n'y avait pas de colère dans sa voix, juste une horrible froideur.

— Que veux-tu dire par gay ? Gay, au sens d'homosexuel ? Ou gay façon, c'est un peu pourri ?

— Ben… les deux, j'imagine, répondit Einstein en refusant de se laisser impressionner.

— Donc, si je comprends bien, c'est gay d'avoir des sentiments ? C'est merdique d'être sensible ?

— Aurais-je touché un point sensible ? Le gros dur se poserait-il des questions sur sa sexualité ?

— Aucune. J'ai aucun souci avec ça. Je *suis* gay. Je le sais depuis le moment où j'ai compris ce que le mot signifiait. Pas de quoi en faire un fromage. Et, oui, j'aimais Paddy.

— Un peu jeune pour toi, non ? ricana Einstein.

De sa main libre, Achille lui fila une bonne gifle qui lui laissa une vilaine marque rouge sur la joue.

— C'est pas dans ce sens-là que j'aimais Paddy. C'était encore un enfant. Je l'aimais en tant qu'ami. Tout comme j'aime Jackson, Sam, Skinner, ainsi que toutes les honnêtes gens du monde. En revanche, toi, Einstein, je ne t'aime pas. Parce que t'as aucun sentiment. Pour rien ni personne. La seule raison qui me retient de ne pas te tuer, c'est que je ne suis pas totalement idiot. Je sais à quel point tu es précieux. Peut-être que tu peux enrayer la maladie. Mais je te préviens, si jamais t'y arrives pas, si jamais tes expériences ne servent à rien, alors je viendrai te chercher et je te tordrai le cou jusqu'à ce que t'en crèves.

Sur ces mots, il libéra Einstein qui s'affaissa de quelques centimètres. Après avoir massé son cou endolori, crachouillant et toussant, il lança un regard en coin à Achille et sortit, en essayant d'avoir l'air aussi digne que possible.

— J'savais pas, dit Jackson en posant tendrement la main sur l'épaule d'Achille. Remarque, j'aurais dû m'en douter. Sauf que j'aurais jamais

pensé qu'un vaurien de ton espèce, avec une gueule pareille, pouvait être homo.

— Justement, c'est pas écrit sur le front. Et je rigolais sur ce que j'ai dit à propos de toi. T'es super. Dans un autre monde, si j'avais pas été gay, qui sait ? Mais c'est ce que je suis et je suis très bien comme ça.

— Faut que j'y retourne. Les hostilités doivent être engagées maintenant. On se retrouve là-bas ?

Achille haussa les épaules.

— J'suis pas sûr d'être d'une quelconque utilité pour l'instant. J'sais même pas si j'aurais la force de tenir une lance.

— Ben, dit Jackson, si tu changes d'avis, elle est toujours là.

— Qui donc ?

— Ta lance. Plantée dans le tronc d'arbre, sur le palier.

— Paddy a dit que celui qui arriverait à la retirer serait le plus grand champion de tous les temps, ajouta Sam. Le grand triomphateur, celui qui emporterait la décision. Il a essayé. On a tous essayé. Mais personne n'y est parvenu.

— Pour l'instant, moi-même j'suis pas sûr de réussir, dit Achille en balayant un nouvel afflux de larmes d'un geste rageur. C'était qu'un petit garçon. Il ne méritait pas ça.

Il renifla une fois encore. Puis, d'un revers de manche, il s'essuya les yeux.

— Je vais pas pleurer davantage. Einstein a raison. J'aurais dû veiller sur Paddy. Rien de tout ça ne serait arrivé.

Ils l'abandonnèrent à son chagrin. Une fois dehors, Skinner s'éloigna de son côté. Grimpé à l'étage supérieur, il contempla la lance d'Achille fichée dans le bois. Il posa les mains sur la hampe, des mains qui disparaissaient presque entièrement sous les plis de peau.

Il serra fort et tira.

La lance ne bougea pas d'un pouce.

52

Durant quelques instants, la pluie de projectiles occulta presque entièrement le ciel. Olive n'avait jamais rien vu de tel. Il avait crié : « Feu à volonté ! Tirez ! » Instantanément, son unité d'artillerie, déployée le long des barricades, avait mis l'ordre à exécution.

D'abord les archers.

Le bruit des cordes qui se détendaient d'un coup, le sifflement des flèches, le bourdonnement des plumes d'empennage durant le vol, tout se mélangeait en un seul et même soupir, comme si les enfants avaient retenu leur souffle et que, brutalement, ils le reprenaient tous en même temps.

On avait lancé assez de flèches pour assombrir le ciel. Elles avaient décrit une longue parabole, au sommet de laquelle elles avaient paru s'arrêter un instant, comme en apesanteur, avant d'entamer leur inexorable déclin et de s'abattre sur les premiers rangs ennemis.

En tête, comme menant les troupes, se trouvaient les derniers représentants de la famille royale, que David maintenait captifs au palais. Un rang décrépit, vêtu de guenilles crasseuses dans lesquelles on reconnaissait les vestiges de robes du soir et d'uniformes d'apparat, flottant au vent, comme punaisés à des squelettes. Une mère avait encore le front ceint d'une tiare, qui avait scintillé au soleil.

Olive se souvenait des délires fumeux de David, qui envisageait d'utiliser cette poignée d'aristos décrépits pour asseoir son autorité sur

Londres. En faire les figures de proue de son nouveau régime.

Sa propre famille royale.

Eh bien, ils avaient été les premiers à mordre la poussière. Le temps d'un battement de cils, ils étaient passés de vie à trépas. Le vague sourire que certains affichaient une seconde plus tôt, l'allure altière… effacés à jamais. Les flèches s'étaient abattues sur eux et les avaient réduits à néant. Les crevards qui suivaient avaient piétiné leurs corps, les mélangeant à la glaise.

Et les projectiles continuaient de pleuvoir. Olive n'imaginait pas que quiconque puisse survivre à cette attaque. Pourtant ils continuaient d'avancer.

Avec une choquante rapidité, les archers se trouvèrent à court de munitions.

Les javelots prirent le relais.

Les claquements secs semblables à des battements d'ailes qui accompagnaient les tirs de flèches furent remplacés par les grognements des lanceurs de javelots et par les coups sourds avec lesquels leurs armes se fichaient dans leurs cibles.

Et ils avançaient. Toujours plus près. Jusqu'à ce qu'on aperçoive clairement leurs visages. Après les javelots, vinrent les lance-pierres et les frondes, Olive parmi eux. Placer le projectile dans la poche, tendre l'élastique et lâcher. Une pluie de billes de plomb, de boulons et de cailloux.

L'ennemi n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres, à portée de jet. Les enfants lançaient tout ce qui leur tombait sous la main… des bouts de bois, des tiges métalliques, des gravats… n'importe quoi du moment que c'était pointu ou assez lourd pour blesser.

Jusqu'à ce que leurs mains ne tombent plus sur rien.

Ce tir d'artillerie avait-il fait une différence ? Certes, Olive avait vu nombre de crevards tomber. Mais ceux qui se trouvaient derrière les avaient piétinés sans état d'âme et avaient continué d'avancer. Sans peur. C'est cela qui en faisait des ennemis aussi redoutables. Ils progressaient contre vents et marées, sans se soucier le moins du monde du déluge de projectiles qui s'abattait sur eux. Une armée normale aurait sans doute rompu les rangs, battu en retraite, fui face à cette grêle mortelle. Mais pas eux. Quoi qu'il arrive, ils continueraient d'avancer. Olive savait aussi que la situation allait

changer du tout au tout dès que les pertes commenceraient à s'équilibrer et que les premiers enfants seraient fauchés, ce qui n'allait certainement pas tarder – là, pour le coup, il se pouvait très bien qu'il y ait des défections et que certains s'enfuient en courant.

L'ennemi était aux barricades. Et il poussait, grimpait, essayait d'escalader, avec un entêtement et une obstination s'apparentant au crétinisme le plus profond. Les premiers rangs s'empalaient sur les piques de bois que Jordan avait fait planter dans le sol, avec pour seul effet que, par leur poussée, ceux qui se trouvaient derrière les embrochaient plus profondément.

Olive donna l'ordre à ses troupes de reculer. Certains de ses soldats possédaient des armes idoines pour le combat rapproché, mais pas tous. À moins de trouver d'autres munitions, ceux-là n'affronteraient plus l'ennemi directement.

Jordan leur avait assigné une autre mission : évacuer les morts et les blessés.

Ils laissaient aux autres unités, armées de longues lances et de piques, le soin de repousser l'assaut. Une tâche dont elles s'acquittaient d'ailleurs plutôt bien, écharpant les crevards à travers les barricades qui, dans l'immédiat, tenaient bon. Cependant, ce n'était qu'une question de temps avant que l'amoncellement de corps ne forme une sorte de rampe permettant à ceux qui venaient derrière d'approcher de plus en plus près du sommet.

Jordan, qui avait prévu qu'il en serait ainsi, s'était préparé en conséquence. Il donna le signal à ses musiciens d'ordonnance. Les trompettes claironnèrent un motif prédéterminé. Aussitôt, un groupe d'enfants ouvrit un passage au centre de la barricade, ce qui eut pour effet de faire baisser la pression en permettant à un groupe de crevards de franchir le rempart et de se répandre dans le camp retranché. Une autre sonnerie de trompettes et la barricade fut refermée, mais pas avant que l'appel d'air ait éclairci les premiers rangs des assaillants, ceux-ci se piétinant les uns les autres dans leur hâte d'atteindre l'ouverture.

Jordan avait constitué une unité d'élite pour s'occuper de ceux qui avaient réussi à passer, les meilleurs guerriers, les plus rompus aux combats rapprochés, essentiellement des enfants de la Tour. Impitoyables, à l'aide de courtes lances, de glaives, de haches, de gourdins et d'épées, ils taillaient en

pièces les envahisseurs. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tous les crevards ayant franchi le rempart étaient morts ou hors d'état de se battre.

Olive aboya quelques ordres.

Ses artilleurs et lui avaient pour mission d'évacuer les corps.

Après avoir enfilé des masques de chirurgien qui leur couvraient le nez et la bouche ainsi que de gros gants en caoutchouc, ils s'attelèrent à la tâche, sillonnant le camp au pas de course en poussant devant eux des chariots de supermarché et des charrettes sur lesquels ils empilaient les cadavres. Une tâche particulièrement répugnante, au point que beaucoup d'enfants devenaient tout verts et dégobillaient tripes et boyaux. Olive houspillait les uns, encourageait les autres, éloignait les plus mal en point. Si vous y alliez sans réfléchir, sans vous poser de questions, c'était faisable. Mais autrement… Il faut dire que les crevards n'étaient déjà pas beaux à voir en arrivant. Leurs corps étaient enflés, tordus par les kystes et les grosseurs, couverts de furoncles et de plaies purulentes. La violence des combats n'avait rien arrangé. Après quelques coups de lame, de pique ou de massue, ils avaient une fâcheuse tendance à craquer aux coutures. Certains se défaisaient littéralement quand on essayait de les soulever. Et ce n'était pas juste du sang qui s'échappait d'eux, mais aussi d'autres fluides corporels : le contenu de leurs boyaux ainsi qu'une étrange gelée grise qui paraissait presque vivante.

Olive suivait le plan établi par Jordan. Ils transportaient les corps tout au bout de la barricade, sur la gauche, où les combats étaient moins intenses, les crevards concentrant leur assaut sur le centre.

Les gars d'Olive empilaient les corps au pied de la barricade, érigeant une sorte de muraille de chair. D'autres enfants attendaient avec des seaux et des pulvérisateurs, prêts à arroser les cadavres d'acide, de désinfectant et de divers produits chimiques inflammables. En cas de besoin, il était prévu que cette section puisse être incendiée afin de créer un obstacle supplémentaire.

Il leur fallut un bon moment pour évacuer tous les corps et on ne leur accorda aucun répit à l'issue de l'opération, Jordan la répétant immédiatement. Ouverture de la barricade, afflux d'un nouveau contingent.

Olive regarda la nouvelle fournée se faire hacher menu. Apparemment, jusqu'ici, aucun enfant n'avait été blessé. Environ un adulte sur trois portait

une arme de fortune : bout de bois, pierre, tesson de verre, morceau de métal… Heureusement, les enfants étaient très aguerris et ils savaient veiller les uns sur les autres.

Toutefois, à la fin du deuxième round, Olive remarqua que les troupes commençaient à fatiguer. De toute évidence, ils ne pourraient pas appliquer cette tactique pendant toute la journée sans qu'un drame se produise. Tôt ou tard, quelqu'un commettrait une boulette. Trop de crevards d'un coup. Une fermeture pas assez rapide de la barricade. L'ennemi forçant le passage…

Sans oublier qu'il y avait toujours le risque que les assaillants ouvrent une brèche ailleurs dans le rempart ou réussissent à l'enjamber.

Il était même concevable que par sa simple force d'inertie, la masse de crevards abatte tout simplement la barricade et déferlent sur les enfants tel un tsunami.

Pense pas à ça. Contente-toi de faire ce que t'as à faire.

De nouveau, Olive et son équipe empilèrent les corps sur les chariots et les transportèrent au bout du camp. Puis ils revinrent. Et jetèrent un œil à l'armée crevarde de l'autre côté de la barricade.

Rien ne semblait avoir changé. Ils étaient aussi nombreux qu'au début de l'attaque. Décidément, la journée promettait d'être longue. Olive ferma les yeux et passa doucement la main sur sa nuque. Ce serait si simple de trouver un coin discret et d'aller dormir.

Il eut une pensée pour Lettis. Finalement, après force palabres, il avait réussi à la persuader de rester au musée. Elle s'était cramponnée à lui durant toute la discussion. Il avait dû aller jusqu'à décrocher lui-même ses doigts de sa manche. Aujourd'hui encore, elle subissait les contrecoups du traumatisme qu'elle avait vécu lors de l'épisode de l'église, pendant l'expédition de Heathrow. Elle était tout bonnement incapable de faire face. Il lui avait juré qu'il reviendrait, qu'il survivrait à cette bataille et qu'ensuite il prendrait de nouveau soin d'elle. Serait-il capable de tenir cette promesse ?

Il le fallait. Parce que si tel n'était pas le cas… s'ils perdaient… ça signifierait que tous les guerriers seraient morts. Qu'il n'y aurait donc plus personne pour défendre le musée. Personne pour protéger Lettis, Einstein et P'tit Sam. L'antidote ne serait jamais mis au point. L'épidémie aurait gagné.

Un cri retentit. Suivi du bramement des ordonnances. Pour la troisième fois, on ouvrait la barricade.

Olive rouvrit les yeux.
C’était pas le moment de traînasser.

53

— On va donner un coup de main, dit Absinthe, debout à l'entrée de la galerie des oiseaux.

Revêtu d'une armure de cuir, le visage zébré d'effrayantes peintures de guerre vertes, sans son ridicule chapeau melon vert pomme, il aurait pu passer pour un guerrier de l'Antiquité, prêt à affronter une légion romaine. L'équipement qu'il tenait était des plus disparates : des éléments de protection et un assortiment d'armes. Il avait certainement fait un tour au Victoria et Albert.

— Tu veux dire que… ? bredouilla Skinner, qui commençait à sérieusement baliser.

— Je veux dire que nous allons livrer bataille, répondit Absinthe. Par conséquent, tu vas avoir besoin de protection. J'ai persuadé un groupe d'enfants de nous y emmener. Pas la peine de faire cette tête, c'était ton idée.

Il déposa son barda sur une vitrine et Skinner commença à farfouiller dans le tas à la recherche de quelque chose susceptible de lui convenir. Ses spécificités physiques, et plus particulièrement les improbables replis de sa peau, rendaient la tâche ardue. Pourtant, contre toute attente, il y avait là un plastron filigrané qui n'était pas trop inconfortable ainsi qu'un casque à large bord qui aurait presque pu ressembler à une capeline en ferraille.

— Pas sûr que nous apportions grand-chose, dit-il, conscient d'avoir l'air grotesque, façon personnage tout droit sorti d'une toile de Jérôme Bosch.

— Ce sont nos dons particuliers que nous allons mettre dans la balance, répondit Absinthe.

— Fish-Face aussi ? dit Skinner.

— Surtout Fish-Face. Nous allons entrer dans leurs têtes. Ils sont manipulés, contrôlés ; des voix puissantes les appellent. Si nous parvenons à interférer dans tout ça, nous serons peut-être en mesure de renverser la vapeur.

— Tu crois ? bredouilla Skinner d'une voix inquiète.

Et si tout ça n'était qu'une folie ? Et s'il s'était laissé abuser par le comportement en apparence normal d'Absinthe ? Et s'il était en train de se laisser berner par un cinglé ?

— Je connais une de ces voix, poursuivit Absinthe. Ça fait longtemps que je sens sa présence et que je l'entends appeler ses fidèles. Ses murmures montent dans ma tête comme des volutes de fumée. Je ne savais pas qui c'était avant. Je sentais juste une présence, énorme et sombre. Aujourd'hui, je sais de qui il s'agit. Ils l'appellent Saint Georges. Il est puissant. Il faut qu'on mette un peu la pagaille dans sa tête.

Skinner leva les yeux vers Fish-Face. Elle restait là, sans rien dire, se frottant anxieusement les mains, tournant la tête à gauche et à droite par tout petits mouvements saccadés. Skinner avait toujours trouvé qu'elle ressemblait davantage à un oisillon qu'à un poisson. Elle était si délicate. Si fragile. On avait le sentiment qu'il aurait suffi de bondir brusquement devant elle en faisant « Bouh ! » pour qu'elle se brise comme une boule de Noël. Il l'avait déjà vue entrer dans un délire hystérique à cause d'une vulgaire araignée des greniers, alors qu'est-ce que ce serait dans une bataille grandeur nature ?

— T'es vraiment sûr de ce que tu fais ? demanda-t-il à Absinthe.

Celui-ci leva vers lui ses yeux bleu pâle, perpétuellement mouillés, la tête penchée de côté.

— Je sors d'un brouillard, dit-il. Je redescends sur terre. Comme le Roi grenouille. Le médicament d'Einstein m'a fait redevenir un…

— Un quoi ? dit Skinner en souriant. Un prince ?

— Je n'irais pas jusque-là. Mais ces enfants sont… extraordinaires. Ce qu'ils sont en train de faire pourrait être notre unique lueur d'espoir. Regardez-moi…

Il attrapa Skinner et l'approcha à quelques centimètres de son visage. Les plaques de mousse verte qu'il avait encore sur la peau s'estompaient, révélant un épiderme à vif, parsemé de boutons et de plaies profondes. En dépit de ces regrettables effets secondaires, il paraissait tout de même en meilleure santé que lorsqu'il était tapissé de lichen.

— Ça marche, s'extasia Absinthe. Le mal régresse. Notre sort importe peu. L'importance de ce remède nous dépasse. C'est pourquoi nous devons monter au front et nous jeter à corps perdu dans la bataille.

Il relâcha Skinner et lui tapota la tête.

— Je le sens dans mon cerveau, qui gratte les parois de mon crâne. Saint Georges. Mais on peut le faire taire. En épaulant et en guidant Fiona.

— Fiona ? dit Skinner.

— Comment ? Tu ne savais pas ? C'est ça son petit nom, dit Absinthe en passant le bras autour des frêles épaules de Fish-Face. Entre mes visions, sa puissance et ton cri, on peut réellement marquer des points.

54

Boggle patientait sur les marches en compagnie de quatre de ses amis et d'un garçon au gros nez appelé Andy, arrivé au musée en même temps que les enfants d'Holloway. Andy était en train de leur expliquer pourquoi il souhaitait rejoindre les rangs des fidèles de Matt.

— Ils sont du côté de la vérité. Ils savent que, si nous prions, l'Agneau nous protégera.

— Ben voyons, dit Boggle.

— Matt avait tout prédit. *Tout*. Et je compte bien me placer sous sa protection. Avant, je pensais que rien ne valait un flingue, mais l'Agneau est plus fort encore. Son sang nous sauvera.

— Si tu le dis, répliqua Boggle. En attendant, c'est courageux de ta part d'aller au combat.

— Je ne suis pas courageux, protesta Andy. Je sais seulement que je serai plus en sécurité au côté de Matt. C'est vous qui êtes courageux de vous aventurer sans protection en terrain hostile. Sans Agneau pour veiller sur vous. Sans autre soutien que l'arme que vous avez en main. Il est là, le courage. Ne croire en rien. J'aurais aimé posséder cette force, or ce n'est pas le cas.

— Alors là, j'y comprends plus rien.

Boggle ne s'était jamais considéré comme un brave. Au contraire. Dès qu'il avait entendu dire qu'il y avait une possibilité d'échapper aux

combats, il l'avait saisie. Sauf que maintenant, c'était la culpabilité qui prenait le dessus. La culpabilité et puis cet étrange type tout vert et tout bizarre. En parlant du loup, voilà justement qu'il apparaissait, sortant du musée par la grande porte accompagné de la fille qui faisait penser à une image réfléchie au dos d'une cuiller et du gars qui ressemblait à un Shar Pei et dont les mains comme le visage disparaissaient sous d'épais plis de peau.

— Vous êtes certains de connaître le chemin ? demanda Absinthe, une fois arrivé à leur hauteur.

— Ce ne sera pas difficile de trouver une bataille, dit Boggle.

Et ils partirent au pas de course. La seule manière de faire. Se déplacer vite et ne surtout pas s'arrêter pour réfléchir. Aller droit au but en prenant les choses comme elles viennent. Il avait des amis là-bas, qui donnaient leurs vies. Il ne pouvait pas rester plus longtemps planqué au musée en sachant qu'ils étaient peut-être en train de mourir. N'empêche, la vache. Oh, la vache ! Dans quoi allait-il mettre les pieds ?

Il avait vu une émission un jour, sur la Première Guerre mondiale. Il connaissait l'enfer des tranchées et tout ça. Les soldats qui racontaient l'océan de boue, la mort et l'horreur. Pourtant, dans le documentaire, ils montraient bien comment, à quelques kilomètres de là, la vie continuait, presque normalement. Les gens vivaient dans leurs villages et cultivaient leurs champs. Ils voyaient les éclats d'obus, les vives lueurs des bombes, ils entendaient les explosions, mais, à force, ils n'y prêtaient plus attention.

Là, Boggle se sentait dans la peau d'un jeune paysan qui aurait quitté la sécurité de son village pour monter au front.

Bientôt, ils couraient dans Exhibition Road, sur cet étrange dallage bicolore qui dessinait de grands zigzags sur la route. Des bruits résonnaient au loin, plus proches à chaque seconde. Pas les coups de canon des tranchées, davantage ce qu'on pouvait entendre aux abords des stades les jours de match – une sorte de grondement lointain. Boggle avait grandi près du stade de Chelsea. Ce bruit avait donc, pour ainsi dire, bercé son enfance.

Ils traversèrent Kensington Gore au pas de course et franchirent les grilles du parc. Jusqu'ici, ils n'avaient rien vu. Ils fonçaient vers l'inconnu. Tout ce que Boggle savait, c'était qu'une immense armée de crevards se trouvait dans le coin, quelque part, mais il ignorait totalement si elle était disséminée dans tout le parc ou si l'armée de Jordan la retenait en un seul endroit. Un peu plus loin, devant eux, ils aperçurent les silhouettes

d’enfants postés en sentinelle. Boggle leur demanda quel était le meilleur chemin pour se rendre sur le théâtre des opérations.

— Le pont est bloqué, dit la fille qui semblait chef de peloton. Si vous voulez rejoindre le front, vous devez prendre un bateau et traverser la Serpentine.

Le groupe de Boggle se remit en route. Ils tournèrent à droite, dépassèrent la triste rigole en béton, de forme vaguement circulaire, érigée en mémoire de la princesse Diana, puis s’engagèrent dans Rotten Row. Par le passé, les gens y montaient à cheval, sur cette immense allée bordée d’arbres qui s’enfonçait tout droit dans le parc. Un peu plus loin, il y avait un café, au bord d’un lac, où attendaient d’autres enfants en armes : l’unité chargée des barques qui assuraient le transport des hommes et des marchandises entre le camp et l’arrière. De fait, un bateau venait d’accoster, avec plusieurs blessés à son bord, dont un qui hurlait de douleur. Après avoir rapidement vérifié qu’il ne connaissait personne parmi ces malheureux, Boggle détourna aussitôt le regard, s’épargnant ainsi la vue de ce spectacle affligeant.

Ils étaient toujours trop loin du champ de bataille pour voir clairement ce qui se passait, mais la clameur du stade de foot était beaucoup plus présente. En arrière-plan, on entendait ce drôle de chuintement humide que faisaient les crevards et des cris d’enfants.

La troupe de Boggle grimpa dans deux barques différentes qui ne tardèrent pas à voguer sur la Serpentine au rythme régulier des rames plongeant dans l’eau.

Quand ils accostèrent sur la rive opposée, Boggle cherchait désespérément son souffle, quand bien même il ne faisait pas partie des rameurs. Il se rendit compte qu’il était pris de panique.

— Une minute, dit-il, plié en deux, les mains sur les cuisses, en attendant que la crise passe, que les bulles qui pétillaient dans sa tête se calment et que ses genoux arrêtent de trembler.

— Ça va aller, Boggle, dit un de ses copains en lui tapotant le dos. Tout va bien.

Finalement, c’était ça, l’essentiel. *Les amis*. Qui prennent soin les uns des autres. Il n’aurait pas dû tant tarder à venir.

Il se redressa. Les autres regardaient tous vers le nord, vers le champ de bataille. Passée une étendue de pelouse déserte se trouvaient les enfants des

barricades et, au-delà, ce qui ressemblait à un grand mur noir et mouvant ou à une seule et même créature dégoûtante, façon limace géante. Où se situait le front ? Il n'aurait su le dire. Tout n'était plus que confusion et chaos. Des enfants couraient dans tous les sens, brandissant leurs armes, puis, soudain, disparaissaient.

Il dévisagea les membres de son petit groupe. Ses quatre compagnons étaient livides, les yeux vitreux. La fille bizarre, Fish-Face, semblait en transe. Le Green Man chuchotait à son oreille. Pétrifié, Skinner contemplait la scène sans bouger d'un pouce. Incroyable comme ce visage pouvait être expressif alors même que l'on distinguait à peine où se situaient les yeux.

Pourtant, le sentiment qu'il exprimait ne faisait aucun doute.

La pure terreur.

Après un silence, il déclara :

— J'aurais dû rester au lit ce matin. Il faisait si bon sous la couette.

Boggle le serra rapidement dans ses bras.

— Si on gagne celle-là, on pourra faire autant de grasses matinées qu'on voudra.

— Dans ce cas, allons nous battre pour défendre nos grasses mat', lança Skinner. Pour des lits chauds et douillets et plus jamais de peur !

55

Jordan Hordern ferma les yeux. Il appréhendait bien mieux la situation quand il n'était pas distrait par les vagues formes mouvantes qu'il distinguait à travers ses épaisses lunettes quasi opaques. Les paupières closes, il se figurait le champ de bataille comme un échiquier, sur lequel se seraient alignées en bon ordre toutes les pièces. Les commentaires incessants de Bill lui permettaient de suivre avec précision le déroulement des événements. Bill était un génie quand il s'agissait de lire le monde. D'en faire le décompte.

Le bruit aidait aussi. Près de lui, les grognements, les hurlements et les cris des enfants. Le fracas du métal. Dehors, le bruissement des crevards qui allait decrescendo et qui semblait se fondre à l'horizon, tellement ils étaient nombreux.

C'était comme s'il regardait le champ de bataille d'en haut, façon image satellite sur Google Earth. La position de ses troupes lui apparaissait clairement : concentrées sur une toute petite superficie, délimitée, au sud, par l'étendue d'eau, à l'ouest par la route barricadée, à côté du pont, au nord et à l'est par la longue barricade qui venait épouser la rive du lac. C'était là leur point faible. Les crevards ne pouvaient pas les déborder ni attaquer leurs arrières car la Serpentine constituait un rempart efficace. En revanche, s'ils parvenaient à ouvrir une brèche à l'endroit où la barricade rencontrait l'eau, ils seraient peut-être en mesure d'envahir le camp.

Jordan se figurait clairement les barricades comme les trois côtés d'un long rectangle dont la base aurait été la rive de la Serpentine. Hors de ce rectangle – les crevards. Faute de les voir tous, Bill ne pouvait pas les compter, mais Jordan était au moins au courant du nombre d'ennemis occupant les premiers rangs. Pas de brouillard de la guerre ici, rien que la froide vérité des chiffres.

Problème. Les chiffres donnaient le vertige. À chaque ouverture, ils en laissaient passer quelques-uns et réduisaient d'autant les forces en présence. Bill lui communiquait les chiffres en temps réel. Mentalement, Jordan les transformait en plan de bataille, en monde. Comme un ordinateur. Au bout du compte, c'était à ça que se réduisait l'univers. Une suite de chiffres. On peut construire n'importe quoi avec des chiffres.

Mais, comme dit l'adage, les chiffres ne mentent pas. Quoi que l'on fasse, deux et deux feront toujours quatre. C'est pour ça que Jordan les aimait tant, les chiffres. Ils avançaient à visage découvert. Pas la peine de s'interroger à leur sujet, de chercher le sens caché, d'interpréter. Tout l'inverse des personnes. Les personnes étaient compliquées. On ne pouvait pas toujours dire ce qu'elles pensaient et encore moins pourquoi.

Aujourd'hui, néanmoins, toute la question était de sauver des vies. Pouvait-il se servir des mathématiques ? Pouvait-il faire en sorte que le petit nombre d'enfants l'emporte face au grand nombre d'adultes ? Tel était le tour de passe-passe qu'il allait devoir réussir.

Quelle formule mathématique pouvait-il utiliser ?

Aucune de celles qu'il connaissait.

Pour l'instant, c'était juste une interminable galère et une élémentaire opération de soustraction.

Retirer de l'infiniment petit à de l'infiniment grand.

56

David était contrarié. À peine commencée, la bataille avait viré à la foire d'empoigne. Il avait évoqué diverses tactiques avec Jester, Pod et Paul – si tant est que l'on puisse discuter de quoi que ce soit avec Paul. Il était ce que le père de David aurait appelé « quelqu'un de lunaire. » Cependant, il paraissait comprendre, au moins en partie, ce qu'on attendait de lui. En outre, il possédait un lien avec Saint Georges qui lui permettait de s'assurer d'une sorte de coopération avec le chef suprême de l'armée d'adultes.

Même John et Carl avaient eu leur mot à dire. Leur plan avait le mérite d'être clair. Ni les enfants du palais ni les squatteurs ne devaient participer activement aux combats. Il y avait là une ligne rouge à ne pas franchir. Ils resteraient donc en arrière, dans la zone autrefois dévolue aux concerts, et quand le sort de la bataille serait certain, ils avanceraient et prendraient le contrôle.

Mais on n'en était pas là et, pour l'heure, ils étaient tous cantonnés à l'arrière, David et sa division de blazers rouges, John et sa turbulente racaille. Ma foi. En des temps comme ceux-là, on fait alliance avec qui on peut. En l'occurrence, David se retrouvait lié à une armée d'adultes en état de décrépitude avancée et à une populace puante. On ne pouvait faire confiance ni à l'un ni à l'autre. Si un seul des soldats de Saint Georges faisait mine d'approcher, il fallait réagir aussitôt pour le refouler. En appeler

à Paul paraissait la méthode la plus efficace. Il arrivait à entrer dans leurs têtes.

Et c'était précisément ce qu'il faisait en ce moment. Il dirigeait Saint Georges, faisant de son mieux pour maintenir un minimum de cohérence et d'ordre dans cette masse atrocement chaotique. Du moins était-ce ce que David espérait. C'était très frustrant. Il n'arrivait pas à voir ce qui se passait et plus les choses lui échappaient, plus il prenait conscience de ne pas avoir suffisamment planifié son action.

En fait, s'il ne l'avait pas fait, c'était parce qu'il n'avait pas du tout prévu que les choses se dérouleraient ainsi. En effet, il était persuadé que, voyant qu'il n'avait aucune chance, Jordan Hordern allait ni plus ni moins rendre les armes et lui confier le commandement. Ensuite, David n'aurait plus qu'à unir son armée à celle de Jordan et à se servir de Paul pour vaincre Saint Georges.

C'était ça, le scénario.

Tombé à l'eau.

Tout ça parce que ce foutu Hordern avait refusé de capituler. Résultat des courses, David se retrouvait coincé ici avec l'armée de Saint Georges, sans la moindre idée de ce qu'il allait faire ensuite. Déjà, Paul semblait au bout du rouleau. L'épreuve lui pompait toute son énergie. Or, s'il perdait le lien, qui sait ce qui se passerait ? L'armée de Saint Georges se retournerait-elle contre lui ? En cas de besoin, il avait déjà prévu d'opérer un rapide repli au musée, laissant à John et à Carl le soin de mener le combat d'arrière-garde qui protégerait sa fuite.

Il espérait ne pas avoir à en arriver là. Pour l'instant, il se sentait encore en relative sécurité. Il avait sa garde prétorienne, armée de fusils.

C'était juste que…

Ça n'aurait jamais dû se finir comme ça.

Il n'était pas supposé se battre vraiment contre d'autres enfants.

— Ça me paraît jouable, dit Jester en traversant l'étendue de pelouse derrière les anciens stands de vente de boissons, de pop-corn, de confiserie et autres hot dogs où David attendait.

Il venait de vérifier la solidité d'une tour en tubes métalliques destinée, à l'origine, à accueillir le matériel de sonorisation.

— Ça semble solide. À mon avis, on peut monter là-haut pour se faire une meilleure idée de ce qui se passe.

— T’es allé jusqu’à quelle hauteur ? demanda David.

— Assez haut pour être sûr que c’est solide.

— Qui gagne ?

Jester croisa son regard.

— Qui veux-tu voir gagner ?

— Eh bien, je ne veux évidemment pas que ce soit Saint Georges, répondit David. Enfin, ce que je veux dire, c’est qu’on ne peut pas le laisser gagner. Ce que je veux, c’est qu’il fasse pencher la balance juste assez pour que Jordan Hordern n’ait plus d’autre choix que de négocier avec moi. Si les deux camps subissent assez de dommages, on pourra sans problème passer pour des sauveurs et récupérer le bébé.

— Simple comme bonjour !

David avait beau avoir parfaitement saisi le sarcasme, il ne voulait pas entrer dans ce jeu-là pour l’instant. Trop compliqué.

— Allez, dit-il. Aide-moi à monter là-haut.

David n’était pas le meilleur grimpeur du monde et Jester n’y pouvait rien. Celui-ci avait déjà atteint une sorte de petite plate-forme non loin du sommet que David était encore à mi-chemin, soufflant comme un bœuf, tétanisé par la peur. Quelle ironie ! Être si proche de la victoire et tout perdre à cause d’une chute d’un stupide échafaudage. Néanmoins, de là-haut, il disposait d’un excellent point de vue sur le champ de bataille. Non que ce qu’il découvrait fût particulièrement encourageant. C’était l’impasse, l’enlisement. Les forces de Saint Georges se pressaient en vain contre les barricades de Jordan. C’était une tactique, ça ?

— Tu veux vraiment tuer tous ces enfants ? demanda Jester. À quoi bon être roi du monde s’il n’y a plus de sujets à gouverner.

— Au fond, répondit David, je ne sais pas ce que je veux.

Bizarrement, il lui était plus facile de parler librement ici, du haut de sa plate-forme, détaché des contingences terrestres, flottant à dix mètres au-dessus du sol.

— Je veux juste qu’ils se rendent, poursuivit-il. Et qu’ils acceptent mon offre. Qu’ils m’acceptent *moi*. Mais s’ils refusent, alors oui, ils mourront tous. Ils l’auront voulu.

— Je te crois pas. T’es pas sérieux, là. Allez. Il n’est pas trop tard pour mettre un terme à tout ça.

David, sans répondre, contempla le combat qui se déroulait à ses pieds. Il constata qu'il tremblait. Il avait la gorge serrée et il sentait des larmes lui picoter les yeux. Il connaissait la raison de ce trouble. Pour la première fois de sa vie, il n'était plus sûr de rien, plus sûr de ses actes ni de son jugement. Jusqu'à ce qu'il sache quoi faire, il ne pouvait pas s'exprimer, au risque de trahir ses émotions devant Jester.

Il étudiait la bataille. Tentait d'y trouver un sens. Et, petit à petit, ce qu'il devait faire s'imposa de lui-même. Il devait ouvrir une brèche et ainsi sortir de l'impasse. Saint Georges devait concentrer ses forces sur le point le plus faible des barricades, opérer une percée, déferler sur le camp et submerger les enfants. Oui. Un plan. Reprendre le contrôle. Oublier tout le reste.

— Il est où, le point faible ?

— Chez qui ? demanda Jester.

— Jordan !

Jester étudia en silence les défenses à la jumelle.

— Je dirais, là-bas, dit-il ensuite en pointant du doigt l'angle nord-est de la Serpentine, là où la barricade n'était plus composée que de branchages, de bouts de métal tordus, de plaques de tôle ondulée et de vieilles portes. Si Saint Georges concentre l'assaut de ses troupes à cet endroit, je pense qu'il pourra ouvrir un passage. Tout au bout, au ras de l'eau.

— Va lui dire, ordonna David. Moi je reste ici.

— Dire quoi à qui ?

— À Paul, voyons. Dis-lui notre plan.

— *Ton* plan, nuança Jester.

— Ne va pas croire que tu vas pouvoir te désolidariser de tout ça, dit David. On y est ensemble. Jusqu'au cou.

Jester le regarda et David lut quelque chose dans son regard. L'idée de le pousser du haut de l'échafaudage lui avait traversé l'esprit. Sûr et certain.

David esquissa un sourire.

— T'as pas les tripes.

Jester secoua la tête, détourna le regard, puis entreprit de redescendre.

David, quant à lui, souriait toujours. Prendre le contrôle. Après tout, c'était ça, le but. Et la meilleure manière d'y arriver, c'était d'appliquer le plan sans se soucier de rien d'autre.

C’est comme ça qu’on gagnait.
Et cela seul importait.

57

Il faisait cent mètres de haut. Il était Saint Georges, le chef grandiose d'une puissante armée. Son armée. L'armée britannique. La plus grande du monde. Elle avait conquis la moitié de la planète. Battu Napoléon, Hitler et l'autre, là… l'autre mec… Bref, un autre. Comment il s'appelait déjà ? Sauron ? Bah, pas important. L'important, c'était lui. Saint Georges. Un croisé. Dieu lui avait parlé et Il lui avait confié une sainte mission.

C'est comme ça que ça s'était passé.

Oui.

Exactement comme ça.

La voix venue de l'espace. Elle lui avait dit de partir en guerre. Elle l'avait aidé à mobiliser ses troupes, à les aligner en bon ordre et à les envoyer au front. Son esprit s'était éveillé. Tout était devenu clair et lumineux. Le monde lui appartenait. Tous les bouts de pelote effilochés s'étaient ramassés pour prendre forme. Toute son armée n'était plus alors qu'une flèche géante, pointée vers l'ennemi.

Et voilà que Dieu lui indiquait l'endroit où il devait lancer ses troupes. Le point faible. Et il allait les envoyer. Sur le sentier de la gloire. Il était Churchill, Wellington, le roi Arthur et tous les autres grands chefs de guerre. Il chercha du regard un de ses lieutenants et ne tarda pas à en trouver un, la hampe brisée d'une flèche lui sortant de la poitrine.

Saint Georges se concentra sur lui et l'envoya sur la gauche, au coin du lac, en lui ordonnant d'emmener avec lui ses vétérans. Des combattants aguerris, à la ténacité sans faille. Ils avaient assez de force pour enfoncer la barricade et massacrer l'ennemi. Une force maléfique. La horde du diable. L'armée des démons, déguisés en enfants.

Saint Georges souriait. Son cerveau fonctionnait bien. La victoire était à sa portée. Il avait épargné ses meilleures troupes, mais, maintenant, il était temps de les jeter dans la bataille. Les autres comptaient pour du beurre. Ils étaient faibles et stupides. De la chair à canon.

Allez ! Il donna le signal. Son lieutenant rugissait, un goût de triomphe dans la bouche.

Allez !

Pas de quartier…

58

En première ligne, Maxie lardait de coups de lance la marée de crevards. Parfois, l'un d'eux réussissait à agripper la hampe, mais Blue, qui se battait à son côté, se tenait prêt et il frappait avec sa pique jusqu'à ce que l'ennemi lâche prise. Ces combats acharnés étaient épuisants, aussi Maxie accueillit-elle avec un immense soulagement le coup de trompette annonçant la relève.

Elle recula, les jambes percluses de crampes, et regarda une fraîche fournée d'enfants prendre sa place au front. Elle balaya du regard la barricade. Disséminés tout du long sur leurs plates-formes de combat, les enfants qui étaient censés la tenir semblaient désespérément peu nombreux. Néanmoins, pour quelques minutes bénies, ce n'était plus son problème. Blue et elle titubèrent jusqu'à la Serpentine où des petits les attendaient avec des bouteilles d'eau. Jordan avait pensé à tout – sauf à la manière de remporter cette bataille. Rien ne semblait avoir d'effet. Les rangs de l'armée de Saint Georges donnaient l'impression d'être aussi fournis que quand ils avaient commencé. Leur contingent semblait inépuisable, leur force inexpugnable. Immanquablement, ils allaient continuer de pousser, jusqu'à ce que la barricade tombe ou qu'ils parviennent à l'enjamber.

Elle s'affala sur la pelouse au côté de Blue. Ils échangèrent un long regard. Trop épuisés pour dire un seul mot. Trop apeurés pour admettre que c'était sans espoir. Ils auraient voulu que cette journée s'arrête.

Maxie ferma les yeux, si fatiguée qu'elle s'endormit instantanément.

Une seconde ? Une demi-seconde ? Une micro-seconde ? Qu'importe. De toute évidence, ce n'était pas suffisant car avant qu'elle ait compris comment, elle s'éveilla en sursaut, si brutalement qu'elle s'en fit mal à la nuque. Des cris résonnaient sur la droite. Des enfants paniqués couraient dans tous les sens.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en se relevant à grand-peine.

Les ordonnances de Jordan claironnaient de nouveaux ordres. Que signifiaient-ils ? Son cerveau était engourdi. Elle ne se rappelait plus les signaux. Et puis quelqu'un hurla ce qu'elle n'aurait jamais voulu entendre.

— Ils ont ouvert une brèche dans le mur !

— Viens, vite ! cria Blue.

Abandonnant sa lance plantée dans le sol, elle dégaina son katana, plus adapté au corps-à-corps, et courut à la suite de Blue, soudain bouillante d'énergie. Toute une section de la barricade avait été enfoncée, à l'angle du lac, et les crevards se répandaient en masse par l'ouverture.

De concert, Maxie et Blue aboyèrent leurs ordres, repositionnant ceux qui tenaient les parties voisines du rempart et ordonnant à ceux qui se reposaient de retourner au combat. Rapidement, une unité fut constituée, qui se mit d'instinct en rangs serrés, chacun protégeant l'autre, comme lors des entraînements qu'ils avaient si souvent pratiqués. Et ils se déployèrent en formant un cordon de sécurité. Il fallait circonscrire l'invasion, endiguer le flot de crevards, reboucher la brèche.

En attendant, les adultes envahissaient le camp aussi sûrement que l'eau jaillissant d'un barrage en train de céder. L'unité de Maxie engagea la contre-offensive et, bientôt, une lutte impitoyable s'engagea. Au début, tout allait bien. L'unité tenait bon. Elle gagnait même du terrain, repoussait l'ennemi vers l'eau. Las ! Plus elle pressait d'un côté, plus ça débordait de l'autre. Il y en avait trop. Tout simplement. Maxie avisa le bataillon d'Olive, qui approchait sur sa gauche, armé de barrières de sécurité dont les artilleurs se servaient comme de bulldozers pour repousser l'ennemi. Et puis elle ne vit plus rien d'autre qu'un grouillement de corps.

De féroces combats rapprochés s'engagèrent. Les enfants fendaient, piquaient, rompaient, taillaient, cognaient. En face, les crevards bataillaient sauvagement, à coups de griffes. Ceux qui étaient armés se déchaînaient, leurs bras se levant et s'abattant encore et encore, leurs armes primitives

apparaissant en pleine lumière avant de disparaître dans la mêlée. Autour de Maxie, des enfants s'effondraient.

Cet assaut risquait de briser leur défense, d'autant que plus les troupes se redéployaient par ici, plus le reste de la barricade était dégarni et donc vulnérable. Elle recula de quelques pas et évalua la situation. À plusieurs endroits, des crevards passaient par-dessus les remparts.

Avec un énorme cri de rage, elle se jeta de nouveau dans la bataille, se déchaînant contre la poignée d'adultes qui se trouvait directement devant elle, enfonçant son katana dans la bouche d'une mère, puis dans la panse d'un père, avant de lacérer le cou d'un autre. Elle se porta aux côtés de Blue et d'un des gars de Jordan, un gros gaillard qui se démenait comme un diable avec une grande épée. Il fendit en deux le crâne d'un père dont la cervelle se répandit sur l'herbe poissée de sang.

Il poussa un grognement avant de frapper de nouveau, sectionnant le bras d'un autre. C'est alors qu'une mère se rua vers eux. Maxie leva son katana et elle s'embrocha d'elle-même sur la lame.

— Là ! cria Blue en pointant du doigt un père qui semblait commander l'attaque.

Il avait une flèche plantée dans le torse, mais cela ne semblait pas le déranger. De fait, la hampe brisée paraissait vieille et crasseuse, comme si ça faisait un bon bout de temps qu'elle était là. Plus lourdement armé que les crevards qui l'entouraient, il tenait une machette dans chaque main qu'il faisait tournoyer dans les airs en tailladant sans pitié tous les enfants qui passaient à sa portée.

Maxie se demanda si, dans l'hypothèse où elle parviendrait à s'approcher assez près de lui pour l'abattre, cela ferait une différence. Elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur la question. Une nouvelle fournée d'envahisseurs s'était engouffrée dans la brèche, le cachant à sa vue.

La lumière déclina brusquement. Levant les yeux au ciel, elle constata qu'un nuage masquait le soleil étonnamment bas. Se pouvait-il qu'ils aient combattu durant toute la journée ? D'ici peu, il ferait nuit. Et après ? Les crevards continueraient-ils d'affluer ?

Les troupes de Jordan avaient besoin de repos. Privées de sommeil, elles seraient rapidement hors d'état de se battre.

— Allez, Maxie, on se réveille ! cria Blue en dézinguant une poignée de crevards.

— Excuse-moi, répondit-elle en levant son sabre et en l'abattant en diagonale sur la poitrine d'un père particulièrement moche dont la peau nue était couverte de kystes de la taille de balles de tennis.

Les crevards accentuaient leur pression, aussi les enfants devaient-ils résister de toutes leurs forces. Le blouson de cuir de Maxie avait reçu tellement de projections de sang qu'il dégoulinait. Au point qu'elle se demandait si elle arriverait à le ravoir un jour – si tant est qu'elle vive assez longtemps pour tenter de le nettoyer.

— On pousse ! cria-t-elle.

Galvanisée par son cri de guerre, toute sa section chargea et c'est alors que tout bascula. C'était comme si une onde de choc traversait les rangs des adultes. Jusqu'ici, ceux-ci se battaient, de manière organisée, ne formant qu'une seule et même bête féroce. Et voilà que, subitement, c'était la débandade.

Le père aux deux machettes parut soudain désorienté, isolé. L'horrible flèche qui lui sortait de la poitrine montait et descendait au rythme de sa respiration.

— Avec moi ! cria encore Maxie.

Blue la rejoignit aussitôt, ainsi que le gros gars à l'épée médiévale. Sortis du rang, ils se sentirent momentanément désemparés. Trouver quelque chose. Vite !

— Çui-là ! cria-t-elle encore. Descendez-le. Vous occupez pas des autres.

Les sentant approcher, le père focalisa son attention sur eux, ses machettes cinglèrent l'air. Blue fit une feinte pour le distraire pendant que Maxie levait son arme, quand un malheureux hasard voulut qu'un moulinet de la machette du type qui ne la regardait même pas lui arrache son katana des mains. Le gars de Jordan s'élança à son secours. Maxie ne savait pas son nom. Elle aurait voulu le remercier. Soudain, le père trébucha et esquiva la charge. Emporté par son élan, et par le poids de son épée, le garçon fut déséquilibré.

Le père le taillada, une fois, deux fois, les deux lames s'abattant sur le cou du garçon. Il poussa un petit cri, s'effondra et rendit son dernier souffle.

Maxie ne connaîtrait jamais son nom.

Blue porta le fer à son tour, essayant de planter le père avec sa lance. Pourtant, par la grâce d'une baraka insensée, celui-ci était toujours

indemne. Ses lèvres sèches et ratatinées exposaient tant et si bien ses dents jaunes qu'on eût dit qu'il riait.

Maxie s'empara de l'épée du garçon pour secourir Blue. Le père avançait sur lui en faisant des moulinets. Il paraissait invincible.

Invincible ?

Et puis quoi encore ! Maxie leva puis assena l'épée. La lame lui sectionna l'épaule droite, envoyant son bras tournoyer dans l'air, sa main agrippant toujours la machette. Il pivota, son indéfectible sourire de momie vissé aux lèvres. Maxie frappa de nouveau, l'amputant de l'autre bras. Dans son dos, Blue l'embrocha d'un coup de lance. Le père s'effondra face contre terre, le visage enfoncé dans la boue, la flèche achevant de lui transpercer le torse. Des bulles glougloutaient hors de sa bouche, comme s'il se gargarisait avec son propre sang. Pour finir, il n'y eut plus de bulle.

Une minuscule lueur d'espoir, aussi mince qu'un rai de lumière filtrant sous une porte, creva la nuit où végétait Maxie jusqu'ici. Autour d'elle, les crevards commençaient à se battre entre eux, ignorant les enfants. Leur armée tout entière sombrait dans un chaos total.

Les crevards s'étripaient entre eux.

Boostés par un regain d'énergie, les enfants déferlèrent sur l'ennemi déboussolé et le repoussèrent sans difficulté, le taillèrent en pièces, jusqu'à refermer l'ouverture. Le rempart était reconstitué.

Que s'était-il passé ?

Maxie avisa une dizaine d'enfants près des bâtiments de la Vigie. Parmi eux se trouvait Olive, sa tignasse rousse aussi visible qu'un fanal dans la nuit. Elle alla les trouver.

Au centre du petit groupe, elle découvrit Fish-Face, le Géant vert et Skinner. Les yeux clos, ils se donnaient le bras. Skinner avait la bouche grande ouverte comme s'il mimait un cri.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils leur touillent un peu les méninges, répondit Olive avec un grand sourire.

59

C’était comme si une onde de choc avait traversé l’armée de Saint Georges, se propageant jusqu’à David qui, soudain, n’entendit plus qu’un interminable larsen lui interdisant toute pensée. Il se cramponna à un tube de la tour à sono. À ses pieds, tout le corps d’armée s’était disloqué, laissant place à une multitude de petits groupes se livrant entre eux à des luttes acharnées, à coups de griffes et de crocs… quand ils ne s’entre-tuaient pas avec leurs armes de fortune.

Un désastre. Dès que la douleur fut passée, il descendit. Tant bien que mal, compte tenu du carillon qui continuait de résonner dans sa tête. Ayant atteint le sol sans encombre, il se traîna jusqu’à Paul, qui se tenait la tête à deux mains. À son côté, Jester semblait inquiet.

— Que se passe-t-il ?

Devant le mutisme de Paul, David secoua Jester.

— Jester ? Qu’est-ce qui se passe ?

Celui-ci fit non de la tête. Il était dans l’incapacité de parler. Se tournant vers Paul, David le secoua à son tour.

— Qu’est-ce que tu as fait ?

— C’est pas moi… C’est pas moi, dit Paul qui, apparemment, souffrait le martyre. Il s’est produit un truc. Des voix dans ma tête. Comme un signal de brouillage…

— Réfléchissons, dit David. Il faut trouver une parade.

— Je ne peux pas réfléchir, grogna Jester en se frottant furieusement les tempes.

— On n'a pas le choix ! cria David. Il nous faut un nouveau plan. Il faut arrêter cette bataille et amener les enfants à faire ce qu'on attend d'eux. Jester, aide-moi.

Saint Georges rugit de rage et de dépit. Tout se déroulait si bien. Et voilà que tout s'effondrait. Empli de fierté, il avait bombé le torse. Lui, le saint guerrier chargé d'accomplir la volonté de Dieu. Or, maintenant, il doutait. Quelque chose lui disait qu'on ne pouvait pas toujours se fier aux voix dans sa tête.

C'était Dieu ? Ou bien le diable ? Avait-il été dupé ? Les hommes bons sont toujours tentés. Les gens mauvais essaient de les détourner de leur chemin vertueux.

La seule personne en qui il pouvait avoir confiance, c'était lui-même.

Son armée avait perdu le but commun qui l'animait jusque-là et qui lui donnait sa forme. Les ordres étaient devenus flous et contradictoires car les dieux se disputaient entre eux. D'autres voix étaient intervenues et l'avaient violemment invectivé. Elles avaient également pesté contre ses troupes, déclenchant une vague de panique et de violence. Il avait bien tenté de se défendre, de crier lui aussi, mais il n'avait pas ce don.

Quelqu'un d'autre l'avait. Mais où était-elle passée cette gigasse qui avait débarqué sans crier gare, à la tête de sa propre division ? Il se fraya un chemin parmi ses troupes, repoussant tous ceux qui se trouvaient sur son passage, les jetant violemment par terre, montrant les dents, grognant, mordant, jusqu'à ce qu'il aperçoive la tête de cette femme dépasser de la foule.

Il s'approcha d'elle et l'agrippa. Elle fit volte-face et le regarda. Il tenta de parler, oubliant qu'il en était incapable. Ce qui sortait de sa bouche n'étaient pas des mots. Il espérait qu'elle pourrait lire dans ses pensées.

Grand Dieu ! Quel cauchemar ! Une femme pouvant lire dans vos pensées.

Mais cette femme en était capable. Qui plus est, il pouvait lire dans les siennes. Il percevait son inquiétude. Elle tourna les talons et s'éloigna, l'attirant dans son sillage aussi sûrement que si elle avait planté un hameçon dans son cerveau. Elle le traîna ainsi plus près du front, là où une légère

butte permettait de mieux voir ces démons d'enfants. Saint Georges distinguait le bâtiment coiffé d'une plate-forme où se tenait le général satanique.

La femme montrait quelque chose du doigt. Trois silhouettes : un homme à la peau verte et deux enfants trop bizarres – de vrais diables. C'étaient eux. Eux les faux dieux. Eux qui perturbaient son armée. Il émit un hurlement bestial. Il fallait les arrêter.

La voix de la grande femme se mit à résonner en lui, claire et forte. Durant quelques instants, Saint Georges fut sourd et aveugle. Il était parmi les étoiles, dans le vide intersidéral, où il n'y avait plus que les voix, qui se disputaient, la femme contre les démons. Elle contre-attaquait avec son propre cri. Il se força à ouvrir les yeux. Et il l'étudia. Ses longs cheveux masquaient son visage.

Il n'aurait jamais dû l'écouter. Ni elle, ni Dieu, ni personne. Il n'avait pas besoin des voix. Il était son propre général. Elle lui confisquait sa gloire. Foutues bonnes femmes. Toujours à bavasser.

Il était boucher, lui.

Son monde était simple.

Il pivota vers la grande femme et lui ficha une bonne gifle du revers de la main, qui la précipita à terre. Étendue là, elle le regardait comme un petit animal apeuré. Voilà. C'était comme ça que ça devait être.

En plus, elle s'était tue.

Bien.

Enfin du silence.

Tout rentrait dans l'ordre, finalement.

L'offensive tournait court. L'ennemi se retirait. Les crevards quittaient la barricade.

— J'y crois pas, dit Blue. Ils décampent.

Maxie ne voulait pas laisser l'espoir se glisser dans l'entrebâillement de la porte. D'expérience, elle savait que cela conduisait le plus souvent à la déconvenue.

Comme pour confirmer ses craintes, un espace se dégagea et David et sa bande apparurent. Il se sentait le courage d'approcher de plus près maintenant qu'il savait que l'artillerie de Jordan n'avait plus de munitions.

— Vous vous rendez ? lui lança Jordan.

— Tu plaisantes ? Ça, c'est juste le hors-d'œuvre, rétorqua David. T'as encore rien vu. Assez néanmoins pour comprendre que vous ne pouvez pas gagner cette bataille. Sérieux, je ne voudrais pas que vous vous fassiez tous tuer. Pour rien, en plus. Allons, soyez raisonnables, capitulez. Je vous donne jusqu'à demain matin. Réfléchissez-y cette nuit, pendant que vous chercherez le sommeil. Imaginez ce qui pourrait se passer demain, à l'aune de ce que vous avez vu aujourd'hui. L'état des forces en présence. Quand je reviendrai demain matin, je veux une réponse. Consentez-vous à me confier le commandement en chef ou est-ce que vous préférez laisser Jordan conduire votre armée à la défaite ?

Le mec était bon, Maxie devait bien l'admettre. Il pratiquait la guerre psychologique, sachant très bien à quel point les enfants seraient terrorisés durant la nuit et combien leur terreur augmenterait à l'approche du matin. Ils avaient subi de lourdes pertes, essentiellement quand les crevards avaient réussi à s'engouffrer dans la brèche ouverte à l'extrémité de la Serpentine. Parmi les blessés évacués, Maxie avait vu beaucoup de cadavres, même si Jordan s'était vite arrangé pour les faire disparaître. Mais les enfants allaient parler. Parler des pertes subies aujourd'hui et aussi de celles qu'ils pourraient subir demain. Évoquer le fait que, malgré le nombre important de crevards qu'ils avaient tués, il semblait y en avoir toujours autant face à eux.

Combien d'enfants déserteraient pendant la nuit ? Combien essaieraient de passer à l'ennemi ? Quelle serait la réaction de Jordan ? S'il voulait éviter un désastre, il allait devoir trouver un moyen de remotiver ses troupes.

Maxie s'assit. Blue vint la rejoindre.

— Ce mec est vraiment un pignouf, dit-il en la prenant par les épaules.

— Il essaie juste de nous faire flipper, dit Maxie. Pour qu'on baisse les bras.

— Ouais, mais pourquoi il s'est arrêté ? Il aurait pu continuer le combat toute la nuit. Les crevards n'abandonnent jamais. Encore moins la nuit. Ils nous sentent. Pas besoin de nous voir. Donc pourquoi a-t-il arrêté ?

Maxie haussa les épaules.

— Parce qu'il a besoin de reconsidérer sa tactique, poursuivit Blue. Maintenant que le Géant vert et les Biscornus se sont jetés dans la bataille,

la situation a changé. Il voudrait faire croire qu'il maîtrise, mais en fait, c'est faux. Sans quoi jamais il n'aurait mis fin à son offensive.

— J'espère que t'as raison. Mais plus j'y pense et plus je regrette de ne pas être sortie avec toi plus tôt. (Elle lui fit un grand sourire.) On se serait tirés ensemble. Sur une île sous les tropiques. Et à l'heure qu'il est, on serait tranquillement à la plage.

— Un jour, ça arrivera, dit Blue. Promis. Un jour on aura cette plage rien que pour nous.

60

— Je veux pas te voir, Jordan. Je veux pas te parler. Je veux même pas savoir que tu existes.

Achille était vautré sur une pile de coussins, dans un coin de la chambre.

Justin ne put s'empêcher de pousser un soupir de dépit. Ça sentait le renfermé et la transpiration là-dedans. Avant, c'était sa chambre, mais Achille l'avait fichu dehors et Justin n'était pas de taille à se bastonner avec lui. La fenêtre était fermée, les rideaux tirés, la pièce plongée dans la pénombre. Achille jouait avec le chat de Skinner, traînant un bout de ficelle sur le sol que le matou tentait maladroitement d'attraper.

— Oui, eh bien, j'existe, dit Jordan. Passe à autre chose.

— S'il ne tenait qu'à moi, crois-moi, tu n'existerais pas.

Jordan était venu trouver Justin pour qu'il organise la rencontre. Celui-ci restait à l'écart de la discussion. On nageait en pleine joute macho et il n'avait jamais été friand de ce genre d'exercice. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était éviter qu'ils s'entre-tuent.

— Tu penses que tu pourrais m'avoir ? dit Jordan, sans regarder Achille, sans regarder rien du tout d'ailleurs.

— Je ne t'ai jamais vu te battre, répondit ce dernier en le jaugeant du coin de l'œil.

— Je sais que t’es bon. Ta réputation n’est plus à faire. Je ne suis pas venu ici pour te défier au combat, mais pour m’excuser.

Achille eut un petit rire moqueur.

— Toi ? C’est un canular ou quoi ?

— Non. C’est tout à fait sincère. Je suis désolé.

— Vraiment ?

— Comme je te le dis.

Achille avait toujours les yeux fixés sur Jordan qui lui tournait le dos. Pourtant, il les avait tous les deux à sa main. Justin ne savait pas comment il se débrouillait pour faire ça : vous faire baisser les yeux sans vous regarder. C’était un don. Il fixait le sol, le mur ou rien et c’était encore plus efficace que s’il vous avait regardé droit dans les yeux.

— Ce que j’ai fait, dit Jordan, autant que la manière, est misérable.

— Je te le fais pas dire, quatre z’yeux.

— Si seulement, soupira Jordan.

— Quoi ?

— Si seulement j’avais quatre yeux. Hélas, je n’en ai que deux et, en plus, bien mal en point.

— Tu parles d’un scoop, dit Achille. On t’a jamais vu sans tes lunettes.

Jordan émit un petit bruit de bouche en aspirant de l’air entre ses dents. Croyant sans doute que cela lui était destiné, le chat s’approcha de lui et Jordan s’écarta de deux pas. Il n’aimait pas les chats.

— Non, ça va bien au-delà. Et ça explique en partie ce que j’ai fait. Je vais te dire quelque chose que je n’ai encore jamais dit à personne, du moins, pas directement. Pour te prouver que je suis sincère quand je dis que je suis désolé, je vais ôter mon armure et me montrer tel que je suis, sans fard.

— T’as l’intention de te justifier ?

— Pas du tout. Je suis d’accord pour dire que j’ai mal agi. Mais je vais tenter d’expliquer pourquoi j’ai pris les choses par le mauvais bout et, de là, profondément blessé plusieurs personnes. Je n’ai jamais eu l’intention de te manquer de respect. C’était vraiment pas l’idée. Je n’avais tout simplement pas compris ce que cette chienne représentait pour toi. J’ignorais que c’était pour toi un tel motif de fierté.

— Tu ne serais pas en train de m’insulter, là ?

— Je ne fais qu’énoncer un fait. Le contestes-tu ?

— Non.

— Bien. Ce que je veux dire, c'est que je n'avais pas conscience de la peine que j'allais causer au garçon.

— Paddy pleurait. Comment peux-tu dire que tu n'as pas eu conscience de ce que tu faisais ?

— Pleurer ? dit Jordan en haussant les épaules. Mais tu sais aussi bien que moi que la vie dans ce vaste monde n'est pas un long fleuve tranquille. J'ai fait pleurer un petit garçon ? La belle affaire. Tous les garçonnets pleurent. Ils s'en remettent. Franchement, ça ne m'a pas paru si terrible. Les jérémiades, les pleurnicheries, moi ça me dépasse. J'ai du mal à comprendre. C'est ça le problème. J'ai agi sans cœur. Je me suis comporté comme un sale con, comme si tout le monde était à ma botte, or c'est pas le cas.

— Je ne te le fais pas dire, confirma Achille.

— Voilà pourquoi je viens te demander pardon. J'ai bouleversé le petit, je l'ai heurté et, en plus, je t'ai contrarié, toi, et j'ai blessé ton orgueil. Ça n'a jamais été mon intention. J'étais aveugle.

— OK. Mais, au bout du compte, où est la fameuse révélation ?

— Ce que je viens de dire.

— Ah, tu m'as perdu, là. Rembobine. J'ai raté une explication ?

— Que j'étais aveugle.

Jordan laissa planer un silence, déglutit, puis il croisa le regard d'Achille, ses yeux semblant encore plus grands et plus exorbités derrière ses grosses lunettes rayées.

— Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour une raison et une seule… J'étais terrorisé.

— T'es sérieux ? Te fous pas de ma gueule, mon gars.

— Tous les jours j'ai la trouille. T'as peur de quoi toi, soldat ?

— Moi ? De rien.

— Je ne te crois pas.

— Pourtant, c'est vrai. Plus rien ne m'effraie, puisque la pire des choses, celle que je redoutais le plus au monde, s'est déjà produite. Et tu sais ce que c'est ? Que quelqu'un que j'aime soit blessé. Ou qu'il meure. Or, c'est précisément ce qui s'est passé, donc, depuis, je n'ai plus peur de rien. Je ne suis plus qu'une machine. Je n'ai pas de cœur.

— Personne n'est une machine.

— Moi, si. Les dernières parcelles d'humanité qui m'animaient encore ont disparu.

— Dans ce cas, Achille, sois une machine à tuer et viens sur le champ de bataille. J'ai besoin de toi. Prends ta revanche.

Achille resta silencieux. Justin voyait qu'il réfléchissait. Ils s'étaient tous les deux trompés sur le compte de Jordan. Il était plus complexe, plus intelligent, qu'ils ne l'avaient imaginé.

— Tu ne m'as toujours pas dit l'essentiel.

— Ce qui me fait peur ?

— Ouais. Qu'est-ce qui peut effrayer le généralissime Jordan Hordern au point de faire de lui un salopard capable de tout foutre en l'air pour un caprice ?

C'est alors que Jordan fit une chose à laquelle Justin ne s'attendait pas. Il retira ses lunettes et regarda fixement Achille. Ses yeux paraissaient soudain petits, faibles et vulnérables. Sans ses lunettes, il était quelqu'un d'autre.

— J'ai peur de ça, dit Jordan en les pointant du doigt. Peur de ce qui m'arrive. Peur de ne plus rien y voir.

— Quoi ? Tu deviens aveugle ? dit Achille en fronçant les sourcils.

— Seules deux ou trois personnes sont au courant. Mes aides de camp et le petit gars, celui qu'ils ont surnommé Blu-Tack Bill. Je perds la vue, Achille, c'est pour ça que j'avais besoin de la chienne. Pour qu'elle soit mes yeux.

— Pourquoi tu ne l'as pas dit ?

— Parce que je suis comme toi. Tout sauf exposer mes faiblesses. Or, là, c'est plutôt du lourd, tu ne trouves pas ? Le voilà, le scoop du siècle. En fait, on n'est rien. Sans mes yeux, je ne suis rien. C'est pour ça que j'avais besoin de la chienne. Tout comme j'ai besoin de Blu-Tack Bill. Ce gamin peut voir le monde. Le compter. Son cerveau, tout comme le mien, ne fonctionne pas comme ceux des autres gens. Mon esprit est compliqué, tortueux, et, sans mes yeux, je me retrouve confiné à l'intérieur. (Il se tapota le crâne avec le poing.) Coincé là-dedans, je tourne en rond, j'arrête pas de réfléchir, sans jamais me fixer sur quelque chose. Parfois, j'ai l'impression de devenir zinzin. Et ça, crois-moi, mon pote, ça fout sacrément la trouille. Mais avec la chienne et avec Bill je peux rester en prise avec le monde. Je peux lire les chiffres, garder la raison. Je ne peux pas être faible.

Achille dodelina de la tête, sourit, puis fit bruyamment claquer sa langue contre son palais.

— Maintenant, je peux répondre à ta question. Et la réponse est : « Oui ».

— Quelle question ?

— Savoir si je pouvais te battre. Ben, oui, je pourrais facilement de tuer, puisque t'es aveugle.

Jordan esquissa un rictus s'apparentant à un sourire.

— Pas encore tout à fait, dit-il. Enfin si c'est pas maintenant, c'est pour bientôt. Ensuite, tu seras plus fort que moi, Achille. Tu seras le grand manitou, sans conteste. Voilà. En attendant, je ne peux pas m'excuser plus ni me dévoiler davantage. Je t'ai parlé à cœur ouvert.

— Parle-moi de ton cœur, justement. Il a déjà été brisé ?

— Tu veux dire comme dans les livres pour filles ?

— Un truc comme ça.

— Je ne sais pas très bien ce que ça veut dire.

— Mais tu sais ce que c'est que perdre quelqu'un que tu aimes ?

— Non. Je n'ai jamais aimé personne. En tout cas, pas au sens où on l'entend généralement. Mon cerveau ne fonctionne pas comme ça. Mon cœur, je sais à peine où il est. Tout ce que j'ai, c'est un cerveau compliqué. Voilà pourquoi j'agis comme je le fais. Je ne comprends pas tout ce pataquès qu'on fait à propos des *émotions*. J'ignore ce que tu ressentais pour ce garçon. Tout ce que je sais, c'est que certaines choses doivent être faites. Et je prends sur moi de les faire.

— Paddy, répondit Achille d'une voix blanche. Ce n'était pas juste « ce garçon ». Il avait un nom. Paddy. Paddy le Caddy. Patrick.

— Paddy, répéta Jordan sans conviction. Entendu.

— T'as terminé ?

— Je crois. Enfin, ce que je veux dire, c'est que je suis incapable d'avoir autant d'empathie pour les gens que toi, Achille. En plus, j'avais peur, donc j'ai mal agi. J'ai pris les choses à l'envers. J'en suis désolé. Et je suis encore plus désolé de ce qui est arrivé à Paddy. Mais si je veux éviter qu'on subisse tous le même sort, j'ai besoin que tu rejoignes nos rangs, dans la bataille. On a besoin de toi, Achille. Si tu acceptes de te battre, d'autres suivront.

— On peut gagner ?

— On peut. À condition de se battre. Le moral des troupes est au plus bas. Avec moi comme stratège, Bill pour remplacer mes yeux et toi en héros guerrier, plus tous les enfants que nous aurons derrière nous, on peut leur marcher dessus et mettre un terme définitif à tout ça. Sans toi… on meurt tous.

61

— Mauvais endroit, mauvais moment.

Nicola leva les yeux vers Ryan. Il avait remonté son horrible masque sur sa tête, révélant du même coup son visage ingrat, ravagé par l'acné, brillant et gras. Incroyable comme on pouvait se faire rapidement à tout un tas de choses qui, auparavant, vous aurait fait dresser les cheveux sur la tête. Alors que là, rien. Tout paraissait normal. Normal de parler à un garçon entièrement habillé en cuir clouté, tenant un énorme chien en laisse et arborant un collier d'oreilles humaines à la ceinture.

Nicola avait passé la journée à la Chambre des lords, avec tous les autres enfants du Parlement. L'ambiance était lourde, tendue, pour ne pas dire lugubre. Un sentiment général de honte, mêlé à une forme de soulagement, planait : à Hyde Park, on se battait pour eux alors même qu'aucun représentant de leur clan ne participait aux combats.

Ils avaient attendu les nouvelles, espérant qu'elles seraient bonnes. Si Saint Georges prenait l'avantage sur Jordan, ils devraient transformer le Parlement en forteresse et se défendre contre l'armée d'adultes. Ce qui valait sans doute mieux que tout risquer sur le champ de bataille, n'est-ce pas ? Ces bâtiments étaient quasiment imprenables et ils avaient de quoi tenir un siège, Nicola ayant constitué d'importantes réserves de nourriture. Ils n'étaient pas nés de la dernière pluie, ils avaient prévu le coup. Ils pouvaient tenir pendant…

Bah, qui espérait-elle berner ? En cas de siège, ils ne survivraient pas plus de quelques jours avant que les vivres ne viennent à manquer. Toutefois, personne ne voulait réfléchir aussi loin, penser à l'avenir. Ils parlaient de tout sauf de la bataille, des crevards et de l'armée de Saint Georges. S'ils n'en parlaient pas, peut-être que ça n'existait pas ?

Rassemblés par petits groupes, ils attendaient. Comme anémiés. De temps à autre, l'un d'entre eux déambulait jusqu'à la sortie et tendait l'oreille, scrutait l'horizon, à la recherche d'un signe.

Mais ils n'entendaient rien. Ne voyaient rien. Rien qu'un jour gris semblable à tant d'autres.

Jusqu'à l'arrivée de Ryan.

Nicola était la plus fébrile de tous. Elle avait un accord avec Ryan. Il était convenu qu'il passe au Parlement en fin de journée pour lui donner les nouvelles. Ses chasseurs et lui avaient pour mission de patrouiller à la lisière du parc, afin de vérifier qu'aucun adulte ne prenait la tangente. Qui était mieux placé que lui pour lui faire un compte rendu précis de la situation ?

Comme promis, il était venu. Et il lui avait fait son rapport.

Présentement, il en était à l'épisode tragique qui avait coûté la vie à Paddy et aux autres petits.

— Un commando de crevards est arrivé par l'ouest. On était à, genre, vingt minutes de là. On aurait dû y être. Ça me rend fou de ne pas avoir pu intervenir. Journée pourrie. Je voulais me battre, vraiment. Ah, j'enrage !

— Vous avez pas vu de crevards ? demanda Nicola. Je veux dire, en dehors du parc ?

— Si. Et on en a tué quelques-uns. Des petits groupes qui se détachaient du gros des troupes pour s'aventurer dans les rues adjacentes. On les a traqués jusqu'au dernier. Mais, ce qu'on aurait voulu, c'est être au cœur du truc, tu vois ? Jordan nous a dit de ne pas nous inquiéter. Que si les choses tournaient mal, on serait vite servis côté action.

Nicola s'efforçait de faire abstraction de sa nervosité. Si elle n'y pensait plus, peut-être qu'elle disparaîtrait ? Entendre que des enfants s'étaient fait tuer près du musée lui rappelait à quel point tout ça était dangereux.

Ils se trouvaient sur les terrasses au bord du fleuve, à l'arrière du palais de Westminster. Nicola contemplait la Tamise majestueuse qui s'écoulait, indifférente. Sous le clair de lune, c'était magique. Elle étincelait de mille

feux, glissait, ondoyait, telle une créature vivante. Elle avala sa salive, se préparant psychologiquement. Ils ne pouvaient pas éternellement tourner autour du pot. À un moment ou à un autre, il allait bien falloir crever l'abcès. Ryan l'avait informée du fait que David s'était rangé du côté de Saint Georges. Il lui avait également raconté le déroulement de la bataille. Mais elle voulait savoir le reste.

— Donc… Ryan ? s'entendit-elle prononcer, comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait. La bataille va reprendre demain, ou est-ce que Jordan va se rendre ?

— Jordan ? Tu rigoles ! Tu l'as rencontré, t'as bien vu… Dans le genre tête de cochon, il se pose un peu là. Tous les deux, d'ailleurs. Des ego surdimensionnés. Melonnite aiguë.

— À quoi joue David ? demanda Nicola en secouant la tête tandis qu'un cadavre porté par le courant dérivait sous ses yeux, gonflé et livide. Qu'est-ce qui lui prend, bon sang ? Se ranger du côté de Saint Georges. Est-il devenu fou ?

— Cinglé, il l'est depuis belle lurette. C'est seulement maintenant que tu t'en aperçois, ma grande ?

Nicola esquissa un sourire.

— J'ai essayé de travailler avec lui, pensant pouvoir le faire rester dans le droit chemin, contrebalancer ses délires. Ce coup-ci, il est allé trop loin.

— J'ai toujours su que ce type était une plaie.

Chaque fois qu'on a eu affaire à lui avec mes gars, ça a été la misère. Pourtant, jamais j'aurais cru qu'il en arrive à cette extrémité.

— Il faut que je lui parle, dit Nicola.

— Si tu veux lui parler, la seule solution c'est de monter là-haut. Il campe avec John et ses troupes dans le parc. J'imagine qu'il ne veut pas trop s'éloigner de l'armée de Saint Georges.

Nicola réfléchit. L'idée de s'approcher si près de cette masse d'opposants rongés par le mal la révulsait. Mais si on ne pouvait pas faire autrement…

Elle ne faisait pas partie des guerriers, tout comme l'immense majorité des enfants de Westminster. Ils payaient des gens comme Ryan pour faire ce genre de choses à leur place. Elle s'était dit que, de toute façon, ça ne ferait pas grande différence qu'ils participent aux combats ou non. Ils étaient tellement nuls qu'ils auraient été une gêne plutôt qu'une aide. Cependant, il

y avait une chose qu'elle pouvait faire : parler à David. Ça, elle savait faire. Peut-être même qu'elle pourrait le ramener à la raison, lui faire prendre conscience qu'il faisait fausse route, que se battre contre d'autres enfants était une folie et aider Saint Georges à les tuer, une ignominie.

Oui. Ça serait ça, sa contribution. Ainsi ce soir, quand elle irait se coucher, serait-elle en partie déchargée de la culpabilité qui l'étouffait. Elle aurait fait, ou du moins tenté de faire quelque chose.

— Accompagne-moi là-bas.

— T'es sûre ? dit Ryan. Tu veux vraiment aller au camp de David ?

Nicola acquiesça d'un hochement de tête et se leva.

— Je vais chercher mes affaires.

Dix minutes plus tard, ils arpentaient d'un pas lourd Birdcage Walk, en direction du palais. Bientôt, ils croisèrent les vestiges du camp abandonné par John et ses squatteurs, dans Saint James Park. Entourée par Ryan et ses chasseurs, leurs gros chiens tirant sur leurs courtes laisses, Nicola se sentait en sécurité, d'autant que toutes les rues qu'ils avaient empruntées jusqu'ici étaient désertes. Ryan avait expliqué que tous les crevards étaient massés dans le parc et que, par conséquent, le voyage ne devait pas être trop dangereux. Une fois sur place, en revanche, ce serait une autre paire de manches.

— Combien de crevards y a-t-il ?

— Trop pour les compter, répondit Ryan.

Un reflux acide remonta dans l'œsophage de Nicola. Elle se sentait prête à vomir. L'envie de faire demi-tour et de rentrer à la maison en courant se faisait plus forte à chaque pas. Il fallait pourtant qu'elle prenne sur elle. Pour le bien de tous.

— Apparemment, ils ont conclu une trêve, dit Ryan alors qu'ils contournaient Buckingham et prenaient la direction du nord, vers Green Park.

Certaines fenêtres du palais étaient éclairées. Des bougies brûlaient. David avait laissé l'essentiel de son contingent ici, n'envoyant au combat que sa garde personnelle et ses meilleurs guerriers.

Ryan balaya du regard la cour d'honneur et cracha par terre.

— J'vois pas bien comment on peut conclure une trêve avec des brutes, reprit-il. Toutefois, David semble avoir une sorte de contrôle sur eux. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas t'escorter jusqu'au bout.

— Quoi ? s'exclama Nicola, soudain paralysée par la peur, ses jambes menaçant de se dérober sous elle. Et pourquoi ça ?

— Y a beaucoup trop de crevards là-dedans. Les chiens deviendraient dingues. Et ils nous feraient immédiatement repérer. En imaginant que ces affreux nous flairent et qu'ils décident d'attaquer, on n'aurait aucune chance de s'en sortir.

— Mais… Et moi ?

— Ton problème, ma fille. Ta décision. En tout cas, à partir d'ici, c'est sans nous. Par contre, on t'attendra.

— Où ça ?

— Y a un vieil hôtel sur Park Lane, le Dorchester. Tu peux pas le louper, il est immense. C'est un peu le foutoir à l'intérieur, mais il nous arrive d'y dormir ou d'y faire une halte. Au besoin, on peut même le défendre sans trop de mal. On t'y attendra et à ton retour, on avisera. Soit on dort sur place, soit on te ramène tranquillement chez toi. Tout dépend de l'heure à laquelle tu te pointes.

Nicola leva les yeux au ciel. Tellement d'étoiles ce soir.

— Je ne serai pas longue, dit-elle. J'aimerais autant dormir dans mon lit.

Ils mirent le cap sur le Dorchester par le dédale de rues qui longeaient l'arrière de l'énorme bâtisse afin d'éviter Park Lane, où ils auraient été trop exposés. Ryan les conduisit à l'intérieur par une entrée de service. Les uns après les autres, les chasseurs sortirent leurs torches et les allumèrent. Comme tant d'autres endroits de ce type, l'hôtel avait été saccagé et mis à sac quand tout avait commencé à se déliter. Ryan ouvrant la voie, ils prirent l'escalier et grimpèrent jusqu'au sixième étage où les chasseurs avaient sécurisé plusieurs chambres. De là-haut, on avait une vue imprenable sur Hyde Park.

— C'est eux ? demanda Nicola.

— Qui d'autre ?

— Y en a tellement.

— Jamais j'en ai vu autant à un seul endroit. Tu vois le feu là-bas ? dit Ryan en pointant du doigt une lueur relativement proche de l'hôtel.

Nicola baissa les yeux sur l'étincelant brasier rouge, orange et jaune qui lançait des gerbes d'étincelles dans le ciel nocturne.

— Ils sont tous là, autour du feu de joie, David, ses gardes et aussi la plupart des enfants du camp de squatteurs… Tu penses que t'arriveras à retrouver ton chemin pour rentrer ?

— Je crois.

— T'as une torche ?

Nicola secoua honteusement la tête. Ryan lui confia la sienne.

— Si t'as besoin de nous, on est là.

— Vous inquiétez pas, je ne serai pas longue, répondit-elle en priant pour que ce soit vrai.

62

Nicola ferma les yeux et prit une profonde inspiration. Un léger spasme secoua sa poitrine, l'empêchant de gonfler ses poumons au maximum. Tout, chez elle, semblait se détraquer. Ses jambes refusaient catégoriquement de bouger. Elle était scotchée au beau milieu de Park Lane. La seule chose qui paraissait fonctionner normalement, c'était sa vessie. Elle avait une furieuse envie de faire pipi.

Je peux y arriver, se persuadait-elle. *Je peux apporter quelque chose. Allez, bouge !*

Miracle des miracles, elle se déplaçait bel et bien, traversait la rue, avançait vers le feu de camp telle une phalène filant vers une chandelle, priant pour ne pas rencontrer de crevard en route. Car elle savait pertinemment que si elle en apercevait un seul, même de loin, elle prendrait ses jambes à son cou et retournerait au Dorchester en pleurant comme un bébé.

Ici, au niveau de la rue, elle n'y voyait pas grand-chose. D'autant moins que, pour ne pas attirer l'attention, elle avait éteint sa torche et que la frondaison du cordon d'arbres à la lisière du parc masquait la lueur du ciel nocturne. S'armant de courage, elle avançait à pas prudents en longeant la grille, et bientôt elle aperçut une porte. Et aussi des gens.

Dieu tout-puissant, faites que ce soit des enfants…

Elle distingua bientôt, obstinément tournés vers elle, des visages dont la pâleur tranchait dans la nuit. Il s'agissait bien d'enfants, même s'ils ne faisaient à l'évidence pas partie du contingent du palais. Sans doute des gars de John. Ceux qui vivaient dans les ordures et la misère, là-bas, à Saint-James Park. Ils la regardaient sans rien dire, les yeux morts, totalement impassibles.

Or, s'il y avait bien une chose qui n'intimidait pas Nicola, c'étaient les enfants. Elle parvenait toujours à se débrouiller avec eux, si crasseux et patibulaires soient-ils.

— Ss'tu veux ? lui demanda l'un d'eux avec un coup de menton.

— Parler à David.

— On nous a dit de laisser entrer personne. Donc on laisse entrer personne.

— À ton avis, je ressemble à une crevarde ? répliqua Nicola en lui riant au nez. Mon nom est Nicola. Je suis une amie de David. Je veux lui parler.

— On a reçu l'ordre de laisser entrer personne, répéta le garçon, jouissant de son pouvoir.

— Nah, laisse-la entrer, dit l'autre, un type aux gros bras, aux grosses cuisses et au gros cou. Une caillette pareille, ça va être la fête.

Nicola le fusilla du regard jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

— Laisse-la passer, dit une fille. Elle est pas dangereuse.

— Merci, dit Nicola.

Les garçons s'écartèrent pour la laisser passer, celui avec un gros cou se fendant de quelques commentaires grivois que Nicola se garda de relever.

C'était l'endroit du parc qui accueillait autrefois les concerts. Nicola y était venue une fois, avec des amis, pour Kasabian. Elle gardait peu de souvenirs de la prestation du groupe, seulement à quel point c'était bondé et comme il était difficile de voir quoi que ce soit.

David avait fait édifier son propre petit camp retranché, protégé par une palissade branlante en bois, qui semblait assez fragile pour s'aplatir au premier coup de vent. Elle devait être plus dissuasive qu'efficace.

Il semblait y avoir une sorte de hiérarchie dans le camp. John et ses squatteurs formaient le cercle extérieur, à l'intérieur duquel s'en trouvait un deuxième composé des enfants du palais qui, lui-même, englobait un premier cercle, le plus près du feu, constitué des garçons en blazers rouges armés de fusils. La garde prétorienne de David.

Quel pauvre type ! Comment pouvait-on avoir une garde prétorienne ?

Elle se fraya un chemin entre les corps vautrés sur le sol. Les commentaires fusaient de partout, les garçons faisant des remarques d'ordre sexuel, les filles glosant sur son allure. Plusieurs d'entre elles se moquèrent de ses cheveux roux.

Il flottait dans l'air une puanteur que masquait en partie la fumée du feu. En regardant au-delà du cercle d'enfants, passé la clôture, elle distinguait la gigantesque masse des adultes. Elle avait vraiment envie de vomir. Ça semblait complètement fou qu'elle puisse être si près de tant de crevards et qu'ils ne cherchent pas à la tuer.

Du moins pas pour l'instant.

Elle repéra David, assis en compagnie de Jester et d'un garçon très pâle, maigre comme un clou, vêtu d'un pull à col roulé noir. Paul. Le type bizarre qui, à l'origine, était au musée.

Profitant du fait qu'ils ne l'avaient pas encore remarquée, elle s'arrêta un instant pour les étudier. Paul avait le dos droit, le regard rivé au brasier, comme s'il lisait quelque chose dans les formes mouvantes des flammes. Jester était perdu dans ses pensées, drapé dans son long manteau en patchwork. Elle savait que chaque morceau provenait du vêtement d'un ami disparu. Si les crevards l'emportaient demain, il aurait amplement de quoi renouveler sa garde-robe.

David avait les traits tirés et la mine anxieuse. Cela lui redonna espoir. S'il avait des doutes à propos de tout ça, elle aurait moins de mal à l'amadouer. Elle nota également que les autres enfants avaient pris soin de laisser un vide autour d'eux, comme pour garder leurs distances. Elle s'avança et se campa devant David. Celui-ci leva lentement les yeux. Il ne s'attendait pas à la voir là, aussi son cerveau mit-il quelques instants à la reconnaître, puis un large sourire illumina son visage, le rajeunissant de cinq bonnes années… un vrai gamin.

Un beau sourire. Chaleureux. Il était sincèrement heureux de la voir. Il se releva avec difficulté, les jambes engourdies par le froid et l'humidité.

— Bonjour, dit-elle.

— Nicola, répondit-il en lui serrant la main.

— Je voudrais te parler.

— Euh… Oui, bien sûr.

— En privé.

Le sourire de David s'épanouit encore davantage.

— En privé, oui… oui !

Ils firent quelques pas vers un alignement d'anciens étals de nourriture à emporter et s'assirent sur de vieilles chaises en plastique.

— Alors, dis-moi, qu'est-ce qui t'amène ? demanda David. De quoi veux-tu parler ?

— À ton avis ?

— Tu as réfléchi à ma proposition ? dit David en balbutiant légèrement. De former un véritable partenariat ?

— J'y ai pensé, oui, mais…

— Et l'on peut remporter cette bataille, tu sais, l'interrompit David. Et alors on pourrait diriger Londres ensemble, toi et moi, main dans la main. En fait, on deviendrait les maîtres absolus. Tu serais… ma reine. Ensemble pour régner. Et puis on pourrait aussi…

— Ce n'est pas de cela que je suis venue te parler.

— De quoi, alors ?

— Oh, Seigneur ! s'exclama Nicola d'une voix tremblante. Je veux dire, *David*, tu fais *quoi*, au juste ? À quoi ça rime tout ça ? Qu'est-ce que tu fabriques avec tous ces adultes ?

Dans un premier temps, David parut accuser le coup, puis il releva sèchement la tête et la regarda avec dédain.

— Je gagne la partie, voilà ce que je fabrique. Je donne une leçon à ce mégalo de Jordan Hordern et à son armée de morveux.

— Mais ce sont des enfants. Comme nous ! C'est pas eux l'ennemi, ce sont les adultes. Tu te trompes de cible.

— J'ai fait une offre à Jordan, répondit David d'une voix posée comme s'il parlait de la chose la plus normale et la plus évidente du monde. S'ils avaient voulu, ils auraient pu se rendre. Il leur suffisait de m'accepter comme chef. C'est leur choix. À eux d'assumer maintenant.

— Comment peux-tu proférer pareille absurdité ? Ce n'est pas eux qui ont choisi, c'est toi qui as choisi de te battre au côté de l'ennemi, toi qui as basculé dans le camp d'en face.

David la dévisagea un long moment, puis, vif comme l'éclair, l'étreignit avec fougue et tenta de lui voler un baiser. Elle demeura figée, sans réaction, les lèvres closes. Après l'avoir bécotée durant quelques secondes,

il s'écarta d'elle et détourna les yeux. Honteux. Nicola s'essuya la bouche d'un revers de manche.

— Tu m'avais promis, tenta de se justifier David.

— Je ne t'ai rien promis du tout.

— T'as dit que tu sortirais avec moi, que tu serais ma fiancée.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Disons que tu l'as fortement sous-entendu, insista David. C'était juste pour me faire marcher ?

Un petit rire aux accents légèrement hystériques monta de la gorge de Nicola.

— Quoi ? Mais j'ai rien fait du tout.

Pourtant, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle avait bel et bien tenté de le manipuler. Elle avait à dessein semé sur sa route des petits cailloux blancs laissant entendre qu'il pouvait avoir une chance. Mais des cailloux minuscules, rien de vraiment probant.

— Si tu acceptes de sortir avec moi, chuchota David sans oser lever les yeux vers elle, j'arrête tout. Je rappelle mes troupes et on retourne au palais. J'empêcherai aussi Paul de communiquer avec Saint Georges. À condition que tu sois ma fiancée.

— Si tu crois que je ne vois pas clair dans ton jeu. En réalité, t'attends que ça. Trouver une excuse pour mettre un terme à cette folie. Un moyen de sauver la face…

— Je ne pensais pas que les choses iraient aussi loin. Je ne suis pas quelqu'un de mauvais, si ?

Nicola posa gentiment la main sur son épaule. Avait-elle bel et bien le pouvoir de tout arrêter rien qu'en lui disant oui ? Rien qu'en prononçant ce petit mot… ?

63

David pivota avec empressement, la main de Nicola toujours posée sur son épaule. Pourtant, quand il croisa son regard, il comprit qu'elle ne lui offrirait jamais rien d'autre que cela. Inutile de se voiler la face.

— C'est pas comme ça que ça marche, David. Tu ne peux pas me *forcer* à être ta petite copine. Je t'aime bien. Mais pas de cette manière. Je suis sûre que tu peux trouver quelqu'un d'autre. Y a des tas de filles au palais qui t'adorent. Moi, je ne pourrai jamais jouer la comédie. Tu comprends ?

— C'est toi que je veux.

— Oublie, d'accord ? Tu dois arrêter ce que tu es en train de faire ici. Et pas parce que je te le demande ou parce que, si tu le fais, je t'embrasse et que tout sera comme dans les contes, non… tout simplement parce que c'est la seule manière de procéder.

Tout à coup, David se leva d'un bond et poussa Nicola avec une telle violence qu'il la fit tomber de sa chaise et qu'elle se retrouva les quatre fers en l'air dans l'herbe mouillée. La dominant de toute sa hauteur, il la fusilla du regard en pointant un doigt accusateur vers elle, bougeant les lèvres, tel un bègue cherchant à dominer son handicap.

Finalement, il ne dit rien, se contentant de retourner près du feu. Nicola se releva et courut après lui.

— Arrête, fit-elle en s'agrippant à sa veste. Reviens. Parlons-en.

— Il n'y a rien à dire, souffla-t-il en poursuivant son chemin. Tu as été parfaitement claire sur le fait que je te débecte. Je ne suis qu'une crotte, une rognure sur la semelle de ta godasse.

— Pas du tout. Je n'ai jamais dit ça. Ne sois pas idiot. J'ai dit que je t'aimais bien, mais pas comme…

S'approchant d'un de ses gardes, David lui arracha son fusil et le pointa sur elle.

— Tu vois ça ? grogna-t-il, hargneux. Ça, c'est le pouvoir. Avec ça, tu peux avoir tout ce que tu veux.

N'en croyant pas ses yeux ni ses oreilles, Nicola gloussa avec une note d'hystérie encore plus prononcée que précédemment. David et ses gars avaient récupéré ces fusils au musée impérial de la Guerre et elle n'était même pas certaine qu'ils marchaient encore ou que ceux qui les portaient savaient les utiliser. Elle était toujours partie du principe qu'ils n'étaient là que pour la frime. De fait, voilà qu'ils servaient à la démonstration du machisme de David. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû rire. Que ça n'allait qu'aggraver les choses. Mais il était si ridicule avec son flingue. Ça correspondait si peu au personnage que forcément, d'autres aussi allaient rire et que ça lui montrerait à quel point il était grotesque.

— J'y crois pas ! On en est là ? demanda-t-elle en souriant. Alors comme ça, tu vas me tirer dessus si je t'embrasse pas ?

Certains des enfants qui se trouvaient là tendirent l'oreille. Ça devenait intéressant.

— Ta gueule, cracha David d'un ton vipérin.

— Quoi, tu vas me sauter dessus de nouveau ? M'agresser ?

— Ferme-la. Je t'ai jamais agressée.

— Oh que si, répondit Nicola en balayant du regard la succession de visages interdits qui la dévisageaient en ouvrant de grands yeux. Il m'a sauté dessus. Là-bas. À l'instant. Il a dit que si j'acceptais de sortir avec lui, il ne livrerait plus bataille aux autres enfants.

Quelques rires fusèrent. Un ronron sourd et légèrement fébrile parcourut les rangs.

Nicola avait définitivement capté l'attention de son auditoire. Si David refusait de régler ce bordel, qu'à cela ne tienne, elle s'en chargerait elle-même.

— Écoutez-moi, tous ! Je vous en conjure, soyez raisonnables. N'écoutez pas David. Je pense sincèrement qu'il est fou. Vous vous trompez d'ennemi. Vous devez comprendre ça. Ce sont vos amis qui se trouvent en face. Des enfants, comme vous. Regardez celui qui vous a fourrés dans ce pétrin. Au prétexte qu'il n'arrive pas à obtenir un patin, voilà qu'il empoigne un fusil et qu'il tire sur tout ce qui bouge pour montrer qu'il en a dans le pantalon. Croyez-moi, rien ne vous oblige à le suivre. Rentrez chez vous.

Mais personne ne se leva. Personne ne dit rien. Personne ne cria : « Mince, elle a raison ! » en venant se placer fièrement à son côté, comme dans les films hollywoodiens. Ils se contentaient de la regarder fixement, en attendant avec gourmandise la suite du spectacle. Cela déclencha quelque chose chez Nicola, aussi brutalement qu'on éteint la lumière. Une tornade de sentiments contradictoires soufflait dans sa tête, mêlant colère, peur, embarras et tout un tas d'autres émotions trop paradoxales pour leur donner du sens. Détachée d'elle-même, elle se regardait agir. Parfaitement consciente qu'elle aurait dû s'arrêter là, s'abstenir d'en rajouter une couche. Mais elle ne pouvait pas.

Elle s'approcha de David et le poussa.

— Tu sais quoi ? T'es rien qu'un gros con. Un âne bâté. Je retire ce que j'ai dit. J'espère que tu n'auras jamais de petite amie. D'ailleurs, je doute que tu aies une quelconque expérience dans ce domaine. Par tous les diables, qui aurait envie de t'embrasser ? T'es répugnant. Tiens, tu sais quoi ? Tu me donnes envie de gerber.

Quelques enfants applaudirent. Nicola rougit. Elle ferait mieux de partir avant d'en dire davantage. Ça ne lui ressemblait pas. Elle aurait voulu s'excuser, mais elle avait peur que les mots restent coincés dans sa gorge, aussi se contenta-t-elle de tourner les talons. Tandis qu'elle marchait, elle ressentit un grand coup dans son dos. Elle pensa d'abord que David l'avait frappée ou poussée, parce que avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, elle était étendue face contre terre.

Elle n'arrivait pas à y croire. Il l'avait jetée à terre. Le sale type. Manière typiquement masculine de faire avancer le débat : la violence. C'est alors que Nicola se rendit compte que ses oreilles sifflaient. Oui, une forte détonation avait crevé le silence. Il y avait eu un gros bang. Et elle ne pouvait plus bouger les jambes. Une terrible douleur glacée se répandait

dans son dos et au plus profond de sa poitrine. Au prix d'un effort surhumain, elle parvint à se tourner suffisamment pour voir David, debout au-dessus d'elle, livide, bouche bée sous le choc. Entre ses mains, le fusil fumait encore.

Non. Pas ça. Elle n'y croyait pas. Il lui avait tiré vraiment dessus ? Elle avait du sang dans la bouche et dans la gorge. Elle luttait pour respirer. Elle voulait dire quelque chose, mais un terrible mal de crâne l'en empêchait, comme si sa tête était prise dans un étau et que celui-ci se resserrait encore et encore, jusqu'à lui brouiller la vue.

Ça n'avait pas de sens.

C'était bien la dernière chose qu'elle aurait pu imaginer, malgré toutes celles qu'elle avait envisagées en venant ici. Se faire tirer dessus. Elle ferma ses yeux ruisselants de larmes, et posa la tête dans l'herbe. Quelques instants plus tard, tout ce qui bougeait encore étaient ses larmes.

Son cœur, lui, s'était arrêté.

64

— Il faut qu'on se rende, dit Justin dans la lumière poussiéreuse des premiers rayons du soleil qui pleuvaient des hautes fenêtres en ogive du musée. On ne peut pas les battre. J'ai parlé à ceux qui y étaient. Tout ce qu'on va y gagner, c'est que nos meilleurs guerriers vont se faire tuer. Il faut revoir notre tactique, laisser David prendre le contrôle. Après tout, qu'est-ce que ça change ? Au pire, on se retire. On barricade le musée et si des crevards essaient d'entrer, on les zigouille. Mais c'est de la folie de se battre là-haut dans le parc. Je vais aller voir Nicola. On va y aller ensemble. On ira trouver Jordan et David et on leur parlera. Il faut arrêter le délire avant qu'il soit trop tard.

— Il est déjà trop tard, résonna la voix d'Achille depuis la galerie supérieure.

Sam leva les yeux et le découvrit penché au balcon.

Sam et les autres enfants du musée étaient rassemblés autour du diplodocus. Justin n'avait pas eu le temps d'organiser une réunion officielle dans la galerie des Dieux, aussi s'adressait-il à la foule depuis le palier où trônait la statue de Charles Darwin.

— Nous devons nous battre, dit Achille en remontant la galerie à grands pas.

Tout le monde le regarda en silence tandis qu'il descendait l'escalier et allait se placer à côté de Justin. Il portait sa tenue de combat.

— S’il y a bien une ressource dont nous ne manquons pas, dit Justin, c’est de temps. La plupart de nos guerriers sont encore en vie.

— Ah oui. Et contre des spores volatiles, ils vont faire quoi ?

— Quoi ?

— Contre les virus, les bactéries, les parasites ? Ils vont dégainer leurs épées, leurs lances et leurs gourdins ?

— Quel rapport avec la choucroute ? On parle d’une armée de crevards.

— T’as toujours rien compris, hein ? La question n’est pas de se battre contre des gens, mais contre la maladie. Les crevards sont les vecteurs de la maladie. Il faut qu’on les arrête avant qu’ils nous infectent. Avant qu’ils fassent de nous leurs semblables.

Il marqua une pause et parcourut la foule des yeux jusqu’à trouver celui qu’il cherchait.

— Hé, Einstein, cria-t-il. Ramène ta fraise par ici, tu veux.

Einstein sortit des rangs et grimpa nonchalamment les marches jusqu’à Achille. Sous ses airs faussement décontractés, tout le monde voyait bien qu’il avait peur et qu’il redoutait la réaction d’Achille. Sam se remémora leur terrible dispute de la veille.

— Je t’aime pas, lâcha Achille tout de go. J’ai jamais pu te piffer et je te pifferai jamais. Mais je pars du principe que t’es intelligent et que tu es conscient de ce que tu fais. Donc raconte à ces gens ce qui se passera si on n’arrête pas cette armée. Ici et maintenant. Si on ne les extermine pas tous jusqu’au dernier.

— OK, dit Einstein. En gros, Achille a raison. S’ils se sont rassemblés ainsi, c’est pour se reproduire. Ils sont là pour répandre leurs spores et ainsi propager la maladie.

— Mais alors pourquoi nous chassent-ils ? demanda Wiki. Pourquoi nous tuent-ils si on est supposé être les nouveaux hôtes ?

— Je ne sais pas. Quelque chose a déconné. Peut-être qu’ils se sont mis en mode combat parce qu’on les avait attaqués. Peut-être que ça tient à Saint Georges. Qu’il est assez fort pour détraquer le programme de la maladie. Peut-être que son caractère humain outrepasse la pulsion génétique qui devrait le faire se reproduire. Ça, plus l’influence de David, qui a fait monter Paul là-haut pour communiquer avec eux. Ou alors, c’est qu’on est une menace. Nous. Spécifiquement. Ce que je veux dire par là, c’est qu’on sait qu’ils veulent tuer P’tit Sam parce qu’ils sont conscients qu’il est

porteur de l'antidote. Son sang est la seule chose capable de détruire la maladie.

— Conclusion, dit Achille, faut tous les tuer. Et vite. Y a pas à tortiller. On doit les arrêter avant qu'ils soient prêts à transmettre les parasites et à donner naissance à une nouvelle génération de crevards.

— Ah ouais ? Et t'étais où hier ?

Sam n'en revenait pas. C'était Arthur. Qui prenait Achille à partie d'une voix haineuse, pleine de ressentiments et de reproches. Comment pouvait-il avoir le courage de le défier ainsi ? Était-ce juste parce qu'il était très ami avec Paddy ?

Après l'avoir dévisagé, Achille opina lentement du chef.

— T'as raison, petit. Où j'étais hier ? En tout cas, pas là où j'aurais dû.

— Non, en effet, dit Arthur. Paddy voulait se battre à ta place. Il avait honte de toi. Si tu étais allé au combat, ce ne serait pas arrivé et, aujourd'hui, Paddy et les autres ne seraient pas tous morts.

Achille continuait de le fixer.

— Venez avec moi, dit-il finalement. Vous tous ! Paddy vous appelait comment déjà ? Les Jeunes Pousses ? Venez avec moi, les Jeunes Pousses. Les autres, attendez ici.

Sam se tourna vers le Kid, assis par terre en tailleur, juste à côté de lui. Le Kid haussa les épaules.

— Là où il va je me baklava, dit-il en se levant.

Deux minutes plus tard, Sam et les autres petits étaient tous rassemblés autour de la coupe de séquoia du dernier étage, au centre de laquelle la lance d'Achille était toujours plantée.

— Je ne peux pas revenir en arrière, dit Achille. L'histoire ne repasse pas les plats. Mais aujourd'hui je vais me battre. Et je vaincrai. Pour Paddy. Et pour vous autres. Ainsi sa mort aura un sens – elle sera synonyme de victoire. De notre victoire. Et il sera un héros. Je compte sur vous pour en écrire la légende. Un héros encore plus grand que moi. Paddy va gagner cette bataille pour nous. D'accord ?

Les Jeunes Pousses firent oui de la tête. Achille attrapa la lance.

— Qu'est-ce que Paddy disait, à propos de cette lance ?

— Que celui qui arriverait à l'ôter de là serait, genre, le roi du monde, répondit Arthur.

— Pour Paddy !

Sur ces mots, Achille retira la lance aussi facilement que si elle avait été plantée dans un coussin.

— Je suis désolé, bredouilla Arthur. Pour ce que j'ai dit.

— Ne le sois pas. Tu avais raison. J'avais tort. Souviens-toi de ça : les héros sont le plus souvent des gros cons.

Arthur éclata de rire. Achille l'attira à lui et mit les bras en étau autour de sa tête comme s'il voulait l'étouffer.

— Maintenant, dit-il, allons réveiller tous les autres gros cons et allons faire une bonne action.

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'il dévalait déjà les escaliers en hurlant.

— Tous ceux qui sont en état de se battre ! criait-il. Pas les petits, pas les scientifiques mais tous les jean-foutre qui se sont entraînés au parc et qui devraient être déjà là-haut ! Tous ceux qui, comme moi, ont passé la journée d'hier le cul sur une chaise, suivez-moi ! L'heure est venue de nous battre.

— Ouais ! cria quelqu'un en retour.

Un formidable brouhaha emplit le hall tandis qu'Achille déboulait au bas des marches et se dirigeait d'un pas décidé vers l'entrée. Les enfants se mirent à l'acclamer, à l'applaudir, à lui taper dans le dos quand il passait près d'eux. Il ouvrit les portes et attendit que le flot d'enfants se déverse sur le perron.

Sam le rejoignit.

— Si seulement j'étais assez grand pour me battre, dit-il.

— Tu les combats à ta manière, mon pote, répondit Achille en s'accroupissant à sa hauteur. On fait ça pour vous. Pour vous assurer un avenir.

— Et aussi pour Paddy. Comme t'as dit. Il faut faire en sorte qu'il ne soit pas mort en vain.

— Ça, hélas, c'est hors de ma portée. Quelque part, on meurt toujours en vain. Même si c'est notre lot à tous, tôt ou tard. Je connais la mort. Elle ne me fait pas peur. Je la porte avec moi et l'ennemi va en connaître l'âpreté.

Sur ce, il se fraya un chemin à travers la cohue et s'avança dans la lumière laiteuse du petit matin.

65

Skinner avait mal dormi. Trop de voix intérieures étaient venues hanter ses rêves. D'abord, le message de détresse que Fish-Face lançait à l'infini, sans même s'en rendre compte, y compris pendant son sommeil. Et derrière, s'insinuant dans l'ombre, les murmures de l'armée de crevards, qui couinaient et qui jacassaient entre eux comme un essaim d'insectes. Et, par-dessus ces bruits de fond, la voix de Saint Georges, qui, sans prononcer de mots intelligibles, propageait des impressions, des sentiments. Des sentiments mauvais. De sang et de violence. Régulièrement, une autre voix venait s'ajouter à ce tapage. Skinner pensait qu'il devait s'agir de Paul, le garçon du musée qui était devenu fou.

Skinner regrettait de ne pas être retourné au musée. Au moins, là-bas, il aurait pu dormir dans le calme relatif de la galerie des oiseaux. Mais Absinthe avait insisté pour qu'ils restent ici, à Hyde Park, auprès de Jordan, au cas où quelque chose se produirait pendant la nuit. Au cas où les crevards décideraient de passer à l'attaque. Au cas où la trêve nocturne conclue avec David n'aurait été que du bluff. Au cas où quelqu'un répondrait aux messages de Fish-Face.

La voix d'Absinthe ne faisait pas partie de celles qui envahissaient son esprit. Cependant, chaque fois que Skinner s'était réveillé – ce qui était arrivé souvent durant la nuit –, il l'avait trouvé là, assis par terre, le visage tourné vers la lune, presque phosphorescent dans le halo blanchâtre, les

mains jointes, pianotant machinalement du bout des doigts. Fish-Face avait beau lui avoir coupé ses ongles hideux, il ne s'était pas débarrassé de cette habitude.

La majorité des soldats de Jordan dormaient par terre, serrés les uns contre les autres pour se protéger du froid. Certains avaient emporté des tentes. D'autres, enfin, avaient trouvé refuge dans les différents bâtiments qui servaient de points d'appui à la grande barricade.

La puanteur des adultes saturait l'atmosphère, mélange de relents d'égout et de viande pourrie. Jordan avait ordonné que l'on allume des feux au centre du camp. Plusieurs enfants avaient été désignés pour les alimenter en permanence dans l'espoir que la fumée et la chaleur chassent l'odeur. Un procédé hélas bien peu efficace. La masse de puants était trop importante.

Jordan était retourné au musée pour la nuit. Skinner l'avait vu grimper à bord de la barque qui l'avait transporté sur la rive opposée du lac, tout comme il l'avait vu revenir quelques heures plus tard.

Ça avait été une nuit agitée. Une nuit horrible.

Il s'était levé avec le soleil, au point du jour. Tout autour de lui, les enfants sortaient péniblement de leur torpeur, s'étiraient en grelottant dans les frimas humides du petit matin. Tous terrifiés, sans aucun doute. Aussi terrifiés qu'il l'était lui-même. Pourtant il était là. Au milieu d'eux. Un parmi les autres. Qui avait dormi dehors, à la belle étoile. Qui avait partagé une expérience collective. Comme lors d'un festival de musique. Typiquement le genre de choses qui le faisait rêver quand il était petit, alors qu'il vivait cloîtré dans les laboratoires Promithios et qu'il dévorait avidement tous les magazines, les journaux ou les émissions de télé qui relataient ces événements.

Il était vivant.

Y avait pas une expression comme ça ? Qu'on ne se sentait jamais aussi vivant que face à la mort ? En outre, il avait découvert un peu du monde. Et il était là pour la bataille finale.

Fish-Face dormait encore, le visage agité de tics nerveux. Il la laissa tranquille, lui-même regrettait de ne pas avoir pu dormir plus longtemps.

Il s'étira. Toutes ses jointures craquèrent. Il s'ébroua, s'approcha d'un feu et tenta de s'imprégner du peu de chaleur qui en émanait encore. La rosée s'était insinuée dans les plis de sa peau et ça le démangeait un peu partout.

La pelouse était imbibée d'humidité, quand bien même le ciel semblait dégagé. Une belle journée s'annonçait, chaude et ensoleillée. Si ça avait été un film, le réalisateur aurait fait en sorte que la météo reflète les sentiments des enfants. Il aurait suggéré un sens de destin tragique, de jour funeste et de désastre annoncé. Un ciel d'orage totalement bouché, la pluie tombant dru et transformant la terre en bourbier sous les pieds des deux armées…

La nature, elle, se moquait bien de ces considérations cinématographiques, n'est-ce pas ? La nature était. Point barre. Tout comme la maladie. Qui n'était jamais qu'une partie de la nature. Impossible par conséquent de l'accuser d'être plus maléfique ou animée de plus mauvaises intentions que le rhume ou le virus de la grippe. De fait, elle n'avait rien de maléfique. Elle se contentait de faire ce pour quoi elle existait. C'était dans la nature des choses. Certaines créatures survivaient, d'autres non, les premières n'ayant rien de meilleur ou de supérieur aux secondes. Dans la nature, il n'y avait ni bien ni mal, ni justice ni injustice.

N'empêche que ça serait quand même sympa de survivre, il fallait bien l'admettre. Maintenant qu'il avait vu un peu du monde, il aurait bien aimé en voir davantage.

Il descendit jusqu'à la Serpentine et longea la berge jusqu'à l'endroit où, la veille, les crevards avaient ouvert une brèche, à l'angle de la barricade. Celle-ci avait été réparée et Jordan y avait positionné une de ses unités d'élite. Certains de ses membres, déjà à pied d'œuvre, renforçaient la ligne de défense en plantant de nouveaux pieux aux abords de la barricade.

Skinner tourna les talons et rebroussa chemin. Au bord de l'eau, les enfants inspectaient les bateaux pour être prêts, le moment venu, à transporter morts et blessés de l'autre côté de la rivière. Certains frottaient le fond de leur barque pour nettoyer le sang de la veille.

Un peu plus loin, Olive aussi était sur la brèche. Il avait rassemblé ses troupes afin de briefer les uns et les autres. Durant la nuit, Skinner avait vu les plus courageux d'entre eux se glisser discrètement dehors par petits groupes afin de récupérer autant de flèches, de lances et de javelines que possible. Ils étaient loin d'en avoir autant que lorsqu'ils avaient ouvert les hostilités, mais au moins, ils en avaient en nombre suffisant pour tirer une dernière salve. D'autres enfants, enfin, revenaient d'incursions dans les alentours, en particulier dans les immeubles de Kensington Gore, où ils avaient raflé tout ce qui pouvait se révéler utile pour la bataille.

Et puis il y avait Jordan, qui était en train de grimper sur sa plate-forme, suivi de Blu-Tack Bill, Velvet les attendant patiemment au bas de l'échelle. Pauvre Paddy. D'abord il avait perdu sa chienne et ensuite la vie. Jordan pouvait tout aussi bien garder l'animal maintenant.

Juste après la Vigie, il y avait le groupe d'enfants habillés tout en vert. La bande de Saint-Paul. Ils étaient assis en demi-cercle face à Matt, qui leur faisait apparemment un sermon. Ou s'agissait-il d'un discours d'encouragement ? D'un appel à la mobilisation ?

— Soyez bénis vous qui êtes restés éveillés pour vénérer l'Agneau. Nous avons observé la vigile et nous allons maintenant abreuver du sang des Nephilim les sillons que nous labourons dans les champs du Seigneur. Ils sont la progéniture de Gog et de Magog, aussi innombrables que les grains de sable sur une plage. Ils ont traversé toute l'étendue de la terre pour venir encercler le camp des enfants de Dieu. Mais l'hallali va bientôt sonner pour eux. Le feu du ciel va les dévorer. Et leur commandeur, Satan en personne, sera jeté dans un lac de soufre en fusion, où il subira nuit et jour le tourment des flammes jusqu'à la fin des temps. Ce sont les esprits des démons et le mot s'est répandu jusqu'aux rois de la terre entière de se rassembler ici et de livrer bataille au lieu-dit Armageddon…

Skinner hâta le pas, pressé d'échapper à ce charabia sans queue ni tête. Dans son dos, Matt poursuivait sa diatribe en élevant la voix. À croire qu'il parlait de lui maintenant.

— Sa voix est comme le bruit d'une chute d'eau et de sa bouche jaillit une épée tranchante comme un rasoir avec laquelle il fauche les nations…

C'était du délire. Ces enfants s'étaient construit leur forteresse mentale, dans laquelle ils s'ébattaient gaiement, inconscients de leur propre folie, animés du sentiment trompeur d'être à l'abri de tout ce qui pouvait se passer à l'extérieur. Skinner le comprenait d'autant mieux que les Biscornus avaient vécu une expérience similaire, en autarcie dans leur petit monde, jouant aux jeux qu'ils avaient eux-mêmes inventés. Dans l'entrepôt, ils s'étaient fabriqué leur univers. C'étaient eux qui étaient normaux. Et le reste du monde qui était bizarre. Mais, au bout du compte, tout le monde n'avait-il pas tendance à réagir de cette façon ?

Une bribe de chanson résonnait au loin. Un mouvement attira son regard. Il scruta l'horizon, de l'autre côté du lac.

Et il se figea.

C'était impossible ! Son imagination devait lui jouer des tours.

Et pourtant, non – ils étaient reconnaissables entre mille. Ça ne pouvait pas être quelqu'un d'autre. Deux secondes plus tôt, il pensait aux Biscornus, là-bas, à l'entrepôt, et voilà qu'ils débarquaient pour de vrai.

La Reine de l'entrepôt dans son trône-chaise roulante, poussée par Monstar. Et les autres : TV Boy, Glutineuse, Betty Bulle… Tous. Et ils chantaient leur chanson…

« *On est les Biscornus, les tordus, les saugrenus !*
À la grande roue de la génétique on a eu du cul,
On est les Biscornus, les farfelus, le peuple élu !

Nos boyaux pendent, on effraie le bourgeois
On est le brouillon de Dieu, les moules sont cassés,
On est les Biscornus, on a les coudes à la place des pieds
Personne ne nous invite pour le thé… »

Skinner retourna en courant vers les bateaux.

— Quelqu'un peut me faire traverser ?

Une fille haussa les épaules en lui indiquant d'un hochement de tête qu'il pouvait grimper à bord de sa barque. Après que deux autres enfants les eurent poussés dans les eaux plus profondes, la fille se mit à ramer en cadence et la barque prit de la vitesse. À mi-chemin, Skinner, jusqu'ici sagement assis à l'arrière, n'y tint plus. Il se leva brutalement et fit de grands signes.

— Assieds-toi, malheureux ! s'exclama la fille. Tu vas nous faire chavirer. Un peu de patience, on y est presque.

Skinner s'excusa et se rassit. Quand, enfin, ils atteignirent la rive opposée, les Biscornus les y attendaient. Les retrouvailles donnèrent lieu à une fervente effusion d'embrassades, de mots de bienvenue et d'éclats de rire. Un attroupement d'enfants s'était spontanément formé autour d'eux, qui ouvraient de grands yeux en les montrant du doigt, ébahis par cette surprenante apparition.

— Que faites-vous ici ? demanda Skinner.

— On a reçu le message de Fish-Face, répondit la Reine du dépôt, par télékinésie.

— On ne pouvait tout de même pas rester le cul sur notre chaise, au dépôt, en attendant que les choses se décident sans nous, ajouta TV Boy. On fera tout notre possible pour aider.

— On va t'installer sur le toit de la Vigie, dit Skinner à la Reine du dépôt. À côté du général. Parce que, de nous tous, c'est bien toi qui cries le plus fort.

Ce disant, il éclata de rire, toute fatigue et toute détresse oubliées.

— En conjuguant nos efforts, on peut complètement bloquer les signaux des crevards, bafouilla-t-il. Ils seront incapables de s'organiser. Ce sera juste une masse informe. Paul n'aura plus aucune influence sur eux. Ils seront déchiquetés, labourés, pulvérisés…

Il rit de nouveau.

— Vous êtes venus. Nous voilà enfin réunis.

66

Les chiens de Ryan ne tenaient pas en place. La proximité de tous ces crevards les rendait fous. Il faut dire que, même au nez d'un Ryan qui, Dieu merci, possédait un piètre odorat, ils puaient leur compte. Au moins un petit avantage dans ce monde en pleine décomposition. Mais si lui les sentait, qu'est-ce que ça devait être pour les chiens ? D'autant qu'à la pestilence il fallait ajouter les mauvaises ondes qu'émettaient les adultes.

Ryan roula les épaules, puis fit quelques mouvements de rotation en laissant pendre ses bras. La température avait sérieusement chuté durant la nuit et la fraîcheur matinale n'était pas encore dissipée. Il aurait bien aimé aller se mettre au soleil, pour se réchauffer, mais il restait prudemment dans l'ombre afin de ne pas être vu.

Où diable était Nicola ?

Ils allaient devoir bouger, et elle n'était toujours pas revenue. En partant, elle avait pourtant dit qu'elle n'en avait pas pour longtemps, mais la nuit était passée sans qu'elle reparaisse. Il aimait bien Nicola. Elle avait toujours été cool avec lui, c'est-à-dire franche et réglo, et, au fil du temps, ils avaient développé une forte relation, basée sur l'entraide mutuelle. Ryan n'aurait pu nier qu'il lui arrivait également de penser à elle sur un plan plus intime, toutefois il savait qu'ils ne jouaient pas dans la même cour.

— On attend encore ? demanda Dom.

— Deux minutes. Faut au moins qu'on parle à quelqu'un de chez David.

— Pourquoi pas à eux ? répondit Dom en haussant le menton vers Park Lane où deux squatteurs du camp de John déambulaient d'un pas nonchalant.

Ils rentraient chez eux. Ryan se demanda combien d'autres quittaient le champ de bataille et prenaient la tangente. Tapis dans l'ombre, ils attendirent que les deux garçons passent à leur hauteur pour bondir.

— Haut les mains, c'est un hold-up !

Terrorisés par le chien de Ryan, les deux squatteurs ne firent même pas mine de se défendre.

— Je rigole, cousin. Tout ce qu'on veut c'est des infos.

— Ah ouais ? répondit un des squatteurs sans détacher son regard du chien.

L'animal, pour sa part, ne quittait pas non plus le garçon des yeux. Il n'avait pas encore été nourri ce matin.

— Vous étiez avec David et les autres cette nuit ?

— Ouais, répondit le squatteur.

— T'as pas vu une fille ?

— Tu m'étonnes. Plusieurs, même.

Ryan le regarda droit dans les yeux, assez durement pour lui faire ravaler son humour troupier.

— Je veux parler d'une fille en particulier, dit-il. Nicola. Grande. Rousse. C'est elle qui est chargée du Parlement. Elle est venue pour engager des pourparlers avec David.

— Exact, acquiesça le garçon en hochant la tête. Elle est morte.

— Quoi ? se récria Ryan, incrédule. Qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité. Elle est morte. Si j'ai bien compris, elle s'est pris la tête avec David. J'ai pas raison, mon frère ?

L'autre garçon opina du bonnet avant d'ajouter :

— David lui a tiré dans le dos. Bang. Et puis il a demandé à l'un de ses gars d'emmener le corps. Ils l'ont donné aux crevards. Pour faire disparaître les preuves, je suppose.

Ryan entendait sans entendre. Comprenait sans comprendre. Il était à la fois ici et ailleurs.

Il avait beau en saisir les mots, les phrases n'avaient aucun sens. C'était lui qui l'avait accompagnée ici. Il était responsable d'elle.

— Morte ? Comment… Pour de vrai ?

— Pour de vrai, confirma le premier garçon. Y a pas trente-six mille façons de le dire. Elle est partie. Pour de bon.

Ryan eut soudain envie de se ruer sur ses interlocuteurs et de les battre comme plâtre, de les étriller, de le leur faire payer, mais ç'eût été aussi insensé que ce que David avait fait, aussi se contenta-t-il de les abreuver d'insultes. Ils partirent sans demander leur reste.

— T'y crois à ça ?

— Franchement, j'ai du mal, répondit Dom, visiblement choqué.

— Va chercher les autres, ordonna Ryan. On va aller annoncer la nouvelle à ses gars.

Les chasseurs parcoururent au pas de course la distance qui les séparait du palais de Westminster, Ryan ne cessant, tout le long du chemin, de tourner et retourner les faits dans sa tête pour essayer de leur donner sens. Dès leur arrivée, la plus grande confusion s'empara du palais. Si la nouvelle avait plongé Ryan dans la sidération, chez les enfants du Parlement, elle suscitait surtout la colère. Une colère homérique, exprimée avec force hurlements, cris et vitupérations.

Ryan ne le supportait pas. Il sortit et alla s'asseoir sur le perron avec ses chasseurs, se demandant ce qu'ils pouvaient faire.

Et puis, un à un, les enfants les rejoignirent, bien décidés à traduire leur colère en acte.

— On veut se battre, dit un gamin appelé Bozo, la tête coiffée d'un casque de policier dont il ne se séparait jamais. On veut se battre contre David. Lui faire payer son crime.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Ryan se retrouva à la tête d'une petite division d'enfants de Westminster, armés et prêts à en découdre. Le détachement passa bientôt au pied de l'arc de triomphe qui s'élevait au centre du rond-point de Hyde Park Corner. Ryan leva les yeux vers la statue en métal noir qui occupait le sommet de l'arche. Il n'avait jamais vraiment compris ce qu'elle représentait. Une femme ailée, peut-être un ange, debout sur un char tiré par quatre chevaux, qui brandissait une couronne de laurier.

— La Victoire, expliqua Bozo en surprenant son regard.

— Tu te fiches de moi ?

— Pas du tout. J'en suis même pratiquement certain.

— Eh ben, espérons, hein ? C'est bon signe.

Soudain, des voix s'élevèrent dans les rangs. Bouillants de rage, certains vociféraient en désignant un groupe d'enfants, un peu plus loin sur la route, qui se dirigeait vers l'entrée du parc.

— Du calme, les gars, dit Ryan en secouant la tête. Je connais ces mecs. Ce ne sont pas des ennemis.

Il avait immédiatement reconnu le garçon qui ouvrait la marche. Grand, musclé, téméraire, un motif caractéristique taillé au rasoir dans ses cheveux courts : Achille.

— Hé ! Bro !

Achille s'arrêta aussitôt. Ryan courut à sa rencontre. Ils se saluèrent en se serrant les avant-bras. Achille était le meilleur guerrier que Ryan ait jamais vu. D'ailleurs, ça l'avait bien barbé qu'il reste à l'arrière le premier jour, mais il avait ses raisons. Et, à l'évidence, aujourd'hui celles-ci étaient à l'exact opposé : il avait toutes les raisons de se battre.

Sa présence mit aussitôt un peu de baume au cœur de Ryan. Il pouvait enfin oublier ce que David avait fait à Nicola et se concentrer sur ce qui les attendait. Finies les rondes furtives à la lisière du champ de bataille. Au diable les tactiques de Jordan. Il allait se battre. Au côté d'Achille. Épaule contre épaule.

— Il est encore tôt, dit Ryan tandis qu'ils se remettaient en marche. J'entends pas de bruit de bataille. En tout cas, Jordan va être super content de te voir.

— C'est pas chez lui qu'on va, répondit Achille. On va attaquer les crevards par le flanc pendant qu'ils dorment encore. Ils ne s'y attendent pas. Personne ne va en revenir. Au sens propre comme au figuré. On y va à fond et on ne s'arrête pas avant que le dernier d'entre eux ait mordu la poussière.

Ils s'enfoncèrent dans le parc, Achille et Ryan en tête, suivis des chasseurs et enfin d'une foule d'autres enfants fondus en une seule et même unité. Achille leur faisait contourner la Serpentine par l'est.

— Ce n'est pas la stratégie de Jordan, dit Ryan.

— Pas besoin de stratégie quand on se bat contre des brutes décérébrées.

— Ces crevards-là ne sont pas complètement décérébrés.

— T’inquiète, ils le sont bien assez.

— T’as vu leur nombre ?

— M’en fous. Je les tuerai tous s’il le faut.

— Jordan va pas apprécier.

— Libre à lui. Il dirige la défense, moi je commande l’attaque.

Ils commençaient à entendre de la musique ou, plus exactement, le discordant barouf que faisaient les musiciens de Saint-Paul en cognant sur leurs tambours, en soufflant dans leurs cuivres et en donnant de la cymbale. Ils arrivèrent bientôt à l’extrémité du lac, là où commençait la barricade. À l’intérieur du camp retranché, certains enfants, ayant repéré Achille, se précipitèrent pour l’acclamer. Achille leva sa lance en l’air, tel un étendard, en allongeant le pas, comme s’il avait hâte d’en découdre.

Les crevards étaient là, face à eux. Ils avaient dormi empilés les uns sur les autres et sortaient peu à peu de leur torpeur, se redressaient et regardaient autour d’eux. Un spectacle dantesque, comme si toutes les tombes d’un immense cimetière s’étaient ouvertes et que les morts revenaient à la vie.

Achille émit un sifflement admiratif.

— T’avais raison. Ça en fait des sacs à pus !

— Tu veux toujours pas aller voir Jordan, au moins lui dire que t’es là ?

— J’ai le goût du sang dans la bouche. Faut que je tue kekchose.

Ryan eut soudain le sentiment de s’être laissé emporter. Certes, il était rompu au combat, mais par petits groupes. Là, ça n’avait rien à voir. D’autant qu’à part ses chasseurs les enfants qui composaient la troupe étaient loin d’être des combattants expérimentés. Il n’y avait que des enfants du Parlement, plus ceux du musée qui avaient profité du retrait d’Achille pour tirer au flanc. Il n’aurait pas voulu être à leur place car ça devait leur faire tout drôle de se retrouver ainsi propulsés au front. Ce n’était sans doute pas ce à quoi ils s’attendaient en se levant ce matin. Bah, il n’avait pas le temps de réfléchir au problème puisque Achille s’était mis à courir, que Ryan l’avait imité sans même s’en rendre compte et que tous les autres fonçaient dans leur sillage. Les chasseurs lâchèrent les chiens qui bondirent à la gorge de l’ennemi à peine quelques secondes avant leurs maîtres.

Les molosses donnaient des coups de crocs enragés aux crevards qui, désorientés, tournaient en rond, pris au dépourvu par cette attaque

inattendue. Ryan donna un coup à droite, un coup à gauche, tuant d'emblée deux adultes. De son côté, Achille y allait fort lui aussi, la pointe de sa lance, tel un piston meurtrier, ne cessait de s'enfoncer dans des visages, des poitrines, des flancs, des dos, des ventres… Partout autour de lui, Ryan sentait d'autres enfants attaquer, pousser, enfoncer les lignes ennemies.

L'effet de surprise avait vécu. Le reste de l'armée de Saint Georges s'était réveillé et les flots de crevards déferlaient dans tous les sens, certains convergeant vers Ryan, d'autres se précipitant contre la barricade. Une nuée de flèches, de lances, de pieux et de pierres vola par-dessus le rempart avant de s'abattre sur eux telle une grêle de mort.

Dorénavant, il n'y avait plus moyen de reculer.

67

— Que se passe-t-il, Bill ? Dis-moi. Il me faut des chiffres.

— De nouveaux combattants, répondit ce dernier. En provenance de l'est. Ils attaquent l'ennemi sur son flanc gauche.

— Des chiffres, Bill ! Des chiffres !

Celui-ci se mit alors à débiter le nombre de crevards présents dans ce secteur, puis celui des nouveaux arrivants.

— Ce n'était pas le plan, dit Jordan en gardant les yeux clos.

— Peut-être, mais ça marche. Les enfants gagnent du terrain. Et ça excite ceux du camp. Ils sont prêts à se battre maintenant. Une minute. Quelque chose se passe sur notre gauche.

— Quoi ? dit Jordan. Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai encore donné aucun ordre.

— Les enfants verts tentent une sortie, je dirais.

— Comment ça ? dit Jordan en ouvrant enfin les yeux pour essayer de voir ce que faisait Matt.

Mais il n'y voyait rien. Tout était flou. Ils étaient trop loin.

— Est-ce qu'ils s'enfuient ?

— Non. Ils ont ouvert les barrières. Pas pour exterminer une fournée de crevards, non, ils tentent bel et bien une sortie.

— Les chiffres. Il me faut les chiffres.

Et une fois encore, Bill énuméra. Jordan fit un rapide calcul mental en le confrontant à la carte qu'il gardait dans un coin de sa tête. Puis il adapta sa stratégie en conséquence.

Et comprit que ça pouvait marcher.

— OK, dit-il. Deux détachements attaquent l'ennemi par le flanc opposé. On va les prendre en tenaille. Pas d'assaut frontal pour l'instant, pas avant que j'en sache davantage.

Il cria une série d'ordres à ses musiciens d'ordonnance qui les traduisirent en soufflant à pleins poumons dans leurs instruments : rassemblement des troupes d'élite. Ensuite, dès qu'il connaîtrait la forme que prenait la bataille, dès qu'il saurait quel flanc était le plus profondément enfoncé, il lancerait ses unités en soutien pour tenter d'emporter définitivement la décision.

Tout était de nouveau sur les rails.

Jackson se tenait en position avec ses troupes. Elle trépignait tant elle avait hâte de se jeter dans la bataille. Hier, ça avait été une longue journée de galère, passée à défendre la barricade, à défoncer les crevards que Jordan laissait entrer au compte-gouttes pour affaiblir peu à peu les forces de l'armée ennemie, puis à retourner à la barricade. Aujourd'hui, le rythme des combats, tout comme la stratégie, avait changé. Il n'était plus question d'attendre, de défendre. Non, cette fois, ils allaient passer à l'offensive. Elle le sentait. Elle avait vu Achille, à la tête de ses troupes, opérer une percée sur le flanc gauche de l'armée des crevards. Elle aurait tant voulu participer. Se battre à son côté.

Les yeux fixés sur Jordan, juchée sur sa plate-forme, elle trépignait, impatiente qu'il donne le signal de la charge. À droite en soutien d'Achille, ou à gauche en soutien de Matt, qu'importe. Un bon général renforçait toujours ses unités les plus aguerries. On pouvait donc supposer que ce serait celle d'Achille. Les unités les plus faibles devaient être abandonnées. C'était comme ça. Matt était monté au front en supputant que l'Agneau le protégerait. De fait, pour la plupart, ses troupes avançaient sous la seule protection de leurs bannières et de leurs chants. Quel espoir avaient-ils ? Alors que si Jordan l'envoyait en soutien d'Achille, il pouvait ouvrir une brèche dans l'armée de Saint Georges et pourquoi pas la scinder en deux.

Allez… Allez !

Jordan dit quelque chose à Bill. Les ordonnances claironnèrent. Jackson hurla :

— À l'attaque ! À droite !

Puis elle démarra au pas de charge. L'équipe d'Olive ouvrait déjà les barrières. Ils émergèrent hors du camp, à découvert.

— On suit derrière ! On reste bien groupé. N'oubliez pas ce que vous avez appris à l'entraînement !

Très vite, ils remontèrent les derniers rangs de l'unité d'Achille, ceux des traînards qui renâclaient à se battre ou qui avaient beaucoup trop peur pour aller en première ligne. Elle chargea, taillant en pièces tous les crevards qui passaient à sa portée, les abattant d'un coup de sa lourde épée. Il ne lui fallut pas longtemps pour rejoindre l'avant-garde, où elle retrouva Achille, au milieu d'un monceau de cadavres.

— Contente de te voir, dit-elle en prenant place à son côté.

— Pareil, répondit Achille.

Il était couvert de sang de la tête aux pieds. Et il avançait posément, piétinant sans merci les corps de ceux qu'il avait occis, laissant le soin à ceux qui se trouvaient derrière lui d'achever les blessés.

Jackson se joignit à lui, sabrant, taillant, plantant et lacérant de bon cœur. La tâche n'était pas aisée, cependant. C'était même le combat le plus dur auquel elle ait jamais pris part. Il y en avait trop à tuer. Beaucoup trop. L'euphorie initiale retombée, les cris de guerre des siens éteints, elle s'était peu à peu enlisée. Pour ne pas dire embourbée. Porter ainsi le fer contre une armée dont on ne voyait pas le bout était déprimant, épuisant. Elle transpirait à grosses gouttes, cherchait son souffle, l'épée de plus en plus pesante dans sa main.

D'autant qu'ils n'avançaient plus, voire reculaient sous l'effet de la simple inertie de la foule qui leur faisait face. Le doute commençait à l'envahir. Quelle chance avaient-ils ? Cette poignée d'enfants contre cette mer d'ennemis ? Elle avait l'impression de se battre au ralenti. Même Achille fatiguait. Le langage du corps ne mentait pas. On ne pouvait pas garder toute la journée ce niveau d'énergie. Autour d'elle, ses compagnons tombaient, submergés par les crevards. Elle luttait pour refouler les images d'ongles acérés et de crocs dévastateurs qui s'imprimaient devant ses yeux.

— À moi ! cria-t-elle, l'effort lui écorchant la gorge. Restez bien groupés. Couvrez votre voisin !

Elle était désespérée ; et, pour la première fois, elle avait peur. Ils allaient tous y passer. Achille avait merdé. Jordan avait merdé. Elle avait merdé… C'est alors qu'elle ressentit un énorme choc au niveau de la poitrine. Déstabilisée, elle bascula en arrière, avant de s'effondrer, le souffle coupé. Allongée à plat dos dans l'herbe, elle n'entendait plus rien. Le regard tourné vers le ciel, elle peinait à comprendre ce qu'elle voyait. Une boule de feu semblait s'élever dans les airs.

Retrouvant peu à peu ses esprits, elle redressa péniblement le buste et s'assit. Autour d'elle, enfants et adultes gisaient tous sur le sol. Elle se souvenait d'une vive lueur, juste avant l'impact. Portant son regard au loin, elle aperçut un nouvel éclair blanc, aveuglant, suivi par une flamme rouge et un flash orange. Aussitôt après, un petit nuage d'une épaisse fumée noire explosa dans le ciel, soudain empli de ce qui ressemblait à une brume rose. Puis une détonation assourdissante retentit.

Son ouïe lui revint graduellement : un interminable sifflement strident qui lui vrillait les tympans. Elle avisa Achille, debout à son côté.

— C'était quoi, ça ? demanda-t-elle.

— J'sais pas, dit Achille en secouant la tête. L'apocalypse ?

Une troisième détonation retentit, tout aussi terrible que les précédentes. Et puis une autre. Et encore une autre. Jackson se boucha les oreilles. En tout, elle compta neuf explosions, qui déchirèrent l'armée de crevards, la laissant hébétée, prise de vertige.

— M'est avis que quelqu'un est en train de leur faire des misères, dit Ryan en approchant d'eux, un grand sourire aux lèvres. Vous avez vu la brume rose, dans le ciel ? C'étaient des gens.

— OK, dit Jackson, je crois qu'il est temps d'en finir.

Sur ces mots, Achille, Ryan et elle, suivis de leurs troupes, chargèrent en poussant un cri de guerre farouche.

Après un long silence, comme si le monde avait été frappé d'effroi – ce qui était le cas –, des choses se mirent à tomber du ciel. De la suie, des bouts de métal, des morceaux de chair calcinée, un crachin ensanglanté.

Des cris affreux résonnaient dans tout le parc. Levant les yeux, Ben aperçut des mouettes, des centaines et des centaines de mouettes qui tournoyaient dans le ciel avant de fondre en piqué sur leur festin.

— Ouah ! punaise, là on peut dire qu'on a assuré, dit Bernie.

Ben n'arrivait pas à y croire. Neuf des voitures piégées avaient explosé. Tout ce qu'ils avaient monté avait fonctionné. Les explosifs, les voitures en pilotage automatique, les détonateurs bidouillés. Tout.

Ils avaient extrait les explosifs de l'enfer de Wembley. Le stade était rempli d'un immonde tas d'os et de chair putréfiée à moitié mangée par les rats. De banales cannes d'acier coincées dans le volant, associées à des cales en bois posées sur les pédales avaient suffi pour transformer les voitures en drones kamikazes. Les mécanismes de mise à feu étaient de simples minuteurs couplés aux détonateurs qu'ils avaient dénichés à Wembley.

Ensuite, ils avaient bossé jour et nuit au camp de Saif, dans le magasin IKEA. Une vraie course contre la montre. Ils auraient aimé être prêts la veille, mais ils avaient préféré tout vérifier une dernière fois plutôt que de se précipiter. Ils n'avaient pas droit à l'erreur. Il fallait que ça marche.

Et ça avait marché du feu de Dieu ! Ils avaient sans doute pulvérisé la moitié de l'armée de Saint Georges. Ils se tournèrent et regardèrent Saif et Shadowman qui, légèrement en retrait, accoudés à une barrière de sécurité, contemplaient le carnage avec satisfaction. Après avoir fait un check, les deux garçons s'approchèrent de Ben et Bernie et les embrassèrent.

— Ils ne s'attendaient sûrement pas à ça, dit Saif.

— J'ai juste les boules que la dernière n'ait pas explosé, dit Bernie. J'aurais bien aimé faire carton plein.

— Neuf, c'est déjà très bien, dit Saif. Et on vous doit tous une fière chandelle. À ce titre, vous êtes dispensés de combat. Vous avez largement fait votre part. Il ne vous reste plus qu'à vous trouver un endroit peinard et à profiter du spectacle.

— T'inquiète, dit Bernie, on n'avait pas l'intention de se battre.

— Il faut de tout pour gagner une guerre, dit Shadowman. Tout ce qui vous incombe dorénavant, c'est de rester en vie.

— C'est à notre tour de livrer bataille, dit Saif en pivotant face à ses troupes, alignées sur North Carriage Drive et Bayswater Road.

Celles-ci se préparaient à enfoncer l'armée de Saint Georges par l'arrière dès que les produits chimiques se seraient entièrement consumés.

— Tu viens avec nous, Shadow ?

— Désolé, une affaire à régler avant.

— Toujours pareil avec toi, dit Saif en lui faisant un autre check. Tu suis ton propre programme, hein ? Et dire qu'y a encore pas si longtemps, je pouvais pas te piffer… J'étais franchement con de penser que je savais tout mieux que tout le monde.

— Pas de problème. On commet tous des erreurs. L'essentiel, c'est qu'on gagne cette bataille. C'est tout ce qui compte.

Shadowman partit d'un pas pressé, longeant le haut du parc en direction de Park Lane, son long manteau gris battant au vent dans son sillage, son sac fermement sanglé sur sa poitrine, son arbalète suspendue dans le dos. Puis il bifurqua dans Park Lane et prit vers le sud, en direction de l'endroit où David et Jester avaient installé leur QG. Il était persuadé de pouvoir se glisser tout près d'eux sans être vu. De fait, c'était sa spécialité. Être à l'affût. Camouflé. Il pouvait se cacher à trois mètres de quelqu'un sans que cette personne décèle sa présence.

À l'approche du camp, il ralentit l'allure et progressa plus prudemment. Beaucoup d'enfants quittaient le parc et traversaient la rue, tels des rats fuyant un immeuble en flammes. À première vue, il s'agissait surtout des squatteurs de John, même si, parmi eux, on distinguait aussi quelques blazers rouges.

Shadowman s'avança d'un pas nonchalant et se fondit discrètement dans la foule. Il suffisait souvent de faire comme si de rien n'était pour éviter d'éveiller les soupçons. Du coin de l'œil, il inspectait les visages, en cherchait un en particulier. C'était pas bon – il lui fallait un meilleur point de vue. Près de la lisière du parc, il repéra un arbre dont les premières branches semblaient accessibles. Il s'en approcha à pas furtifs et grimpa en vitesse, caché derrière le tronc, jusqu'à se perdre dans la frondaison. L'arbre était assez haut pour lui offrir un bon point de vue sur le champ de bataille.

Les explosions avaient vraiment fait la différence. Alors qu'auparavant le parc ne semblait pas assez vaste pour contenir la foule de crevards, maintenant toutes les lignes arrière avaient disparu, soit quasiment la moitié du contingent, réduit en poussière. Le reste de la division s'était fragmenté en petits groupes désunis et désorganisés. Au sud, un flux ininterrompu d'enfants se répandait hors du camp de Jordan et les taillait en pièces.

Toutefois, la bataille était loin d'être terminée. Les crevards avaient toujours l'avantage numérique et, au cœur de leur armée, il y avait toujours

Saint Georges, reine des abeilles au milieu de son essaim, qui, tel un aimant, attirait à lui ses fidèles. Lentement, les uns et les autres s'agrégeaient, formaient un grand cercle, restauraient un semblant d'ordre. Et là, plus près, un autre groupe organisé était rassemblé autour d'un autre puissant crevard.

Non, c'était pas fini.

Shadowman reporta son attention sur la route et sortit ses jumelles. Puis il observa la débâcle des enfants, y cherchant un manteau familier. Un de ceux qu'on ne pouvait pas rater. Et qui ne laissait planer aucun doute quant à l'identité de son propriétaire car lui seul en portait un semblable.

Un manteau fait d'un patchwork multicolore.

Shadowman avait une affaire à régler.

C'était vraiment un coup de bol que Jester l'ait vu. Il s'était glissé à la lisière du camp pour dissimuler son manteau beaucoup trop voyant sous une guérite. Il ne voulait pas prendre le risque que David ou un de ses gardes le repère alors qu'il prenait la tangente. Tous les sens en alerte, il s'était écarté de la foule et c'est alors que, scrutant une énième fois les alentours, il l'avait aperçu, grimpant à l'arbre. Shadowman. Dylan Peake. Le plus vieil ami de Jester encore en vie et sans doute celui qui souhaitait le plus ardemment sa perte.

Jester hoqueta puis jura. Il était convaincu que c'était lui qu'il cherchait dans ses jumelles. Bon sang, il s'en était fallu d'un cheveu. Si Jester n'avait pas été sur le qui-vive, guettant le moindre mouvement suspect, il ne l'aurait jamais repéré là-haut, dissimulé dans le feuillage. Même là, il fallait vraiment se concentrer pour le voir tant il avait tendance à se fondre dans le décor. Il était bon. D'ailleurs, il l'avait toujours été.

Jester avait tout planifié pour sauver sa peau. Il faut dire que c'était un maître en la matière. Il allait profiter de l'absence de David pour retourner au palais et en prendre possession. Enfermer David dehors. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Jester pouvait discuter avec tout le monde, conclure des accords, se faire des amis. Sortir de cette ornière. David avait été un bon chef, mais il avait perdu la boule. Quand les dirigeants commencent à débloquer, on s'en débarrasse.

Tuer Nicola. Quelle connerie. David avait dépassé les bornes. Il fallait que quelqu'un l'arrête.

Jester laisserait ce soin à un soldat. Il était un stratège, pas un guerrier.

Jester savait ce que Shadowman lui dirait s'il le trouvait. Shadowman était de ces personnes horripilantes qui veulent toujours bien faire.

Il le prendrait bille en tête. Il l'attaquerait en représailles de ce que David avait fait. Il l'accuserait de complicité. Il dirait qu'on ne peut pas tout le temps se contenter de fuir…

Le truc, c'était que Shadowman avait raison.

Jester jura et s'adossa à la paroi de la guérite, à l'abri du regard de Shadowman. Luttant pour retenir ses larmes, il chercha à tâtons le manteau qu'il avait roulé et caché sous le préfabriqué.

Il ne pouvait pas quitter la bataille ainsi. Il avait tenté d'arrêter David. Si Jester voulait être à nouveau capable de regarder Shadowman dans les yeux… Non. Pas que Shadowman. Si Jester voulait être capable de se regarder dans une glace, il devait faire ce qui s'imposait.

Pour une fois dans sa vie, il devait faire preuve d'altruisme.

Il enfila son manteau.

Il fallait qu'il y retourne.

68

— Ça va aller. Ça va aller. Accroche-toi.

Archie Bishop se trouvait au côté d'un des gars qui les avait récemment rejoints. Le mec avait un gros nez et Archie était presque certain qu'il s'appelait Andy. Il n'en savait pas davantage sur lui. Et il n'aurait sans doute jamais l'occasion de combler cette lacune. Ces derniers jours, beaucoup d'enfants avaient rallié le camp de Matt, attirés par la promesse d'une protection divine ou d'un monde meilleur.

La majorité d'entre eux étaient morts.

Andy avait un morceau de clôture fiché dans le corps. Un long bout de bois effilé et hérissé d'échardes. Sous les yeux d'Archie réduit à l'impuissance, une mère le lui avait enfoncé dans le torse avant de poursuivre son chemin, comme si de rien n'était.

Archie serrait Andy dans ses bras. Il était couvert de son sang. Il ignorait combien de temps encore il pourrait tenir. La moitié de ses amis de Saint-Paul avait été tués. Ils avaient bien tenté de se protéger contre le déferlement de crevards, mais ils n'étaient pas assez forts. Les chants religieux et les bannières ne protégeaient pas des griffes, des dents, des bouts de métaux tordus, des pierres et des pieux. Seuls les guerriers les plus aguerris étaient encore debout, ou peut-être ceux qui avaient eu le plus de chance ou qui étaient les mieux armés. Ce qui était certain c'est que, dans la confusion et le chaos de la bataille, ils avaient été séparés du corps principal

de l'armée de Jordan. Archie ne savait absolument pas ce qui se passait ailleurs. Les enfants étaient-ils en train de gagner ? Ou les crevards les taillaient-ils en pièces ?

— Attaquez-moi ! C'est moi l'élu. Je suis la Némésis ! Attaquez-moi !

Matt hurlait en arpentant le champ de bataille, brandissant haut la toute première bannière qu'ils avaient faite, celle qui montrait l'Agneau et le Bouc – le garçon étincelant et le garçon sombre. Et puis cette fameuse légende, « Angus Day ». Très drôle si ça n'avait pas été aussi tragique. Un peu comme cette journée, en fait.

Matt marchait d'un pas martial entre les crevards qui les entouraient. À son approche, ceux-ci s'écartaient. Aucun ne le touchait. À croire que Matt était environné par un champ de force qui le rendait invisible. Pareil à de la matière noire. Archie l'attrapa et le tira vers lui.

— Reste avec nous.

— Pourquoi refusent-ils de m'attaquer ? se lamenta Matt.

— Comment veux-tu que je sache ? cria Archie. Mais si tu as le pouvoir de nous protéger, je t'en prie, fais-le !

Les yeux brillants d'une lueur démentielle, Matt agrippa le bras d'Archie et le serra à le broyer.

— Le salut arrive, dit-il. L'Agneau nous envoie ses anges. Les portes du paradis sont ouvertes et là, devant moi, se tiennent deux chevaux blancs montés par deux cavaliers vêtus d'or étincelant. Ils suivent un roi, habillé d'une toge teinte de sang. L'armée des cieux marche dans son sillage, chevauchant des sauterelles qui ressemblent à des chevaux harnachés pour la guerre, et leurs dents sont aussi acérées que les crocs des lions. Elles sont fortes, elles portent des plastrons de fer, et le bruit de leurs ailes est semblable au roulement du tonnerre qui accompagne la charge d'une division de cavalerie.

Archie l'aurait frappé. Il fallait lutter, se battre, et non pas attendre l'arrivée de super-héros célestes.

— Tu les entends ! poursuivit Matt. Ils arrivent ! Ils ont entendu notre appel. Les Nephilim ont tué le garçon, mais l'Agneau est vivant ! Ils arrivent. Ne les entends-tu pas ?

Archie n'entendait rien du tout, sinon l'incessant ronflement macabre de la bataille, le sifflement chuintant des crevards, les grognements et les souffles grinçants des enfants épuisés, les râles des mourants. Matt croyait-

il réellement qu'un essaim de sauterelles allait venir à leur rescousse ? Des sauterelles, ou des anges, ou des cavaliers auréolés d'or…

— Écoute ! Tu les entends maintenant ?

Archie tendit bêtement l'oreille. Ni ronflement, ni vrombissement, ni battements d'ailes.

— Concentre-toi ! hurla Matt. J'entends les voix de milliers d'anges. Les Nephilim vont être vaincus.

Archie devait le croire. Il n'avait pas le choix. Dans le cas contraire, cela revenait à accepter la défaite, à accepter l'oubli. L'espoir était tout ce qui leur restait. L'espoir et la foi.

L'Agneau allait les sauver.

69

Paul leva les yeux. Boney-M était là, avec ses amis. Des silhouettes furtives qui dessinaient des cercles dans le ciel. Il distinguait leurs ailes tannées, esquintées et dentelées, leurs membres brisés qui ne tenaient plus que par des lambeaux de peau et de rares tendons, leurs gueules tordues et, surtout, leurs yeux noirs, au regard perçant, rivés au sol. De temps à autre, l'un d'eux descendait en piqué et emportait une âme aux Enfers. Ils nettoyaient le champ de bataille. Ils moissonnaient.

Et voilà que Boney-M en personne fondait droit sur Paul, qui leva les bras pour se protéger. Pourtant, au moment d'attaquer, Boney se posa à côté de lui dans un fracas de petits bruits secs, son long bec claquant tant et plus. Il le scruta d'un regard accusateur.

— Pauvre raclure de fond de bidet, railla-t-il. Tu te prends pour qui ? Dieu ? T'es même pas digne de sucer ce que j'ai sous les ongles des pieds. Tu leur as parlé, n'est-ce pas ? À ces saloperies puantes ? Tu leur as transmis le mot de Dieu ? Vraiment ? La Terre à blanc-bec – *tu n'es pas Dieu. Dieu, c'est moi*. Le terrible Dieu de la Guerre. Mes Valkyries et moi, nous allons enrôler les morts. Toi, t'as toujours été qu'une crotte, une quantité négligeable. Comment en est-on arrivé là ? C'est quoi, la cause de tout ça ? Ta sœur ? Ces enfants n'ont pas tué ta sœur et tu le sais très bien. Le collectionneur. Tu te souviens de lui ? Ce gros tas de graisse et de boyaux. Tu sais pertinemment que c'est lui qui a tué Olivia. Tout ce cinéma

n'aura servi à rien. Ils vous ont battus, les crevards. Ils vous ont transmis leur poison, leurs parasites. C'est tout ce que vous êtes pour eux, des hôtes pour leurs germes. Des gogos. Et tu le vois, lui, là-bas, qui vient vers toi… ?

Paul pivota brusquement tandis que Boney partait d'un rire cassant. Jouant des coudes, Jester fendait la foule d'enfants et se dirigeait vers lui.

— Que veut-il ? demanda Paul à l'oiseau.

Mais Boney-M avait disparu. Et quand Paul bascula la tête pour regarder en l'air, il ne vit que des mouettes.

Jester jeta un œil à Paul. Il ne le connaissait pas du tout. Il ignorait autant l'origine du traumatisme qui l'avait rendu brindezingue que la manière dont il s'y prenait pour communiquer avec les crevards. Cela faisait à peine quinze jours qu'il avait fui le musée d'Histoire naturelle pour rejoindre le camp de David. Il était fou en arrivant, il était fou maintenant.

Pour l'heure, tout ce qui comptait aux yeux de Jester, c'est qu'il était du côté de David et que David était du côté de Saint Georges. Et il fallait que Jester les arrête. Voilà déjà un moment qu'il aurait dû réagir. Il n'aurait jamais dû laisser les choses aller aussi loin. Il regarda par-dessus l'épaule de Paul, au-delà de leur fragile rempart de bois, là où l'ignoble armée d'adultes avançait d'un pas lourd et obstiné vers les troupes de Jordan. Ignorant le camp de David.

Ce n'était pas la palissade de bois qui les protégeait, c'était Paul, grâce à l'étrange capacité qu'il avait de contrôler les crevards. Tout reposait là-dessus. Par conséquent, quel que soit le ressort de cette relation, il fallait y mettre un terme et ainsi donner une petite chance à Jordan de reprendre la main. Couper le lien, puis anéantir Saint Georges et son armée. Se débarrasser définitivement de cette menace. Tous les crevards à des kilomètres à la ronde étaient rassemblés ici. Et si les enfants réussissaient à les rayer de la surface du globe ?

Jester allait s'en charger. Il allait faire ce qui s'imposait.

— Paul ! cria-t-il. Arrête ça ! Arrête ça tout de suite. Le signal, dans ta tête. La voix avec laquelle tu leur parles. Fais-la taire.

Paul secoua nerveusement la tête. Il était couvert de sueur. D'une pâleur cadavérique. Sous sa peau diaphane, on distinguait le bleu de ses veines. Il

avait les yeux rouges et fiévreux. Il tremblait. Aussi fermé qu'une huître, il était totalement hermétique à ce que disait Jester.

— J'ai dit arrête ! Arrête immédiatement.

— J'peux pas, répondit Paul dans un filet de voix. C'est trop tard. C'est fait. Qu'ils meurent tous jusqu'au dernier. Et qu'on en finisse. Armageddon. Que tout s'arrête. La douleur. La peur. À quoi bon lutter ? Résister ? Que les ténèbres adviennent…

— Peut-être que *toi*, tu n'as aucune raison de vivre, s'écria Jester avec colère, les larmes aux yeux, mais moi *si*. Et tous les enfants qui t'entourent aussi. Tu n'as pas le droit de les laisser mourir. Tu n'es pas plus important qu'eux.

— Aucun de nous n'a d'importance. Nous ne sommes que des parasites. Quelle différence ça fait qu'on vive ou qu'on meure ?

— Très bien. Si c'est comme ça que tu le prends…

Il n'avait pas terminé sa phrase qu'il attrapa Paul à la gorge, le faisant tomber en arrière. Derrière lui, il entendit des enfants crier. Il les ignora et resserra son étreinte.

Il ne savait pas s'il serait capable d'aller jusqu'au bout et de prendre la vie de Paul. Même en sachant que son geste permettrait d'en sauver des centaines d'autres. Au fond, Paul était un garçon comme lui et la tristesse dans son regard faisait flancher Jester. Il était sur le point de lâcher prise lorsque les chairs de Paul cédèrent, tel du carton mouillé. C'était comme s'il n'y avait plus rien sous la peau, comme si, à force de putréfaction, les tissus avaient entièrement disparu. Les doigts de Jester s'enfoncèrent dans le cou de Paul et sa tête bascula brutalement de côté tandis qu'un épanchement de pus jaune et vert poissait son col roulé. Jester poussa un cri de terreur et retira vite fait ses mains qui dégoulinaient d'humeur grisâtre. Sous ses yeux horrifiés, l'éruption de gelée se poursuivait. Elle semblait presque vivante tant elle bouillonnait, rampait, se tortillait. C'est alors que Paul tira sur son col, exhibant un trou béant rempli de gelée vivante.

— Merci, soupira-t-il en souriant.

Puis ses yeux se révulsèrent et ses paupières se fermèrent.

Jester se plia en deux et vomit sur l'herbe.

Quelqu'un l'agrippa par son manteau. Il tourna la tête. David.

— Qu'est-ce qu'on a fait ? balbutia-t-il, comme aimanté par le cadavre de Paul. Qu'est-ce qui nous a pris… ?

Déjà, Jester percevait un changement chez lui. Le lien avec les crevards était rompu, le cercle magique dissous.

Dorénavant, ils n'étaient plus protégés.

70

Accompagnée de quelques autres, Franny travaillait au potager du palais. À genoux, tête baissée, tous s'affairaient autour d'un carré de légumes. Absorbés par leur tâche, ils ne pensaient plus à ce qui pouvait se passer à Hyde Park. Beaucoup d'enfants étaient restés au palais : l'ensemble du personnel de cuisine, les jardiniers, les infirmiers et les préposés au ménage. Chacun faisait son boulot comme si de rien n'était. Parfois, lorsque le vent changeait de direction, des bruits en provenance du parc leur parvenaient – des éclats de musique, des piaillements d'oiseaux, des cris, des hurlements. Rien d'assez précis pour les renseigner sur le déroulement de la bataille, assez toutefois pour leur rappeler qu'il se passait quelque chose. Un événement considérable, historique, au retentissement immense. Ensuite, ils avaient entendu tonner une série d'explosions.

Franny était contente que David soit parti combattre les adultes. Qu'il les raie de la surface de la terre. Il reviendrait en triomphateur, en sauveur. Il serait heureux de voir qu'elle avait tenu le palais en bon ordre en son absence. Peut-être même qu'il… ?

Non. Il ne l'avait jamais regardée avec ces yeux-là. Pour lui, elle n'était rien d'autre que cette bonne vieille Franny. La responsable du potager. Celle qui veillait à ce qu'ils aient toujours de quoi manger.

Elle se redressa pour soulager son dos courbaturé. Creusant les reins, les mains derrière la tête, elle tira sur ses épaules et jeta machinalement un

coup d'œil au palais.

Elle fronça les sourcils.

Pod était rentré. Elle se précipita vers lui en courant, zigzaguant entre les différents parterres. Était-ce terminé ? Était-il venu leur annoncer la bonne nouvelle ? La victoire ? Non… En approchant de la porte du jardin, elle comprit tout de suite que quelque chose n'allait pas. Pod, la mine contrariée, passait nerveusement les doigts dans son épaisse chevelure.

— Est-ce que tout va bien ?

Pod fit non de la tête.

C'était la première fois qu'elle le voyait comme ça. Pod n'était pas du genre inquiet. Il avait même tendance à tout prendre avec décontraction.

— Qu'y a-t-il ? s'impatienta Franny. Pourquoi es-tu de retour ? Est-ce que David est rentré aussi ?

— Non. David n'est pas là.

— Il fait quoi ? Est-ce qu'on met la pâtée aux étrangers ?

— C'est même pas contre eux qu'on se bat.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi on ne les combat pas ?

— Parce qu'on est de leur côté, répondit Pod avant d'éclater du rire le plus horriblement grinçant que Franny ait jamais entendu.

Presque tous les enfants avaient lâché leurs outils pour accourir. Rassemblés autour de Pod, ils étaient pendus à ses lèvres.

— Raconte, dit Franny. On n'est au courant de rien ici.

Pod croisa son regard et, les yeux pleins d'épouvante, il se mit à relater les événements. À l'écoute de son récit, Franny porta la main à sa bouche et commença à mordiller jusqu'au sang la petite peau entre le pouce et l'index. Elle avait l'impression qu'elle allait vomir. Quand Pod lui raconta comment David avait abattu Nicola, elle poussa un hurlement déchirant.

— Il fallait que je rentre, dit Pod. Je ne pouvais pas rester. C'est pas bien ce que fait David. S'il revient, on ne doit pas le laisser entrer.

Franny tressaillit. *Interdire à David d'entrer ?* Elle en avait le tournis. Tout ce en quoi elle croyait s'effondrait. Qu'allaient-ils faire sans David ? Mais qu'est-ce qui lui avait pris ? Non. Ça ne pouvait pas être vrai. Ça n'avait pas de sens.

C'est alors que trois gars du peloton de Pod déboulèrent en trombe.

— Faut que tu viennes, vite ! dit l'un d'eux.

Pod se précipita à l'intérieur. Franny lui emboîta le pas, bien décidée, cette fois, à rester en prise avec les événements. Après une succession de couloirs, de vestibules, d'antichambres et de corridors, ils débouchèrent dans la cour d'honneur où une foule d'enfants était réunie. Apparemment, un groupe d'enfants du palais se disputait avec une phalange de squatteurs de Saint-James Park.

— Hé ! Qu'est-ce que vous fichez ? cria Pod dès qu'il eut compris de quoi il retournait. Vous ne devriez pas être ici !

— Ah bon ? Je crois que je pourrais te retourner le compliment, répondit John, le chef des squatteurs. Tu devrais pas plutôt être au parc avec le roi David ? À faire la fête avec vos potes les zombis ?

— Non, dit Pod. Nous ne soutenons plus David.

— Nous non plus, dit John. Et nous sommes venus pour défendre le palais contre son retour.

Pod sourit. Franny non. De toutes les boules accrochées au sapin de Noël, Pod n'était pas la plus brillante. Elle aurait voulu crier : *Tu devrais pas faire confiance à ces mecs-là*.

Un des compagnons de Pod s'avança.

— Ils ont profité que la grille était encore ouverte pour se faufiler à l'intérieur. Mais y en a plein d'autres sur *Parade ground*. On les fait entrer ?

— Pas sûr que ce soit une bonne idée, répondit Pod.

— Bonjour l'accueil, dit John. Nous qui pensions qu'on était amis. Non, plus qu'amis, alliés. On n'était pas censés avoir conclu un accord ?

— L'accord concernait David, dit Franny.

— Pas grave. On peut en passer un nouveau. Je vais juste ouvrir le portail d'abord.

— Pas question, dit Pod.

— Sinon quoi ? le défia John.

Franny remarqua alors que les intrus étaient tous armés et que certains d'entre eux avaient une attitude très menaçante. Certes ils étaient très inférieurs en nombre, mais ils avaient l'air de sacrées teignes.

— Partez ! grogna Pod entre ses dents.

John jeta un regard circulaire à la cour d'honneur. Franny se demandait s'il se souvenait de son humiliation, ici même, quand Achille l'avait vaincu en combat singulier.

C’est alors que, sans crier gare, il décocha une bonne gifle à Pod, le réduisant au silence.

— On prend le pouvoir, dit-il. Tu vois ? David a eu sa chance, il l’a laissée passer. Dorénavant, ici c’est chez nous.

Les autres opinèrent en ricanant.

— Non, dit Pod. Non, non, non. C’est pas comme ça que ça se passe. Faut qu’on en discute.

— Désolé, mec, mais, moi, j’suis un homme d’action.

John leva sa lance et l’enfonça dans la poitrine de Pod. Celui-ci hoqueta avant de pousser un long râle et de s’affaisser, jusqu’à se retrouver assis par terre, son pull-over poissé de sang. Franny se précipita à son côté. Il s’accrocha à elle, tremblant, le visage livide.

— Si je m’attendais… bredouilla-t-il avant de s’effondrer comme une poupée de chiffon dans ses bras.

— Faites entrer les autres, ordonna John. On prend possession des lieux. Hissez les couleurs ! On va fêter ça comme il se doit.

— Ouais, acquiesça Carl, le second de John. *Party time !*

71

Convergeant de toutes les directions, le cercle de crevards se refermait lentement sur eux, tel un trop-plein d'épaisse gadoue brune. Deux ou trois d'entre eux ramassèrent le corps de Paul, le levèrent en l'air et le livrèrent à la foule, comme si celle-ci n'était qu'un immense organisme pourvu de palpes et de mandibules. Jester ne tenait pas à assister au macabre spectacle, d'autant que d'autres cadavres subissaient le même sort.

David et Jester étaient entourés par un cordon de blazers rouges qui pointaient leurs fusils vers l'extérieur. On aurait dit une scène tirée de l'histoire : la bataille de Waterloo ou Custer à Little Big Horn. Un quarteron de soldats tenant bon face à une armada d'une puissance inouïe. Les gars de David avaient commencé par tirer des salves. Maintenant, on n'entendait plus que des coups de feu sporadiques. Les munitions s'épuisaient. Une forte odeur de cordite, matérialisée par un léger nuage de fumée, flottait dans l'air. À chaque détonation, un crevard tombait, hélas aussitôt remplacé par celui qui se trouvait derrière. L'étau se resserrait.

Impossible de les arrêter. Ils avançaient inexorablement, piétinant les blessés et les morts, à chaque pas plus proches de leurs proies.

Jester tenait un sabre. Sans prétendre être le plus farouche guerrier du monde, il se considérait en tout cas comme meilleur que David. Il ne l'avait même jamais vu se battre. D'ailleurs, il ne portait pas d'arme. Jester était

prêt à vendre chèrement sa peau, dût-il perdre. Il se figurait déjà ces mains immondes s'acharnant sur lui, ces bouches baveuses attaquant son visage.

Du coin de l'œil, il lorgna David, qui, menton levé, s'efforçait d'avoir l'air brave. Un chef digne jusqu'au bout… mais son teint était livide, ses muscles tétanisés, son expression figée.

— On y était presque, dit-il.

— Cela en valait-il la peine ? répondit Jester. Est-ce qu'occuper le haut du panier méritait qu'on y laisse la vie ?

— Je ne sais pas.

— A-t-on bien agi ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas.

Jester pivota vers David. Il pleurait.

— Tout ce que je voudrais, c'est être avec ma mère…

De fait, il évoquait davantage un petit garçon fragile qu'un ado avide de pouvoir.

— Tout ce que je veux, poursuivit-il, c'est être avec elle, qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle me dise qu'elle m'aime, que tout va bien. Avant, le monde, c'était comme ça. Simple. Et puis ensuite on grandit. Je veux ma maman…

Il éclata en sanglots. Jester le prit dans ses bras. Finalement, peut-être qu'il n'allait pas se battre du tout, qu'il allait les laisser lui passer dessus. Et qu'on en finisse. Faute de munitions, les fusils s'étaient définitivement tus. On les arrachait des mains des enfants. Jester entendait les cris tandis que les crevards entraient en contact avec le dernier carré de soldats. Il sentait la pression – un irréfragable élan de pourriture et de nécrose se refermait sur eux, tel un poing.

— On n'est que des enfants, dit David. Comment croire qu'on pouvait faire les bons choix ?

Jester ferma les yeux et le serra fort dans ses bras.

— Tout va bien. C'est fini maintenant.

72

Pendant un certain temps, ils avaient paru en mesure de l'emporter. Olive avait suivi avec attention le déroulement de la bataille à partir du moment où le groupe d'Achille était passé à l'offensive sur le flanc droit tandis que Matt et les siens attaquaient le gauche. Voyant comment tournaient les choses, Jordan avait envoyé Jackson et son commando de choc en renfort d'Achille et tous ensemble, ils avaient ouvert une brèche dans l'armée de crevards. Ensuite, il y avait eu les explosions qui avaient en grande partie anéanti les lignes arrière de l'armée de Saint Georges. Cela avait incité Jordan à ouvrir la barricade sur la gauche afin de faire sortir davantage de troupes. Hélas, ces renforts n'étaient pas parvenus à atteindre le centre du champ de bataille où Matt était cerné de toutes parts. Ils s'étaient enlisés dans la masse des adultes et à présent les deux groupes étaient encerclés. En outre, voyant qu'ils étaient enfoncés par la droite, explosés par l'arrière et cloués au sol au centre, les crevards survivants avaient été pris de panique et, dans un farouche sauve-qui-peut, ils avaient submergé les derniers renforts et s'étaient frayé un passage jusqu'à l'intérieur du camp. Jordan avait alors ordonné qu'on allume des feux et quelques adultes avaient péri dans les flammes. Mais c'était loin d'être suffisant. L'ennemi envahissait le camp, contraignant Jordan à quitter sa plate-forme et à venir fièrement se placer au milieu de ses soldats.

Olive avait besoin d'une vision d'ensemble, aussi grimpa-t-il sur le toit de la Vigie. Blu-Tack Bill y était, absorbé par le morceau de pâte à modeler d'où il tirait son nom et auquel il donnait une suite infinie de formes. À le voir ainsi, on aurait pu croire que la bataille n'existait pas.

Olive put constater que le camp regorgeait de crevards. La plupart des enfants s'étaient rassemblés autour de Jordan, en formation de combat ; il y avait aussi un deuxième groupe, près de l'eau, qui essayait de protéger les Biscornus. Maxie et Blue se trouvaient parmi eux.

Les Biscornus se défendaient avec leurs propres armes, à l'image de Monstar qui soulevait de terre un à un tous ceux qui faisaient mine d'approcher et qui les envoyait valser au loin, créant ainsi un cordon de protection autour de la Reine du dépôt, elle-même concentrée sur l'émission de son signal de brouillage, destiné à perturber les assaillants. Et ça marchait. La plupart de ceux qui s'approchaient d'un peu trop près semblaient soudain possédés par des démons, comme piqués par un essaim d'abeilles. Ils devenaient fous furieux et se déchaînaient sur tous ceux qui passaient à leur portée, fussent-ils des leurs. L'attaque parfaitement organisée de la veille avait fait long feu. Les crevards se battaient autant entre eux que contre le noyau d'enfants qui s'accrochaient désespérément à leur carré de terrain.

Cela n'avait rien d'une bataille en règle dont on aurait pu après coup tracer les grandes lignes de force avec des unités d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie filant comme des flèches d'un point à un autre du théâtre des opérations. Non, cela ressemblait plutôt à une bagarre générale, à une émeute chaotique où il était parfois difficile de différencier les camps. Les crevards arpentaient le terrain en tous sens, lâchant des coups au petit bonheur, tombant de temps à autre sur un enfant qu'ils réduisaient en charpie. Ils avaient investi le camp tout entier. Les enfants qui se trouvaient sur la rive étaient acculés. Faute de bateaux, les unités chargées du transbordement des blessés ayant toutes battu en retraite sur la rive opposée, il leur était impossible de fuir.

Olive avisa Skinner, qui poussait son cri paradoxal : la bouche grande ouverte sans qu'aucun son ne sorte de sa gorge. Si, la plupart du temps, il réussissait à cibler l'ennemi, il arrivait aussi que son cri lui échappe et Olive avait alors l'impression qu'une perceuse lui forait le crâne. Par chance, cela ne durait que quelques instants avant que Skinner ne reprenne le contrôle.

Problème, les Biscornus s'épuisaient. Et plus ils fatiguaient, plus le champ de force qu'ils généraient pour se protéger de l'extérieur faiblissait. Certains crevards parvenaient à le franchir et à les attaquer. L'un d'eux, armé d'une tige en métal, blessa Skinner. Olive remarqua que ce dernier effectuait un vif mouvement de recul, puis il ressentit son cri de douleur. De fait, celui-ci résonnait dans les crânes de tous ceux qui se trouvaient à proximité, curetant le système nerveux central des uns et des autres. Comme si c'était Olive lui-même qui avait été poignardé. Au point qu'il baissa les yeux et se palpa pour vérifier qu'il n'avait rien.

Après avoir bondi à bas de la plate-forme, Olive battit le rappel des troupes et rassembla à la hâte une petite unité de combat. La défense de Jordan était plus forte et bien mieux organisée que le groupe adossé à la Serpentine. Jordan pouvait sans mal se passer de ces éléments.

— Venez ! On va leur prêter main-forte.

Il ramassa une épée abandonnée sur le sol, puis se fraya un chemin à coups de lame dans la mêlée adverse, frappant à gauche, à droite, zigzaguant entre les corps, balançant son buste d'un côté à l'autre. La détermination dont faisait preuve ce peloton de choc leur permit d'atteindre rapidement la rive du lac, où ils creusèrent aussitôt un sillon dans la foule qui encerclait les Biscornus. Les voyant débarquer, Maxie vint à leur rencontre.

— C'est quoi, la cavalerie ?

— Si seulement, répondit Olive. Il faut que vous sortiez de là et que vous rejoigniez le détachement de Jordan.

— Tu penses que c'est faisable ?

— On vient de le faire.

— OK.

Maxie et Blue donnèrent une série d'ordres et déployèrent leurs troupes en un demi-cercle défensif. Olive alla prendre des nouvelles des Biscornus. À l'instar de Skinner, au moins deux d'entre eux étaient au tapis. Un groupe de crevards sautaient à pieds joints sur un enfant qui ressemblait à Legs. Non loin, une escouade de pères très déterminés et visiblement conscients que s'ils parvenaient à atteindre la Reine du dépôt et à la faire taire, leur vie n'en serait que meilleure, s'apprêtait à attaquer Monstar. Olive et son escouade repoussèrent *in extremis* leur assaut.

Skinner, grièvement blessé, perdait beaucoup de sang. Mais il était toujours vivant. TV Boy le tenait sur ses genoux. Difficile d'évaluer la gravité de sa blessure car la pointe de la tige métallique était passée au ras du plastron, tant et si bien que la plaie était cachée par l'armure.

— Ça va, Skin ? demanda gentiment Olive.

Skinner lui répondit par un faible hochement de tête. De toute évidence, il était plus atteint qu'il ne voulait le montrer.

— T'es pas en sécurité ici, dit Olive. Il faut qu'on bouge. Tu crois que tu vas y arriver ?

Skinner acquiesça de nouveau d'un signe de tête. Monstar, qui avait entendu leur conversation, entreprit d'organiser les rangs des Biscornus.

C'est alors qu'Olive entendit monter un profond grondement sourd, entre le rugissement et le gémissement plaintif, comme si tous les crevards avaient décidé de pousser ensemble un long grognement guttural. Quelle nouvelle horreur cela annonçait-il ?

— Vous tous ! cria-t-il. Nous devons à tout prix rejoindre la division de Jordan et former un cordon de défense autour de la Vigie. Nous devons nous serrer les coudes et nous battre ensemble. Unis. Je veux tout le monde en formation derrière Maxie, Blue et moi. Restez bien groupés. Protégez-vous mutuellement. Avancez sans vous poser de question.

Sur ces mots, il démarra, heureux de constater que ses troupes suivaient ses consignes à la lettre. Ils se déployèrent en forme de pointe, les trois côtés du triangle hérissés d'armes, puis forcèrent le passage dans la foule de crevards, sous les encouragements de Maxie et les beuglements de Blue, presque plus terrifiants que l'ennemi lui-même, pendant qu'Olive défendait leurs arrières en marchant à reculons, comme il savait si bien le faire. Les Biscornus étaient tenus à l'abri au centre. Les plus vaillants portaient ceux qui l'étaient moins. Et tous ceux qui étaient en mesure de le faire continuaient d'émettre le fameux champ de force qui perturbait les méninges de l'ennemi.

Mètre par mètre, taillade après taillade, coup après coup, ils avançaient.

Entendant de nouveau monter ce sinistre grondement, Olive tenta d'en faire abstraction. Pour l'instant, il devait se concentrer sur les crevards qui se dressaient devant lui. Sauver sa peau. Rejoindre Jordan. Former une unité plus puissante. Vaincre la peur. Avancer. Se battre. Rester en vie, ne fût-ce qu'une minute de plus.

73

Au palais, John et ses squatteurs se comportaient comme des vandales, tabassant les amis de Franny, renversant les statues, lacérant les tableaux, fracassant la porcelaine, brisant méthodiquement carreaux et miroirs.

S'ils voulaient éviter de subir un sort similaire, les enfants du palais n'avaient d'autre choix que d'aller se planquer. Sortie dans le jardin, Franny fut horrifiée d'y découvrir un groupe de garçons qui arrachaient les plantations et piétinaient les parterres de légumes.

— Arrêtez ! Que faites-vous ? C'est notre nourriture, notre unique moyen de survie. Faites ce que vous voulez, mais laissez le potager tranquille.

Pour toute réponse, les squatteurs lui rirent au nez.

Elle bouillait d'une fureur froide. Tout ça était si insensé, absurde, idiot. Soudain, une certitude s'imposa : elle n'allait pas les laisser détruire sans réagir ce qu'elle avait mis un an à construire. Ainsi se dirigea-t-elle à grands pas vers le cabanon où l'on rangeait les outils de jardinage, repoussant sans ménagement tous les squatteurs qui se trouvaient sur son passage. Devinant ses intentions, des jardiniers lui emboîtèrent le pas. Dans le cabanon, chacun se saisit d'un outil : hache, pelle, pioche, scies d'élagage…

Une grosse fourche à la main, Franny sortit de la remise d'un pas martial. Passant l'angle du bâtiment, elle découvrit John, debout près de la

porte donnant sur le jardin, qui se tordait de rire en encourageant ses gars à tout saccager. Elle se dirigea vers lui au pas de charge, accélérant l'allure à chaque foulée. Au dernier moment, John pivota. Trop tard. Elle lui avait déjà enfoncé la fourche dans la poitrine, avec une froideur égale à celle qu'il avait lui-même montrée envers Pod. Il mourut sur le coup. Franny resta là, les bras ballant, cherchant désespérément un soutien du regard. Tout le monde se figea. Ses amis, les squatteurs, tout le monde la regardait…

Qu'allait-il se passer maintenant ? Il n'y avait pas moyen de revenir en arrière. Qu'allaient-ils lui faire ?

C'est alors qu'elle entendit un bruit. Sans doute le dernier qu'elle s'attendait à entendre. Décidément, cette journée ne rimait à rien. Ça dépassait l'entendement.

C'étaient des éclats de rire.

Les squatteurs se gondolaient.

74

Du haut de son arbre, Shadowman avait assisté au naufrage de David et de son escouade, submergés par le flot de crevards. Il ne restait plus rien d'eux. David ? Disparu. Jester ? Disparu. Shadowman ne savait pas quoi penser. Jester avait été son ami, autrefois.

Jester n'avait pas fui. Il avait bravement affronté la mort. Sentant des larmes couler sur son visage, Shadowman les essuya d'un revers de manche.

Pour l'heure, il fallait faire fi de ses émotions car il y avait encore du pain sur la planche. Les crevards n'étaient pas vaincus.

La furie des combats avait aspiré les divisions ennemies hors de l'aire dévolue aux concerts et aux divertissements et elles s'étaient dispersées dans le vaste espace ouvert qui se trouvait autour du camp retranché de Jordan. Shadowman descendit de son arbre et s'approcha, traversant le carré de pelouse où Jester avait trouvé la mort. Il ne restait strictement rien de David et de ses gars sinon quelques lambeaux de blazers rouges et de rares morceaux non identifiables de chair et d'os déchiquetés. Shadowman traversa précautionneusement l'espace, puis escalada une structure en tubes d'acier destinée à l'origine à accueillir du matériel de sonorisation et du haut de laquelle il aurait une vue d'ensemble du champ de bataille.

Une personne seule pouvait-elle faire la différence ? Eh bien, il suffisait de regarder Ben et Bernie. À eux deux, ils avaient anéanti la moitié de

l'armée de Saint Georges. Que pouvait faire Shadowman pour se montrer à la hauteur ?

Un carreau était déjà engagé dans son arbalète et il voulait être sûr d'en faire bon usage. Il ne pouvait pas se payer Saint Georges, bien protégé au cœur de ses troupes. Mais, à l'évidence, l'armée de crevards ne répondait pas qu'à un seul cerveau.

Bien que l'ordre général de l'offensive se soit totalement délité, il n'en demeurait pas moins que certains détachements fonctionnaient mieux que d'autres. D'en bas, le chaos semblait régner en maître. Pourtant, vues d'en haut, les choses étaient différentes. Shadowman distinguait des lignes de force. Un schéma général.

Il avait noté à maintes reprises comment Saint Georges se servait de ses lieutenants les plus intelligents, qu'il s'agisse de Man U, de Bluetooth, du Bandit manchot ou de Spike. Il était quasiment sûr qu'ils étaient tous morts désormais, pourtant il restait encore quelqu'un, c'était évident. Quelqu'un qui s'immisçait dans le cerveau des crevards et qui exerçait une forme de contrôle.

Cependant, que pouvait-il y faire ? D'ici, l'armée n'était qu'une masse, faite d'un seul bloc. Le souvenir du jour où il avait tiré un carreau d'arbalète à l'aveuglette sur un groupe de crevards de Saint Georges en train d'étriper des enfants lui revint en mémoire. C'était où ? Quelque part dans le coin de Hampstead Heath ? Plus tard, il avait découvert que, contre toute attente, non seulement il en avait atteint un en pleine poitrine, mais qu'en plus il s'agissait de Spike.

Quelles étaient les chances pour qu'il touche quelqu'un d'important d'ici ?

Il sortit ses jumelles et scruta méthodiquement le théâtre des opérations.

Soudain, il aperçut la grande femme, celle avec les longs cheveux filasse. Celle qui avait organisé l'attaque contre Yo-Yo. On ne pouvait pas la louper vu qu'elle dépassait d'une bonne tête les estropiés avachis qui l'entouraient. Elle conduisait un important détachement, contournant les lignes arrière du corps d'armée principal dans un ample mouvement circulaire. De toute évidence, son plan était de prendre en tenaille le groupe d'enfants qui vendaient chèrement leur peau de ce côté-ci du champ de bataille.

Les yeux rivés à ses jumelles, Shadowman pivota vers ses compagnons. Il ne distinguait que Ryan, Achille et Jackson qui luttaient comme des diables contre le flot de crevards.

Il visa méticuleusement la grande gigasse. Tira. Rata son coup. Était-elle trop loin ?

Calmement, il engagea un deuxième carreau. Encore raté. Certes, il avait eu Spike alors qu'il ne le visait même pas, mais c'était un pur coup de chance. D'ici, sur son perchoir, à cette distance…

Il pensa à tous ceux qu'il connaissait qui étaient morts durant l'année écoulée. Trop pour les compter. À quoi s'ajoutaient ceux qu'il ne connaissait pas, mais qui, tombés aux mains des crevards, étaient morts sous ses yeux.

Il repensa à ce garçon, près de Waitrose, dont Saint Georges portait la tête au bout d'une pique. Il repensa à tous ces enfants du nord de Londres, traînés hors de leurs cachettes avant d'être dépecés et dévorés. Il repensa à Yo-Yo, happée par la fenêtre. Il n'avait pas été capable de la sauver…

Le troisième carreau fit mouche, pile-poil entre les deux omoplates de la grande gigue, qui s'effondra. Aussitôt, son détachement se désolidarisa, tout sens de sa mission oublié. Comme si l'on avait tiré le fil de trame d'un tissage, l'armée crevarde perdait sa forme, se désagrégeait.

Une personne seule pouvait-elle faire la différence ?

Shadowman descendit de son échafaudage et se dirigea vers l'endroit où Achille luttait pour sa vie.

Il était temps de se jeter dans la bataille.

75

Olive était si exténué qu'il se demandait s'il ne devenait pas fou. Ce qu'il entendait ne pouvait pas être réel. Non, il s'agissait forcément d'une hallucination, et donc du début de la folie. Ces choses ne pouvaient pas être. Ces choses du passé. Du *vieux* monde. Des sons de télévision ou de cinéma. Des coups de feu. Des coups de klaxon. Des vrombissements de moteurs. Des chevaux…

Acculé dans un coin, dos au mur, il levait et abattait son épée, levait et abattait son épée, levait et… Un à un, les enfants qui l'entouraient s'effondraient. Il avait perdu la trace de Maxie, de Blue et des Biscornus. Son univers se réduisait à son environnement direct, sa bulle. Tuer tout intrus. Le bras prêt à frapper, les poumons en feu, l'estomac douloureusement noué.

C'est alors qu'il perçut une subtile baisse de pression, comme si le fil tendu qui maintenait ensemble les armées adverses avait soudain cédé, lui offrant l'occasion de reprendre son souffle. Des acclamations et des cris d'encouragement résonnaient par-dessus le fracas des combats. Que se passait-il ? Pour le savoir, il se fraya un chemin à coups de sabre jusqu'à l'échelle, puis se hissa tant bien que mal sur le toit de la Vigie. Jordan s'y trouvait déjà, Blu-Tack Bill lui murmurait quelque chose à l'oreille.

— Qu'y a-t-il ? dit Olive. Qu'est-ce qui a changé ?

Bill tendit l'index vers l'ouest et Olive n'en crut pas ses yeux. Après s'être massé un instant les tempes, il regarda de nouveau.

Non, il ne devenait pas dingue. Il n'entendait pas des voix. Il y avait bel et bien une horde de voitures qui avançaient dans le parc, des pick-up chargés d'hommes de troupe et d'autres enfants à cheval. Même un garçon et une fille entièrement habillés d'or et juchés sur de fiers destriers blancs.

En tête du détachement se trouvait un monospace bleu. Se pouvait-il que ce soit celui qu'Ed avait pris pour partir ? Tandis qu'il observait la scène, fasciné, la voiture s'arrêta et les portes latérales coulissèrent.

Oui. Il s'agissait bel et bien d'Ed. Plus Kyle, Lewis, Brooke et Ebenezer. Trinité aussi. Et puis Ella ainsi qu'un garçon au visage horriblement balafré. Déjà, Ed hurlait ses ordres. Les enfants entassés à l'arrière des pick-up mettaient pied à terre. D'autres n'attendaient même pas de descendre pour décocher des flèches ou tirer des coups de feu sur l'ennemi.

Olive éclata de rire.

— C'est Ed, cria-t-il. La cavalerie est arrivée. C'est Ed ! On va y arriver, Jordan. On va battre Saint Georges !

Il regarda fiévreusement autour de lui pour voir s'il restait au moins un musicien d'ordonnance encore en vie. Il les découvrit blottis dans une grosse poubelle à roulettes, au pied de la Vigie.

— Venez ! cria-t-il. Grimpez ici avec vos binious. Il faut qu'on se barre de ce camp, dit-il ensuite à Jordan. Fais-nous sortir pour qu'on puisse rejoindre Ed.

Jordan acquiesça en silence avant de lâcher une série d'ordres aux olifants qui crapahutaient sur l'échelle. Cors et trompettes ne tardèrent pas à retentir, redonnant espoir à tous ceux qui se battaient par petits groupes d'un bout à l'autre du parc. Olive pouvait voir les bannières de Matt, au centre, portées en étendards par une grappe d'enfants verts. Plus loin, coincés sous un bosquet, Will et Hayden défendaient chèrement leur peau aux côtés d'un groupe de la tour de Londres ; dans un autre cercle, sur la droite, on reconnaissait Jackson, Achille et Ryan.

Il avait beau être conscient qu'ils ne pouvaient pas l'entendre, Olive hurlait en faisant de grands gestes.

— Tenez bon ! Ed est revenu. Rassemblez-vous.

Il secoua Jordan.

— Demande aux trompettes de sonner le rassemblement général.

— C'est fait, soldat. J'ai donné le signal. Reste plus qu'à y aller.

Olive jeta un dernier coup d'œil aux troupes emmenées par Ed, qui avançaient d'un pas lent et conquérant, tel un brise-glace fendant la banquise. Des archers décochaient des salves de flèches sur l'ennemi, appuyés par des lanciers qui faisaient pleuvoir des nuées de javelots et de lances sur les crevards en pleine débandade. Ceux qui possédaient des armes à feu visaient longtemps avant d'appuyer sur la détente, des spécialistes du corps-à-corps se lançaient à l'assaut des lignes adverses.

Olive sauta de la plate-forme, le cœur gonflé d'espoir. Ce qui restait de l'unité de Jordan commença à former une ligne, ce dernier n'hésitant pas à aboyer quelques réprimandes bien senties pour restaurer un semblant d'ordre et de discipline à cette soldatesque déguenillée et à bout de souffle.

Ensuite, ils firent mouvement, traversant le camp, hachant menu tous ceux qui n'avaient pas encore fui, puis ils s'engouffrèrent dans la brèche ouverte dans la barricade et partirent à l'assaut des troupes de Saint Georges.

Jackson avait elle aussi perçu un changement, ou plutôt, deux. D'abord une indiscipline accrue parmi les crevards, déjà passablement désorganisés, à quoi s'ajoutait maintenant une forte baisse de combativité. Comme s'ils avaient compris que la partie était perdue. Pour la première fois, ils reculaient.

— Je rêve ou y se passe kekchose ?

Achille acquiesça d'un grognement. C'est alors qu'ils entendirent les barrissements tonitruants des cuivres. Jackson essayait de se rappeler le sens des différents commandements.

— Joindre nos forces… bredouilla-t-elle, indécise. Rejoindre les autres… ?

Soudain, au fin fond de son cerveau fourbu, ça fit tilt.

— Mobilisation générale ! dit-elle. On envoie tout ce qu'on a.

— Dans ce cas, on y va, répondit Achille.

Il était l'image même de la férocité, entièrement couvert de sang, certaines parties sombres et croûteuses, d'autres fraîches et brillantes. Elle prit un instant pour le regarder. Elle ne devait pas être mieux. Quant aux habits de cuir de Ryan, ils étaient pleins d'accrocs, dégoulinants de sang.

— À l'attaque !

Tous trois crièrent aux rescapés qui les entouraient de resserrer les rangs. Ils avaient perdu environ les deux tiers de leur effectif. Tous les enfants de Westminster ou presque étaient morts. Le dernier à tomber au champ d'honneur avait été Bozo, son éternel casque de policier toujours vissé sur le crâne. Mais les renforts venus du musée n'avaient pas mieux résisté. Ainsi Jackson avait-elle assisté à la fin tragique de Boggle, poignardé en plein cœur alors qu'il tentait de sauver un copain assailli par un groupe de jeunes mères.

Peut-être que s'ils parvenaient à faire la jonction avec les autres, ils auraient une chance de s'en sortir.

En rangs serrés, coude à coude, ils avançaient en direction des rares bannières de Matt qui claquaient encore au vent, au centre du champ de bataille. La tactique était simple : commencer par longer la barricade, qui les protégeait sur le flanc gauche, pendant que leurs plus vaillants guerriers repoussaient l'ennemi sur le flanc opposé. En chemin, ils croisèrent quelques survivants plus qu'heureux de venir grossir les rangs de leur unité. Il n'était plus question de combattre à proprement parler. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était pousser, bousculer, déblayer et cogner les crevards jusqu'à ce qu'ils dégagent du chemin.

Et, de fait, ils progressaient. Lentement. Dans la douleur. Mais ils progressaient. En s'épaulant les uns les autres. À un moment, Jackson se retrouva écrasée contre Achille, au point d'étouffer, broyée par la poussée de la foule.

— Tiens bon, jeune fille.

— Même si je voulais, garçon… Je pourrais pas tomber.

Achille enfonça la pointe de sa lance dans la bouche d'un père qui libéra le passage.

Mais ils n'avançaient plus. Face à eux, la résistance exercée par la masse des corps était trop importante.

— Par ici ! appela une voix.

C'était Shadowman, un peu plus loin sur leur droite. À la tête d'une petite escouade, il avait libéré un corridor en direction des enfants verts.

— À droite ! hurla Jackson. On vire à droite !

Le peloton obliqua, contournant le nœud qui bloquait le passage. Qui plus est, grâce au renfort de Shadowman, ils avançaient plus vite. Bientôt,

levant les yeux, Jackson découvrit une bannière claquant au vent.

Ils avaient rejoint Matt. La pression retomba lorsque les deux groupes opérèrent une jonction et formèrent un cercle. Matt était là, entouré par les derniers survivants de Saint-Paul, brisés de fatigue. Ils chantaient tandis que Matt déblatérait à tue-tête des histoires incohérentes d'anges auxquelles Jackson ne comprenait rien.

— Restez groupés, ordonna Jackson. On avance. On rejoint la division principale.

Rassérénés par ce premier regroupement, ils repartirent de plus belle, accélérant l'allure, creusant un sillon dans la marée ennemie. Jackson avait même joint sa voix au chant, se contentant de hurler sa joie d'être encore en vie en poussant un long cri à gorge déployée.

Ils progressaient au pas de charge à présent, tamponnant les crevards qui se trouvaient sur leur passage d'un coup d'épaule, les tailladant au passage, jusqu'à ce que, finalement, ils rejoignent les forces de Jordan qui, au même moment sortaient en trombe du camp. Maintenant ils ne formaient plus qu'une seule et même armée, dont Jordan avait pris le commandement. Il les conduisait vers l'ouest.

Unis, ils constituaient une formidable unité de combat, à la tête de laquelle on retrouvait Jordan, Achille, Ryan, Jackson, Maxie, Blue et Olive. Jackson ne savait pas exactement où ils allaient, encore moins pourquoi. Elle était juste heureuse de pouvoir de nouveau se placer sous l'autorité de Jordan, qui semblait suivre un plan.

De leur côté, les crevards avaient perdu toute discipline, sinon toute combativité. Ils battaient en retraite face à l'avancée de Jordan. En pure perte, puisqu'un peu plus loin ils s'empalaient sur une autre unité, arrivant en sens inverse.

C'est alors que Jackson comprit ce qui se passait. Les renforts étaient arrivés. Ed était revenu. Jordan le rejoignait.

Et quels renforts ! Il y avait là des voitures, des camionnettes, des pick-up, des cavaliers armés de lances, des archers, des fantassins portant des fusils…

— Dieu soit plus que loué ! hurla Jackson en bondissant sur une mère qui faisait mine d'approcher.

D'un geste, elle lui écrasa sa lance sur le visage, réduisant en miettes son nez et sa mâchoire supérieure.

Alléluia. On ne savait comment Ed s'était débrouillé pour lever sa propre armée, mais grâce à Dieu il l'avait fait.

Survoltées, les troupes de Jordan accélérèrent encore l'allure et opérèrent la jonction avec les nouveaux venus, faisant aussitôt volte-face pour engager ce qui restait des rangs ennemis. L'heure de la curée avait sonné. L'heure de la revanche. Plus rien ne pouvait les arrêter dorénavant. Jackson pressentait qu'ils seraient impitoyables et qu'ils ne lâcheraient rien avant l'anéantissement définitif de l'armée de Saint Georges.

Un cri de guerre triomphant fusa, se répercutant en écho dans les rangs, pendant qu'ils avançaient inexorablement en coupant, taillant et fracassant l'ennemi à coups d'épée, de hache et de massue.

Éradiquer la menace qui les avait tant terrifiés depuis un an. Les chasser jusqu'au dernier.

Jackson avisa Ed, qui avançait telle une machine, son visage balafré tordu en une terrifiante expression carnassière. À son côté, Kyle, un large sourire de joie perverse aux lèvres.

Ils allaient gagner.

76

Ed ne se souvenait pas d'avoir vécu des heures plus tendues que celles qui venaient de s'écouler. Un vrai paradoxe au regard de la situation puisqu'il ne s'était littéralement rien passé jusqu'à ce qu'ils déboulent dans Hyde Park. Aucune menace, aucune trace de crevard, aucun danger sur la route.

Pourtant, le trajet lui avait paru interminable. D'autant plus interminable qu'il brûlait d'impatience de savoir ce qui les attendait. Ayant intercepté le message des Biscornus, Trinité s'était empressé de le relayer à haute voix : « Le garçon est mort, les enfants ont besoin d'aide, dépêchez-vous avant qu'il soit trop tard… »

Trop tard pour quoi ? Ed était accompagné des plus farouches guerriers qu'il avait eu l'occasion de croiser. Les plus farouches et les mieux équipés. Ils avaient des véhicules, ce qui signifiait qu'ils pouvaient se déplacer rapidement. Mais c'était toujours trop lent. Que se passerait-il s'ils arrivaient trop tard ? Ce jour allait-il s'achever dans le sang et la désespérance ?

Et puis, quand ils étaient enfin arrivés et qu'ils avaient découvert le parc débordant de crevards, vivants ou morts, Ed avait pris peur et, durant un moment, il s'était demandé ce qu'ils pouvaient faire face à un tel déploiement. Pour finir, la furia de la bataille s'était emparée de lui.

Il savait parfaitement ce qu'il pouvait faire.

C’était l’occasion de les écraser tous, de faire en sorte que, pour une fois, le rapport s’inverse et que les enfants passent de la défensive à l’offensive. Son propre sort lui importait peu. Il se fichait de vivre ou de mourir. Il était devenu un animal. Un prédateur sanguinaire. Comment pourrait-il jamais revenir à la condition de garçon normal ? Il avait la mort au cœur. Elle ne le quitterait plus. Il était une arme.

Et à ce titre, il allait tuer. Au nom de tous ceux qui étaient encore en vie et qui méritaient d’avoir un avenir.

Il avançait implacablement, son épée de chevalier s’acquittant de sa tâche mortifère, pour Sam et Ella. Pour Boule-Chien, Macca et Adèle. Pour Jack, Bam et tous ses copains de Rowhurst. Ce jour leur serait dédié.

Son bras vengeur s’abattit sur un père, la lame de son épée le coupant littéralement en deux, du cou à l’aisselle. À côté de lui, Kyle n’était pas en reste, sa hache explosant le crâne d’une mère. Maintenant, Ed enfonçait son épée dans le ventre d’un père, vrillait d’un quart de tour, rompait, puis le poussait du pied pour l’écarter plus vite du passage, reprenant sa marche en piétinant le cadavre.

Et ainsi de suite. Il ne s’arrêterait pas avant que le dernier ait mordu la poussière.

77

Les siens se faisaient exterminer. Partout autour de lui, ils tombaient, et avec eux les voix dans sa tête s'estompaient peu à peu. Ce colossal essaim, cette armée qu'il avait levée, était en train de mourir. Il poussa un hurlement de rage. Ce n'était pas comme ça que c'était censé finir. Il était Saint Georges. Le héros. C'était lui qui était supposé terrasser le dragon. Il n'allait pas abandonner. Pas encore. Il allait arracher le cœur des survivants. Quand bien même il ne resterait plus que lui, il dévorerait les enfants, eux qui étaient la cause de tous ses tourments.

Envoyant bouler, parfois à coups de poing, tous ceux qui se trouvaient à sa portée, il se précipita sur un petit groupe d'enfants séparés du reste de la troupe et coincés sous un bosquet d'arbres. Il les tabassa, les déchiqueta à mains nues et, après la curée, ramassa une hache.

Non. Un couperet. Il était bien boucher, n'est-ce pas ? Eh bien, il allait dépecer ces petits salopards. Il soupesa l'objet, puis décapita une fille. Il sourit. Les voix intérieures s'étaient définitivement tues. Toutes. Les enfants qui hurlaient contre lui aussi.

Tout était clair comme de l'eau de roche. Il démarra au pas de course, ses énormes jambes martelant le sol.

Je vais les tuer, pensait-il. *Ce n'est pas encore terminé.*

Ed regarda le long de la ligne. Ils marchaient tous d'un même pas : Maxie, Blue, Ebenezer, Malik Jackson, Achille, Ryan, Lewis, Olive, Jordan… et puis Shadowman, tout au fond, son long manteau gris claquant au vent dans son sillage.

Rien ne pouvait les arrêter. Personne ne pouvait les battre. Ils formaient une équipe. Unie. Le temps semblait s'étirer. Ed possédait soudain une conscience aiguë de tout ce qui l'entourait : les oiseaux qui tournoyaient dans le ciel, les arbres, les adultes qui s'écroulaient sous leurs coups.

Les oiseaux qui virevoltaient. La Terre qui tournait. Autour du Soleil. Les planètes et les étoiles gravitaient dans le ciel.

Quelle longue année ça avait été. Depuis la fuite de Rowhurst, en bus. Greg au volant. Greg le boucher. Greg, l'assassin de Jack et Bam… Qui les avait conduits jusqu'à Londres, où ils s'étaient joints à Jordan et ses gars, au musée impérial de la Guerre. Aider Jack à rentrer chez lui. Les voir mourir, Bam et lui. Et ensuite l'incendie. Qui avait ravagé tout le sud de la ville, les forçant à fuir vers le nord. La bataille près du pont. La folle ruée pour grimper sur le bateau, avant de se laisser dériver sur la Tamise jusqu'à la tour de Londres. Les mois passés là-bas, à apprendre comment survivre au jour le jour. Tourner, tourner et tourner encore. Marauder, piller, faire les poubelles, apprendre à jardiner, à purifier l'eau. La lutte quotidienne pour la survie. Tourner, tourner, et tourner encore.

Une bien longue année !

Il essayait de se représenter l'avenir.

Après cette bataille resterait-il quelque chose ? Rien qu'il puisse imaginer. Le noir. Non, même pas le noir. Juste ce que le monde était avant sa naissance et après sa mort. Rien. La non-existence.

Seul comptait l'instant présent.

C'est alors qu'Ed le vit. Sortant de la masse de crevards. Vêtu d'un maillot d'athlétisme blanc frappé d'une croix rouge, couvert de sang. Un foutu couperet à la main.

Impossible de louper cette tête énorme. Ce visage. Greg.

Greg le boucher. Greg qui avait pensé que la maladie ne pouvait pas l'atteindre. Greg qui avait tué ses meilleurs amis. Greg qui l'avait balafré. Greg qui avait ruiné sa vie.

Se pouvait-il que ce soit lui ?

Se pouvait-il que Greg soit Saint Georges ?

Ed se dirigea vers Shadowman, lâchant au passage un coup de taille à un père aussi machinalement que s'il avait agité la main pour se débarrasser d'une mouche.

— C'est *lui* ? demanda-t-il.

— Saint Georges en personne, répondit Shadowman.

Ed poussa un cri discordant, une sorte d'aboiement rageur. Il avait toujours pensé qu'il ne le reverrait jamais, persuadé qu'il était mort depuis des mois. Pas un instant il n'avait imaginé que le leader de cette armée puisse être son ennemi intime.

— Çui-là il est pour moi, dit-il en écartant les autres de son passage.

Ainsi, tandis que l'avant-garde héroïque enfonçait l'armée de Greg, Ed s'avançait-il d'un pas martial vers son chef.

Ils n'étaient plus que deux sur le champ de bataille. Tous les autres s'étaient évaporés. Saint Georges portait encore les lunettes de Liam, son propre fils, qu'il avait étouffé dans le bus en essayant de le protéger. Ed avait oublié quel colosse c'était. Les cuisses énormes, la tête anormalement grosse, constellé de furoncles, les bras comme des quartiers de viande.

Ed s'avança, leva son épée et frappa. Pivotant sur lui-même, Greg para le coup avec son couperet. Coup de chance ? Adresse ? Ed réarma aussitôt, portant un coup plus bas. Las ! Une mère arrivant de côté vint se placer sur la trajectoire et prit le coup à sa place, la lame se fichant profondément en elle… au point d'y rester bloquée. Ed avait beau tirer, secouer, rien n'y faisait. La lame ne bougeait pas. La mère s'effondra en emportant l'épée avec elle. Ed jeta un regard circulaire autour de lui, juste à temps pour voir Greg se précipiter en brandissant son couperet. Oubliant son épée, Ed plongea par-dessus le corps de la mère, roulant sur ce sol que tant de pieds avaient foulé au point qu'il n'était plus qu'un cloaque gluant et nauséabond, un magma de sang, de glaise et de tripes répandues aux quatre vents. Si écœurant fût-il, ce plongeon lui permit d'échapper au coup de Greg.

À peine s'était-il relevé qu'il se cogna à un groupe de crevards arrivant en sens inverse. C'est alors qu'il comprit qu'il était seul, coupé des autres. Convergeant de toutes les directions, des crevards s'étaient avancés pour former un cercle protecteur autour de leur chef. Ed sentit des mains le griffer, le saisir. Il mordit un doigt inquisiteur qui s'immisçait dans sa bouche. C'est alors qu'il reçut un violent coup à la tête et s'affaissa. Les oreilles bourdonnantes, d'une poussée sur ses jambes il se redressa

vivement, fracassant au passage la mâchoire d'un père avec le haut de son crâne. Puis il fit volte-face et tenta de se frayer un chemin dans la cohue grandissante, cherchant désespérément une issue, ses pieds dérapant dans la fange.

Il lui fallait son épée. C'était sa seule chance.

Lancé à sa poursuite, Greg grognait et crachait, découpant impitoyablement tous ceux qui avaient l'imprudence de se placer entre sa proie et lui. Ed avisa la mère allongée à plat ventre, l'épée plantée dans le dos, la poignée de l'arme pointant fièrement vers le ciel. Il se plia en deux pour esquiver un nouveau coup de fendoir. Emporté par son élan, Greg perdit l'équilibre et tituba. Pivotant sur lui-même, Ed en profita pour lui envoyer son coude au visage. Tel un automate ridicule, Greg recula en vacillant. Ayant évité la chute de justesse, il secoua la tête et lança un regard furieux à son adversaire. Les crevards s'écartèrent, dégageant un espace autour d'eux. Du sang coulait de la blessure qu'Ed avait reçue à la tête, s'insinuant dans ses yeux, l'aveuglant. Il s'essuya d'un revers de manche, ne faisant qu'étaler la boue. Il cracha, jura, battit des paupières pour chasser les larmes granuleuses qui lui brouillaient la vue.

Faisant rouler sa grosse tête sur son cou de taureau, Greg ferma les paupières et arrondit les lèvres, comme quelqu'un qui savoure une délicieuse bouchée de nourriture. Puis il verrouilla son regard sur sa cible et se mit à avancer en dessinant des arabesques dans l'air avec son couperet.

Ed empoigna son épée et la secoua de toutes ses forces tout en poussant la mère du pied dans l'espoir de briser l'os qui maintenait la lame prisonnière.

Greg fondait sur lui.

Il chargeait en rugissant, son couperet cinglant l'air, ses jambes, tels deux pistons, le propulsant à pleine vitesse. Une bête enragée.

Ed, face à lui, la poitrine offerte, tirait, secouait, poussait du pied.

C'est alors qu'il sentit un os se briser.

Greg était sur lui, son couperet triomphalement levé, prêt à s'abattre. Au dernier instant, Ed fit un pas de côté, les épaules rentrées, le buste à demi tourné, tel un lanceur de marteau, avant de pivoter en libérant toute son énergie, portant un coup d'épée de bas en haut qui décapita Greg.

C'était fini.

— *Yes* ! s'exclama Shadowman en assistant à la décollation de Saint Georges.

Peu après son arrivée au premier rang du cercle de crevards, il avait vu sa grosse tête sauter comme un bouchon de champagne. Ce spectacle lui avait arraché un cri de joie.

Les autres enfants arrivaient sur ses talons, mais il était d'ores et déjà établi que la bataille était terminée. En coupant la tête de Saint Georges, Ed avait également décapité son armée. Les crevards sombraient dans la plus complète confusion et l'armée d'enfants les balaya très facilement.

— Pas de quartier, cria Jordan. Tuez-les tous ! Et nous aurons vaincu l'épidémie.

Shadowman se tenait en retrait. On n'avait plus besoin de lui. Il regarda Ed qui s'était assis par terre et qui avait laissé tomber son épée. Cette énorme et lourde épée médiévale qu'il avait trouvée à la tour de Londres. Très peu d'enfants auraient été capables de l'utiliser.

L'ayant rejoint, Kyle s'assit à côté de lui et le prit par l'épaule. Ed semblait perdu dans ses pensées, dans ses souvenirs.

Les abandonnant à leur recueillement, Shadowman porta son regard derrière eux, là où gisait le corps sans tête de Saint Georges. Du sang coulait du cou ainsi que cette infâme gelée grise qui paraissait vivante à force de ballotter et de se tortiller. C'était comme si son corps en était plein. Et puis, le cadavre frissonna, comme secoué de spasmes, le tronc se redressa, en appui sur les coudes, puis à genoux, avant de se lever, la main tenant toujours fermement le couperet, qu'elle levait au-dessus de la tête d'Ed.

Shadowman se figea.

Ils n'avaient jamais appelé les adultes des zombis. À juste titre, puisqu'ils n'étaient pas les morts-vivants des films d'horreur. Du moins jusqu'ici.

Le corps de Saint Georges fit un mouvement pour abattre le couperet. Cette fois, Shadowman bougea lui aussi. Il leva son arbalète, appuya sur la détente, et un carreau alla se ficher dans la poitrine du boucher. C'était comme s'il avait tiré sur un ballon. Tout son corps explosa, projetant une salve d'humeur grise à plusieurs mètres à la ronde. La gelée gigotait, ondoyait, se rassemblait par paquets. On eût dit qu'elle contenait des

millions de larves d'insectes. On distinguait des ébauches de palpes, de griffes, d'yeux, d'ailes.

— De ouf ! s'exclama Kyle qui s'était tourné pour voir sur quoi Shadowman avait tiré.

Il agita la main en signe d'appréciation.

— Alors, ça, mon pote, ça aurait plus que cartonné sur YouTube.

— Faut qu'on les brûle, dit Ed d'une voix blanche en sortant lentement de sa torpeur. On dresse un bûcher et on les crame.

— OK pour moi, dit Kyle.

Mais Shadowman ne les écoutait pas vraiment, happé qu'il était par le spectacle fascinant de la tête de Saint Georges. Les yeux protubérants enflaient, enflaient, sortaient de leurs orbites, la bouche s'arrondissait en une sorte de sourire, la langue frétillait. Tout à coup, les globes oculaires explosèrent littéralement hors de leur orbite et des pattes d'insectes apparurent. D'autres ressortaient du nez, des oreilles, du cou sectionné. Elles essayaient de s'accrocher à quelque chose, mais elles étaient faibles, pas encore prêtes à quitter leur gangue. Kyle s'approcha, sa lourde hache pendant à son bras. Brusquement, il fendit le crâne en deux, puis piétina les débris.

— Pour le bûcher, on verra demain, dit-il. À chaque jour suffit sa peine.

78

Chris Marker était assis à la grande table de la bibliothèque, entouré de ses greffiers, ces garçons et ces filles chargés de consigner tous leurs faits et gestes dans un seul et même recueil : *Les Chroniques de la survie*. Ils avaient tous de gros registres ouverts devant eux – des grands livres destinés à l'origine à enregistrer des opérations comptables qu'ils avaient dénichés dans une des réserves du musée. Leurs crayons et leurs stylos attendaient sagement à côté.

Lettis se trouvait parmi eux. Elle avait toujours été l'un des scribes les plus enthousiastes. Mais depuis qu'elle avait failli mourir lors d'une attaque de crevards près de Heathrow, elle s'était murée dans le silence et était incapable d'écrire. En outre, elle ne se séparait plus un seul instant du journal qu'elle avait tenu durant cette tragédie. Elle le trimballait partout avec elle, tel un doudou précieux, indispensable à son équilibre.

Elle avait néanmoins pris place autour de la table, où elle se tenait immobile et silencieuse. Chris lui avait confié un registre dans lequel écrire, mais elle n'avait pas noirci une seule ligne, son regard, au moment de retranscrire ce qu'elle avait vécu ayant surtout tendance à se perdre dans le vague, sur des horreurs qu'elle seule pouvait voir, loin de la bibliothèque, loin du musée, loin du centre de Londres, là-bas, vers l'ouest, vers Heathrow…

Chris embrassa la pièce du regard. Ce qu'il y voyait était, là encore, invisible aux autres et jamais il ne s'en était ouvert à personne. Des fantômes. Il voyait des fantômes. La Dame grise qui l'accompagnait depuis qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois au musée impérial de la Guerre, ainsi que d'autres dont il avait fait la connaissance à son arrivée. Ils n'étaient jamais loin. Pas effrayants. Non. C'était même plutôt rassurant de savoir qu'il n'était jamais seul.

Il se posait beaucoup de questions à propos de ces fantômes, se demandait ce qu'ils pouvaient bien penser. Car, bien qu'omniprésents, ils ne lui parlaient pas. Les gens croient que les fantômes sont les esprits des morts. Les âmes tourmentées de gens depuis longtemps disparus qui, pour une raison ou une autre, refusent de quitter un endroit ou hantent les vivants parce qu'ils ont encore des comptes à régler ici-bas.

Chris, au contraire, pensait que les fantômes venaient du futur, qu'ils étaient les esprits de personnages tirés de livres pas encore écrits. Un jour, quelqu'un rédigerait leur histoire et ils iraient peupler les pages du livre en question, jusqu'à ce que quelqu'un les lise. Là, ils s'en échapperaient et se transporteraient dans l'esprit du lecteur où ils demeureraient à jamais. Pour l'heure, ils se contentaient d'attendre. Attendre que leur histoire s'écrive.

Entendant un bruit, il leva les yeux vers Lettis, qui s'apprêtait à tailler son crayon. Elle lui adressa un petit sourire.

— Dois-je en conclure que tu es de retour parmi nous ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Tu vas participer à la rédaction des chroniques avec nous ?

Lettis hocha de nouveau la tête et, joignant le geste à la parole, elle posa son crayon sur le papier et se mit à écrire…

Je m'appelle Lettis Slingsbury et ceci est mon journal. Je vais essayer de trouver les mots pour vous raconter comment s'est déroulée la bataille de Hyde Park…

Découvrant les corps de Hayden et de Partha sous un bosquet d'arbres, Jordan avait aussitôt demandé à Bill de les ajouter à la liste des victimes. Personne ne serait oublié.

La bataille s'était poursuivie toute la journée. Les enfants avaient dû puiser dans leurs dernières ressources pour, lentement et méthodiquement,

tuer tous les crevards jusqu'au dernier. Il fallait rattraper les égarés, les regrouper, les exterminer, les évacuer. Par chance, à la fin de l'après-midi, ils avaient reçu le soutien du reste de la division d'Ed, arrivée à pied par l'ouest et ils avaient ainsi pu augmenter la cadence. Maintenant, la lumière déclinait et Jordan n'y voyait pratiquement plus rien.

Les enfants avaient gagné, mais Jordan n'en ressentait aucune gloire. Il avait perdu tant d'amis. En effet, bien qu'il eût dit à Achille qu'il était dépourvu de sentiments, qu'il ne ressentait rien, que son cerveau ne fonctionnait pas de cette façon, il éprouvait néanmoins quelque chose. Pour la première fois de sa vie. Un sentiment de perte inéluctable, de page qui se tourne, sans qu'il soit possible de revenir en arrière.

Car, en l'occurrence, il ne s'agissait pas de petits soldats de plomb ou de pièces à bouger sur un échiquier. Non, c'étaient des enfants de chair et de sang qui, maintenant, n'existaient plus.

Il avait une dette envers eux. Faire de ce monde un endroit meilleur. Reconstruire. Bâtir un avenir pour les survivants.

Après un salut aux morts grave et solennel, il tourna les talons.

Archie trouva Matt près du lac, le regard perdu dans le vague. Autour d'eux, des enfants s'occupaient des blessés.

— Ça va ? dit Archie. On a gagné.

— Je ne l'entends plus, répondit Matt.

— Qui ça ?

— Dieu. Il m'a abandonné.

— Il t'a libéré, dit Archie. À présent, tu vis ta vie selon tes propres principes.

— C'est si calme. Vide.

— Enfin le silence, dit Archie. N'est-ce pas le paradis ?

— Regarde-moi ça, dit Ryan. Non, mais regarde-moi ça ! J'y crois pas.

Et il jura violemment en levant son bras gauche, sectionné net au niveau du poignet. Une gamine du musée était en train de bander la plaie afin d'enrayer l'hémorragie. Le plus dingue, c'était que ça ne faisait pas mal. Il supposait que son métabolisme était dans un tel état de choc qu'il avait secrété suffisamment d'endorphine et d'adrénaline pour non seulement

bloquer la douleur, mais aussi faire en sorte qu'il soit en pleine possession de ses moyens pour affronter l'épreuve.

— Ce salopard m'a coupé la main. Enfoiré… !

Ça s'était passé vers la fin. Parti affronter Saint Georges, Ed s'était retrouvé cerné par les crevards. Ryan avait alors tenté de se porter à son secours. Il aimait bien Ed. Pour commencer, un crevard avait tué son chien. Un gros père adipeux, armé d'une lance qu'il avait dû récupérer sur un enfant mort, avec laquelle il avait planté la pauvre bête. Ryan l'avait aussitôt vengée en tuant le père, après quoi il avait voulu retirer la lance du ventre de l'animal. C'est alors que, jaillissant de nulle part, un autre père s'était précipité sur lui en brandissant une épée et lui avait sectionné la main.

— Enfoiré.

Il leva les yeux vers la gamine. Elle était blanche comme un linge et tremblait comme une feuille.

— Je vais m'en sortir ? demanda Ryan.

— J'sais pas. Je pense. J'espère. En fait, j'en sais rien.

— Dans ces cas-là, tu sais comment y font dans les films ? demanda Dom, que tout ceci semblait amuser.

— Quoi ? répondit Ryan sans être certain de vouloir entendre la réponse.

— Ils cautérisent.

— Pas question, protesta Ryan. Si j'ai surmonté l'hémorragie, c'est que je vais m'en sortir. Et si je mettais un crochet ?

— Voilà, approuva Dom. Pense au côté pratique. Faut rester positif.

Ils opinèrent du bonnet ensemble. Malgré tout, Ryan n'arrivait toujours pas y croire. Ce fils de p… lui avait tranché la main.

Brooke trouva Ed assis au milieu des restes de Saint Georges, son épée posée sur les genoux, comme anesthésié.

— C'est fini, dit-elle en l'aidant à se relever.

— Cette partie, oui, répondit-il. Mais le reste va pas être du gâteau non plus.

— Certes, mais tu ne seras pas seul pour l'affronter.

Ed esquissa un sourire, la grosse balafre qui défigurait la moitié de son visage se tordant d'une manière qui faisait peine à voir.

— Tu m'aideras ? demanda-t-il en caressant celle que Brooke avait au front.

— On s'aidera mutuellement.

Malik ne tarda pas à les rejoindre. Avec son visage en bouillie, il remportait de loin la palme de la gueule cassée. Dans son sillage, il emmenait Trinité ainsi qu'un autre Biscornu qui marchait en se tortillant et en se déhanchant de manière outrée pour compenser la dislocation de ses membres.

— Il est vivant, dit Malik.

Brooke sentit une remontée acide lui brûler l'estomac. Elle avait vu ce qui s'était passé avec Saint Georges et, durant un instant, elle avait pensé que Malik parlait de lui.

— Sam, expliqua-t-il. Pour autant qu'ils le sachent, il est à l'abri au musée. Ils l'ont tenu éloigné des combats. Le message de Trinité parlait d'un autre enfant. Qui, lui, est mort…

— Oh, Dieu soit loué, dit Brooke, en se mordant aussitôt la langue.

— Tu viens avec moi ? demanda Malik.

Ed le regarda d'un air interdit.

— Où ça ?

— Ben, à ton avis ? Si on a fait tout ça, c'était pas avant tout pour qu'un petit garçon retrouve sa sœur ? Ces deux-là nous ont donné une leçon de vie. Tant qu'il y aura des personnes comme elles dans le monde, tout ira bien.

— Bah, dans ton genre, t'es pas mal non plus, répondit Ed en esquissant un sourire de foire aux monstres.

— On a tous fait des choses moches, dit Malik. Des choses terribles. Tu crois qu'on pourra oublier ?

Ed secoua la tête.

— Les souvenirs, on les emporte avec soi dans la tombe. On a fait ce qu'on a fait. Mais, aujourd'hui, on a mené cette bataille pour que ceux qui viendront après nous naissent dans un monde meilleur, pour que leurs nuits ne soient pas hantées par les cauchemars et que leurs jours soient moins tourmentés que les nôtres.

— Tu sais, avant… avant tout ça, la maladie et tout, je pensais que la vie était chiante, dit Malik. Chiante et difficile. Tout me paraissait pénible. J'étais blasé. Mon seul souci, c'était de péter un bon score sur Call of Duty

et, autour de moi, tout le monde pleurnichait et se plaignait de l'état du monde, des terribles dommages que la race humaine lui infligeait. On nous prédisait l'enfer, alors même qu'on vivait en *paix*, sans réel souci ni véritable ennemi. On ne connaissait pas notre chance. On ignorait quel enfer se profilait à l'horizon, certainement pas celui auquel tout le monde pensait. Les catastrophes ne sont jamais celles annoncées, donc ça sert à rien de se lamenter. Qu'est-ce que j'aimerais pouvoir revenir en arrière et dire aux gens : regardez la chance que vous avez ! La vie, la liberté, profitez-en au maximum !

Il marqua une pause et balaya du regard le champ de bataille.

— Et si je pouvais, je leur montrerais ça. *Ça* c'est l'enfer. (Il leva l'index vers son visage défiguré.) Et *ça* aussi. Ouais… Alors profitez de ce que vous avez tant que vous l'avez. Maintenant, allons faire notre B.A. Réunissons un frère et une sœur.

Maxie et Blue étaient allongés par terre, les yeux tournés vers le ciel. Désireux de s'éloigner autant que possible du champ de bataille, ils s'étaient retrouvés de l'autre côté du parc. Au calme. Hormis un faible relent de fumée qui flottait dans l'air, rien n'indiquait ce qui venait de se passer.

— On ne se lèvera pas avant midi, dit Blue. Et encore, ce sera juste pour se traîner jusqu'à la plage où des serveurs nous apporteront des cocktails.

— Des cocktails ? Au petit déjeuner ?

— Pourquoi pas ? Après on ira nager. L'eau sera turquoise, transparente. Alors on ira en dessous, genre, plongée avec bouteille et on observera les requins… Mais des requins sympas, hein ? Inoffensifs. Et le soir y aura un buffet d'entrées froides et un barbecue. Ils serviront des *ribs*. Tu aimes les *ribs* ?

— Oui, j'aime les *ribs*, dit Maxie, mais y aura peut-être aussi un peu de poisson, hein ?

— Du poisson ? s'exclama Blue. Qui ça pourrait faire fantasmer de manger du poisson ?

— Moi. J'adore le poisson.

— J'en ai tant à apprendre à ton sujet, ma belle.

— Alors qu'avec toi, c'est simple, dit Maxie. J'aurais parié que tu aimais les travers de porc au barbecue. Tous les mecs en raffolent.

— Et la nuit, on dansera sur du gros son bien gras. *Old school*. On dansera jusqu'à ce qu'on en puisse plus et, au point du jour, on ira se coucher. Et plus rien ne nous fera du mal.

Absinthe avait grimpé sur le toit avec sa fille, sa Fish-Face, sa Fiona. Ils étaient simplement assis, enlacés. Ils ne parlaient pas. Sans doute pour ne pas briser la magie de cet instant de paix. *Je suis Absinthe*, pensa-t-il. *Mark Absaunders. Et probablement le dernier adulte de Londres encore en vie.*

Jackson se tenait debout, immobile, des larmes coulant sur ses joues, sans savoir quoi dire. Parfois, le mieux était encore de se taire.

Skinner était mourant. Agenouillé auprès de lui, Achille lui tenait la main.

— Je suis désolé, dit Achille. Si t'étais resté sagement à la maison, à l'entrepôt, ça ne serait jamais arrivé.

— Si j'étais resté à l'entrepôt, vous vous seriez tous fait tuer, répondit Skinner. Je vous ai apporté un plus, n'est-ce pas ?

— Pour sûr, cousin. Un énorme plus.

— Pendant un moment au moins, j'aurai vécu. Pleinement. Vu le monde. Partagé la vie d'enfants normaux. Été moi-même normal.

— T'as toujours été normal, dit Achille, et je suis fier d'avoir pu te compter parmi mes amis.

— Tu t'occuperas de mon chat, hein ? Tu prendras soin de Mrs Jones…

— Bien sûr. Même si c'est un nid à toxoplasmes.

Skinner rit douloureusement.

— Si c'était à refaire, je ne changerais rien, dit-il. Pas une virgule. À propos de virgule, je serai dans le livre, hein ? Dans l'histoire que Chris Marker est en train d'écrire ?

— Bien sûr que tu y seras. Il y aura même un chapitre à ton nom. On a remporté une immense victoire ici, aujourd'hui. Non seulement on a arrêté les crevards, mais, avec eux, la maladie. Ici au moins, elle est circonscrite. Donc à partir de maintenant on peut travailler en paix sur un remède. On a sauvé le musée. On a sauvé Sam. Et jamais on n'aurait pu faire tout ça sans toi. T'es un héros…

Achille lâcha la main de Skinner qui retomba, inerte. Jackson ignorait s'il avait pu entendre les derniers mots. La lumière en lui s'était éteinte. Achille se redressa, croisa le regard de Jackson, la prit dans ses bras, puis la relâcha.

— Allez, au boulot, dit-il. Faut commencer à nettoyer tout ce foutoir. Je prédis un sacré feu de joie, ce soir.

Sur ces mots, il tourna les talons.

Jackson le regarda s'éloigner. Il marchait la tête haute, sa lance à la main. Un garçon ne tarda pas à s'approcher de lui. Will, un enfant de la Tour. Achille s'arrêta pour lui dire quelque chose, puis tous deux se remirent en route et Will posa délicatement la main sur son épaule.

Ella était assise à l'arrière du monospace. Une phalange de guerriers était restée auprès d'elle pour être sûr qu'il ne lui arrive rien, mais aucun crevard ne s'était approché de la voiture. Pendant la bataille, elle s'était aplatie sur le plancher, entre les sièges, les mains plaquées sur les oreilles. Trop petite pour se battre, mais assez grande pour être terrifiée. Elle en avait tellement fait, elle avait vécu tellement de péripéties et survécu à tant de choses horribles que revenir ici pour livrer cette bataille était de trop. Elle ne voulait pas que son histoire se termine ainsi. L'idée que tous les bons puissent disparaître lui donnait le vertige. Mais les bons n'étaient pas morts. Parfois, les histoires se terminent bien. Ses amis venaient vers elle sur la pelouse. Ed, Brooke, Lewis, Kyle et Ebenezer et avec eux son tout meilleur ami de la terre.

Scarface. Malik. Beau comme un personnage de conte. La Bête.

Elle étouffa un sanglot de joie et de terreur mêlées.

Et Sam, dans tout ça ?

Que lui était-il arrivé ?

79

La première vision que P'tit Sam eut de sa sœur fut depuis les marches du musée où il discutait tranquillement avec ses copains le Kid, Wiki, Arthur et quelques autres. Ils s'interrogeaient sur l'avenir, jouaient avec Godzilla, lézardaient, lorsque soudain il l'avait aperçue, de l'autre côté de la grille, accompagnée de Brooke, d'Ed et d'un garçon au visage horriblement balafré.

Sam ne l'avait pas tout de suite reconnue. Certes, leur séparation n'avait duré que quelques semaines, mais il s'était passé tellement de choses durant ce laps de temps que ça paraissait des années. Les événements les avaient changés, en avaient fait deux personnes différentes.

Ella avait l'air plus mûre et aussi plus grande que dans son souvenir. Plus fine. Plus gracile. Pendant quelques instants, il put l'observer sans qu'elle le voie. Elle marchait en regardant ses pieds. Puis elle releva la tête et jeta un œil à travers la grille, dans leur direction. Sur son visage, rien n'indiquait qu'elle l'avait reconnu. Peut-être que, comme elle, Sam avait trop changé. Ou bien c'était juste qu'elle ne l'avait pas repéré au milieu des autres.

Il ne savait pas quoi faire. Depuis qu'une mère l'avait kidnappé sur le parking du supermarché Waitrose, il n'avait pensé qu'à retrouver Ella. Il s'imaginait avec elle, tous deux rayonnants de bonheur, les gens les félicitaient en leur tapant dans le dos. Une fête. La présenter à tous ses amis,

le Kid, Wiki, Arthur. Et à présent que le moment était venu, il se sentait emprunté et mal à l'aise.

Le Kid le tira de sa torpeur en lui donnant un petit coup de coude dans les côtes.

— C'est elle ? Ta sœurette choupette ? Ta Ella gourou ? Serait-ce le grand final, le *ever happy end* ?

— Exactement, dit Sam. C'est ça.

Alors le Kid le poussa, le forçant à se remettre debout, à quitter les marches.

— Eh bien vas-y, stupide morveux. Cours à sa rencontre.

Sam s'exécuta. Ella venait de passer le portail et elle l'avait cette fois bien reconnu. Elle se figea. Sam allongea le pas, puis il se mit à courir et lui sauta au cou.

Ella. Telle qu'elle avait toujours été. Sa petite sœur chérie. Ella, Ella, Ella. Maintenant qu'ils étaient réunis, plus rien ne les séparerait jamais.

Chronologie de la série *Ennemis*

L'épidémie se déclare. La vidéo du Scared Kid est postée.

Ed, Jack et Bam quittent l'école Rowhurst et rencontrent Greg/Saint Georges.

Le bus arrive au musée impérial de la Guerre.

Saint Georges assassine Bam et Jack.

Le grand incendie/Bataille de Lambeth Bridge.

Boule-Chien, Ed, Kyle et Jordan arrivent à la tour de Londres.

Une année passe.

Boule-Chien quitte la Tour.

Boule-Chien arrive à Buckingham Palace.

Shadowman et Jester quittent le palais.

Shadowman et Jester sont attaqués à la station King's Cross.

Jester arrive à Waitrose.

Les enfants du quartier d'Holloway partent pour le palais.

Sam échappe aux flammes qui ravagent l'Emirates stadium.

Shadowman assiste à la mort de Callum.

Boule-Chien, Courtney et Brooke tombent dans une embuscade à Green Park.

Les Holloway arrivent au palais. Paul libère les crevards.

Les Holloway arrivent au musée d'Histoire naturelle avec Brooke.

Blue et Einstein partent en expédition loin du musée pour aller chercher des produits pharmaceutiques.

Blue et Einstein rencontrent les Biscornus.

Blue rentre au musée d'Histoire naturelle.

Tish part de Saint-Paul.

Sam quitte la Tour.

Maeve, Robbie et Ella quittent le musée d'Histoire naturelle.
Le Kid fait la connaissance du Géant vert.
Shadowman assiste au massacre de Kilburn.
Ed sauve Shadowman.
Ed et Sam arrivent au musée.
Ed part à la recherche d'Ella.
Les clans s'unissent au Parlement de Westminster.
Bataille de Hyde Park.

L’auteur

Charlie Higson est né britannique en 1958. Très célèbre outre-Manche, il a été chanteur puis acteur avant de se faire connaître en écrivant pour la télévision. Il est l’auteur de la série des *Young James Bond* relatant l’adolescence du fameux agent secret, mais aussi de romans policiers qui mêlent réalisme social et humour grinçant. Son goût prononcé pour les films d’horreur l’amène à écrire une série de livres de zombis, avec lesquels il espère causer à ses lecteurs de nombreuses nuits sans sommeil.

12-21

des lectures numériques
pour toutes vos envies !

→ *www.12-21editions.fr*

12-21 est l'éditeur numérique de Pocket Jeunesse

12N L'ÉDITEUR NUMÉRIQUE | PKJ

Directeur de collection :
Xavier d'Almeida

Titre original :
The End

Publié pour la première fois en 2015
par Ruffin Books, an imprint of Penguin, London.

Loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juillet 2017.

Photos : © Trevillion Images et © iStock

Text copyright © Charlie Higson, 2015.
© 2017, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche,
pour la traduction française et la présente édition.

ISBN : 978-2-823-86124-2

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par PCA

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library